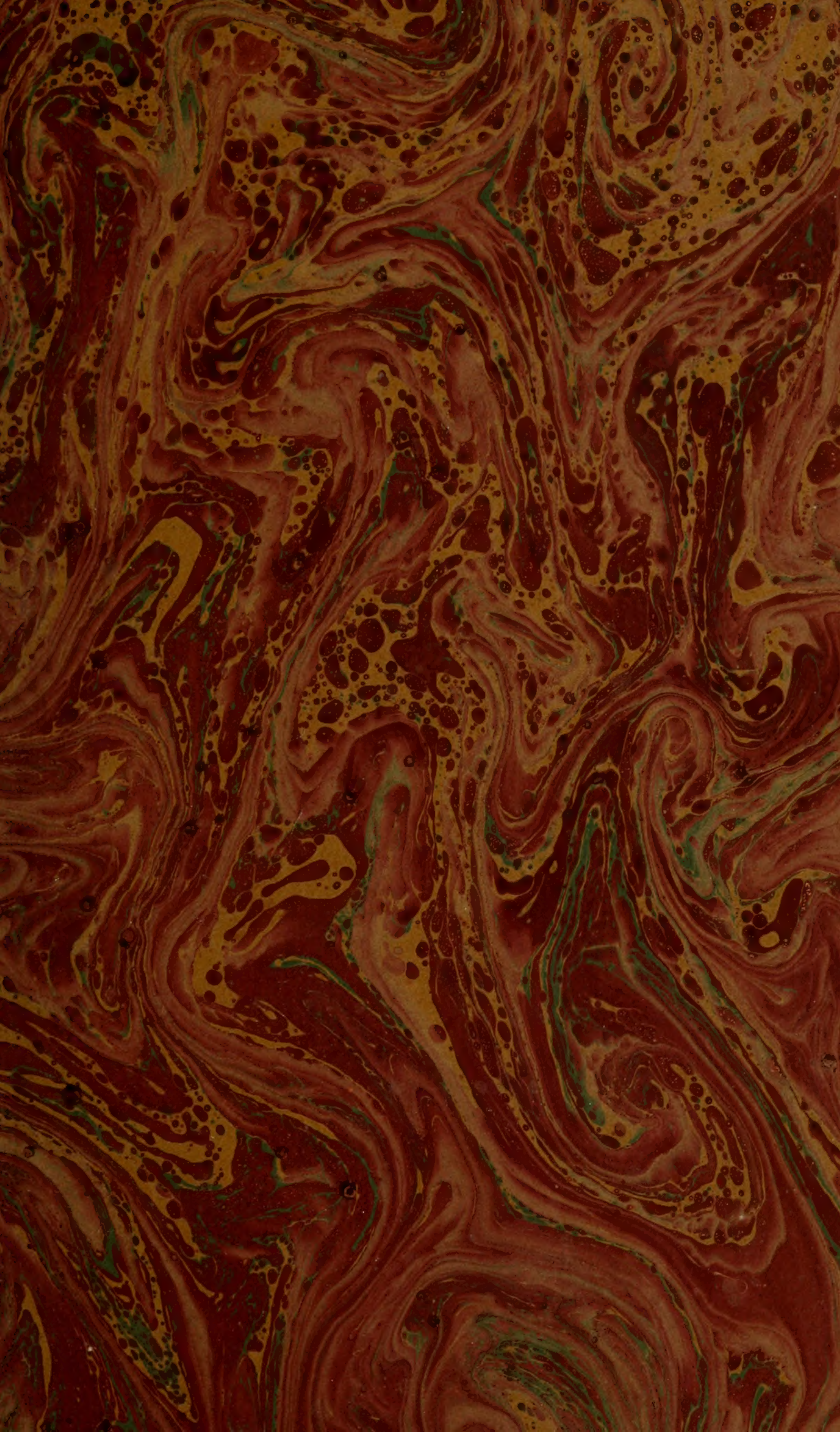






VICTOR HUGO

LES CHÂTIMENTS



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCX

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE – IV

LES CHÂTIMENTS

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5

5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10

40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50

300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350



Victor Hugo. D'après une photographie faite à Jersey, en 1853, par Charles Hugo.

VICTOR HUGO

LES CHÂTIMENTS



PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCX



CHATIMENTS

La lettre de Samuel est dans le dossier

JERSEY. 1852-1853-

Victor Hugo

FAC-SIMILÉ DU TITRE ÉCRIT PAR VICTOR HUGO
EN TÊTE DU MANUSCRIT ORIGINAL DES *CHÂTIMENTS*.

PRÉFACE DE 1853.

Il a été publié à Bruxelles une édition tronquée de ce livre, précédée des lignes que voici :

« Le faux serment est un crime.

« Le guet-apens est un crime.

« La séquestration arbitraire est un crime.

« La subornation de fonctionnaires publics est un crime.

« La subornation de juges est un crime.

« Le vol est un crime.

« Le meurtre est un crime.

« Ce sera un des plus douloureux étonnements de l'avenir que, dans de nobles pays qui, au milieu de la prostration de l'Europe, avaient maintenu leur constitution et semblaient être les derniers et sacrés asiles de la probité et de la liberté, ce sera, disons-nous, l'étonnement de l'avenir que dans ces pays-là il ait été fait des lois pour protéger ce que toutes les lois humaines, d'accord avec toutes les lois divines, ont dans tous les temps appelé crime.

« L'honnêteté universelle proteste contre ces lois protectrices du mal.

« Pourtant, que les patriotes qui défendent la liberté, que les généreux peuples auxquels la force voudrait imposer l'immoralité, ne désespèrent pas; que, d'un autre côté, les coupables,

en apparence tout-puissants, ne se hâtent pas trop de triompher en voyant les pages tronquées de ce livre.

« Quoi que fassent ceux qui règnent chez eux par la violence et hors de chez eux par la menace, quoi que fassent ceux qui se croient les maîtres des peuples et qui ne sont que les tyrans des consciences, l'homme qui lutte pour la justice et la vérité trouvera toujours le moyen d'accomplir son devoir tout entier.

« La toute-puissance du mal n'a jamais abouti qu'à des efforts inutiles. La pensée échappe toujours à qui tente de l'étouffer. Elle se fait insaisissable à la compression ; elle se réfugie d'une forme dans l'autre. Le flambeau rayonne ; si on l'éteint, si on l'engloutit dans les ténèbres, le flambeau devient une voix, et l'on ne fait pas la nuit sur la parole ; si l'on met un bâillon à la bouche qui parle, la parole se change en lumière, et l'on ne bâillonne pas la lumière.

« Rien ne dompte la conscience de l'homme, car la conscience de l'homme, c'est la pensée de Dieu.

« V. H. »

Les quelques lignes qu'on vient de lire, préface d'un livre mutilé, contenaient l'engagement de publier le livre complet. Cet engagement, nous le tenons aujourd'hui.

V. H.

Jersey.

AU MOMENT
DE RENTRER EN FRANCE.
(31 AOÛT 1870.)

Qui peut, en cet instant où Dieu peut-être échoue,
Deviner
Si c'est du côté sombre ou joyeux que la roue
Va tourner?

Qu'est-ce qui va sortir de ta main qui se voile,
O destin?
Sera-ce l'ombre infâme et sinistre, ou l'étoile
Du matin?

Je vois en même temps le meilleur et le pire;
Noir tableau!
Car la France mérite Austerlitz, et l'empire
Waterloo.

J'irai, je rentrerai dans ta muraille sainte,
O Paris!
Je te rapporterai l'âme jamais éteinte
Des proscrits.

Puisque c'est l'heure où tous doivent se mettre à l'œuvre,
Fiers, ardents,
Écraser au dehors le tigre, et la couleuvre
Au dedans;

Puisque l'idéal pur, n'ayant pu nous convaincre,
S'engloutit;

Puisque nul n'est trop grand pour mourir, ni pour vaincre
Trop petit;

Puisqu'on voit dans les cieux poindre l'aurore noire
Du plus fort;
Puisque tout devant nous maintenant est la gloire
Ou la mort;

Puisqu'en ce jour le sang ruisselle, les toits brûlent,
Jour sacré!
Puisque c'est le moment où les lâches reculent,
J'accourrai.

Et mon ambition, quand vient sur la frontière
L'étranger,
La voici : Part aucune au pouvoir, part entière
Au danger.

Puisque ces ennemis, hier encor nos hôtes,
Sont chez nous,
J'irai, je me mettrai, France, devant tes fautes,
A genoux!

J'insulterai leurs chants, leurs aigles noirs, leurs serres,
Leurs défis;
Je te demanderai ma part de tes misères,
Moi ton fils.

Farouche, vénérant, sous leurs affronts infâmes,
Tes malheurs,
Je baiserai tes pieds, France, l'œil plein de flammes
Et de pleurs.

France, tu verras bien qu'humble tête éclipsée
J'avais foi,
Et que je n'eus jamais dans l'âme une pensée
Que pour toi.

Tu me permettras d'être en sortant des ténèbres
Ton enfant;
Et tandis que rira ce tas d'hommes funèbres
Triomphant,

Tu ne trouveras pas mauvais que je t'adore,
En priant,
Ébloui par ton front invincible, que dore
L'orient.

Naguère, aux jours d'orgie où l'homme joyeux brille,
Et croit peu,
Pareil aux durs sarments desséchés où pétille
Un grand feu,

Quand, ivre de splendeur, de triomphe et de songes,
Tu dansais
Et tu chantais, en proie aux éclatants mensonges
Du succès,

Alors qu'on entendait ta fanfare de fête
Retentir,
O Paris, je t'ai fui comme le noir prophète
Fuyait Tyr.

Quand l'empire en Gomorrhe avait changé Lutèce,
Morne, amer,
Je me suis envolé dans la grande tristesse
De la mer.

Là, tragique, écoutant ta chanson, ton délire,
Bruits confus,
J'opposais à ton luxe, à ton rêve, à ton rire,
Un refus.

Mais aujourd'hui qu'arrive avec sa sombre foule
Attila,

Aujourd'hui que le monde autour de toi s'écroule,
Me voilà.

France, être sur ta claie à l'heure où l'on te traîne
Aux cheveux,
O ma mère, et porter mon anneau de ta chaîne,
Je le veux!

J'accours, puisque sur toi la bombe et la mitraille
Ont craché.
Tu me regarderas debout sur ta muraille,
Ou couché.

Et peut-être, en ta terre où brille l'espérance,
Pur flambeau,
Pour prix de mon exil, tu m'accorderas, France,
Un tombeau.

Bruxelles, 31 août 1870.

LES CHÂTIMENTS

NOX.

I

C'est la date choisie au fond de ta pensée,
Prince! il faut en finir. — Cette nuit est glacée,
Viens, lève-toi! Flairant dans l'ombre les escrocs,
Le dogue Liberté gronde et montre ses crocs;
Quoique mis par Carlier à la chaîne, il aboie;
N'attends pas plus longtemps! c'est l'heure de la proie.
Vois, décembre épaissit son brouillard le plus noir.
Comme un baron voleur qui sort de son manoir,
Surprends, brusque assaillant, l'ennemi que tu cernes.
Debout! les régiments sont là dans les casernes,
Sac au dos, abrutis de vin et de fureur,
N'attendant qu'un bandit pour faire un empereur.
Mets ta main sur ta lampe et viens d'un pas oblique;
Prends ton couteau, l'instant est bon; la République,
Confiante, et sans voir tes yeux sombres briller,
Dort, avec ton serment, prince, pour oreiller.

Cavaliers, fantassins, sortez! dehors les hordes!
Sus aux représentants! soldats, liez de cordes
Vos généraux jetés dans la cave aux forçats!
Poussez, la crosse aux reins, l'assemblée à Mazas!
Chassez la haute-cour à coups de plat de sabre!
Changez-vous, preux de France, en brigands de Calabre!
Vous, bourgeois, regardez, vil troupeau, vil limon,
Comme un glaive rougi qu'agite un noir démon,
Le coup d'état qui sort flamboyant de la forge!
Les tribuns pour le droit luttent; qu'on les égorge!

Routiers, condottieri, vendus, prostitués,
Frappez! tuez Baudin! tuez Dussoubs! tuez!
Que fait hors des maisons ce peuple? Qu'il s'en aille!
Soldats, mitraillez-moi toute cette canaille!
Feu! feu! Tu voteras ensuite, ô peuple roi!
Sabrez l'honneur, sabrez le droit, sabrez la loi!
Que sur les boulevards le sang coule en rivières!
Du vin plein les bidons! des morts plein les civières!
Qui veut de l'eau-de-vie? En ce temps pluvieux
Il faut boire. Soldats, fusillez-moi ce vieux,
Tuez-moi cet enfant. Qu'est-ce que cette femme?
C'est la mère? tuez. Que tout ce peuple infâme
Tremble, et que les pavés rougissent ses talons!
Ce Paris odieux bouge et résiste. Allons!
Qu'il sente le mépris, sombre et plein de vengeance,
Que nous, la force, avons pour lui, l'intelligence!
L'étranger respecta Paris; soyons nouveaux!
Traînons-le dans la boue aux crins de nos chevaux!
Qu'il meure! qu'on le broie et l'écrase et l'efface!
Noirs canons, crachez-lui vos boulets à la face!

II

C'est fini. Le silence est partout, et l'horreur.
Vive Poulmann césar et Soufflard empereur!
On fait des feux de joie avec les barricades;
La porte Saint-Denis sous ses hautes arcades
Voit les brasiers trembler au vent et rayonner.
C'est fait, reposez-vous; et l'on entend sonner
Dans les fourreaux le sabre et l'argent dans les poches.
De la banque aux bivouacs on vide les sacoches.
Ceux qui tuaient le mieux et qui n'ont pas bronché
Auront la croix d'honneur par-dessus le marché.
Les vainqueurs en hurlant dansent sur les décombres.

Des tas de corps saignants gisent dans les coins sombres.
Le soldat, gai, féroce, ivre, complice obscur,
Chancelle, et, de la main dont il s'appuie au mur,
Achève d'écraser quelque cervelle humaine.
On boit, on rit, on chante, on ripaille, on amène
Des vaincus qu'on fusille, hommes, femmes, enfants.
Les généraux dorés galopent triomphants,
Regardés par les morts tombés à la renverse.
Bravo! César a pris le chemin de traverse!
Courons féliciter l'Élysée à présent.
Du sang dans les maisons, dans les ruisseaux du sang,
Partout! Pour enjamber ces effroyables mares,
Les juges lestement retroussent leurs simarres,
Et l'église joyeuse en emporte un caillot
Tout fumant, pour servir d'écritoire à Veuillot.

Oui, c'est bien vous qu'hier, riant de vos férules,
Un caporal chassa de vos chaises curules,
Magistrats! Maintenant que, reprenant du cœur,
Vous êtes bien certains que Mandrin est vainqueur,
Que vous ne serez pas obligés d'être intègres,
Que Mandrin dotera vos dévouements allègres,
Que c'est lui qui paîra désormais, et très bien,
Qu'il a pris le budget, que vous ne risquez rien,
Qu'il a bien étranglé la loi, qu'elle est bien morte,
Et que vous trouverez ce cadavre à la porte,
Accourez, acclamez, et chantez hosanna!
Oubliez le soufflet qu'hier il vous donna,
Et puisqu'il a tué vieillards, mères et filles,
Puisqu'il est dans le meurtre entré jusqu'aux chevilles,
Prosternez-vous devant l'assassin tout-puissant,
Et léchez-lui les pieds pour effacer le sang!

III

Donc cet homme s'est dit : «Le maître des armées,
L'empereur surhumain
Devant qui, gorge au vent, pieds nus, les renommées
Volaient, clairons en main,

«Napoléon, quinze ans régna dans les tempêtes
Du sud à l'aquilon.
Tous les rois l'adoraient, lui, marchant sur leurs têtes,
Eux, baisant son talon;

«Il prit, embrassant tout dans sa vaste espérance,
Madrid, Berlin, Moscou;
Je ferai mieux; je vais enfoncer à la France
Mes ongles dans le cou!

«La France libre et fière et chantant la concorde
Marche à son but sacré;
Moi, je vais lui jeter par derrière une corde
Et je l'étranglerai.

«Nous nous partagerons, mon oncle et moi, l'histoire;
Le plus intelligent,
C'est moi, certe! il aura la fanfare de gloire,
J'aurai le sac d'argent.

«Je me sers de son nom, splendide et vain tapage,
Tombé dans mon berceau.
Le nain grimpe au géant. Je lui laisse sa page,
Mais j'en prends le verso.

«Je me cramponne à lui. C'est moi qui suis son maître.
J'ai pour sort et pour loi

De surnager sur lui dans l'histoire, ou peut-être
De l'engloutir sous moi.

«Moi, chat-huant, je prends cet aigle dans ma serre.
Moi si bas, lui si haut,
Je le tiens! je choisis son grand anniversaire,
C'est le jour qu'il me faut.

«Ce jour-là, je serai comme un homme qui monte
Le manteau sur ses yeux;
Nul ne se doutera que j'apporte la honte
A ce jour glorieux;

«J'irai plus aisément saisir mon ennemie
Dans mes poings meurtriers;
La France ce jour-là sera mieux endormie
Sur son lit de lauriers.»

Alors il vint, cassé de débauches, l'œil terne,
Furtif, les traits pâlis,
Et ce voleur de nuit alluma sa lanterne
Au soleil d'Austerlitz!

IV

Victoire! il était temps, prince, que tu parusses!
Les filles d'opéra manquaient de princes russes;
Les révolutions apportent de l'ennui
Aux Jeannetons d'hier, Pamélas d'aujourd'hui;
Dans don Juan qui s'effraie un Harpagon éclate,
Un maigre filet d'or sort de sa bourse plate;
L'argent devenait rare aux tripots; les journaux
Faisaient le vide autour des confessionnaux;
Le sacré-cœur, mourant de sa mort naturelle,
Maigrissait; les protêts, tourbillonnant en grêle,

Drus et noirs, aveuglaient le portier de Magnan;
On riait aux sermons de l'abbé Ravignan;
Plus de pur-sang piaffant aux portes des donzelles;
L'hydre de l'anarchie apparaissait aux belles
Sous la forme effroyable et triste d'un cheval
De fiacre les traînant pour trente sous au bal.
La désolation était sur Babylone.
Mais tu surgis, bras fort; tu te dresses, colonne;
Tout renaît, tout revit, tout est sauvé. Pour lors
Les figurantes vont récolter des milords,
Tous sont contents, soudards, francs viveurs, gent dévote,
Tous chantent, monseigneur l'archevêque, et Javotte.

Allons! congratulons, triomphons, partageons!
Les vieux partis, coiffés en ailes de pigeons,
Vont s'inscrire, adorant Mandrin, chez son concierge.
Falstaff allume un punch, Tartuffe brûle un cierge.
Vers l'Élysée en joie, où sonne le tambour,
Tous se hâtent, Parieu, Montalembert, Sibour,
Rouher, cette catin, Troplong, cette servante,
Grecs, juifs, quiconque a mis sa conscience en vente,
Quiconque vole et ment *cum privilegio,*
L'homme du bénitier, l'homme de l'agio,
Quiconque est méprisable et désire être infâme,
Quiconque, se jugeant dans le fond de son âme,
Se sent assez forçat pour être sénateur.
Myrmidon de César admire la hauteur.
Lui, fait la roue et trône au centre de la fête.
Eh bien, messieurs, la chose est-elle un peu bien faite?
Qu'en pense Papavoine et qu'en dit Loyola?
Maintenant nous ferons voter ces drôles-là.
Partout en lettres d'or nous écrirons le chiffre. —
Gai! tapez sur la caisse et soufflez dans le fifre;
Braillez vos *salvum fac,* messeigneurs; en avant
Des églises, abri profond du Dieu vivant,
On dressera des mâts avec des oriflammes.
Victoire! venez voir les cadavres, mesdames.

V

Où sont-ils? Sur les quais, dans les cours, sous les ponts,
Dans l'égout, dont Maupas fait lever les tampons,
Dans la fosse commune affreusement accrue,
Sur le trottoir, au coin des portes, dans la rue,
Pêle-mêle entassés, partout; dans les fourgons
Que vers la nuit tombante escortent les dragons,
Convoi hideux qui vient du Champ de Mars, et passe,
Et dont Paris tremblant s'entretient à voix basse.
O vieux mont des martyrs, hélas, garde ton nom!
Les morts, sabrés, hachés, broyés par le canon,
Dans ce champ que la tombe emplit de son mystère,
Étaient ensevelis la tête hors de terre.
Cet homme les avait lui-même ainsi placés,
Et n'avait pas eu peur de tous ces fronts glacés.
Ils étaient là, sanglants, froids, la bouche entr'ouverte,
La face vers le ciel, blêmes dans l'herbe verte,
Effroyables à voir dans leur tranquillité,
Éventrés, balafrés, le visage fouetté
Par la ronce qui tremble au vent du crépuscule;
Tous, l'homme du faubourg qui jamais ne recule,
Le riche à la main blanche et le pauvre au bras fort,
La mère qui semblait montrer son enfant mort,
Cheveux blancs, tête blonde, au milieu des squelettes,
La belle jeune fille aux lèvres violettes,
Côte à côte rangés dans l'ombre au pied des ifs,
Livides, stupéfaits, immobiles, pensifs,
Spectres du même crime et des mêmes désastres,
De leur œil fixe et vide ils regardaient les astres.
Dès l'aube, on s'en venait chercher dans ce gazon
L'absent qui n'était pas rentré dans la maison;
Le peuple contemplait ces têtes effarées;
La nuit, qui de décembre abrège les soirées,

IMPRIMERIE NATIONALE

Pudique, les couvrait du moins de son linceul.
Le soir, le vieux gardien des tombes, resté seul,
Hâtait le pas parmi les pierres sépulcrales,
Frémissant d'entrevoir toutes ces faces pâles;
Et tandis qu'on pleurait dans les maisons en deuil,
L'âpre bise soufflait sur ces fronts sans cercueil,
L'ombre froide emplissait l'enclos aux murs funèbres.
O morts, que disiez-vous à Dieu dans ces ténèbres?

On eût dit, en voyant ces morts mystérieux
Le cou hors de la terre et le regard aux cieux,
Que, dans le cimetière où le cyprès frissonne,
Entendant le clairon du jugement qui sonne,
Tous ces assassinés s'éveillaient brusquement,
Qu'ils voyaient, Bonaparte, au seuil du firmament
Amener devant Dieu ton âme horrible et fausse,
Et que, pour témoigner, ils sortaient de leur fosse.

Montmartre! enclos fatal! quand vient le soir obscur
Aujourd'hui le passant évite encor ce mur.

VI

Un mois après, cet homme allait à Notre-Dame.

Il entra le front haut; la myrrhe et le cinname
Brûlaient; les tours vibraient sous le bourdon sonnant;
L'archevêque était là, de gloire rayonnant;
Sa chape avait été taillée en un suaire;
Sur une croix dressée au fond du sanctuaire
Jésus avait été cloué pour qu'il restât.
Cet infâme apportait à Dieu son attentat.
Comme un loup qui se lèche après qu'il vient de mordre,
Caressant sa moustache, il dit : — J'ai sauvé l'ordre!
Anges, recevez-moi dans votre légion!

J'ai sauvé la famille et la religion! —
Et dans son œil féroce, où Satan se contemple,
On vit luire une larme... — O colonnes du temple,
Abîmes qu'à Pathmos vit s'entr'ouvrir saint-Jean,
Cieux qui vîtes Néron, soleil qui vis Séjan,
Vents qui jadis meniez Tibère vers Caprée
Et poussiez sur les flots sa galère dorée,
O souffles de l'aurore et du septentrion,
Dites si l'assassin dépasse l'histrion!

VII

Toi qui bats de ton flux fidèle
La roche où j'ai ployé mon aile,
Vaincu, mais non pas abattu,
Gouffre où l'air joue, où l'esquif sombre,
Pourquoi me parles-tu dans l'ombre?
O sombre mer, que me veux-tu?

Tu n'y peux rien! Ronge tes digues,
Épands l'onde que tu prodigues,
Laisse-moi souffrir et rêver;
Toutes les eaux de ton abîme,
Hélas! passeraient sur ce crime,
O vaste mer, sans le laver!

Je comprends, tu veux m'en distraire;
Tu me dis : Calme-toi, mon frère,
Calme-toi, penseur orageux!
Mais toi-même alors, mer profonde,
Calme ton flot puissant qui gronde,
Toujours amer, jamais fangeux!

Tu crois en ton pouvoir suprême,
Toi qu'on admire, toi qu'on aime,

Toi qui ressembles au destin,
Toi que les cieux ont azurée,
Toi qui dans ton onde sacrée
Laves l'étoile du matin!

Tu me dis : Viens, contemple, oublie!
Tu me montres le mât qui plie,
Les blocs verdis, les caps croulants,
L'écume au loin dans les décombres,
S'abattant sur les rochers sombres
Comme une troupe d'oiseaux blancs,

La pêcheuse aux pieds nus qui chante,
L'eau bleue où fuit la nef penchante,
Le marin, rude laboureur,
Les hautes vagues en démence;
Tu me montres ta grâce immense
Mêlée à ton immense horreur;

Tu me dis : Donne-moi ton âme;
Proscrit, éteins en moi ta flamme;
Marcheur, jette aux flots ton bâton;
Tourne vers moi ta vue ingrate.
Tu me dis : J'endormais Socrate!
Tu me dis : J'ai calmé Caton!

Non! respecte l'âpre pensée,
L'âme du juste courroucée,
L'esprit qui songe aux noirs forfaits!
Parle aux vieux rochers, tes conquêtes,
Et laisse en repos mes tempêtes!
D'ailleurs, mer sombre, je te hais!

O mer! n'est-ce pas toi, servante,
Qui traînes sur ton eau mouvante,
Parmi les vents et les écueils,
Vers Cayenne aux fosses profondes

Ces noirs pontons qui sur tes ondes
Passent comme de grands cercueils!

N'est-ce pas toi qui les emportes
Vers le sépulcre ouvrant ses portes,
Tous nos martyrs au front serein,
Dans la cale où manque la paille,
Où les canons pleins de mitraille,
Béants, passent leur cou d'airain!

Et s'ils pleurent, si les tortures
Font fléchir ces hautes natures,
N'est-ce pas toi, gouffre exécré,
Qui te mêles à leur supplice,
Et qui de ta rumeur complice
Couvres leur cri désespéré!

VIII

Voilà ce qu'on a vu! l'histoire le raconte,
Et lorsqu'elle a fini pleure, rouge de honte.

Quand se réveillera la grande nation,
Quand viendra le moment de l'expiation,
Glaive des jours sanglants, oh! ne sors pas de l'ombre!
Non! non! il n'est pas vrai qu'en plus d'une âme sombre,
Pour châtier ce traître et cet homme de nuit,
A cette heure, ô douleur, ta nécessité luit!
Souvenirs où l'esprit grave et pensif s'arrête!
Gendarmes, sabre nu, conduisant la charrette,
Roulements des tambours, peuple criant : frappons!
Foule encombrant les toits, les seuils, les quais, les ponts,
Grèves des temps passés, mornes places publiques
Où l'on entrevoyait des triangles obliques,
Oh! ne revenez pas, lugubres visions!

Ciel! nous allions en paix devant nous, nous faisions
Chacun notre travail dans le siècle où nous sommes,
Le poëte chantait l'œuvre immense des hommes,
La tribune parlait avec sa grande voix,
On brisait échafauds, trônes, carcans, pavois,
Chaque jour décroissaient la haine et la souffrance,
Le genre humain suivait le progrès saint, la France
Marchait devant, avec sa flamme sur le front;
Ces hommes sont venus! lui, ce vivant affront,
Lui, ce bandit qu'on lave avec l'huile du sacre,
Ils sont venus, portant le deuil et le massacre,
Le meurtre, les linceuls, le fer, le sang, le feu,
Ils ont semé cela sur l'avenir. Grand Dieu!

Et maintenant, pitié, voici que tu tressailles
A ces mots effrayants : vengeance! représailles!

Et moi, proscrit qui saigne aux ronces des chemins,
Triste, je rêve et j'ai mon front dans mes deux mains,
Et je sens, par instants, d'une aile hérissée,
Dans les jours qui viendront s'enfoncer ma pensée!
Géante aux chastes yeux, à l'ardente action,
Que jamais on ne voie, ô Révolution,
Devant ton fier visage où la colère brille,
L'Humanité, tremblante et te criant : ma fille!
Et, couvrant de son corps même les scélérats,
Se traîner à tes pieds en se tordant les bras!
Ah! tu respecteras cette douleur amère,
Et tu t'arrêteras, Vierge, devant la Mère!

O travailleur robuste, ouvrier demi-nu,
Moissonneur envoyé par Dieu même, et venu
Pour faucher en un jour dix siècles de misère,
Sans peur, sans pitié, vrai, formidable et sincère,
Égal par la stature au colosse romain,
Toi qui vainquis l'Europe et qui pris dans ta main
Les rois, et les brisas les uns contre les autres,

Né pour clore les temps d'où sortirent les nôtres,
Toi qui par la terreur sauvas la liberté,
Toi qui portes ce nom sombre : Nécessité!
Dans l'histoire où tu luis comme en une fournaise,
Reste seul à jamais, Titan quatrevingt-treize!
Rien d'aussi grand que toi ne viendrait après toi.

D'ailleurs, né d'un régime où dominait l'effroi,
Ton éducation sur ta tête affranchie
Pesait, et, malgré toi, fils de la monarchie,
Nourri d'enseignements et d'exemples mauvais,
Comme elle tu versas le sang; tu ne savais
Que ce qu'elle t'avait appris : le mal, la peine,
La loi de mort mêlée avec la loi de haine;
Et, jetant bas tyrans, parlements, rois, Capets,
Tu te levais contre eux et comme eux tu frappais.

Nous, grâce à toi, géant qui gagnas notre cause,
Fils de la liberté, nous savons autre chose.
Ce que la France veut pour toujours désormais,
C'est l'amour rayonnant sur ses calmes sommets,
La loi sainte du Christ, la fraternité pure.
Ce grand mot est écrit dans toute la nature :
Aimez-vous! aimez-vous! — Soyons frères; ayons
L'œil fixé sur l'Idée, ange aux divins rayons.
L'Idée à qui tout cède et qui toujours éclaire
Prouve sa sainteté même dans sa colère.
Elle laisse toujours les principes debout.
Être vainqueurs, c'est peu, mais rester grands, c'est tout.
Quand nous tiendrons ce traître, abject, frissonnant, blême,
Affirmons le progrès dans le châtiment même.
La honte, et non la mort. — Peuples, couvrons d'oubli
L'affreux passé des rois, pour toujours aboli,
Supplices, couperets, billots, gibets, tortures!
Hâtons l'heure promise aux nations futures,
Où, calme et souriant aux bons, même aux ingrats,
La concorde, serrant les hommes dans ses bras,

Penchera sur nous tous sa tête vénérable!
Oh! qu'il ne soit pas dit que, pour ce misérable,
Le monde en son chemin sublime a reculé!
Que Jésus et Voltaire auront en vain parlé!
Qu'il n'est pas vrai qu'après tant d'efforts et de peine,
Notre époque ait enfin sacré la vie humaine,
Hélas! et qu'il suffit d'un moment indigné
Pour perdre le trésor par les siècles gagné!
On peut être sévère et de sang économe.
Oh! qu'il ne soit pas dit qu'à cause de cet homme
La guillotine au noir panier, qu'avec dégoût
Février avait prise et jetée à l'égout,
S'est réveillée avec les bourreaux dans leurs bouges,
A ressaisi sa hache entre ses deux bras rouges,
Et, dressant son poteau dans les tombes scellé,
Sinistre, a reparu sous le ciel étoilé!

IX

Toi qu'aimait Juvénal gonflé de lave ardente,
Toi dont la clarté luit dans l'œil fixe de Dante,
Muse Indignation, viens, dressons maintenant,
Dressons sur cet empire heureux et rayonnant,
Et sur cette victoire au tonnerre échappée,
Assez de piloris pour faire une épopée!

16-22 novembre. Jersey.

LIVRE PREMIER.

LA SOCIÉTÉ EST SAUVÉE.

I

France! à l'heure où tu te prosternes,
Le pied d'un tyran sur ton front,
La voix sortira des cavernes;
Les enchaînés tressailleront.

Le banni, debout sur la grève,
Contemplant l'étoile et le flot,
Comme ceux qu'on entend en rêve,
Parlera dans l'ombre tout haut;

Et ses paroles qui menacent,
Ses paroles dont l'éclair luit,
Seront comme des mains qui passent
Tenant des glaives dans la nuit.

Elles feront frémir les marbres
Et les monts que brunit le soir,
Et les chevelures des arbres
Frissonneront sous le ciel noir;

Elles seront l'airain qui sonne,
Le cri qui chasse les corbeaux,
Le souffle inconnu dont frissonne
Le brin d'herbe sur les tombeaux;

Elles crieront : Honte aux infâmes,
Aux oppresseurs, aux meurtriers!
Elles appelleront les âmes
Comme on appelle des guerriers!

Sur les races qui se transforment,
Sombre orage, elles planeront;
Et si ceux qui vivent s'endorment,
Ceux qui sont morts s'éveilleront.

30 mars. Jersey.

II

TOULON.

I

En ces temps-là, c'était une ville tombée
Au pouvoir des anglais, maîtres des vastes mers,
Qui, du canon battue et de terreur courbée,
Disparaissait dans les éclairs.

C'était une cité qu'ébranlait le tonnerre
A l'heure où la nuit tombe, à l'heure où le jour naît,
Qu'avait prise en sa griffe Albion, qu'en sa serre
La République reprenait.

Dans la rade couraient les frégates meurtries;
Les pavillons pendaient troués par le boulet;
Sur le front orageux des noires batteries
La fumée à longs flots roulait.

On entendait gronder les forts, sauter les poudres;
Le brûlot flamboyait sur la vague qui luit;
Comme un astre effrayant qui se disperse en foudres,
La bombe éclatait dans la nuit.

Sombre histoire! Quels temps! Et quelle illustre page!
Tout se mêlait, le mât coupé, le mur détruit,
Les obus, le sifflet des maîtres d'équipage,
Et l'ombre, et l'horreur, et le bruit.

O France! tu couvrais alors toute la terre
Du choc prodigieux de tes rébellions.

Les rois lâchaient sur toi le tigre et la panthère,
Et toi, tu lâchais les lions.

Alors la République avait quatorze armées;
On luttait sur les monts et sur les océans.
Cent victoires jetaient au vent cent renommées.
On voyait surgir les géants!

Alors apparaissaient des aubes rayonnantes.
Des inconnus, soudain éblouissant les yeux,
Se dressaient, et faisaient aux trompettes sonnantes
Dire leurs noms mystérieux.

Ils faisaient de leurs jours de sublimes offrandes;
Ils criaient : Liberté! guerre aux tyrans! mourons!
Guerre! — et la gloire ouvrait ses ailes toutes grandes
Au-dessus de ces jeunes fronts!

II

Aujourd'hui c'est la ville où toute honte échoue.
Là, quiconque est abject, horrible et malfaisant,
Quiconque un jour plongea son honneur dans la boue,
Noya son âme dans le sang,

Là, le faux monnayeur pris la main sur sa forge,
L'homme du faux serment et l'homme du faux poids,
Le brigand qui s'embusque et qui saute à la gorge
Des passants, la nuit, dans les bois,

Là, quand l'heure a sonné, cette heure nécessaire,
Toujours, quoi qu'il ait fait pour fuir, quoi qu'il ait dit,
Le pirate hideux, le voleur, le faussaire,
Le parricide, le bandit,

Qu'il sorte d'un palais ou qu'il sorte d'un bouge,
Vient, et trouve une main, froide comme un verrou,
Qui sur le dos lui jette une casaque rouge,
Et lui met un carcan au cou.

L'aurore luit, pour eux sombre et pour nous vermeille.
Allons! debout! Ils vont vers le sombre océan.
Il semble que leur chaîne avec eux se réveille,
Et dit : me voilà; viens-nous-en!

Ils marchent, au marteau présentant leurs manilles,
A leur chaîne cloués, mêlant leurs pas bruyants,
Traînant leur pourpre infâme en hideuses guenilles,
Humbles, furieux, effrayants.

Les pieds nus, leur bonnet baissé sur leurs paupières,
Dès l'aube harassés, l'œil mort, les membres lourds,
Ils travaillent, creusant des rocs, roulant des pierres,
Sans trêve, hier, demain, toujours.

Pluie ou soleil, hiver, été, que juin flamboie,
Que janvier pleure, ils vont, leur destin s'accomplit,
Avec le souvenir de leurs crimes pour joie,
Avec une planche pour lit.

Le soir, comme un troupeau l'argousin vil les compte.
Ils montent deux à deux l'escalier du ponton,
Brisés, vaincus, le cœur incliné sous la honte,
Le dos courbé sous le bâton.

La pensée implacable habite encor leurs têtes.
Morts vivants, aux labeurs voués, marqués au front,
Ils rampent, recevant le fouet comme des bêtes,
Et comme des hommes l'affront.

III

Ville que l'infamie et la gloire ensemencent,
Où du forçat pensif le fer tond les cheveux,
O Toulon! c'est par toi que les oncles commencent,
Et que finissent les neveux!

Va, maudit! ce boulet que, dans des temps stoïques,
Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,
Mettait dans les canons de ses mains héroïques,
Tu le traîneras à ton pied!

Jersey, 28 octobre 1852.

III

Approchez-vous. Ceci, c'est le tas des dévots.
Cela hurle en grinçant un *benedicat vos;*
C'est laid, c'est vieux, c'est noir. Cela fait des gazettes.
Pères fouetteurs du siècle, à grands coups de garcettes
Ils nous mènent au ciel. Ils font, blêmes grimauds,
De l'âme et de Jésus des querelles de mots
Comme à Byzance au temps des Jeans et des Eudoxès.
Méfions-nous; ce sont des gredins orthodoxes.
Ils auraient fait pousser des cris à Juvénal.
La douairière aux yeux gris s'ébat sur leur journal
Comme sur les marais la grue et la bécasse.
Ils citent Poquelin, Pascal, Rousseau, Boccace,
Voltaire, Diderot, l'aigle au vol inégal,
Devant l'official et le théologal.
L'esprit étant gênant, ces saints le congédient.
Ils mettent Escobar sous bande et l'expédient
Aux bedeaux rayonnants, pour quatre francs par mois.
Avec le vieux savon des jésuites sournois
Ils lavent notre époque incrédule et pensive,
Et le bûcher fournit sa cendre à leur lessive.
Leur gazette, où les mots de venin sont verdis,
Est la seule qui soit reçue au paradis.
Ils sont, là, tout-puissants; et tandis que leur bande
Prêche ici-bas la dîme et défend la prébende,
Ils font chez Jéhovah la pluie et le beau temps.
L'ange au glaive de feu leur ouvre à deux battants
La porte bienheureuse, effrayante et vermeille;
Tous les matins, à l'heure où l'oiseau se réveille,
Quand l'aube, se dressant au bord du ciel profond,
Rougit en regardant ce que les hommes font
Et que des pleurs de honte emplissent sa paupière,
Gais, ils grimpent là-haut, et, cognant chez saint-Pierre,

Jettent à ce portier leur journal impudent.
Ils écrivent à Dieu comme à leur intendant,
Critiquant, gourmandant, et lui demandant compte
Des révolutions, des vents, du flot qui monte,
De l'astre au pur regard qu'ils voudraient voir loucher,
De ce qu'il fait tourner notre terre et marcher
Notre esprit, et, d'un timbre ornant l'eucharistie,
Ils cachettent leur lettre immonde avec l'hostie.
Jamais marquis, voyant son carrosse broncher,
N'a plus superbement tutoyé son cocher;
Si bien que, ne sachant comment mener le monde,
Ce pauvre vieux bon Dieu, sur qui leur foudre gronde,
Tremblant, cherchant un trou dans ses cieux éclatants,
Ne sait où se fourrer quand ils sont mécontents.
Ils ont supprimé Rome; ils auraient détruit Sparte.
Ces drôles sont charmés de monsieur Bonaparte.

IV

AUX MORTS DU 4 DÉCEMBRE.

Jouissez du repos que vous donne le maître.
Vous étiez autrefois des cœurs troublés peut-être,
Qu'un vain songe poursuit;
L'erreur vous tourmentait, ou la haine, ou l'envie;
Vos bouches, d'où sortait la vapeur de la vie,
Étaient pleines de bruit.

Faces confusément l'une à l'autre apparues,
Vous alliez et veniez en foule dans les rues,
Ne vous arrêtant pas,
Inquiets comme l'eau qui coule des fontaines,
Tous, marchant au hasard, souffrant les mêmes peines,
Mêlant les mêmes pas.

Peut-être un feu creusait votre tête embrasée,
Projets, espoirs, briser l'homme de l'Élysée,
L'homme du Vatican,
Verser le libre esprit à grands flots sur la terre;
Car dans ce siècle ardent toute âme est un cratère
Et tout peuple un volcan.

Vous aimiez, vous aviez le cœur lié de chaînes;
Et le soir vous sentiez, livrés aux craintes vaines,
Pleins de soucis poignants,
Ainsi que l'océan sent remuer ses ondes,
Se soulever en vous mille vagues profondes
Sous les cieux rayonnants.

Tous, qui que vous fussiez, tête ardente, esprit sage,
Soit qu'en vos yeux brillât la jeunesse, ou que l'âge
Vous prît et vous courbât,

Que le destin pour vous fût deuil, énigme ou fête,
Vous aviez dans vos cœurs l'amour, cette tempête,
La douleur, ce combat.

Grâce au quatre décembre, aujourd'hui, sans pensée,
Vous gisez étendus dans la fosse glacée
Sous les linceuls épais;
O morts, l'herbe sans bruit croît sur vos catacombes,
Dormez dans vos cercueils! taisez-vous dans vos tombes!
L'empire, c'est la paix.

10 novembre. — Jersey.

V

CETTE NUIT-LÀ.

Trois amis l'entouraient. C'était à l'Élysée.
On voyait du dehors luire cette croisée.
Regardant venir l'heure et l'aiguille marcher,
Il était là, pensif; et rêvant d'attacher
Le nom de Bonaparte aux exploits de Cartouche,
Il sentait approcher son guet-apens farouche.
D'un pied distrait dans l'âtre il poussait le tison,
Et voici ce que dit l'homme de trahison :
«Cette nuit vont surgir mes projets invisibles.
Les Saint-Barthélemy sont encore possibles.
Paris dort, comme aux temps de Charles de Valois.
Vous allez dans un sac mettre toutes les lois,
Et par-dessus le pont les jeter dans la Seine.»
O ruffians! bâtards de la fortune obscène,
Nés du honteux coït de l'intrigue et du sort!
Rien qu'en songeant à vous mon vers indigné sort,
Et mon cœur orageux dans ma poitrine gronde
Comme le chêne au vent dans la forêt profonde!

Comme ils sortaient tous trois de la maison Bancal,
Morny, Maupas le grec, Saint-Arnaud le chacal,
Voyant passer ce groupe oblique et taciturne,
Les clochers de Paris, sonnant l'heure nocturne,
S'efforçaient vainement d'imiter le tocsin;
Les pavés de Juillet criaient à l'assassin!
Tous les spectres sanglants des antiques carnages,
Réveillés, se montraient du doigt ces personnages;
La Marseillaise, archange aux chants aériens,
Murmurait dans les cieux : aux armes, citoyens!
Paris dormait, hélas! et bientôt, sur les places,
Sur les quais, les soldats, dociles populaces,

Janissaires conduits par Reibell et Sauboul,
Payés comme à Byzance, ivres comme à Stamboul,
Ceux de Dulac, et ceux de Korte et d'Espinasse,
La cartouchière au flanc et dans l'œil la menace,
Vinrent, le régiment après le régiment,
Et le long des maisons ils passaient lentement,
A pas sourds, comme on voit les tigres dans les jongles
Qui rampent sur le ventre en allongeant leurs ongles;
Et la nuit était morne, et Paris sommeillait
Comme un aigle endormi pris sous un noir filet.

Les chefs attendaient l'aube en fumant leurs cigares.

O cosaques! voleurs! chauffeurs! routiers! bulgares!
O généraux brigands! bagne, je te les rends!
Les juges d'autrefois pour des crimes moins grands
Ont brûlé la Voisin et roué vif Desrues!

Éclairant leur affiche infâme au coin des rues
Et le lâche armement de ces filous hardis,
Le jour parut. La nuit, complice des bandits,
Prit la fuite, et, traînant à la hâte ses voiles,
Dans les plis de sa robe emporta les étoiles
Et les mille soleils dans l'ombre étincelant,
Comme les sequins d'or qu'emporte en s'en allant
Une fille, aux baisers du crime habituée,
Qui se rhabille après s'être prostituée.

17 janvier.

VI

LE *TE DEUM* DU 1er JANVIER 1852.

Prêtre, ta messe, écho des feux de peloton,
Est une chose impie.
Derrière toi, le bras ployé sous le menton,
Rit la mort accroupie.

Prêtre, on voit frissonner, aux cieux d'où nous venons,
Les anges et les vierges,
Quand un évêque prend la mèche des canons
Pour allumer les cierges.

Tu veux être au sénat, voir ton siège élevé
Et ta fortune accrue.
Soit; mais pour bénir l'homme, attends qu'on ait lavé
Le pavé de la rue.

Peuples, gloire à Gessler! meure Guillaume Tell!
Un râle sort de l'orgue.
Archevêque, on a pris pour bâtir ton autel
Les dalles de la morgue.

Quand tu dis : — *Te Deum!* nous vous louons, Dieu fort!
Sabaoth des armées! —
Il se mêle à l'encens une vapeur qui sort
Des fosses mal fermées.

On a tué, la nuit, on a tué, le jour,
L'homme, l'enfant, la femme!
Crime et deuil! Ce n'est plus l'aigle, c'est le vautour
Qui vole à Notre-Dame.

Va, prodigue au bandit les adorations;
Martyrs, vous l'entendîtes!

Dieu te voit, et là-haut tes bénédictions,
O prêtre, sont maudites !

Les proscrits sont partis, aux flancs du ponton noir,
Pour Alger, pour Cayenne ;
Ils ont vu Bonaparte à Paris, ils vont voir
En Afrique l'hyène.

Ouvriers, paysans qu'on arrache au labour,
Le sombre exil vous fauche !
Bien, regarde à ta droite, archevêque Sibour,
Et regarde à ta gauche :

Ton diacre est Trahison et ton sous-diacre est Vol ;
Vends ton Dieu, vends ton âme.
Allons, coiffe ta mitre, allons, mets ton licol,
Chante, vieux prêtre infâme !

Le meurtre à tes côtés suit l'office divin,
Criant : feu sur qui bouge !
Satan tient la burette, et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge.

7 novembre. — Jersey.

VII

AD MAJOREM DEI GLORIAM.

« Vraiment, notre siècle est étrangement
« délicat. S'imagine-t-il donc que la cendre
« des bûchers soit totalement éteinte? qu'il
« n'en soit pas resté le plus petit tison pour
« allumer une seule torche? Les insensés! en
« nous appelant *jésuites,* ils croient nous
« couvrir d'opprobre! Mais ces *jésuites* leur
« réservent la censure, un bâillon et du feu...
« Et, un jour, ils seront les maîtres de leurs
« maîtres. »

(Le père Roothaan, *général des jésuites,*
à la conférence de Chiéri.)

Ils ont dit : «Nous serons les vainqueurs et les maîtres.
Soldats par la tactique et par la robe prêtres,
Nous détruirons progrès, lois, vertus, droits, talents.
Nous nous ferons un fort avec tous ces décombres,
Et pour nous y garder, comme des dogues sombres,
Nous démusèlerons les préjugés hurlants.

«Oui, l'échafaud est bon; la guerre est nécessaire;
Acceptez l'ignorance, acceptez la misère;
L'enfer attend l'orgueil du tribun triomphant;
L'homme parvient à l'ange en passant par la buse.
Notre gouvernement fait de force et de ruse
Bâillonnera le père, abrutira l'enfant.

«Notre parole, hostile au siècle qui s'écoule,
Tombera de la chaire en flocons sur la foule;
Elle refroidira les cœurs irrésolus,
Y glacera tout germe utile ou salutaire,
Et puis elle y fondra comme la neige à terre,
Et qui la cherchera ne la trouvera plus.

«Seulement un froid sombre aura saisi les âmes;
Seulement nous aurons tué toutes les flammes;
Et si quelqu'un leur crie, à ces français d'alors :
Sauvez la liberté pour qui luttaient vos pères!
Ils riront, ces français sortis de nos repaires,
De la liberté morte et de leurs pères morts.

«Prêtres, nous écrirons sur un drapeau qui brille :
— Ordre, Religion, Propriété, Famille. —
Et si quelque bandit, corse, juif ou payen,
Vient nous aider avec le parjure à la bouche,
Le sabre aux dents, la torche au poing, sanglant, farouche,
Volant et massacrant, nous lui dirons : c'est bien!

«Vainqueurs, fortifiés aux lieux inabordables,
Nous vivrons arrogants, vénérés, formidables.
Que nous importe au fond Christ, Mahomet, Mithra!
Régner est notre but, notre moyen proscrire.
Si jamais ici-bas on entend notre rire,
Le fond obscur du cœur de l'homme tremblera.

«Nous garrotterons l'âme au fond d'une caverne.
Nations, l'idéal du peuple qu'on gouverne,
C'est le moine d'Espagne ou le fellah du Nil.
A bas l'esprit! à bas le droit! vive l'épée!
Qu'est-ce que la pensée? une chienne échappée.
Mettons Jean-Jacque au bagne et Voltaire au chenil.

«Si l'esprit se débat, toujours nous l'étouffâmes.
Nous parlerons tout bas à l'oreille des femmes.
Nous aurons les pontons, l'Afrique, le Spielberg.
Les vieux bûchers sont morts, nous les ferons revivre;
N'y pouvant jeter l'homme, on y jette le livre;
A défaut de Jean Huss, nous brûlons Gutenberg.

«Et quant à la raison, qui prétend juger Rome,
Flambeau qu'allume Dieu sous le crâne de l'homme,

Dont s'éclairait Socrate et qui guidait Jésus,
Nous, pareils au voleur qui se glisse et qui rampe,
Et commence en entrant par éteindre la lampe,
En arrière et furtifs, nous soufflerons dessus.

« Alors dans l'âme humaine obscurité profonde.
Sur le néant des cœurs le vrai pouvoir se fonde.
Tout ce que nous voudrons, nous le ferons sans bruit.
Pas un souffle de voix, pas un battement d'aile
Ne remuera dans l'ombre, et notre citadelle
Sera comme une tour plus noire que la nuit.

« Nous régnerons. La tourbe obéit comme l'onde.
Nous serons tout-puissants, nous régirons le monde;
Nous posséderons tout, force, gloire et bonheur;
Et nous ne craindrons rien, n'ayant ni foi ni règles... »
— Quand vous habiteriez la montagne des aigles,
Je vous arracherais de là, dit le Seigneur!

8 novembre. Jersey.

VIII

A UN MARTYR.

On lit dans les *Annales de la propagation de la Foi* :

« Une lettre de Hong-kong (Chine), en date du 24 juillet 1852, nous annonce que M. Bonnard, missionnaire du Tong-King, a été décapité pour la foi, le 1er mai dernier.

« Ce nouveau martyr était né dans le diocèse de Lyon et appartenait à la Société des Missions étrangères. Il était parti pour le Tong-King en 1849. »

I

O saint prêtre! grande âme! oh! je tombe à genoux!
Jeune, il avait encor de longs jours parmi nous,
Il n'en a pas compté le nombre;
Il était à cet âge où le bonheur fleurit;
Il a considéré la croix de Jésus-Christ
Toute rayonnante dans l'ombre.

Il a dit : «C'est le Dieu de progrès et d'amour.
Jésus, qui voit ton front croit voir le front du jour.
Christ sourit à qui le repousse.
Puisqu'il est mort pour nous, je veux mourir pour lui;
Dans son tombeau, dont j'ai la pierre pour appui,
Il m'appelle d'une voix douce.

«Sa doctrine est le ciel entr'ouvert; par la main,
Comme un père l'enfant, il tient le genre humain;
Par lui nous vivons et nous sommes;
Au chevet des geôliers dormant dans leurs maisons,
Il dérobe les clefs de toutes les prisons
Et met en liberté les hommes.

«Or il est, loin de nous, une autre humanité
Qui ne le connaît point, et dans l'iniquité
Rampe enchaînée, et souffre et tombe;
Ils font pour trouver Dieu de ténébreux efforts;
Ils s'agitent en vain; ils sont comme des morts
Qui tâtent le mur de leur tombe.

«Sans loi, sans but, sans guide, ils errent ici-bas.
Ils sont méchants, étant ignorants; ils n'ont pas
Leur part de la grande conquête.
J'irai. Pour les sauver je quitte le saint lieu.
O mes frères, je viens vous apporter mon Dieu,
Je viens vous apporter ma tête!»

Prêtre, il s'est souvenu, calme en nos jours troublés,
De la parole dite aux apôtres : — Allez,
Bravez les bûchers et les claies! —
Et de l'adieu du Christ au suprême moment :
O vivants, aimez-vous! aimez. En vous aimant,
Frères, vous fermerez mes plaies. —

Il s'est dit qu'il est bon d'éclairer dans leur nuit
Ces peuples égarés loin du progrès qui luit,
Dont l'âme est couverte de voiles;
Puis il s'en est allé, dans les vents, dans les flots,
Vers les noirs chevalets et les sanglants billots,
Les yeux fixés sur les étoiles.

II

Ceux vers qui cet apôtre allait l'ont égorgé.

III

Oh! tandis que là-bas, hélas! chez ces barbares,
S'étale l'échafaud de tes membres chargé,
Que le bourreau, rangeant ses glaives et ses barres,
Frotte au gibet son ongle où ton sang s'est figé;

Ciel! tandis que les chiens dans ce sang viennent boire,
Et que la mouche horrible, essaim au vol joyeux,
Comme dans une ruche entre en ta bouche noire
Et bourdonne au soleil dans les trous de tes yeux;

Tandis qu'échevelée, et sans voix, sans paupières,
Ta tête blême est là sur un infâme pieu,
Livrée aux vils affronts, meurtrie à coups de pierres,
Ici, derrière toi, martyr, on vend ton Dieu!

Ce Dieu qui n'est qu'à toi, martyr, on te le vole!
On le livre à Mandrin, ce Dieu pour qui tu meurs!
Des hommes, comme toi revêtus de l'étole,
Pour être cardinaux, pour être sénateurs,

Des prêtres, pour avoir des palais, des carrosses,
Et des jardins l'été riant sous le ciel bleu,
Pour argenter leur mitre et pour dorer leurs crosses,
Pour boire de bon vin, assis près d'un bon feu,

Au forban dont la main dans le meurtre est trempée,
Au larron chargé d'or qui paye et qui sourit,
Grand Dieu! retourne-toi vers nous, tête coupée!
Ils vendent Jésus-Christ! ils vendent Jésus-Christ!

Ils livrent au bandit, pour quelques sacs sordides,
L'évangile, la loi, l'autel épouvanté,

Et la justice aux yeux sévères et candides,
Et l'étoile du cœur humain, la vérité!

Les bons jetés, vivants, au bagne, ou morts, aux fleuves,
L'homme juste proscrit par Cartouche Sylla,
L'innocent égorgé, le deuil sacré des veuves,
Les pleurs de l'orphelin, ils vendent tout cela!

Tout! la foi, le serment que Dieu tient sous sa garde,
Le saint temple où, mourant, tu dis : *Introïbo,*
Ils livrent tout! pudeur, vertu! — martyr, regarde,
Rouvre tes yeux qu'emplit la lueur du tombeau;

Ils vendent l'arche auguste où l'hostie étincelle!
Ils vendent Christ, te dis-je! et ses membres liés!
Ils vendent la sueur qui sur son front ruisselle,
Et les clous de ses mains, et les clous de ses pieds!

Ils vendent au brigand qui chez lui les attire
Le grand crucifié sur les hommes penché;
Ils vendent sa parole, ils vendent son martyre,
Et ton martyre à toi par-dessus le marché!

Tant pour les coups de fouet qu'il reçut à la porte!
César! tant pour l'amen, tant pour l'alleluia!
Tant pour la pierre où vint heurter sa tête morte!
Tant pour le drap rougi que sa barbe essuya!

Ils vendent ses genoux meurtris, sa palme verte,
Sa plaie au flanc, son œil tout baigné d'infini,
Ses pleurs, son agonie, et sa bouche entr'ouverte,
Et le cri qu'il poussa : Lamma Sabacthani!

Ils vendent le sépulcre! ils vendent les ténèbres!
Les séraphins chantant au seuil profond des cieux,
Et la mère debout sous l'arbre aux bras funèbres,
Qui, sentant là son fils, ne levait pas les yeux!

Oui, ces évêques, oui, ces marchands, oui, ces prêtres,
A l'histrion du crime, assouvi, couronné,
A ce Néron repu qui rit parmi les traîtres,
Un pied sur Thraséas, un coude sur Phryné,

Au voleur qui tua les lois à coups de crosse,
Au pirate empereur Napoléon dernier,
Ivre deux fois, immonde encor plus que féroce,
Pourceau dans le cloaque et loup dans le charnier,

Ils vendent, ô martyr, le Dieu pensif et pâle
Qui, debout sur la terre et sous le firmament,
Triste et nous souriant dans notre nuit fatale,
Sur le noir Golgotha saigne éternellement!

5-8 décembre. Jersey.

IX

L'ART ET LE PEUPLE.

I

L'art, c'est la gloire et la joie.
Dans la tempête il flamboie;
Il éclaire le ciel bleu.
L'art, splendeur universelle,
Au front du peuple étincelle,
Comme l'astre au front de Dieu.

L'art est un champ magnifique
Qui plaît au cœur pacifique,
Que la cité dit aux bois,
Que l'homme dit à la femme,
Que toutes les voix de l'âme
Chantent en chœur à la fois!

L'art, c'est la pensée humaine
Qui va brisant toute chaîne!
L'art, c'est le doux conquérant!
A lui le Rhin et le Tibre!
Peuple esclave, il te fait libre;
Peuple libre, il te fait grand!

II

O bonne France invincible,
Chante ta chanson paisible!

Chante, et regarde le ciel!
Ta voix joyeuse et profonde
Est l'espérance du monde,
O grand peuple fraternel!

Bon peuple, chante à l'aurore,
Quand le soir vient, chante encore!
Le travail fait la gaîté.
Ris du vieux siècle qui passe!
Chante l'amour à voix basse,
Et tout haut la liberté!

Chante la sainte Italie,
La Pologne ensevelie,
Naples qu'un sang pur rougit,
La Hongrie agonisante...
O tyrans! le peuple chante
Comme le lion rugit!

7 novembre 1851.

X

CHANSON.

Courtisans! attablés dans la splendide orgie,
La bouche par le rire et la soif élargie,
Vous célébrez César, très bon, très grand, très pur;
Vous buvez, apostats à tout ce qu'on révère,
Le chypre à pleine coupe et la honte à plein verre... —
Mangez, moi je préfère,
Vérité, ton pain dur.

Boursier qui tonds le peuple, usurier qui le triches,
Gais soupeurs de Chevet, ventrus, coquins et riches,
Amis de Fould le juif et de Maupas le grec,
Laissez le pauvre en pleurs sous la porte cochère,
Engraissez-vous, vivez, et faites bonne chère... —
Mangez, moi je préfère,
Probité, ton pain sec.

L'opprobre est une lèpre et le crime une dartre.
Soldats qui revenez du boulevard Montmartre,
Le vin, au sang mêlé, jaillit sur vos habits;
Chantez! la table emplit l'École militaire,
Le festin fume, on trinque, on boit, on roule à terre... —
Mangez, moi je préfère,
O Gloire, ton pain bis.

O peuple des faubourgs, je vous ai vu sublime.
Aujourd'hui vous avez, serf grisé par le crime,
Plus d'argent dans la poche, au cœur moins de fierté.

IMPRIMERIE NATIONALE.

On va, chaîne au cou, rire et boire à la barrière.
Et vive l'empereur! et vive le salaire!... —
Mangez, moi je préfère,
Ton pain noir, Liberté!

19 décembre.

XI

I

Oh! je sais qu'ils feront des mensonges sans nombre
Pour s'évader des mains de la Vérité sombre,
Qu'ils nieront, qu'ils diront : ce n'est pas moi, c'est lui.
Mais, n'est-il pas vrai, Dante, Eschyle, et vous, prophètes?
Jamais, du poignet des poëtes,
Jamais, pris au collet, les malfaiteurs n'ont fui.
J'ai fermé sur ceux-ci mon livre expiatoire;
J'ai mis des verrous à l'histoire;
L'histoire est un bagne aujourd'hui.

Le poëte n'est plus l'esprit qui rêve et prie;
Il a la grosse clef de la conciergerie.
Quand ils entrent au greffe, où pend leur chaîne au clou,
On regarde le prince aux poches, comme un drôle,
Et les empereurs à l'épaule;
Macbeth est un escroc, César est un filou.
Vous gardez des forçats, ô mes strophes ailées!
Les Calliopes étoilées
Tiennent des registres d'écrou.

II

O peuples douloureux, il faut bien qu'on vous venge!
Les rhéteurs froids m'ont dit : Le poëte, c'est l'ange,
Il plane, ignorant Fould, Magnan, Morny, Maupas;
Il contemple la nuit sereine avec délices... —
Non, tant que vous serez complices
De ces crimes hideux que je suis pas à pas,
Tant que vous couvrirez ces brigands de vos voiles,

Cieux azurés, soleils, étoiles,
Je ne vous regarderai pas!

Tant qu'un gueux forcera les bouches à se taire,
Tant que la liberté sera couchée à terre
Comme une femme morte et qu'on vient de noyer,
Tant que dans les pontons on entendra des râles,
J'aurai des clartés sépulcrales
Pour tous ces fronts abjects qu'un bandit fait ployer;
Je crierai : Lève-toi, peuple! ciel, tonne et gronde!
La France, dans sa nuit profonde,
Verra ma torche flamboyer!

III

Ces coquins vils qui font de la France une Chine,
On entendra mon fouet claquer sur leur échine.
Ils chantent : *Te Deum,* je crierai : *Memento!*
Je fouaillerai les gens, les faits, les noms, les titres,
Porte-sabres et porte-mitres;
Je les tiens dans mon vers comme dans un étau.
On verra choir surplis, épaulettes, bréviaires,
Et César, sous mes étrivières,
Se sauver, troussant son manteau!

Et les champs, et les prés, le lac, la fleur, la plaine,
Les nuages, pareils à des flocons de laine,
L'eau qui fait frissonner l'algue et les goëmons,
Et l'énorme océan, hydre aux écailles vertes,
Les forêts de rumeurs couvertes,
Le phare sur les flots, l'étoile sur les monts,
Me reconnaîtront bien et diront à voix basse :
C'est un esprit vengeur qui passe,
Chassant devant lui les démons!

13 novembre. Jersey.

XII

CARTE D'EUROPE.

Des sabres sont partout posés sur les provinces.
L'autel ment. On entend ceux qu'on nomme les princes
Jurer, d'un front tranquille et sans baisser les yeux,
De faux serments qui font, tant ils navrent les âmes,
Tant ils sont monstrueux, effroyables, infâmes,
Remuer le tonnerre endormi dans les cieux.

Les soldats ont fouetté des femmes dans les rues.
Où sont la liberté, la vertu? disparues!
Dans l'exil! dans l'horreur des pontons étouffants!
O nations! où sont vos âmes les plus belles?
Le boulet, c'est trop peu contre de tels rebelles;
Haynau dans les canons met des têtes d'enfants[1].

Peuple russe, tremblant et morne, tu chemines,
Serf à Saint-Pétersbourg, ou forçat dans les mines.
Le pôle est pour ton maître un cachot vaste et noir;
Russie et Sibérie, ô czar! tyran! vampire!
Ce sont les deux moitiés de ton funèbre empire;
L'une est l'Oppression, l'autre est le Désespoir.

Les supplices d'Ancône emplissent les murailles.
Le pape Mastaï fusille ses ouailles;
Il pose là l'hostie et commande le feu.
Simoncelli périt le premier; tous les autres
Le suivent sans pâlir, tribuns, soldats, apôtres;
Ils meurent, et s'en vont parler du prêtre à Dieu.

(1) Sac de Brescia. Voir les *Mémoires du général Pepe.*

Saint-Père, sur tes mains laisse tomber tes manches!
Saint-Père, on voit du sang à tes sandales blanches!
Borgia te sourit, le pape empoisonneur.
Combien sont morts? combien mourront? qui sait le nombre?
Ce qui mène aujourd'hui votre troupeau dans l'ombre,
Ce n'est pas le berger, c'est le boucher, Seigneur!

Italie! Allemagne! ô Sicile! ô Hongrie!
Europe, aïeule en pleurs, de misère amaigrie,
Vos meilleurs fils sont morts; l'honneur sombre est absent.
Au midi l'échafaud, au nord un ossuaire.
La lune chaque nuit se lève en un suaire,
Le soleil chaque soir se couche dans du sang.

Sur les français vaincus un saint-office pèse.
Un brigand les égorge, et dit : je les apaise.
Paris lave à genoux le sang qui l'inonda;
La France garrottée assiste à l'hécatombe.
Par les pleurs, par les cris, réveillés dans la tombe,
— Bien! dit Laubardemont; — Va! dit Torquemada.

Batthyani, Sandor, Poërio, victimes!
Pour le peuple et le droit en vain nous combattîmes.
Baudin tombe, agitant son écharpe en lambeau.
Pleurez dans les forêts, pleurez sur les montagnes!
Où Dieu mit des édens les rois mettent des bagnes;
Venise est une chiourme et Naple est un tombeau.

Le gibet sur Arad! le gibet sur Palerme!
La corde à ces héros qui levaient d'un bras ferme
Leur drapeau libre et fier devant les rois tremblants!
Tandis qu'on va sacrer l'empereur Schinderhannes,
Martyrs, la pluie à flots ruisselle sur vos crânes,
Et le bec des corbeaux fouille vos yeux sanglants.

Avenir! avenir! voici que tout s'écroule!
Les pâles rois ont fui, la mer vient, le flot roule,
Peuples! le clairon sonne aux quatre coins du ciel;
Quelle fuite effrayante et sombre! les armées
S'en vont dans la tempête en cendres enflammées,
L'épouvante se lève. — Allons, dit l'Éternel!

Jersey, 5 novembre 1852.

XIII

CHANSON.

La femelle? elle est morte.
Le mâle? un chat l'emporte
Et dévore ses os.
Au doux nid qui frissonne
Qui reviendra? personne.
Pauvres petits oiseaux!

Le pâtre absent par fraude!
Le chien mort! le loup rôde,
Et tend ses noirs panneaux.
Au bercail qui frissonne
Qui veillera? personne.
Pauvres petits agneaux!

L'homme au bagne! la mère
A l'hospice! ô misère!
Le logis tremble aux vents;
L'humble berceau frissonne.
Qui reste-t-il? personne.
Pauvres petits enfants!

22 février. Jersey.

XIV

C'est la nuit; la nuit noire, assoupie et profonde.
L'ombre immense élargit ses ailes sur le monde.
Dans vos joyeux palais gardés par le canon,
Dans vos lits de velours, de damas, de linon,
Sous vos chauds couvre-pieds de martres zibelines,
Sous le nuage blanc des molles mousselines,
Derrière vos rideaux qui cachent sous leurs plis
Toutes les voluptés avec tous les oublis,
Aux sons d'une fanfare amoureuse et lointaine,
Tandis qu'une veilleuse, en tremblant, ose à peine
Éclairer le plafond de pourpre et de lampas,
Vous, duc de Saint-Arnaud, vous, comte de Maupas,
Vous, sénateurs, préfets, généraux, juges, princes,
Toi, César, qu'à genoux adorent tes provinces,
Toi qui rêvas l'empire et le réalisas,
Dormez, maîtres... — Voici le jour. Debout, forçats!

Jersey, 28 octobre 1852.

XV

CONFRONTATIONS.

O cadavres, parlez! quels sont vos assassins?
Quelles mains ont plongé ces stylets dans vos seins?
Toi d'abord, que je vois dans cette ombre apparaître,
Ton nom? — Religion. — Ton meurtrier? — Le prêtre.
— Vous, vos noms? — Probité, pudeur, raison, vertu.
— Et qui vous égorgea? — L'église. — Toi, qu'es-tu?
— Je suis la foi publique. — Et qui t'a poignardée?
— Le serment. — Toi, qui dors de ton sang inondée?
— Mon nom était justice. — Et quel est ton bourreau?
— Le juge. — Et toi, géant, sans glaive en ton fourreau
Et dont la boue éteint l'auréole enflammée?
— Je m'appelle Austerlitz. — Qui t'a tué? — L'armée.

30 janvier.

LIVRE DEUXIÈME.

L'ORDRE EST RÉTABLI.

I

IDYLLES.

LE SÉNAT.

Vibrez, trombone et chanterelle!
Les oiseaux chantent dans les nids.
La joie est chose naturelle.
Que Magnan danse la trénis
Et Saint-Arnaud la pastourelle!

LES CAVES DE LILLE.

Miserere!
Miserere!

LE CONSEIL D'ÉTAT.

Des lampions dans les charmilles!
Des lampions dans les buissons!
Mêlez-vous, sabres et mantilles!
Chantez en chœur, les beaux garçons!
Dansez en rond, les belles filles!

LES GRENIERS DE ROUEN.

Miserere!
Miserere!

LE CORPS LÉGISLATIF.

Jouissons! l'amour nous réclame.
Chacun, pour devenir meilleur,
Cueille son miel, nourrit son âme,
L'abeille aux lèvres de la fleur,
Le sage aux lèvres de la femme!

BRUXELLES, LONDRES, BELLE-ISLE, JERSEY.

Miserere!
Miserere!

L'HÔTEL DE VILLE.

L'empire se met aux croisées :
Rions, jouons, soupons, dînons.
Des pétards aux Champs-Élysées!
A l'oncle il fallait des canons,
Il faut au neveu des fusées.

LES PONTONS.

Miserere!
Miserere!

L'ARMÉE.

Pas de scrupules! pas de morgue!
A genoux! un bedeau paraît.
Le tambour obéit à l'orgue.
Notre ardeur sort du cabaret,
Et notre gloire est à la morgue.

LAMBESSA.

Miserere!
Miserere!

LA MAGISTRATURE.

Mangeons, buvons, tout le conseille!
Heureux l'ami du raisin mûr,

Qui toujours, riant sous sa treille,
Trouve une grappe sur son mur
Et dans sa cave une bouteille!

CAYENNE.

Miserere!
Miserere!

LES ÉVÊQUES.

Jupiter l'ordonne, on révère
Le succès, sur le trône assis.
Trinquons! Le prêtre peu sévère
Vide son âme de soucis
Et de vin vieux emplit son verre!

LE CIMETIÈRE MONTMARTRE.

Miserere!
Miserere!

7 avril. Jersey.

II

AU PEUPLE.

Partout pleurs, sanglots, cris funèbres.
Pourquoi dors-tu dans les ténèbres?
Je ne veux pas que tu sois mort.
Pourquoi dors-tu dans les ténèbres?
Ce n'est pas l'instant où l'on dort.
La pâle Liberté gît sanglante à ta porte.
Tu le sais, toi mort, elle est morte.
Voici le chacal sur ton seuil,
Voici les rats et les belettes,
Pourquoi t'es-tu laissé lier de bandelettes?
Ils te mordent dans ton cercueil!
De tous les peuples on prépare
Le convoi… —
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Paris sanglant, au clair de lune,
Rêve sur la fosse commune;
Gloire au général Trestaillon!
Plus de presse, plus de tribune.
Quatrevingt-neuf porte un bâillon.
La Révolution, terrible à qui la touche,
Est couchée à terre! un Cartouche
Peut ce qu'aucun titan ne put.
Escobar rit d'un rire oblique.
On voit traîner sur toi, géante République,
Tous les sabres de Lilliput.
Le juge, marchand en simarre,
Vend la loi… —
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Sur Milan, sur Vienne punie,
Sur Rome étranglée et bénie,
Sur Pesth, torturé sans répit,
La vieille louve Tyrannie,
Fauve et joyeuse, s'accroupit.
Elle rit; son repaire est orné d'amulettes;
Elle marche sur des squelettes
De la Vistule au Tanaro;
Elle a ses petits qu'elle couve.
Qui la nourrit? qui porte à manger à la louve?
C'est l'évêque, c'est le bourreau.
Qui s'allaite à son flanc barbare?
C'est le roi... —
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Jésus, parlant à ses apôtres,
Dit : Aimez-vous les uns les autres.
Et voilà bientôt deux mille ans
Qu'il appelle nous et les nôtres
Et qu'il ouvre ses bras sanglants.
Rome commande et règne au nom du doux prophète.
De trois cercles sacrés est faite
La tiare du Vatican;
Le premier est une couronne,
Le second est le nœud des gibets de Vérone,
Et le troisième est un carcan.
Mastaï met cette tiare
Sans effroi... —
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Ils bâtissent des prisons neuves.
O dormeur sombre, entends les fleuves
Murmurer, teints de sang vermeil;
Entends pleurer les pauvres veuves,

O noir dormeur au dur sommeil!
Martyrs, adieu! le vent souffle, les pontons flottent;
Les mères au front gris sanglotent;
Leurs fils sont en proie aux vainqueurs;
Elles gémissent sur la route;
Les pleurs qui de leurs yeux s'échappent goutte à goutte
Filtrent en haine dans nos cœurs.
Les juifs triomphent, groupe avare
Et sans foi... —
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

Mais il semble qu'on se réveille!
Est-ce toi que j'ai dans l'oreille,
Bourdonnement du sombre essaim?
Dans la ruche frémit l'abeille;
J'entends sourdre un vague tocsin.
Les Césars, oubliant qu'il est des gémonies,
S'endorment dans les symphonies
Du lac Baltique au mont Etna;
Les peuples sont dans la nuit noire;
Dormez, rois; le clairon dit aux tyrans : victoire!
Et l'orgue leur chante : hosanna!
Qui répond à cette fanfare?
Le beffroi... —
Lazare! Lazare! Lazare!
Lève-toi!

9 novembre. Jersey.

III

SOUVENIR DE LA NUIT DU 4.

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand'mère était là qui pleurait.
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait; la mort noyait son œil farouche;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : — Comme il est blanc! approchez donc la lampe.
Dieu! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe! —
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
— Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres.
Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
L'aïeule cependant l'approchait du foyer
Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
Hélas! ce que la mort touche de ses mains froides
Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas!
Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
— Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre!
Cria-t-elle; monsieur, il n'avait pas huit ans!
Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
A tuer les enfants maintenant? Ah! mon Dieu!

IMPRIMERIE NATIONALE.

On est donc des brigands! Je vous demande un peu,
Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre!
Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être!
Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte;
Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
De me tuer au lieu de tuer mon enfant! —
Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant,
Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
— Que vais-je devenir à présent toute seule?
Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
Hélas! je n'avais plus de sa mère que lui.
Pourquoi l'a-t-on tué? je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié vive la République. —

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Vous ne compreniez point, mère, la politique.
Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
Est pauvre, et même prince; il aime les palais;
Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets,
De l'argent pour son jeu, sa table, son alcôve,
Ses chasses; par la même occasion, il sauve
La famille, l'église et la société;
Il veut avoir Saint-Cloud, plein de roses l'été,
Où viendront l'adorer les préfets et les maires;
C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

2 décembre 1852. Jersey.

IV

O soleil, ô face divine,
Fleurs sauvages de la ravine,
Grottes où l'on entend des voix,
Parfums que sous l'herbe on devine,
O ronces farouches des bois,

Monts sacrés, hauts comme l'exemple,
Blancs comme le fronton d'un temple,
Vieux rocs, chêne des ans vainqueur,
Dont je sens, quand je vous contemple,
L'âme éparse entrer dans mon cœur,

O vierge forêt, source pure,
Lac limpide que l'ombre azure,
Eau chaste où le ciel resplendit,
Conscience de la nature,
Que pensez-vous de ce bandit?

22 novembre, Jersey.

V

Puisque le juste est dans l'abîme,
Puisqu'on donne le sceptre au crime,
Puisque tous les droits sont trahis,
Puisque les plus fiers restent mornes,
Puisqu'on affiche au coin des bornes
Le déshonneur de mon pays;

O République de nos pères,
Grand Panthéon plein de lumières,
Dôme d'or dans le libre azur,
Temple des ombres immortelles,
Puisqu'on vient avec des échelles
Coller l'empire sur ton mur;

Puisque toute âme est affaiblie,
Puisqu'on rampe, puisqu'on oublie
Le vrai, le pur, le grand, le beau,
Les yeux indignés de l'histoire,
L'honneur, la loi, le droit, la gloire,
Et ceux qui sont dans le tombeau;

Je t'aime, exil! douleur, je t'aime!
Tristesse, sois mon diadème!
Je t'aime, altière pauvreté!
J'aime ma porte aux vents battue.
J'aime le deuil, grave statue
Qui vient s'asseoir à mon côté.

J'aime le malheur qui m'éprouve,
Et cette ombre où je vous retrouve,
O vous à qui mon cœur sourit,
Dignité, foi, vertu voilée,

Toi, liberté, fière exilée,
Et toi, dévouement, grand proscrit!

J'aime cette île solitaire,
Jersey, que la libre Angleterre
Couvre de son vieux pavillon,
L'eau noire, par moments accrue,
Le navire, errante charrue,
Le flot, mystérieux sillon.

J'aime ta mouette, ô mer profonde,
Qui secoue en perles ton onde
Sur son aile aux fauves couleurs,
Plonge dans les lames géantes,
Et sort de ces gueules béantes
Comme l'âme sort des douleurs.

J'aime la roche solennelle
D'où j'entends la plainte éternelle,
Sans trêve comme le remords,
Toujours renaissant dans les ombres,
Des vagues sur les écueils sombres,
Des mères sur leurs enfants morts.

10 décembre. Jersey.

VI

L'AUTRE PRÉSIDENT.

I

Donc, vieux partis, voilà votre homme consulaire!
Aux jours sereins, quand rien ne nous vient assiéger,
Dogue aboyant, dragon farouche, hydre en colère;
Taupe aux jours du danger!

Pour le mettre à leur tête, en nos temps que visite
La tempête, brisant le cèdre et le sapin,
Ils prirent le plus lâche, et, n'ayant pas Thersite,
Ils choisirent Dupin.

Tandis que ton bras fort pioche, laboure et bêche,
Ils te trahissaient, peuple, ouvrier souverain;
Ces hommes opposaient le président Bobèche
Au président Mandrin.

II

Sa voix aigre sonnait comme une calebasse;
Ses quolibets mordaient l'orateur au cœur chaud;
Ils avaient, insensés, mis l'âme la plus basse
Au faîte le plus haut;

Si bien qu'un jour, ce fut un dénouement immonde,
Des soldats, sabre au poing, quittant leur noir chevet,

Entrèrent dans ce temple auguste où, pour le monde,
L'aurore se levait!

Devant l'autel des lois qu'on renverse et qu'on brûle,
Honneur, devoir, criaient à cet homme : — Debout!
Dresse-toi, foudre en main, sur ta chaise curule! —
Il plongea dans l'égout.

III

Qu'il y reste à jamais! qu'à jamais il y dorme!
Que ce vil souvenir soit à jamais détruit!
Qu'il se dissolve là! qu'il y devienne informe,
Et pareil à la nuit!

Que, même en l'y cherchant, on le distingue à peine
Dans ce profond cloaque, affreux, morne, béant!
Et que tout ce qui rampe et tout ce qui se traîne
Se mêle à son néant!

Et que l'histoire un jour ne s'en rende plus compte,
Et dise en le voyant dans la fange étendu :
— On ne sait ce que c'est. C'est quelque vieille honte
Dont le nom s'est perdu! —

IV

Oh! si ces âmes-là par l'enfer sont reçues,
S'il ne les chasse pas dans son amer orgueil,
Poëtes qui, portant dans vos mains des massues,
Gardez ce sombre seuil,

N'est-ce pas? dans ce gouffre où la justice habite,
Dont l'espérance fuit le flamboyant fronton,

Dites, toi, de Pathmos lugubre cénobite,
Toi Dante, toi Milton,

Toi, vieil Eschyle, ami des plaintives Électres,
Ce doit être une joie, ô vengeurs des vertus,
De faire souffleter les masques par les spectres,
Et Dupin par Brutus!

VII

A L'OBÉISSANCE PASSIVE.

I

O soldats de l'an deux! ô guerres! épopées!
Contre les rois tirant ensemble leurs épées,
Prussiens, autrichiens,
Contre toutes les Tyrs et toutes les Sodomes,
Contre le czar du nord, contre ce chasseur d'hommes
Suivi de tous ses chiens,

Contre toute l'Europe avec ses capitaines,
Avec ses fantassins couvrant au loin les plaines,
Avec ses cavaliers,
Tout entière debout comme une hydre vivante,
Ils chantaient, ils allaient, l'âme sans épouvante
Et les pieds sans souliers!

Au levant, au couchant, partout, au sud, au pôle,
Avec de vieux fusils sonnant sur leur épaule,
Passant torrents et monts,
Sans repos, sans sommeil, coudes percés, sans vivres,
Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres
Ainsi que des démons!

La Liberté sublime emplissait leurs pensées.
Flottes prises d'assaut, frontières effacées
Sous leur pas souverain,
O France, tous les jours, c'était quelque prodige,
Chocs, rencontres, combats; et Joubert sur l'Adige,
Et Marceau sur le Rhin!

On battait l'avant-garde, on culbutait le centre;
Dans la pluie et la neige et de l'eau jusqu'au ventre,
On allait! en avant!
Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,
Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,
Se dispersaient au vent!

Oh! que vous étiez grands au milieu des mêlées,
Soldats! L'œil plein d'éclairs, faces échevelées
Dans le noir tourbillon,
Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête;
Et comme les lions aspirent la tempête
Quand souffle l'aquilon,

Eux, dans l'emportement de leurs luttes épiques,
Ivres, ils savouraient tous les bruits héroïques,
Le fer heurtant le fer,
La Marseillaise ailée et volant dans les balles,
Les tambours, les obus, les bombes, les cymbales,
Et ton rire, ô Kléber!

La Révolution leur criait : — Volontaires,
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères! —
Contents, ils disaient oui.
— Allez, mes vieux soldats, mes généraux imberbes! —
Et l'on voyait marcher ces va-nu-pieds superbes
Sur le monde ébloui!

La tristesse et la peur leur étaient inconnues.
Ils eussent, sans nul doute, escaladé les nues
Si ces audacieux,
En retournant les yeux dans leur course olympique,
Avaient vu derrière eux la grande République
Montrant du doigt les cieux!

II

Oh! vers ces vétérans quand notre esprit s'élève,
Nous voyons leur front luire et resplendir leur glaive,
Fertile en grands travaux.
C'étaient là les anciens. Mais ce temps les efface!
France, dans ton histoire ils tiennent trop de place.
France, gloire aux nouveaux!

Oui, gloire à ceux d'hier! ils se mettent cent mille,
Sabres nus, vingt contre un, sans crainte, et par la ville
S'en vont, tambours battants.
A mitraille! leur feu brille, l'obusier tonne,
Victoire! ils ont tué, carrefour Tiquetonne,
Un enfant de sept ans!

Ceux-ci sont des héros qui n'ont pas peur des femmes!
Ils tirent sans pâlir, gloire à ces grandes âmes!
Sur les passants tremblants.
On voit, quand dans Paris leur troupe se promène,
Aux fers de leurs chevaux de la cervelle humaine
Avec des cheveux blancs!

Ils montent à l'assaut des lois; sur la patrie
Ils s'élancent; chevaux, fantassins, batterie,
Bataillon, escadron,
Gorgés, payés, repus, joyeux, fous de colère,
Sonnant la charge, avec Maupas pour vexillaire
Et Veuillot pour clairon.

Tout, le fer et le plomb, manque à nos bras farouches,
Le peuple est sans fusils, le peuple est sans cartouches,
Braves! c'est le moment!
Avec quelques tribuns la loi demeure seule.

Derrière vos canons chargés jusqu'à la gueule
Risquez-vous hardiment!

O soldats de décembre! ô soldats d'embuscades
Contre votre pays! honte à vos cavalcades
Dans Paris consterné!
Vos pères, je l'ai dit, brillaient comme le phare;
Ils bravaient, en chantant une haute fanfare,
La mort, spectre étonné;

Vos pères combattaient les plus fières armées,
Le prussien blond, le russe aux foudres enflammées,
Le catalan bruni;
Vous, vous tuez des gens de bourse et de négoce.
Vos pères, ces géants, avaient pris Saragosse,
Vous prenez Tortoni!

Histoire, qu'en dis-tu? les vieux dans les batailles
Couraient sur les canons vomissant les mitrailles;
Ceux-ci vont, sans trembler,
Foulant aux pieds vieillards sanglants, femmes mourantes,
Droit au crime. Ce sont deux façons différentes
De ne pas reculer.

III

Cet homme fait venir, à l'heure où la nuit voile
Paris dormant encor,
Des généraux français portant la triple étoile
Sur l'épaulette d'or;

Il leur dit : «Écoutez, pour vos yeux seuls j'écarte
L'ombre que je répands;
Vous crûtes jusqu'ici que j'étais Bonaparte,
Mon nom est Guet-apens

«C'est demain le grand jour, le jour des funérailles
Et le jour des douleurs.
Vous allez vous glisser sans bruit sous les murailles
Comme font les voleurs;

«Vous prendrez cette pince, à mon service usée,
Que je cache sur moi,
Et vous soulèverez avec une pesée
La porte de la loi;

«Puis, hourrah! sabre au vent, et la police en tête!
Et main basse sur tout,
Sur vos chefs africains, sur quiconque est honnête,
Sur quiconque est debout,

«Sur les représentants, et ceux qu'ils représentent,
Sur Paris terrassé!
Et je vous paîrai bien!» les généraux consentent;
Vidocq eût refusé.

IV

Maintenant, largesse au prétoire!
Trinquez, soldats! et depuis quand
A-t-on peur de rire et de boire?
Fête aux casernes! fête au camp!

L'orgie a rougi leur moustache,
Les rouleaux d'or gonflent leur sac;
Pour capitaine ils ont Gamache,
Ils ont Cocagne pour bivouac.

La bombance après l'équipée.
On s'attable. Hier on tua.

O Napoléon, ton épée
Sert de broche à Gargantua.

Le meurtre est pour eux la victoire;
Leur œil, par l'ivresse endormi,
Prend le déshonneur pour la gloire
Et les français pour l'ennemi.

France, ils t'égorgèrent la veille.
Ils tiennent, c'est leur lendemain,
Dans une main une bouteille
Et ta tête dans l'autre main.

Ils dansent en rond, noirs quadrilles,
Comme des gueux dans le ravin;
Troplong leur amène des filles,
Et Sibour leur verse du vin.

Et leurs banquets sans fin ni trêves
D'orchestres sont environnés... —
Nous faisions pour vous d'autres rêves,
O nos soldats infortunés!

Nous rêvions pour vous l'âpre bise,
La neige au pied du noir sapin,
La brèche où la bombe se brise,
Les nuits sans feu, les jours sans pain.

Nous rêvions les marches forcées,
La faim, le froid, les coups hardis,
Les vieilles capotes usées,
Et la victoire un contre dix;

Nous rêvions, ô soldats esclaves,
Pour vous et pour vos généraux,
La sainte misère des braves,
La grande tombe des héros!

Car l'Europe en ses fers soupire,
Car dans les cœurs un ferment bout,
Car voici l'heure où Dieu va dire :
Chaînes, tombez! Peuples, debout!

L'histoire ouvre un nouveau registre;
Le penseur, amer et serein,
Derrière l'horizon sinistre
Entend rouler des chars d'airain.

Un bruit profond trouble la terre;
Dans les fourreaux s'émeut l'acier;
Ce vent qui souffle sort, ô guerre,
Des naseaux de ton noir coursier!

Vers l'heureux but où Dieu nous mène,
Soldats! rêveurs, nous vous poussions,
Tête de la colonne humaine,
Avant-garde des nations!

Nous rêvions, bandes aguerries,
Pour vous, fraternels conquérants,
La grande guerre des patries,
La chute immense des tyrans!

Nous réservions votre effort juste,
Vos fiers tambours, vos rangs épais,
Soldats, pour cette guerre auguste
D'où sortira l'auguste paix!

Dans nos songes visionnaires,
Nous vous voyions, ô nos guerriers,
Marcher joyeux dans les tonnerres,
Courir sanglants dans les lauriers,

Sous la fumée et la poussière
Disparaître en noirs tourbillons,

Puis tout à coup dans la lumière
Surgir, radieux bataillons,

Et passer, légion sacrée
Que les peuples venaient bénir,
Sous la haute porte azurée
De l'éblouissant avenir!

V

Donc, les soldats français auront vu, jours infâmes!
Après Brune et Desaix, après ces grandes âmes
Que nous admirons tous,
Après Turenne, après Xaintraille, après Lahire,
Poulailler leur donner des drapeaux et leur dire :
Je suis content de vous!

O drapeaux du passé, si beaux dans les histoires,
Drapeaux de tous nos preux et de toutes nos gloires,
Redoutés du fuyard,
Percés, troués, criblés, sans peur et sans reproche,
Vous qui dans vos lambeaux mêlez le sang de Hoche
Et le sang de Bayard,

O vieux drapeaux! sortez des tombes, des abîmes!
Sortez en foule, ailés de vos haillons sublimes,
Drapeaux éblouissants!
Comme un sinistre essaim qui sur l'horizon monte,
Sortez, venez, volez, sur toute cette honte
Accourez frémissants!

Délivrez nos soldats de ces bannières viles!
Vous qui chassiez les rois, vous qui preniez les villes,
Vous en qui l'âme croit,
Vous qui passiez les monts, les gouffres et les fleuves,

Drapeaux sous qui l'on meurt, chassez ces aigles neuves,
Drapeaux sous qui l'on boit!

Que nos tristes soldats fassent la différence!
Montrez-leur ce que c'est que les drapeaux de France,
Montrez vos sacrés plis
Qui flottaient sur le Rhin, sur la Meuse et la Sambre,
Et faites, ô drapeaux, auprès du Deux-Décembre
Frissonner Austerlitz!

VI

Hélas! tout est fini. Fange! néant! nuit noire!
Au-dessus de ce gouffre où croula notre gloire,
Flamboyez, noms maudits!
Maupas, Morny, Magnan, Saint-Arnaud, Bonaparte!
Courbons nos fronts! Gomorrhe a triomphé de Sparte!
Cinq hommes! cinq bandits!

Toutes les nations tour à tour sont conquises :
L'Angleterre, pays des antiques franchises,
Par les vieux neustriens,
Rome par Alaric, par Mahomet Byzance,
La Sicile par trois chevaliers, et la France
Par cinq galériens.

Soit. Régnez! emplissez de dégoût la pensée,
Notre-Dame d'encens, de danses l'Élysée,
Montmartre d'ossements.
Régnez! liez ce peuple, à vos yeux populace,
Liez Paris, liez la France à la culasse
De vos canons fumants!

IMPRIMERIE NATIONALE.

VII

Quand sur votre poitrine il jeta sa médaille,
Ses rubans et sa croix, après cette bataille
          Et ce coup de lacet,
O soldats dont l'Afrique avait hâlé la joue,
N'avez-vous donc pas vu que c'était de la boue
          Qui vous éclaboussait?

Oh! quand je pense à vous, mon œil se mouille encore!
Je vous pleure, soldats! je pleure votre aurore,
          Et ce qu'elle promit.
Je pleure! car la gloire est maintenant voilée;
Car il est parmi vous plus d'une âme accablée
          Qui songe et qui frémit!

O soldats! nous aimions votre splendeur première;
Fils de la république et fils de la chaumière,
          Que l'honneur échauffait,
Pour servir ce bandit qui dans leur sang se vautre,
Hélas! pour trahir l'une et déshonorer l'autre,
          Que vous ont-elles fait?

Après qui marchez-vous, ô légion trompée?
L'homme à qui vous avez prostitué l'épée,
          Ce criminel flagrant,
Cet aventurier vil en qui vous semblez croire,
Sera Napoléon le Petit dans l'histoire,
          Ou Cartouche le Grand.

Armée! ainsi ton sabre a frappé par derrière
Le serment, le devoir, la loyauté guerrière,
          Le droit aux vents jeté,
La révolution sur ce grand siècle empreinte,

Le progrès, l'avenir, la République sainte,
La sainte Liberté,

Pour qu'il puisse asservir ton pays que tu navres,
Pour qu'il puisse s'asseoir sur tous ces grands cadavres,
Lui, ce nain tout-puissant,
Qui préside l'orgie immonde et triomphale,
Qui cuve le massacre et dont la gorge exhale
L'affreux hoquet du sang!

VIII

O Dieu, puisque voilà ce qu'a fait cette armée,
Puisque, comme une porte est barrée et fermée,
Elle est sourde à l'honneur,
Puisque tous ces soldats rampent sans espérance,
Et puisque dans le sang ils ont éteint la France,
Votre flambeau, Seigneur!

Puisque la conscience en deuil est sans refuge;
Puisque le prêtre assis dans la chaire, et le juge
D'hermine revêtu,
Adorent le succès, seul vrai, seul légitime,
Et disent qu'il vaut mieux réussir par le crime
Que choir par la vertu;

Puisque les âmes sont pareilles à des filles;
Puisque ceux-là sont morts qui brisaient les bastilles,
Ou bien sont dégradés;
Puisque l'abjection, aux conseils misérables,
Sortant de tous les cœurs, fait les bouches semblables
Aux égouts débordés;

Puisque l'honneur décroît pendant que César monte;
Puisque dans ce Paris on n'entend plus, ô honte,

Que des femmes gémir;
Puisqu'on n'a plus de cœur devant les grandes tâches,
Puisque les vieux faubourgs, tremblant comme des lâches,
Font semblant de dormir,

O Dieu vivant, mon Dieu! prêtez-moi votre force,
Et, moi qui ne suis rien, j'entrerai chez ce corse
Et chez cet inhumain;
Secouant mon vers sombre et plein de votre flamme,
J'entrerai là, Seigneur, la justice dans l'âme
Et le fouet à la main,

Et, retroussant ma manche ainsi qu'un belluaire,
Seul, terrible, des morts agitant le suaire
Dans ma sainte fureur,
Pareil aux noirs vengeurs devant qui l'on se sauve,
J'écraserai du pied l'antre et la bête fauve,
L'empire et l'empereur!

7-13 janvier 1853. Jersey.

LIVRE TROISIÈME.

LA FAMILLE EST RESTAURÉE.

I

APOTHÉOSE.

Méditons. Il est bon que l'esprit se repaisse
De ces spectacles-là. L'on n'était qu'une espèce
De perroquet ayant un grand nom pour perchoir,
Pauvre diable de prince, usant son habit noir,
Auquel mil huit cent quinze avait coupé les vivres.
On n'avait pas dix sous, on emprunte cinq livres.
Maintenant, remarquons l'échelle, s'il vous plaît.
De l'écu de cinq francs on s'élève au billet
Signé Garat; bravo! puis du billet de banque
On grimpe au million, rapide saltimbanque;
Le million gobé fait mordre au milliard.
On arrive au lingot en partant du liard.
Puis carrosses, palais, bals, festins, opulence;
On s'attable au pouvoir et l'on mange la France.
C'est ainsi qu'un filou devient homme d'état.

Qu'a-t-il fait? Un délit? Fi donc! un attentat;
Un grand acte, un massacre, un admirable crime
Auquel la haute cour prête serment. L'abîme
Se referme en poussant un grognement bourru.
La Révolution sous terre a disparu
En laissant derrière elle une senteur de soufre.
Romieu montre la trappe et dit : Voyez le gouffre!

Vivat Mascarillus! roulement de tambours.
On tient sous le bâton parqués dans les faubourgs
Les ouvriers ainsi que des noirs dans leurs cases;
Paris sur ses pavés voit neiger les ukases;
La Seine devient glace autant que la Néva.
Quant au maître, il triomphe; il se promène, va
De préfet en préfet, vole de maire en maire,
Orné du Deux-Décembre et du Dix-huit Brumaire,
Bombardé de bouquets, voituré dans des chars,
Laid, joyeux, salué par des chœurs de mouchards.
Puis il rentre empereur au Louvre, il parodie
Napoléon, il lit l'histoire, il étudie
L'honneur et la vertu dans Alexandre six;
Il s'installe au palais du spectre Médicis;
Il quitte par moments sa pourpre ou sa casaque,
Flâne autour du bassin en pantalon cosaque,
Et riant, et semant les miettes sur ses pas,
Donne aux poissons le pain que les proscrits n'ont pas.
La caserne l'adore, on le bénit au prône;
L'Europe est sous ses pieds et tremble sous son trône;
Il règne par la mitre et par le hausse-col.
Ce trône a trois degrés, parjure, meurtre et vol.

O Carrare! ô Paros! ô marbres pentéliques!
O tous les vieux héros des vieilles républiques!
O tous les dictateurs de l'empire latin!
Le moment est venu d'admirer le destin.
Voici qu'un nouveau dieu monte au fronton du temple.
Regarde, peuple, et toi, froide histoire, contemple.
Tandis que nous, martyrs du droit, nous expions,
Avec les Périclès, avec les Scipions,
Sur les frises où sont les victoires aptères,
Au milieu des césars traînés par des panthères,
Vêtus de pourpre et ceints du laurier souverain,
Parmi les aigles d'or et les louves d'airain,
Comme un astre apparaît parmi ses satellites,
Voici qu'à la hauteur des empereurs stylites,

Entre Auguste à l'œil calme et Trajan au front pur,
Resplendit, immobile en l'éternel azur,
Sur vous, ô panthéons, sur vous, ô propylées,
Robert Macaire avec ses bottes éculées!

31 janvier.

II

L'HOMME A RI.

« M. Victor Hugo vient de publier à Bruxelles un livre qui a pour titre : *Napoléon le Petit,* et qui renferme les calomnies les plus odieuses contre le prince-président.

« On raconte qu'un des jours de la semaine dernière un fonctionnaire apporta ce libelle à Saint-Cloud. Lorsque Louis-Napoléon le vit, il le prit, l'examina un instant avec le sourire du mépris sur les lèvres, puis, s'adressant aux personnes qui l'entouraient, il dit, en leur montrant le pamphlet : «Voyez, messieurs, voici Napoléon le Petit, « par Victor Hugo le Grand. »

(*Journaux élyséens,* août 1852.)

Ah! tu finiras bien par hurler, misérable!
Encor tout haletant de ton crime exécrable,
Dans ton triomphe abject, si lugubre et si prompt,
Je t'ai saisi. J'ai mis l'écriteau sur ton front;
Et maintenant la foule accourt, et te bafoue.
Toi, tandis qu'au poteau le châtiment te cloue,
Que le carcan te force à lever le menton,
Tandis que, de ta veste arrachant le bouton,
L'histoire à mes côtés met à nu ton épaule,
Tu dis : je ne sens rien! et tu nous railles, drôle!
Ton rire sur mon nom gaîment vient écumer;
Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.

Jersey. — 30 octobre 1852.

III

FABLE OU HISTOIRE.

Un jour, maigre et sentant un royal appétit,
Un singe d'une peau de tigre se vêtit.
Le tigre avait été méchant; lui, fut atroce.
Il avait endossé le droit d'être féroce.
Il se mit à grincer des dents, criant : Je suis
Le vainqueur des halliers, le roi sombre des nuits!
Il s'embusqua, brigand des bois, dans les épines;
Il entassa l'horreur, le meurtre, les rapines,
Égorgea les passants, dévasta la forêt,
Fit tout ce qu'avait fait la peau qui le couvrait.
Il vivait dans un antre, entouré de carnage.
Chacun, voyant la peau, croyait au personnage.
Il s'écriait, poussant d'affreux rugissements :
Regardez, ma caverne est pleine d'ossements;
Devant moi tout recule et frémit, tout émigre,
Tout tremble; admirez-moi, voyez, je suis un tigre!
Les bêtes l'admiraient, et fuyaient à grands pas.
Un belluaire vint, le saisit dans ses bras,
Déchira cette peau comme on déchire un linge,
Mit à nu ce vainqueur, et dit : Tu n'es qu'un singe!

6 novembre. Jersey.

IV

Ainsi les plus abjects, les plus vils, les plus minces
Vont régner! ce n'était pas assez des vrais princes
Qui de leur sceptre d'or insultent le ciel bleu,
Et sont rois et méchants par la grâce de Dieu!
Quoi! tel gueux qui, pourvu d'un titre en bonne forme,
A pour toute splendeur sa bâtardise énorme,
Tel enfant du hasard, rebut des échafauds,
Dont le nom fut un vol et la naissance un faux,
Tel bohème pétri de ruse et d'arrogance,
Tel intrus entrera dans le sang de Bragance,
Dans la maison d'Autriche ou dans la maison d'Est,
Grâce à la fiction légale *is pater est,*
Criera : je suis Bourbon, ou : je suis Bonaparte,
Mettra cyniquement ses deux poings sur la carte,
Et dira : c'est à moi! je suis le grand vainqueur!
Sans que les braves gens, sans que les gens de cœur
Rendent à Curtius ce monarque de cire!
Et, quand je dis : faquin! l'écho répondra : sire!
Quoi! ce royal croquant, ce maraud couronné,
Qui, d'un boulet de quatre à la cheville orné,
Devrait dans un ponton pourrir à fond de cale,
Cette altesse en ruolz, ce prince en chrysocale,
Se fait devant la France, horrible, ensanglanté,
Donner de l'empereur et de la majesté,
Il trousse sa moustache en croc et la caresse,
Sans que sous les soufflets sa face disparaisse,
Sans que, d'un coup de pied l'arrachant à Saint-Cloud,
On le jette au ruisseau, dût-on salir l'égout!

— Paix! disent cent crétins. C'est fini. Chose faite.
Le Trois pour cent est Dieu, Mandrin est son prophète.
Il règne. Nous avons voté! *Vox populi.* —

Oui, je comprends, l'opprobre est un fait accompli.
Mais qui donc a voté? Mais qui donc tenait l'urne?
Mais qui donc a vu clair dans ce scrutin nocturne?
Où donc était la loi dans ce tour effronté?
Où donc la nation? Où donc la liberté?
Ils ont voté!

Troupeau que la peur mène paître
Entre le sacristain et le garde champêtre,
Vous qui, pleins de terreur, voyez, pour vous manger,
Pour manger vos maisons, vos bois, votre verger,
Vos meules de luzerne et vos pommes à cidre,
S'ouvrir tous les matins les mâchoires d'une hydre;
Braves gens, qui croyez en vos foins, et mettez
De la religion dans vos propriétés;
Ames que l'argent touche et que l'or fait dévotes;
Maires narquois, traînant vos paysans aux votes;
Marguilliers aux regards vitreux; curés camus
Hurlant à vos lutrins : *Dæmonem laudamus;*
Sots, qui vous courroucez comme flambe une bûche;
Marchands dont la balance incorrecte trébuche;
Vieux bonshommes crochus, hiboux hommes d'état,
Qui déclarez, devant la fraude et l'attentat,
La tribune fatale et la presse funeste;
Fats, qui, tout effrayés de l'esprit, cette peste,
Criez, quoique à l'abri de la contagion;
Voltairiens, viveurs, fervente légion,
Saints gaillards, qui jetez dans la même gamelle
Dieu, l'orgie et la messe, et prenez pêle-mêle
La défense du ciel et la taille à Goton;
Bons dos, qui vous courbez, adorant le bâton;
Contemplateurs béats des gibets de l'Autriche;
Gens de bourse effarés, qui trichez et qu'on triche;
Invalides, lions transformés en toutous;
Niais, pour qui cet homme est un sauveur; vous tous
Qui vous ébahissez, bestiaux de Panurge,
Aux miracles que fait Cartouche thaumaturge;

Noircisseurs de papier timbré, planteurs de choux,
Est-ce que vous croyez que la France, c'est vous,
Que vous êtes le peuple, et que jamais vous eûtes
Le droit de nous donner un maître, ô tas de brutes?

Ce droit, sachez-le bien, chiens du berger Maupas,
Et la France et le peuple eux-mêmes ne l'ont pas.
L'altière Vérité jamais ne tombe en cendre.
La Liberté n'est pas une guenille à vendre,
Jetée au tas, pendue au clou chez un fripier.
Quand un peuple se laisse au piège estropier,
Le droit sacré, toujours à soi-même fidèle,
Dans chaque citoyen trouve une citadelle;
On s'illustre en bravant un lâche conquérant,
Et le moindre du peuple en devient le plus grand.
Donc, trouvez du bonheur, ô plates créatures,
A vivre dans la fange et dans les pourritures,
Adorez ce fumier sous ce dais de brocart,
L'honnête homme recule et s'accoude à l'écart.
Dans la chute d'autrui je ne veux pas descendre.
L'honneur n'abdique point. Nul n'a droit de me prendre
Ma liberté, mon bien, mon ciel bleu, mon amour.
Tout l'univers aveugle est sans droit sur le jour.
Fût-on cent millions d'esclaves, je suis libre.
Ainsi parle Caton. Sur la Seine ou le Tibre,
Personne n'est tombé tant qu'un seul est debout.
Le vieux sang des aïeux qui s'indigne et qui bout,
La vertu, la fierté, la justice, l'histoire,
Toute une nation avec toute sa gloire
Vit dans le dernier front qui ne veut pas plier.
Pour soutenir le temple il suffit d'un pilier;
Un français, c'est la France; un romain contient Rome,
Et ce qui brise un peuple avorte aux pieds d'un homme.

4 mai 1853. — Jersey.

V

QUERELLES DU SÉRAIL.

Ciel! après tes splendeurs, qui rayonnaient naguères,
Liberté sainte; après toutes ces grandes guerres,
Tourbillon inouï;
Après ce Marengo qui brille sur la carte,
Et qui ferait lâcher le premier Bonaparte
A Tacite ébloui;

Après ces messidors, ces prairials, ces frimaires,
Et tant de préjugés, d'hydres et de chimères,
Terrassés à jamais;
Après le sceptre en cendre et la Bastille en poudre,
Le trône en flamme; après tous ces grands coups de foudre
Sur tous ces grands sommets;

Après tous ces géants, après tous ces colosses,
S'acharnant malgré Dieu, comme d'ardents molosses,
Quand Dieu disait : va-t'en!
Après ton océan, République française,
Où nos pères ont vu passer Quatrevingt-treize
Comme Léviathan;

Après Danton, Saint-Just et Mirabeau, ces hommes,
Ces titans, aujourd'hui cette France où nous sommes
Contemple l'embryon,
L'infiniment petit, monstrueux et féroce,
Et, dans la goutte d'eau, les guerres du volvoce
Contre le vibrion!

Honte! France, aujourd'hui, voici ta grande affaire :
Savoir si c'est Maupas ou Morny qu'on préfère,

Là-haut, dans le palais;
Tous deux ont sauvé l'ordre et sauvé les familles;
Lequel l'emportera? l'un a pour lui les filles,
Et l'autre, les valets.

Bruxelles, janvier 1852.

VI

ORIENTALE.

Lorsque Abd-el-Kader dans sa geôle
Vit entrer l'homme aux yeux étroits
Que l'histoire appelle — ce drôle, —
Et Troplong — Napoléon trois; —

Qu'il vit venir, de sa croisée,
Suivi du troupeau qui le sert,
L'homme louche de l'Élysée,
Lui, l'homme fauve du désert;

Lui, le sultan né sous les palmes,
Le compagnon des lions roux,
Le hadji farouche aux yeux calmes,
L'émir pensif, féroce et doux;

Lui, sombre et fatal personnage
Qui, spectre pâle au blanc burnous,
Bondissait, ivre de carnage,
Puis tombait dans l'ombre à genoux;

Qui, de sa tente ouvrant les toiles,
Et priant au bord du chemin,
Tranquille, montrait aux étoiles
Ses mains teintes de sang humain;

Qui donnait à boire aux épées,
Et qui, rêveur mystérieux,
Assis sur des têtes coupées,
Contemplait la beauté des cieux;

Voyant ce regard fourbe et traître,
Ce front bas, de honte obscurci,
Lui, le beau soldat, le beau prêtre,
Il dit : Quel est cet homme-ci?

Devant ce vil masque à moustaches,
Il hésita; mais on lui dit :
«Regarde, émir, passer les haches!
Cet homme, c'est César bandit.

«Écoute ces plaintes amères
Et cette clameur qui grandit.
Cet homme est maudit par les mères,
Par les femmes il est maudit;

«Il les fait veuves, il les navre;
Il prit la France et la tua,
Il ronge à présent son cadavre.»
Alors le hadji salua.

Mais au fond toutes ses pensées
Méprisaient le sanglant gredin;
Le tigre aux narines froncées
Flairait ce loup avec dédain.

20 novembre. Jersey.

VII

UN BON BOURGEOIS DANS SA MAISON.

« Mais que je suis donc heureux d'être né « en Chine ! Je possède une maison pour « m'abriter, j'ai de quoi manger et boire, j'ai « toutes les commodités de l'existence, j'ai des « habits, des bonnets et une multitude d'agré- « ments ; en vérité, la félicité la plus grande « est mon partage ! »

Thien-ci-khi, *lettré chinois.*

Il est certains bourgeois, prêtres du dieu Boutique,
Plus voisins de Chrysès que de Caton d'Utique,
Mettant par-dessus tout la rente et le coupon,
Qui, voguant à la Bourse et tenant un harpon,
Honnêtes gens d'ailleurs, mais de la grosse espèce,
Acceptent Phalaris par amour pour leur caisse,
Et le taureau d'airain à cause du veau d'or.
Ils ont voté. Demain ils voteront encor.
Si quelque libre écrit entre leurs mains s'égare,
Les pieds sur les chenets et fumant son cigare,
Chacun de ces votants tout bas raisonne ainsi :
« Ce livre est fort choquant. De quel droit celui-ci
Est-il généreux, ferme et fier, quand je suis lâche ?
En attaquant monsieur Bonaparte, on me fâche.
Je pense comme lui que c'est un gueux ; pourquoi
Le dit-il ? Soit, d'accord, Bonaparte est sans foi
Ni loi ; c'est un parjure, un brigand, un faussaire,
C'est vrai ; sa politique est armée en corsaire ;
Il a banni jusqu'à des juges suppléants ;
Il a coupé leur bourse aux princes d'Orléans ;
C'est le pire gredin qui soit sur cette terre ;
Mais puisque j'ai voté pour lui, l'on doit se taire.
Écrire contre lui, c'est me blâmer au fond ;

IMPRIMERIE NATIONALE.

C'est me dire : voilà comment les braves font;
Et c'est une façon, à nous qui restons neutres,
De nous faire sentir que nous sommes des pleutres.
J'en conviens, nous avons une corde au poignet.
Que voulez-vous? la Bourse allait mal; on craignait
La république rouge, et même un peu la rose;
Il fallait bien finir par faire quelque chose;
On trouve ce coquin, on le fait empereur;
C'est tout simple. On voulait éviter la terreur,
Le spectre de monsieur Romieu, la jacquerie;
On s'est réfugié dans cette escroquerie.
Or, quand on dit du mal de ce gouvernement,
Je me sens chatouillé désagréablement.
Qu'on fouaille avec raison cet homme, c'est possible;
Mais c'est m'insinuer à moi, bourgeois paisible
Qui fis ce scélérat empereur ou consul,
Que j'ai dit oui par peur et vivat par calcul.
Je trouve impertinent, parbleu, qu'on me le dise.
M'étant enseveli dans cette couardise,
Il me déplaît qu'on soit intrépide aujourd'hui,
Et je tiens pour affront le courage d'autrui. »

Penseurs, quand vous marquez au front l'homme punique
Qui de la loi sanglante arracha la tunique,
Quand vous vengez le peuple à la gorge saisi,
Le serment et le droit, vous êtes, songez-y,
Entre Sbogar qui règne et Géronte qui vote;
Et votre plume ardente, anarchique, indévote,
Démagogique, impie, attente d'un côté
A ce crime; de l'autre, à cette lâcheté.

Novembre 1852. Jersey.

VIII

SPLENDEURS.

I

A présent que c'est fait, dans l'avilissement
Arrangeons-nous chacun notre compartiment;
Marchons d'un air auguste et fier; la honte est bue.
Que tout à composer cette cour contribue,
Tout, excepté l'honneur, tout, hormis les vertus.
Faites vivre, animez, envoyez vos fœtus
Et vos nains monstrueux, bocaux d'anatomie;
Donne ton crocodile et donne ta momie,
Vieille Égypte; donnez, tapis-francs, vos filous;
Shakspeare, ton Falstaff; noires forêts, vos loups;
Donne, ô bon Rabelais, ton Grandgousier qui mange;
Donne ton diable, Hoffmann; Veuillot, donne ton ange;
Scapin, apporte-nous Géronte dans ton sac;
Beaumarchais, prête-nous Bridoison; que Balzac
Donne Vautrin; Dumas, la Carconte; Voltaire,
Son Frélon que l'argent fait parler et fait taire;
Mabile, les beautés de ton jardin d'hiver;
Le Sage, cède-nous Gil Blas; que Gulliver
Donne tout Lilliput dont l'aigle est une mouche,
Et Scarron Bruscambille, et Callot Scaramouche.
Il nous faut un dévot dans ce tripot payen;
Molière, donne-nous Montalembert. C'est bien,
L'ombre à l'horreur s'accouple, et le mauvais au pire.
Tacite, nous avons de quoi faire l'empire;
Juvénal, nous avons de quoi faire un sénat.

II

O Ducos le gascon, ô Rouher l'auvergnat,
Et vous, juifs, Fould Shylock, Sibour Iscariote,
Toi Parieu, toi Bertrand, horreur du patriote,
Bauchart, bourreau douceâtre et proscripteur plaintif,
Baroche, dont le nom n'est plus qu'un vomitif,
O valets solennels, ô majestueux fourbes,
Travaillant votre échine à produire des courbes,
Bas, hautains, ravissant les Daumiers enchantés
Par vos convexités et vos concavités,
Convenez avec moi, vous tous qu'ici je nomme,
Que Dieu dans sa sagesse a fait exprès cet homme
Pour régner sur la France, ou bien sur Haïti.
Et vous autres, créés pour grossir son parti,
Philosophes gênés de cuissons à l'épaule,
Et vous, viveurs râpés, frais sortis de la geôle,
Saluez l'être unique et providentiel,
Ce gouvernant tombé d'une trappe du ciel,
Ce césar moustachu, gardé par cent guérites,
Qui sait apprécier les gens et les mérites,
Et qui, prince admirable et grand homme en effet,
Fait Poissy sénateur et Clichy sous-préfet.

III

Après quoi l'on ajuste au fait la théorie :
«A bas les mots! à bas loi, liberté, patrie!
Plus on s'aplatira, plus on prospérera.
Jetons au feu tribune et presse, et cætera.
Depuis quatrevingt-neuf les nations sont ivres.
Les faiseurs de discours et les faiseurs de livres
Perdent tout; le poëte est un fou dangereux;
Le progrès ment, le ciel est vide, l'art est creux,

Le monde est mort. Le peuple? un âne qui se cabre!
La force, c'est le droit. Courbons-nous. Gloire au sabre!
A bas les Washington! vivent les Attila!»
On a des gens d'esprit pour soutenir cela.

Oui, qu'ils viennent tous ceux qui n'ont ni cœur ni flamme,
Qui boitent de l'honneur et qui louchent de l'âme;
Oui, leur soleil se lève et leur messie est né.
C'est décrété, c'est fait, c'est dit, c'est canonné;
La France est mitraillée, escroquée et sauvée.

Le hibou Trahison pond gaîment sa couvée.

IV

Et partout le néant prévaut; pour déchirer
Notre histoire, nos lois, nos droits, pour dévorer
L'avenir de nos fils et les os de nos pères,
Les bêtes de la nuit sortent de leurs repaires;
Sophistes et soudards resserrent leur réseau;
Les Radetzky flairant le gibet du museau,
Les Giulay, poil tigré, les Buol, face verte,
Les Haynau, les Bomba, rôdent, la gueule ouverte,
Autour du genre humain qui, pâle et garrotté,
Lutte pour la justice et pour la vérité;
Et de Paris à Pesth, du Tibre aux monts Carpathes,
Sur nos débris sanglants rampent ces mille-pattes.

V

Du lourd dictionnaire où Beauzée et Batteux
Ont versé les trésors de leur bon sens goutteux,
Il faut, grâce aux vainqueurs, refaire chaque lettre.
Ame de l'homme, ils ont trouvé moyen de mettre
Sur tes vieilles laideurs un tas de mots nouveaux,

Leurs noms. L'hypocrisie aux yeux bas et dévots
A nom Menjaud, et vend Jésus dans sa chapelle;
On a débaptisé la honte, elle s'appelle
Sibour; la trahison, Maupas; l'assassinat
Sous le nom de Magnan est membre du Sénat;
Quant à la lâcheté, c'est Hardouin qu'on la nomme;
Riancey, c'est le mensonge, il arrive de Rome
Et tient la vérité renfermée en son puits;
La platitude a nom Montlaville-Chapuis;
La prostitution, ingénue, est princesse;
La férocité, c'est Carrelet; la bassesse
Signe Rouher, avec Delangle pour greffier.
O muse, inscris ces noms. Veux-tu qualifier
La justice vénale, atroce, abjecte et fausse?
Commence à Partarieu pour finir par Lafosse.
J'appelle Saint-Arnaud, le meurtre dit : c'est moi.
Et, pour tout compléter par le deuil et l'effroi,
Le vieux calendrier remplace sur sa carte
La Saint-Barthélemy par la Saint-Bonaparte.

Quant au peuple, il admire et vote; on est suspect
D'en douter, et Paris écoute avec respect
Sibour et ses sermons, Trolong et ses troplongues.
Les deux Napoléon s'unissent en diphthongues,
Et Berger entrelace en un chiffre hardi
Le boulevard Montmartre entre Arcole et Lodi.
Spartacus agonise en un bagne fétide;
On chasse Thémistocle, on expulse Aristide,
On jette Daniel dans la fosse aux lions;
Et maintenant ouvrons le ventre aux millions!

IX

JOYEUSE VIE.

I

Bien! pillards, intrigants, fourbes, crétins, puissances!
Attablez-vous en hâte autour des jouissances!
Accourez! place à tous!
Maîtres, buvez, mangez, car la vie est rapide.
Tout ce peuple conquis, tout ce peuple stupide,
Tout ce peuple est à vous!

Vendez l'état! coupez les bois! coupez les bourses!
Videz les réservoirs et tarissez les sources!
Les temps sont arrivés.
Prenez le dernier sou! prenez, gais et faciles,
Aux travailleurs des champs, aux travailleurs des villes!
Prenez, riez, vivez!

Bombance! allez! c'est bien! vivez! faites ripaille!
La famille du pauvre expire sur la paille,
Sans porte ni volet.
Le père en frémissant va mendier dans l'ombre;
La mère n'ayant plus de pain, dénûment sombre,
L'enfant n'a plus de lait.

II

Millions! millions! châteaux! liste civile!
Un jour je descendis dans les caves de Lille;

Je vis ce morne enfer.
Des fantômes sont là sous terre dans des chambres,
Blêmes, courbés, ployés; le rachis tord leurs membres
Dans son poignet de fer.

Sous ces voûtes on souffre, et l'air semble un toxique;
L'aveugle en tâtonnant donne à boire au phtisique;
L'eau coule à longs ruisseaux;
Presque enfant à vingt ans, déjà vieillard à trente,
Le vivant chaque jour sent la mort pénétrante
S'infiltrer dans ses os.

Jamais de feu; la pluie inonde la lucarne;
L'œil en ces souterrains où le malheur s'acharne
Sur vous, ô travailleurs,
Près du rouet qui tourne et du fil qu'on dévide,
Voit des larves errer dans la lueur livide
Du soupirail en pleurs.

Misère! l'homme songe en regardant la femme.
Le père, autour de lui sentant l'angoisse infâme
Étreindre la vertu,
Voit sa fille rentrer sinistre sous la porte,
Et n'ose, l'œil fixé sur le pain qu'elle apporte,
Lui dire : D'où viens-tu?

Là dort le désespoir sur son haillon sordide;
Là, l'avril de la vie, ailleurs tiède et splendide,
Ressemble au sombre hiver;
La vierge, rose au jour, dans l'ombre est violette;
Là, rampent dans l'horreur la maigreur du squelette,
La nudité du ver;

Là frissonnent, plus bas que les égouts des rues,
Familles de la vie et du jour disparues,
Des groupes grelottants;
Là, quand j'entrai, farouche, aux méduses pareille,

Une petite fille à figure de vieille
Me dit : J'ai dix-huit ans!

Là, n'ayant pas de lit, la mère malheureuse
Met ses petits enfants dans un trou qu'elle creuse,
Tremblants comme l'oiseau;
Hélas! ces innocents aux regards de colombe
Trouvent en arrivant sur la terre une tombe
En place d'un berceau!

Caves de Lille! on meurt sous vos plafonds de pierre!
J'ai vu, vu de ces yeux pleurant sous ma paupière,
Râler l'aïeul flétri,
La fille aux yeux hagards de ses cheveux vêtue,
Et l'enfant spectre au sein de la mère statue!
O Dante Alighieri!

C'est de ces douleurs-là que sortent vos richesses,
Princes! ces dénûments nourrissent vos largesses,
O vainqueurs! conquérants!
Votre budget ruisselle et suinte à larges gouttes
Des murs de ces caveaux, des pierres de ces voûtes,
Du cœur de ces mourants.

Sous ce rouage affreux qu'on nomme tyrannie,
Sous cette vis que meut le fisc, hideux génie,
De l'aube jusqu'au soir,
Sans trêve, nuit et jour, dans le siècle où nous sommes,
Ainsi que des raisins on écrase des hommes,
Et l'or sort du pressoir.

C'est de cette détresse et de ces agonies,
De cette ombre, où jamais, dans les âmes ternies,
Espoir, tu ne vibras,
C'est de ces bouges noirs pleins d'angoisses amères,
C'est de ce sombre amas de pères et de mères
Qui se tordent les bras,

Oui, c'est de ce monceau d'indigences terribles
Que les lourds millions, étincelants, horribles,
Semant l'or en chemin,
Rampant vers les palais et les apothéoses,
Sortent, monstres joyeux et couronnés de roses,
Et teints de sang humain!

III

O paradis! splendeurs! versez à boire aux maîtres!
L'orchestre rit, la fête empourpre les fenêtres,
La table éclate et luit;
L'ombre est là sous leurs pieds; les portes sont fermées;
La prostitution des vierges affamées
Pleure dans cette nuit!

Vous tous qui partagez ces hideuses délices,
Soldats payés, tribuns vendus, juges complices,
Évêques effrontés,
La misère frémit sous ce Louvre où vous êtes!
C'est de fièvre et de faim et de mort que sont faites
Toutes vos voluptés!

A Saint-Cloud, effeuillant jasmins et marguerites,
Quand s'ébat sous les fleurs l'essaim des favorites,
Bras nus et gorge au vent,
Dans le festin qu'égaie un lustre à mille branches,
Chacune, en souriant, dans ses belles dents blanches
Mange un enfant vivant!

Mais qu'importe! riez! Se plaindra-t-on sans cesse?
Serait-on empereur, prélat, prince et princesse,
Pour ne pas s'amuser?
Ce peuple en larmes, triste, et que la faim déchire,

Doit être satisfait puisqu'il vous entend rire
Et qu'il vous voit danser!

Qu'importe! Allons, emplis ton coffre, emplis ta poche.
Chantez, le verre en main, Troplong, Sibour, Baroche!
Ce tableau nous manquait.
Regorgez, quand la faim tient le peuple en sa serre,
Et faites, au-dessus de l'immense misère,
Un immense banquet!

IV

Ils marchent sur toi, peuple! O barricade sombre,
Si haute hier, dressant dans les assauts sans nombre
Ton front de sang lavé,
Sous la roue emportée, étincelante et folle,
De leur coupé joyeux qui rayonne et qui vole,
Tu redeviens pavé!

A César ton argent, peuple; à toi la famine.
N'es-tu pas le chien vil qu'on bat et qui chemine
Derrière son seigneur?
A lui la pourpre; à toi la hotte et les guenilles.
Peuple, à lui la beauté de ces femmes, tes filles,
A toi leur déshonneur!

V

Ah! quelqu'un parlera. La muse, c'est l'histoire.
Quelqu'un élèvera la voix dans la nuit noire.
Riez, bourreaux bouffons!
Quelqu'un te vengera, pauvre France abattue,
Ma mère! et l'on verra la parole qui tue
Sortir des cieux profonds!

Ces gueux, pires brigands que ceux des vieilles races,
Rongeant le pauvre peuple avec leurs dents voraces,
Sans pitié, sans merci,
Vils, n'ayant pas de cœur, mais ayant deux visages,
Disent : — Bah! le poëte! il est dans les nuages! —
Soit. Le tonnerre aussi.

19 janvier 1853.

X

L'EMPEREUR S'AMUSE.

CHANSON.

Pour les bannis opiniâtres,
La France est loin, la tombe est près.
Prince, préside aux jeux folâtres,
Chasse aux femmes dans les théâtres,
Chasse aux chevreuils dans les forêts;
Rome te brûle le cinname,
Les rois te disent : mon cousin. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

Les plus frappés sont les plus dignes.
Ou l'exil! ou l'Afrique en feu!
Prince, Compiègne est plein de cygnes,
Cours dans les bois, cours dans les vignes,
Vénus rayonne au plafond bleu;
La bacchante aux bras nus se pâme
Sous sa couronne de raisin. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

Les forçats bâtissent le phare,
Traînant leurs fers au bord des flots!
Hallali! hallali! fanfare!
Le cor sonne, le bois s'effare,
La lune argente les bouleaux;
A l'eau les chiens! le cerf qui brame
Se perd dans l'ombre du bassin. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

Le père est au bagne à Cayenne
Et les enfants meurent de faim.
Le loup verse à boire à l'hyène;
L'homme à la mitre citoyenne
Trinque en son ciboire d'or fin;
On voit luire les yeux de flamme
Des faunes dans l'antre voisin. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

Les morts, au boulevard Montmartre,
Rôdent, montrant leur plaie au cœur.
Pâtés de Strasbourg et de Chartre;
Sous la table, un tapis de martre;
Les belles boivent au vainqueur,
Et leur sourire offre leur âme,
Et leur corset offre leur sein. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

Captifs, expirez dans les fièvres.
Vous allez donc vous reposer!
Dans le vieux saxe et le vieux sèvres
On soupe, on mange, et sur les lèvres
Éclôt le doux oiseau baiser;
Et, tout en riant, chaque femme
En laisse fuir un fol essaim. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

La Guyane, cachot fournaise,
Tue aujourd'hui comme jadis.
Couche-toi, joyeux et plein d'aise,
Au lit où coucha Louis seize,
Puis l'empereur, puis Charles dix;
Endors-toi, pendant qu'on t'acclame,

La tête sur leur traversin. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

O deuil! par un bandit féroce
L'avenir est mort poignardé!
C'est aujourd'hui la grande noce,
Le fiancé monte en carrosse;
C'est lui! César le bien gardé!
Peuples, chantez l'épithalame!
La France épouse l'assassin. —
Sonne aujourd'hui le glas, bourdon de Notre-Dame,
Et demain le tocsin!

25 janvier 1853.

XI

— Sentiers où l'herbe se balance,
Vallons, coteaux, bois chevelus,
Pourquoi ce deuil et ce silence?
— Celui qui venait ne vient plus.

— Pourquoi personne à ta fenêtre,
Et pourquoi ton jardin sans fleurs,
O maison? où donc est ton maître?
— Je ne sais pas, il est ailleurs.

— Chien, veille au logis. — Pourquoi faire?
La maison est vide à présent.
— Enfant, qui pleures-tu? — Mon père.
— Femme, qui pleures-tu? — L'absent.

— Où s'en est-il allé? — Dans l'ombre.
— Flots qui gémissez sur l'écueil,
D'où venez-vous? — Du bagne sombre.
— Et qu'apportez-vous? — Un cercueil.

1er août 1853. Jersey.

XII

O Robert, un conseil. Avez l'air moins candide.
Soyons homme d'esprit. Le moment est splendide,
Je le sais; le quart d'heure est chatoyant, c'est vrai;
Cette Californie est riche en minerai,
D'accord; mais cependant quand un préfet, un maire,
Un évêque adorant le fils de votre mère,
Quand un Suin, un Parieu, payé pour sa ferveur,
Vous parlant en plein nez, vous appelle sauveur,
Vous promet l'avenir, atteste Fould et Magne,
Et vous fait coudoyer César et Charlemagne,
Mon cher, vous accueillez ces propos obligeants
D'un air de bonne foi qui prête à rire aux gens.
Vous avez l'œil béat d'un bailli de province.
Par ces simplicités vous affligez, ô prince,
Napoléon, votre oncle, et moi, votre parrain.
Ne soyons pas Jocrisse ayant été Mandrin.
On vole un trône, on prend un peuple en une attrape,
Mais il est de bon goût d'en rire un peu sous cape
Et de cligner de l'œil du côté des malins.
Être sa propre dupe! ah! fi donc! Verres pleins,
Poche pleine, et rions! La France rampe et s'offre;
Soyons un sage à qui Jupiter livre un coffre;
Dépêchons-nous, pillons, régnons vite. — Mais quoi!
Le pape nous bénit; czar, sultan, duc et roi
Sont nos cousins; fonder un empire est facile;
Il est doux d'être chef d'une race! — Imbécile!
Te figures-tu donc que ceci durera?
Prends-tu pour du granit ce décor d'opéra?
Paris dompté! par toi! dans quelle apocalypse
Lit-on que le géant devant le nain s'éclipse?
Crois-tu donc qu'on va voir, gaîment, l'œil impudent,
Ta fortune cynique écraser sous sa dent

IMPRIMERIE NATIONALE.

La révolution que nos pères ont faite,
Ainsi qu'une guenon qui croque une noisette?
Ote-toi de l'esprit ce rêve enchanteur. Crois
A Rose Tamisier faisant saigner la croix,
A l'âme de Baroche entr'ouvrant sa corolle,
Crois à l'honnêteté de Deutz, à ta parole,
C'est bien; mais ne crois pas à ton succès; il ment.
Rose Tamisier, Deutz, Baroche, ton serment,
C'est de l'or, j'en conviens; ton sceptre est de l'argile.
Dieu, qui t'a mis au coche, écrit sur toi : fragile.

29 mai 1853. Jersey.

XIII

L'histoire a pour égout des temps comme les nôtres,
Et c'est là que la table est mise pour vous autres.
C'est là, sur cette nappe où joyeux vous mangez,
Qu'on voit, — tandis qu'ailleurs, nus et de fers chargés,
Agonisent, sereins, calmes, le front sévère,
Socrate à l'agora, Jésus-Christ au calvaire,
Colomb dans son cachot, Jean Huss sur son bûcher,
Et que l'humanité pleure et n'ose approcher
Tous ces gibets où sont les justes et les sages, —
C'est là qu'on voit trôner dans la longueur des âges,
Parmi les vins, les luths, les viandes, les flambeaux,
Sur des coussins de pourpre oubliant les tombeaux,
Ouvrant et refermant leurs féroces mâchoires,
Ivres, heureux, affreux, la tête dans des gloires,
Tout le troupeau hideux des satrapes dorés;
C'est là qu'on entend rire et chanter, entourés
De femmes couronnant de fleurs leurs turpitudes,
Dans leur lasciveté prenant mille attitudes,
Laissant peuples et chiens en bas ronger les os,
Tous les hommes requins, tous les hommes pourceaux,
Les princes de hasard plus fangeux que les rues,
Les goinfres courtisans, les altesses ventrues,
Toute gloutonnerie et toute abjection,
Depuis Cambacérès jusqu'à Trimalcion.

4 février 1853.

XIV

À PROPOS DE LA LOI FAIDER

Ce qu'on appelle Charte ou Constitution,
C'est un antre qu'un peuple en révolution
Creuse dans le granit, abri sûr et fidèle.
Joyeux, le peuple enferme en cette citadelle
Ses conquêtes, ses droits, payés de tant d'efforts,
Ses progrès, son honneur; pour garder ces trésors,
Il installe en la haute et superbe tanière
La fauve liberté, secouant sa crinière.
L'œuvre faite, il s'apaise, il reprend ses travaux,
Il retourne à son champ, fier de ses droits nouveaux,
Et tranquille, il s'endort sur des dates célèbres,
Sans songer aux larrons rôdant dans les ténèbres.
Un beau matin, le peuple en s'éveillant va voir
Sa Constitution, temple de son pouvoir,
Hélas! de l'antre auguste on a fait une niche.
Il y mit un lion, il y trouve un caniche.

[illegible]

XV

LE BORD DE LA MER.

HARMODIUS.

La nuit vient. Vénus brille.

L'ÉPÉE.

Harmodius, c'est l'heure!

LA BORNE DU CHEMIN.

Le tyran va passer.

HARMODIUS.

J'ai froid, rentrons.

UN TOMBEAU.

Demeure.

HARMODIUS.

Qu'es-tu?

LE TOMBEAU.

Je suis la tombe. — Exécute, ou péris.

UN NAVIRE A L'HORIZON.

Je suis la tombe aussi, j'emporte les proscrits.

L'ÉPÉE.

Attendons le tyran.

HARMODIUS.

J'ai froid. Quel vent!

LE VENT.

Je passe.

Mon bruit est une voix. Je sème dans l'espace

Les cris des exilés, de misère expirants,
Qui sans pain, sans abri, sans amis, sans parents,
Meurent en regardant du côté de la Grèce.

VOIX DANS L'AIR.

Némésis! Némésis! lève-toi, vengeresse!

L'ÉPÉE.

C'est l'heure. Profitons de l'ombre qui descend.

LA TERRE.

Je suis pleine de morts.

LA MER.

Je suis rouge de sang.
Les fleuves m'ont porté des cadavres sans nombre.

LA TERRE.

Les morts saignent pendant qu'on adore son ombre.
A chaque pas qu'il fait sous le clair firmament,
Je les sens s'agiter en moi confusément.

UN FORÇAT.

Je suis forçat, voici la chaîne que je porte,
Hélas! pour n'avoir pas chassé loin de ma porte
Un proscrit qui fuyait, noble et pur citoyen.

L'ÉPÉE.

Ne frappe pas au cœur, tu ne trouverais rien.

LA LOI.

J'étais la loi, je suis un spectre. Il m'a tuée.

LA JUSTICE.

De moi, prêtresse, il fait une prostituée.

LES OISEAUX.

Il a retiré l'air des cieux, et nous fuyons.

LA LIBERTÉ.

Je m'enfuis avec eux; — ô terre sans rayons,
Grèce, adieu!

UN VOLEUR.

Ce tyran, nous l'aimons. Car ce maître
Que respecte le juge et qu'admire le prêtre,
Qu'on accueille partout de cris encourageants,
Est plus pareil à nous qu'à vous, honnêtes gens.

LE SERMENT.

Dieux puissants! à jamais fermez toutes les bouches!
La confiance est morte au fond des cœurs farouches.
Homme, tu mens! Soleil, tu mens! Cieux, vous mentez!
Soufflez, vents de la nuit! emportez, emportez
L'honneur et la vertu, cette sombre chimère!

LA PATRIE.

Mon fils, je suis aux fers! Mon fils, je suis ta mère!
Je tends les bras vers toi du fond de ma prison.

HARMODIUS.

Quoi! le frapper, la nuit, rentrant dans sa maison!
Quoi! devant ce ciel noir, devant ces mers sans borne!
Le poignarder, devant ce gouffre obscur et morne,
En présence de l'ombre et de l'immensité!

LA CONSCIENCE.

Tu peux tuer cet homme avec tranquillité.

Jersey, 25 octobre.

XVI

NON.

Laissons le glaive à Rome et le stylet à Sparte.
Ne faisons pas saisir, trop pressés de punir,
Par le spectre Brutus le brigand Bonaparte.
Gardons ce misérable au sinistre avenir.

Vous serez satisfaits, je vous le certifie,
Bannis, qui de l'exil portez le triste faix,
Captifs, proscrits, martyrs qu'il foule et qu'il défie,
Vous tous qui frémissez, vous serez satisfaits.

Jamais au criminel son crime ne pardonne;
Mais gardez, croyez-moi, la vengeance au fourreau;
Attendez; ayez foi dans les ordres que donne
Dieu, juge patient, au temps, tardif bourreau!

Laissons vivre le traître en sa honte insondable.
Ce sang humilierait même le vil couteau.
Laissons venir le temps, l'inconnu formidable
Qui tient le châtiment caché sous son manteau.

Qu'il soit le couronné parce qu'il est le pire;
Le maître des fronts plats et des cœurs abrutis;
Que son sénat décerne à sa race l'empire,
S'il trouve une femelle et s'il a des petits;

Qu'il règne par la messe et par la pertuisane;
Qu'on le fasse empereur dans son flagrant délit;
Que l'église en rampant, que cette courtisane
Se glisse dans son antre et couche dans son lit;

Qu'il soit cher à Troplong, que Sibour le vénère,
Qu'il leur donne son pied tout sanglant à baiser,

Qu'il vive, ce césar! Louvel ou Lacenaire
Seraient pour le tuer forcés de se baisser.

Ne tuez pas cet homme, ô vous, songeurs sévères,
Rêveurs mystérieux, solitaires et forts,
Qui, pendant qu'on le fête et qu'il choque les verres,
Marchez, le poing crispé, dans l'herbe où sont les morts!

Avec l'aide d'en haut toujours nous triomphâmes.
L'exemple froid vaut mieux qu'un éclair de fureur.
Non, ne le tuez pas. Les piloris infâmes
Ont besoin d'être ornés parfois d'un empereur.

12 novembre. — Jersey.

LIVRE QUATRIÈME.

LA RELIGION EST GLORIFIÉE.

I

SACER ESTO.

Non, liberté! non, peuple, il ne faut pas qu'il meure!
Oh! certes, ce serait trop simple, en vérité,
Qu'après avoir brisé les lois, et sonné l'heure
Où la sainte pudeur au ciel a remonté;

Qu'après avoir gagné sa sanglante gageure,
Et vaincu par l'embûche, et le glaive, et le feu;
Qu'après son guet-apens, ses meurtres, son parjure,
Son faux serment, soufflet sur la face de Dieu;

Qu'après avoir traîné la France, au cœur frappée,
Et par les pieds liée, à son immonde char,
Cet infâme en fût quitte avec un coup d'épée
Au cou comme Pompée, au flanc comme César!

Non! il est l'assassin qui rôde dans les plaines,
Il a tué, sabré, mitraillé sans remords,
Il fit la maison vide, il fit les tombes pleines,
Il marche, il va, suivi par l'œil fixe des morts;

A cause de cet homme, empereur éphémère,
Le fils n'a plus de père et l'enfant plus d'espoir,
La veuve à genoux pleure et sanglote, et la mère
N'est plus qu'un spectre assis sous un long voile noir;

Pour filer ses habits royaux, sur les navettes
On met du fil trempé dans le sang qui coula;
Le boulevard Montmartre a fourni ses cuvettes,
Et l'on teint son manteau dans cette pourpre-là;

Il vous jette à Cayenne, à l'Afrique, aux sentines,
Martyrs, héros d'hier et forçats d'aujourd'hui!
Le couteau ruisselant des rouges guillotines
Laisse tomber le sang goutte à goutte sur lui;

Lorsque la trahison, sa complice livide,
Vient et frappe à sa porte, il fait signe d'ouvrir;
Il est le fratricide! il est le parricide! —
Peuples, c'est pour cela qu'il ne doit pas mourir!

Gardons l'homme vivant. Oh! châtiment superbe!
Oh! s'il pouvait un jour passer par le chemin,
Nu, courbé, frissonnant, comme au vent tremble l'herbe,
Sous l'exécration de tout le genre humain!

Étreint par son passé tout rempli de ses crimes
Comme par un carcan tout hérissé de clous,
Cherchant les lieux profonds, les forêts, les abîmes,
Pâle, horrible, effaré, reconnu par les loups;

Dans quelque bagne vil n'entendant que sa chaîne,
Seul, toujours seul, parlant en vain aux rochers sourds,
Voyant autour de lui le silence et la haine,
Des hommes nulle part et des spectres toujours;

Vieillissant, rejeté par la mort comme indigne,
Tremblant sous la nuit noire, affreux sous le ciel bleu... —
Peuples, écartez-vous! cet homme porte un signe;
Laissez passer Caïn! il appartient à Dieu.

14 novembre. Jersey.

II

CE QUE LE POËTE SE DISAIT EN 1848.

Tu ne dois pas chercher le pouvoir, tu dois faire
Ton œuvre ailleurs; tu dois, esprit d'une autre sphère,
Devant l'occasion reculer chastement.
De la pensée en deuil doux et sévère amant,
Compris ou dédaigné des hommes, tu dois être
Pâtre pour les garder et pour les bénir prêtre.
Lorsque les citoyens, par la misère aigris,
Fils de la même France et du même Paris,
S'égorgent; quand, sinistre, et soudain apparue,
La morne barricade au coin de chaque rue
Monte et vomit la mort de partout à la fois,
Tu dois y courir seul et désarmé; tu dois
Dans cette guerre impie, abominable, infâme,
Présenter ta poitrine et répandre ton âme,
Parler, prier, sauver les faibles et les forts,
Sourire à la mitraille et pleurer sur les morts;
Puis remonter tranquille à ta place isolée,
Et là, défendre, au sein de l'ardente assemblée,
Et ceux qu'on veut proscrire et ceux qu'on croit juger,
Renverser l'échafaud, servir et protéger
L'ordre et la paix qu'ébranle un parti téméraire,
Nos soldats trop aisés à tromper, et ton frère,
Le pauvre homme du peuple aux cabanons jeté,
Et les lois, et la triste et fière liberté!
Consoler, dans ces jours d'anxiété funeste,
L'art divin qui frissonne et pleure, et pour le reste
Attendre le moment suprême et décisif.

Ton rôle est d'avertir et de rester pensif.

27 novembre.

III

LES COMMISSIONS MIXTES.

Ils sont assis dans l'ombre et disent : nous jugeons.
Ils peuplent d'innocents les geôles; les donjons,
Et les pontons, nefs abhorrées,
Qui flottent au soleil, sombres comme le soir,
Tandis que le reflet des mers sur leur flanc noir
Frissonne en écailles dorées.

Pour avoir sous son chaume abrité des proscrits,
Ce vieillard est au bagne, et l'on entend ses cris.
A Cayenne, à Bône, aux galères,
Quiconque a combattu cet escroc du scrutin
Qui, traître, après avoir crocheté le destin,
Filouta les droits populaires!

Ils ont frappé l'ami des lois; ils ont flétri
La femme qui portait du pain à son mari,
Le fils qui défendait son père;
Le droit? on l'a banni; l'honneur? on l'exila.
Cette justice-là sort de ces juges-là
Comme des tombeaux la vipère.

7 mai. Jersey.

IV

A DES JOURNALISTES DE ROBE COURTE.

Parce que, jargonnant vêpres, jeûne et vigile,
Exploitant Dieu qui rêve au fond du firmament,
Vous avez, au milieu du divin évangile,
        Ouvert boutique effrontément;

Parce que vous feriez prendre à Jésus la verge,
Cyniques brocanteurs sortis on ne sait d'où;
Parce que vous allez vendant la sainte vierge
Dix sous avec miracle, et sans miracle un sou;

Parce que vous contez d'effroyables sornettes
Qui font des temples saints trembler les vieux piliers;
Parce que votre style éblouit les lunettes
        Des duègnes et des marguilliers;

Parce que la soutane est sous vos redingotes,
Parce que vous sentez la crasse et non l'œillet,
Parce que vous bâclez un journal de bigotes
Pensé par Escobar, écrit par Patouillet;

Parce qu'en balayant leurs portes, les concierges
Poussent dans le ruisseau ce pamphlet méprisé;
Parce que vous mêlez à la cire des cierges
        Votre affreux suif vert-de-grisé;

Parce qu'à vous tout seuls vous faites une espèce;
Parce qu'enfin, blanchis dehors et noirs dedans,
Criant *mea culpa,* battant la grosse caisse,
La boue au cœur, la larme à l'œil, le fifre aux dents,

Pour attirer les sots qui donnent tête-bêche
Dans tous les vils panneaux du mensonge immortel,
Vous avez adossé le tréteau de Bobêche
Aux saintes pierres de l'autel,

Vous vous croyez le droit, trempant dans l'eau bénite
Cette griffe qui sort de votre abject pourpoint,
De dire : Je suis saint, ange, vierge et jésuite,
J'insulte les passants et je ne me bats point!

O pieds plats! votre plume au fond de vos masures
Griffonne, va, vient, court, boit l'encre, rend du fiel,
Bave, égratigne et crache, et ses éclaboussures
Font des taches jusques au ciel!

Votre immonde journal est une charretée
De masques déguisés en prédicants camus,
Qui passent en prêchant la cohue ameutée
Et qui parlent argot entre deux oremus.

Vous insultez l'esprit, l'écrivain dans ses veilles,
Et le penseur rêvant sur les libres sommets;
Et quand on va chez vous pour chercher vos oreilles,
Vos oreilles n'y sont jamais.

Après avoir lancé l'affront et le mensonge,
Vous fuyez, vous courez, vous échappez aux yeux.
Chacun a ses instincts, et s'enfonce et se plonge,
Le hibou dans les trous et l'aigle dans les cieux!

Vous, où vous cachez-vous? dans quel hideux repaire?
O Dieu! l'ombre où l'on sent tous les crimes passer
S'y fait autour de vous plus noire, et la vipère
S'y glisse et vient vous y baiser.

Là vous pouvez, dragons qui rampez sous les presses,
Vous vautrer dans la fange où vous jettent vos goûts.
Le sort qui dans vos cœurs mit toutes les bassesses
Doit faire en vos taudis passer tous les égouts.

Bateleurs de l'autel, voilà quels sont vos rôles.
Et quand un galant homme à de tels compagnons
Fait cet immense honneur de leur dire : Mes drôles,
Je suis votre homme; dégaînons!

— Un duel! nous! des chrétiens! jamais! — Et ces crapules
Font des signes de croix et jurent par les saints.
Lâches gueux, leur terreur se déguise en scrupules,
Et ces empoisonneurs ont peur d'être assassins.

Bien, écoutez : la trique est là, fraîche coupée.
On vous fera cogner le pavé du menton;
Car sachez-le, coquins, on n'esquive l'épée
Que pour rencontrer le bâton.

Vous conquîtes la Seine et le Rhin et le Tage.
L'esprit humain rogné subit votre compas.
Sur les publicains juifs vous avez l'avantage,
Maudits! Judas est mort, Tartuffe ne meurt pas.

Iago n'est qu'un fat près de votre Basile.
La bible en vos greniers pourrit mangée aux vers.
Le jour où le mensonge aurait besoin d'asile,
Vos cœurs sont là, tout grands ouverts.

Vous insultez le juste abreuvé d'amertumes.
Tous les vices, quittant veste, cape et manteau,
Vont se masquer chez vous et trouvent des costumes.
On entre Lacenaire, on sort Contrafatto.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les âmes sont pour vous des bourses et des banques.
Quiconque vous accueille a d'affreux repentirs.
Vous vous faites chasser, et par vos saltimbanques
Vous parodiez les martyrs.

L'église du bon Dieu n'est que votre buvette.
Vous offrez l'alliance à tous les inhumains.
On trouvera du sang au fond de la cuvette
Si jamais, par hasard, vous vous lavez les mains.

Vous seriez des bourreaux si vous n'étiez des cuistres.
Pour vous le glaive est saint et le supplice est beau.
O monstres! vous chantez dans vos hymnes sinistres
Le bûcher, votre seul flambeau!

Depuis dix-huit cents ans Jésus, le doux pontife,
Veut sortir du tombeau qui lentement se rompt,
Mais vous faites effort, ô valets de Caïphe,
Pour faire retomber la pierre sur son front!

O cafards! votre échine appelle l'étrivière.
Le sort juste et railleur fait chasser Loyola
De France par le fouet d'un pape, et de Bavière
Par la cravache de Lola.

Allez, continuez, tournez la manivelle
De votre impur journal, vils grimauds dépravés;
Avec vos ongles noirs grattez votre cervelle;
Calomniez, hurlez, mordez, mentez, vivez!

Dieu prédestine aux dents des chevreaux les brins d'herbes,
La mer aux coups de vent, les donjons aux boulets,
Aux rayons du soleil les parthénons superbes,
Vos faces aux larges soufflets.

Sus donc! cherchez les trous, les recoins, les cavernes!
Cachez-vous, plats vendeurs d'un fade orviétan,
Pitres dévots, marchands d'infâmes balivernes,
Vierges comme l'eunuque, anges comme Satan!

O saints du ciel! est-il, sous l'œil de Dieu qui règne,
Charlatans plus hideux et d'un plus lâche esprit,
Que ceux qui, sans frémir, accrochent leur enseigne
Aux clous saignants de Jésus-Christ!

Septembre 1850.

V

QUELQU'UN.

Donc un homme a vécu qui s'appelait Varron,
Un autre Paul-Emile, un autre Cicéron;
Ces hommes ont été grands, puissants, populaires,
Ont marché, précédés des faisceaux consulaires,
Ont été généraux, magistrats, orateurs;
Ces hommes ont parlé devant les sénateurs;
Ils ont vu, dans la poudre et le bruit des armées,
Frissonnantes, passer les aigles enflammées;
La foule les suivait et leur battait des mains;
Ils sont morts; on a fait à ces fameux romains
Des tombeaux dans le marbre, et d'autres dans l'histoire;
Leurs bustes, aujourd'hui, graves comme la gloire,
Dans l'ombre des palais ouvrant leurs vagues yeux,
Rêvent autour de nous, témoins mystérieux;
Ce qui n'empêche pas, nous, gens des autres âges,
Que, lorsque nous parlons de ces grands personnages,
Nous ne disions : tel jour Varron fut un butor,
Paul-Émile a mal fait, Cicéron eut grand tort,
Et lorsque nous traitons ainsi ces morts illustres,
Tu prétends, toi, maraud, goujat parmi les rustres,
Que je parle de toi qui lasses le dédain,
Sans dire hautement : cet homme est un gredin!
Tu veux que nous prenions des gants et des mitaines
Avec toi, qu'eût chassé Sparte aussi bien qu'Athènes!
Force gens t'ont connu jadis quand tu courais
Les brelans, les enfers, les trous, les cabarets,
Quand on voyait, le soir, tantôt dans l'ombre obscure,
Tantôt devant la porte entr'ouverte et peu sûre
D'un antre d'où sortait une rouge clarté,
Ton chef branlant couvert d'un feutre cahoté.
Tu t'es fait broder d'or par l'empereur bohème.

Ta vie est une farce et se guinde en poëme.
Et que m'importe à moi, penseur, juge, ouvrier,
Que décembre, étranglant dans ses poings février,
T'installe en un palais, toi qui souillais un bouge!
Allez aux tapis francs de Vanvre et de Montrouge,
Courez aux galetas, aux caves, aux taudis,
Les échos vous diront partout ce que je dis :
— Ce drôle était voleur avant d'être ministre! —
Ah! tu veux qu'on t'épargne, imbécile sinistre!
Ah! te voilà content, satisfait, souriant!
Sois tranquille. J'irai par la ville criant :
Citoyens! voyez-vous ce jésuite aux yeux jaunes?
Jadis, c'était Brutus. Il haïssait les trônes,
Il les aime aujourd'hui. Tous métiers lui sont bons;
Il est pour le succès. Donc, à bas les Bourbons,
Mais vive l'empereur! à bas tribune et charte!
Il déteste Chambord, mais il sert Bonaparte.
On l'a fait sénateur, ce qui le rend fougueux.
Si les choses étaient à leur place, ce gueux
Qui n'a pas, nous dit-il en déclamant son rôle,
Les fleurs de lys au cœur, les aurait sur l'épaule!

10 décembre. Jersey.

VI

ECRIT LE 17 JUILLET 1851

EN DESCENDANT DE LA TRIBUNE.

Ces hommes qui mourront, foule abjecte et grossière,
Sont de la boue avant d'être de la poussière.
Oui, certe, ils passeront et mourront. Aujourd'hui
Leur vue à l'honnête homme inspire un mâle ennui.
Envieux, consumés de rages puériles,
D'autant plus furieux qu'ils se sentent stériles,
Ils mordent les talons de qui marche en avant.
Ils sont humiliés d'aboyer, ne pouvant
Jusqu'au rugissement hausser leur petitesse.
Ils courent, c'est à qui gagnera de vitesse,
La proie est là! — hurlant et jappant à la fois,
Lancés dans le sénat ainsi que dans un bois,
Tous confondus, traitant, magistrat, soldat, prêtre,
Meute autour du lion, chenil aux pieds du maître,
Ils sont à qui les veut, du premier au dernier,
Aujourd'hui Bonaparte et demain Changarnier!
Ils couvrent de leur bave honneur, droit, république,
La charte populaire et l'œuvre évangélique,
Le progrès, ferme espoir des peuples désolés;
Ils sont odieux. — Bien. Continuez, allez!
Quand l'austère penseur qui, loin des multitudes,
Rêvait hier encore au fond des solitudes,
Apparaissant soudain dans sa tranquillité,
Vient au milieu de vous dire la vérité,
Défendre les vaincus, rassurer la patrie,
Éclatez! répandez cris, injures, furie,

Ruez-vous sur son nom comme sur un butin!
Vous n'obtiendrez de lui qu'un sourire hautain,
Et pas même un regard! -- Car cette âme sereine,
Méprisant votre estime, estime votre haine.

VII

UN AUTRE.

Ce Zoïle cagot naquit d'une Javotte.
Le diable, — ce jour-là Dieu permit qu'il créât, —
D'un peu de Ravaillac et d'un peu de Nonotte
Composa ce gredin béat.

Tout jeune, il contemplait, sans gîte et sans valise,
Les sous-diacres coiffés d'un feutre en lampion;
Vidocq le rencontra priant dans une église,
Et, l'ayant vu loucher, en fit un espion.

Alors ce va-nu-pieds songea dans sa mansarde,
Et se voyant sans cœur, sans style, sans esprit,
Imagina de mettre une feuille poissarde
Au service de Jésus-Christ.

Armé d'un goupillon, il entra dans la lice
Contre les jacobins, le siècle et le péché.
Il se donna le luxe, étant de la police,
D'être jésuite et saint par-dessus le marché.

Pour mille francs par mois livrant l'eucharistie,
Plus vil que les voleurs et que les assassins,
Il fut riche. Il portait un flair de sacristie
Dans le bouge des argousins.

Il prospère! — Il insulte, il prêche, il fait la roue;
S'il n'était pas saint homme, il eût été sapeur;
Comme s'il s'y lavait, il piaffe en pleine boue,
Et, voyant qu'on se sauve, il dit : comme ils ont peur!

Regardez, le voilà! — Son journal frénétique
Plaît aux dévots et semble écrit par des bandits.

Il fait des fausses clefs dans l'arrière-boutique
Pour la porte du paradis.

Des miracles du jour il colle les affiches.
Il rédige l'absurde en articles de foi.
Pharisien hideux, il trinque avec les riches
Et dit au pauvre : ami, viens jeûner avec moi.

Il ripaille à huis clos, en public il sermonne,
Chante landerirette après alleluia,
Dit un pater, et prend le menton de Simone... —
Que j'en ai vu, de ces saints-là!

Qui vous expectoraient des psaumes après boire,
Vendaient, d'un air contrit, leur pieux bric-à-brac,
Et qui passaient, selon qu'ils changeaient d'auditoire,
Des strophes de Piron aux quatrains de Pibrac!

C'est ainsi qu'outrageant gloires, vertus, génies,
Charmant par tant d'horreurs quelques niais fougueux,
Il vit tranquillement dans les ignominies,
Simple jésuite et triple gueux.

Septembre 1850.

VIII

DÉJA NOMMÉ.

Malgré moi je reviens, et mes vers s'y résignent,
A cet homme qui fut si misérable, hélas!
Et dont Mathieu Molé, chez les morts qui s'indignent,
Parle à Boissy d'Anglas.

O loi sainte! Justice! où tout pouvoir s'étaie,
Gardienne de tout droit et de tout ordre humain!
Cet homme qui, vingt ans, pour recevoir sa paie,
T'avait tendu la main,

Quand il te vit sanglante et livrée à l'infâme,
Levant tes bras, meurtrie aux talons des soldats,
Tourna la tête et dit : Qu'est-ce que cette femme?
Je ne la connais pas!

Les vieux partis avaient mis au fauteuil ce juste!
Ayant besoin d'un homme, on prit un mannequin.
Il eût fallu Caton sur cette chaise auguste;
On y jucha Pasquin.

Opprobre! il dégradait à plaisir l'assemblée;
Souple, insolent, semblable aux valets familiers,
Ses gros lazzis marchaient sur l'éloquence ailée
Avec leurs gros souliers.

Quand on ne croit à rien on est prêt à tout faire.
Il eût reçu Cromwell ou Monk dans Temple-Bar.
Suprême abjection! riant avec Voltaire,
Votant pour Escobar!

Ne sachant que lécher à droite et mordre à gauche,
Aidant, à son insu, le crime; vil pantin,

Il entr'ouvrait la porte aux sbires en débauche
Qui vinrent un matin.

Si l'on avait voulu, pour sauver du déluge,
Certes, son traitement, sa place, son trésor,
Et sa loque d'hermine et son bonnet de juge
Au triple galon d'or,

Il eût été complice, il eût rempli sa tâche;
Mais les chefs sur son nom passèrent le charbon;
Ils n'ont pas daigné faire un traître avec ce lâche;
Ils ont dit : à quoi bon?

Sous ce règne où l'on vend de la fange au pied cube,
Du moins cet homme a-t-il à jamais disparu,
Rustre exploiteur des rois, courtisan du Danube,
Hideux flatteur bourru!

Il s'offrit aux brigands après la loi tuée;
Et pour qu'il lâchât prise, aux yeux de tout Paris,
Il fallut qu'on lui dît : Vieille prostituée,
Vois donc tes cheveux gris!

Aujourd'hui méprisé, même de cette clique,
On voit pendre la honte à son nom infamant,
Et le dernier lambeau de la pudeur publique
A son dernier serment.

Si par hasard, la nuit, dans les carrefours mornes,
Fouillant du croc l'ordure où dort plus d'un secret,
Un chiffonnier trouvait cette âme au coin des bornes,
Il la dédaignerait!

25 décembre.

IX

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent; ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour.
C'est le prophète saint prosterné devant l'arche,
C'est le travailleur, pâtre, ouvrier, patriarche,
Ceux dont le cœur est bon, ceux dont les jours sont pleins.
Ceux-là vivent, Seigneur! les autres, je les plains.
Car de son vague ennui le néant les enivre,
Car le plus lourd fardeau, c'est d'exister sans vivre.
Inutiles, épars, ils traînent ici-bas
Le sombre accablement d'être en ne pensant pas.
Ils s'appellent *vulgus, plebs,* la tourbe, la foule.
Ils sont ce qui murmure, applaudit, siffle, coule,
Bat des mains, foule aux pieds, bâille, dit oui, dit non,
N'a jamais de figure et n'a jamais de nom;
Troupeau qui va, revient, juge, absout, délibère,
Détruit, prêt à Marat comme prêt à Tibère,
Foule triste, joyeuse, habits dorés, bras nus,
Pêle-mêle, et poussée aux gouffres inconnus.
Ils sont les passants froids sans but, sans nœud, sans âge;
Le bas du genre humain qui s'écroule en nuage;
Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne compte pas,
Ceux qui perdent les mots, les volontés, les pas.
L'ombre obscure autour d'eux se prolonge et recule;
Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule,
Car, jetant au hasard les cris, les voix, le bruit,
Ils errent près du bord sinistre de la nuit.

Quoi! ne point aimer! suivre une morne carrière

Sans un songe en avant, sans un deuil en arrière,
Quoi! marcher devant soi sans savoir où l'on va,
Rire de Jupiter sans croire à Jéhova,
Regarder sans respect l'astre, la fleur, la femme,
Toujours vouloir le corps, ne jamais chercher l'âme,
Pour de vains résultats faire de vains efforts,
N'attendre rien d'en haut! ciel! oublier les morts!
Oh non, je ne suis point de ceux-là! grands, prospères,
Fiers, puissants, ou cachés dans d'immondes repaires,
Je les fuis, et je crains leurs sentiers détestés;
Et j'aimerais mieux être, ô fourmis des cités,
Tourbe, foule, hommes faux, cœurs morts, races déchues,
Un arbre dans les bois qu'une âme en vos cohues!

31 décembre 1848. Minuit.

X

AUBE.

Un immense frisson émeut la plaine obscure.
C'est l'heure où Pythagore, Hésiode, Épicure,
Songeaient; c'est l'heure où, las d'avoir, toute la nuit,
Contemplé l'azur sombre et l'étoile qui luit,
Pleins d'horreur, s'endormaient les pâtres de Chaldée.
Là-bas, la chute d'eau, de mille plis ridée,
Brille, comme dans l'ombre un manteau de satin;
Sur l'horizon lugubre apparaît le matin,
Face rose qui rit avec des dents de perles;
Le bœuf rêve et mugit, les bouvreuils et les merles
Et les geais querelleurs sifflent, et dans les bois
On entend s'éveiller confusément les voix;
Les moutons hors de l'ombre, à travers les bourrées,
Font bondir au soleil leurs toisons éclairées;
Et la jeune dormeuse, entr'ouvrant son œil noir,
Fraîche, et ses coudes blancs sortis hors du peignoir,
Cherche de son pied nu sa pantoufle chinoise.

Louange à Dieu! toujours, après la nuit sournoise,
Agitant sur les monts la rose et le genêt,
La nature superbe et tranquille renaît;
L'aube éveille le nid à l'heure accoutumée,
Le chaume dresse au vent sa plume de fumée,
Le rayon, flèche d'or, perce l'âpre forêt;
Et plutôt qu'arrêter le soleil, on ferait
Sensibles à l'honneur et pour le bien fougueuses
Les âmes de Baroche et de Troplong, ces gueuses!

28 avril. Jersey.

XI

Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
L'éloquent Manuel de vos mains auvergnates,
Comme l'océan bout quand tressaille l'Etna,
Le peuple tout entier s'émut et frissonna;
On vit, sombre lueur, poindre mil huit cent trente;
L'antique royauté, fière et récalcitrante,
Chancela sur son trône, et dans ce noir moment
On sentit commencer ce vaste écroulement;
Et ces rois, qu'on punit d'oser toucher un homme,
Étaient grands, et mêlés à notre histoire en somme,
Ils avaient derrière eux des siècles éblouis,
Henri quatre et Coutras, Damiette et saint-Louis.
Aujourd'hui, dans Paris, un prince de la pègre,
Un pied plat, copiant Faustin, singe d'un nègre,
Plus faux qu'Ali pacha, plus cruel que Rosas,
Fourre en prison la loi, met la gloire à Mazas,
Chasse l'honneur, le droit, les probités punies,
Orateurs, généraux, représentants, génies,
Les meilleurs serviteurs du siècle et de l'état,
Et c'est tout! et le peuple, après cet attentat,
Souffleté mille fois sur ces faces illustres,
Va voir de l'Élysée étinceler les lustres,
Ne sent rien sur sa joue, et contemple César!
Lui, souverain, il suit en esclave le char!
Il regarde danser dans le Louvre les maîtres,
Ces immondes faisant vis-à-vis à ces traîtres,
La fraude en grand habit, le meurtre en apparat,
Et le ventre Berger près du ventre Murat!
On dit : — vivons! adieu grandeur, gloire, espérance! —
Comme si, dans ce monde, un peuple appelé France,
Alors qu'il n'est plus libre, était encor vivant!
On boit, on mange, on dort, on achète et l'on vend,

Et l'on vote, en riant des doubles fonds de l'urne;
Et pendant ce temps-là, ce gredin taciturne,
Ce chacal à sang froid, ce corse hollandais,
Étale, front d'airain, son crime sous le dais,
Gorge d'or et de vin sa bande scélérate,
S'accoude sur la nappe, et cuvant, noir pirate,
Son guet-apens français, son guet-apens romain,
Mâche son cure-dents taché de sang humain!

20 mai. Jersey.

XII

A QUATRE PRISONNIERS[1].

(APRÈS LEUR CONDAMNATION.)

Mes fils, soyez contents; l'honneur est où vous êtes.
Et vous, mes deux amis, la gloire, ô fiers poëtes,
Couronne votre nom par l'affront désigné;
Offrez aux juges vils, groupe abject et stupide,
Toi, ta douceur intrépide,
Toi, ton sourire indigné.

Dans cette salle, où Dieu voit la laideur des âmes,
Devant ces froids jurés, choisis pour être infâmes,
Ces douze hommes, muets, de leur honte chargés,
O justice, j'ai cru, justice auguste et sombre,
Voir autour de toi dans l'ombre
Douze sépulcres rangés.

Ils vous ont condamnés, que l'avenir les juge!
Toi, pour avoir crié : la France est le refuge
Des vaincus, des proscrits! — Je t'approuve, mon fils!
Toi, pour avoir, devant la hache qui s'obstine,
Insulté la guillotine,
Et vengé le crucifix!

Les temps sont durs; c'est bien. Le martyre console.
J'admire, ô Vérité, plus que toute auréole,
Plus que le nimbe ardent des saints en oraison,
Plus que les trônes d'or devant qui tout s'efface,
L'ombre que font sur ta face
Les barreaux d'une prison!

[1] Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Charles Hugo, François-Victor Hugo, rédacteurs de *l'Évènement*. [*Note de Victor Hugo.*]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Quoi que le méchant fasse en sa bassesse noire,
L'outrage injuste et vil là-haut se change en gloire.
Quand Jésus commençait sa longue passion,
Le crachat qu'un bourreau lança sur son front blême
Fit au ciel à l'instant même
Une constellation!

Conciergerie, Paris. Novembre 1851.

XIII

ON LOGE A LA NUIT.

Aventurier conduit par le louche destin,
Pour y passer la nuit, jusqu'à demain matin,
Entre à l'auberge Louvre avec ta rosse Empire.

Molière te regarde et fait signe à Shakspeare;
L'un te prend pour Scapin, l'autre pour Richard trois.
Entre en jurant, et fais le signe de la croix.
L'antique hôtellerie est toute illuminée.
L'enseigne, par le temps salie et charbonnée,
Sur le vieux fleuve Seine, à deux pas du Pont-Neuf,
Crie et grince au balcon rouillé de Charles neuf;
On y déchiffre encor ces quelques lettres : — Sacre; —
Texte obscur et tronqué, reste du mot Massacre.

Un fourmillement sombre emplit ce noir logis.

Parmi les chants d'ivresse et les refrains mugis,
On rit, on boit, on mange, et le vin sort des outres.
Toute une boucherie est accrochée aux poutres.
Ces êtres triomphants ont fait quelque bon coup.
L'un crie : assommons tout! et l'autre : empochons tout!
L'autre agite une torche aux clartés aveuglantes.
Par places sur les murs on voit des mains sanglantes.
Les mets fument; la braise aux fourneaux empourprés
Flamboie; on voit aller et venir affairés,
Des taches à leurs mains, des taches à leurs chausses,
Les Rianceys marmitons, les Nisards gâte-sauces;
Et, — derrière la table où sont assis Fortoul,
Persil, Piétri, Carlier, Chapuys le capitoul,
Ducos et Magne au meurtre ajoutant leur paraphe,
Forey dont à Bondy l'on change l'orthographe,

Rouher et Radetzky, Haynau près de Drouyn, —
Le porc Sénat fouillant l'ordure du grouin.
Ces gueux ont commis plus de crimes qu'un évêque
N'en bénirait. Explore, analyse, dissèque,
Dans leur âme où de Dieu le germe est étouffé,
Tu ne trouveras rien. — Sus donc, entre coiffé
Comme Napoléon, botté comme Macaire.
Le général Bertrand te précède; tonnerre
De bravos. Cris de joie aux hurlements mêlés.
Les spectres qui gisaient dans l'ombre échevelés
Te regardent entrer et rouvrent leurs yeux mornes;
Autour de toi s'émeut l'essaim des maritornes,
A beaucoup de jargon mêlant un peu d'argot;
La marquise Toinon, la duchesse Margot,
Houris au cœur de verre, aux regards d'escarboucles.
Maître, es-tu la régence? on poudrera ses boucles;
Es-tu le directoire? on mettra des madras.
Fais, ô bel étranger, tout ce que tu voudras.
Ton nom est million, entre! — Autour de ces belles
Colombes de l'orgie, ayant toutes des ailes,
Folâtrent Suin, Mongis, Turgot et d'Aguesseau,
Et Saint-Arnaud qui vole autrement que l'oiseau.
Aux trois quarts gris déjà, Reibell le trabucaire
Prend Fould pour un curé dont Sibour est vicaire.

Regarde, tout est prêt pour te fêter, bandit.

L'immense cheminée au centre resplendit.
Ton aigle, une chouette, en blasonne le plâtre.
Le bœuf Peuple rôtit tout entier devant l'âtre;
La lèchefrite chante en recevant le sang;
A côté sont assis, souriant et causant,
Magnan qui l'a tué, Troplong qui le fait cuire.
On entend cette chair pétiller et bruire,
Et sur son tablier de cuir, joyeux et las,
Le boucher Carrelet fourbit son coutelas.
La marmite budget pend à la crémaillère.

Viens, toi qu'aiment les juifs et que l'église éclaire,
Espoir des fils d'Ignace et des fils d'Abraham,
Qui t'en vas vers Toulon et qui t'en viens de Ham,
Viens, la journée est faite et c'est l'heure de paître.
Prends devant ce bon feu ce bon fauteuil, ô maître.
Tout ici te vénère et te proclame roi;
Viens; rayonne, assieds-toi, chauffe-toi, sèche-toi,
Sois bon prince, ô brigand! ô fils de la créole,
Dépouille ta grandeur, quitte ton auréole;
Ce qu'on appelle ainsi dans ce nid de félons,
C'est la boue et le sang collés à tes talons,
C'est la fange rouillant ton éperon sordide.
Les héros, les penseurs portent, groupe splendide,
Leur immortalité sur leur radieux front;
Toi, tu traînes ta gloire à tes pieds. Entre donc,
Ote ta renommée avec un tire-bottes.
Vois, les grands hommes nains et les gloires nabotes
T'entourent en chantant, ô Tom-Pouce Attila!
Ce bœuf rôtit pour toi; Maupas, ton nègre, est là;
Et, jappant dans sa niche au coin du feu, Baroche
Vient te lécher les pieds tout en tournant la broche.

Pendant que dans l'auberge ils trinquent à grand bruit,
Dehors, par un chemin qui se perd dans la nuit,
Hâtant son lourd cheval dont le pas se rapproche,
Muet, pensif, avec des ordres dans sa poche,
Sous ce ciel noir qui doit redevenir ciel bleu,
Arrive l'avenir, le gendarme de Dieu.

1er février.

LIVRE CINQUIEME.

L'AUTORITÉ EST SACRÉE.

I

LE SACRE.

SUR L'AIR DE MALBROUCK.

Dans l'affreux cimetière,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Dans l'affreux cimetière
Frémit le nénuphar.

Castaing lève sa pierre,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Castaing lève sa pierre
Dans l'herbe de Clamar,

Et crie et vocifère,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Et crie et vocifère :
— Je veux être césar!

Cartouche en son suaire,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Cartouche en son suaire
S'écrie ensanglanté :

— Je veux aller sur terre,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!

Je veux aller sur terre
Pour être majesté!

Mingrat monte à sa chaire,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Mingrat monte à sa chaire,
Et dit, sonnant le glas :

— Je veux, dans l'ombre où j'erre,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Je veux, dans l'ombre où j'erre
Avec mon coutelas,

Être appelé : mon frère,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Être appelé : mon frère,
Par le czar Nicolas!

Poulmann, dans l'ossuaire,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Poulmann dans l'ossuaire
S'éveillant en fureur,

Dit à Mandrin : — Compère,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Dit à Mandrin : — Compère,
Je veux être empereur!

— Je veux, dit Lacenaire,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Je veux, dit Lacenaire,
Être empereur et roi!

Et Soufflard déblatère,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Et Soufflard déblatère,
Hurlant comme un beffroi :

— Au lieu de cette bière,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Au lieu de cette bière,
Je veux le Louvre, moi!

Ainsi, dans leur poussière,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Ainsi, dans leur poussière,
Parlent les chenapans.

— Çà, dit Robert Macaire,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
— Çà, dit Robert Macaire,
Pourquoi ces cris de paons?

Pourquoi cette colère?
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Pourquoi cette colère?
Ne sommes-nous pas rois?

Regardez, le saint-père,
Paris tremble, ô douleur, ô misère!
Regardez, le saint-père,
Portant sa grande croix,

Nous sacre tous ensemble,
O misère, ô douleur, Paris tremble!
Nous sacre tous ensemble
Dans Napoléon trois!

17 janvier.

II

CHANSON.

Un jour, Dieu sur sa table
Jouait avec le diable
Du genre humain haï.
Chacun tenait sa carte;
L'un jouait Bonaparte,
Et l'autre Mastaï.

Un pauvre abbé bien mince!
Un méchant petit prince,
Polisson hasardeux!
Quel enjeu pitoyable!
Dieu fit tant que le diable
Les gagna tous les deux.

« Prends! cria Dieu le père,
Tu ne sauras qu'en faire! »
Le diable dit : « Erreur! »
Et, ricanant sous cape,
Il fit de l'un un pape,
De l'autre un empereur.

1er mars 1853 Jersey.

III

LE MANTEAU IMPÉRIAL.

Oh! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau!

Ruez-vous sur l'homme, guerrières!
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme!
Dites-lui : «Pour qui nous prends-tu?

«Maudit! nous sommes les abeilles!
Des chalets ombragés de treilles
Notre ruche orne le fronton;
Nous volons, dans l'azur écloses,
Sur la bouche ouverte des roses
Et sur les lèvres de Platon.

«Ce qui sort de la fange y rentre.
Va trouver Tibère en son antre,
Et Charles neuf sur son balcon.

Va! sur ta pourpre il faut qu'on mette,
Non les abeilles de l'Hymette,
Mais l'essaim noir de Montfaucon!»

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur!

IV

TOUT S'EN VA.

LA RAISON.

Moi, je me sauve.

LE DROIT.

Adieu! je m'en vais.

L'HONNEUR.

Je m'exile.

ALCESTE.

Je vais chez les hurons leur demander asile.

LA CHANSON.

J'émigre. Je ne puis souffler mot, s'il vous plaît,
Dire un refrain sans être empoignée au collet
Par les sergents de ville, affreux drôles livides.

UNE PLUME.

Personne n'écrit plus; les encriers sont vides.
On dirait d'un pays mogol, russe ou persan.
Nous n'avons plus ici que faire; allons-nous-en,
Mes sœurs, je quitte l'homme et je retourne aux oies.

LA PITIÉ.

Je pars. Vainqueurs sanglants, je vous laisse à vos joies.
Je vole vers Cayenne où j'entends de grands cris.

LA MARSEILLAISE.

J'ouvre mon aile, et vais rejoindre les proscrits.

LA POÉSIE.

Oh! je pars avec toi, pitié, puisque tu saignes!

L'AIGLE.

Quel est ce perroquet qu'on met sur vos enseignes,
Français? de quel égout sort cette bête-là?
Aigle selon Cartouche et selon Loyola,
Il a du sang au bec, français; mais c'est le vôtre.
Je regagne les monts. Je ne vais qu'avec l'autre.
Les rois à ce félon peuvent dire : merci;
Moi, je ne connais pas ce Bonaparte-ci!
Sénateurs! courtisans! je rentre aux solitudes!
Vivez dans le cloaque et dans les turpitudes,
Soyez vils, vautrez-vous sous les cieux rayonnants!

LA FOUDRE.

Je remonte avec l'aigle aux nuages tonnants.
L'heure ne peut tarder. Je vais attendre un ordre.

UNE LIME.

Puisqu'il n'est plus permis qu'aux vipères de mordre,
Je pars, je vais couper les fers dans les pontons.

LES CHIENS.

Nous sommes remplacés par les préfets; partons.

LA CONCORDE.

Je m'éloigne. La haine est dans les cœurs sinistres.

LA PENSÉE.

On n'échappe aux fripons que pour choir dans les cuistres.
Il semble que tout meure et que de grands ciseaux
Vont jusque dans les cieux couper l'aile aux oiseaux.
Toute clarté s'éteint sous cet homme funeste.
O France! je m'enfuis et je pleure.

LE MÉPRIS.

Je reste.

24 novembre. Jersey.

V

O drapeau de Wagram! ô pays de Voltaire!
Puissance, liberté, vieil honneur militaire,
Principes, droits, pensée, ils font en ce moment
De toute cette gloire un vaste abaissement.
Toute leur confiance est dans leur petitesse.
Ils disent, se sentant d'une chétive espèce :
— Bah! nous ne pesons rien! régnons. — Les nobles cœurs!
Ils ne savent donc pas, ces pauvres nains vainqueurs,
Sautés sur le pavois du fond d'une caverne,
Que lorsque c'est un peuple illustre qu'on gouverne,
Un peuple en qui l'honneur résonne et retentit,
On est d'autant plus lourd que l'on est plus petit!
Est-ce qu'ils vont changer, est-ce là notre compte?
Ce pays de lumière en un pays de honte?
Il est dur de penser, c'est un souci profond,
Qu'ils froissent dans les cœurs, sans savoir ce qu'ils font,
Les instincts les plus fiers et les plus vénérables.
Ah! ces hommes maudits, ces hommes misérables
Éveilleront enfin quelque rébellion
A force de courber la tête du lion!
La bête est étendue à terre, et fatiguée;
Elle sommeille, au fond de l'ombre reléguée;
Le mufle fauve et roux ne bouge pas, d'accord;
C'est vrai, la patte énorme et monstrueuse dort;
Mais on l'excite assez pour que la griffe sorte.
J'estime qu'ils ont tort de jouer de la sorte.

Novembre. Jersey.

VI

On est Tibère, on est Judas, on est Dracon;
Et l'on a Lambessa, n'ayant plus Montfaucon.
On forge pour le peuple une chaîne; on enferme,
On exile, on proscrit le penseur libre et ferme;
Tout succombe. On comprime élans, espoirs, regrets,
La liberté, le droit, l'avenir, le progrès,
Comme faisait Séjan, comme fit Louis onze,
Avec des lois de fer et des juges de bronze.
Puis, — c'est bien, — on s'endort, et le maître joyeux
Dit : l'homme n'a plus d'âme et le ciel n'a plus d'yeux.
O rêve des tyrans! l'heure fuit, le temps marche,
Le grain croît dans la terre et l'eau coule sous l'arche.
Un jour vient où ces lois de silence et de mort
Se rompant tout à coup, comme, sous un effort,
Se rouvrent à grand bruit des portes mal fermées,
Emplissent la cité de torches enflammées.

17 janvier 1853.

VII

LES GRANDS CORPS DE L'ÉTAT.

Ces hommes passeront comme un ver sur le sable.
Qu'est-ce que tu ferais de leur sang méprisable?
Le dégoût rend clément.
Retenons la colère âpre, ardente, électrique.
Peuple, si tu m'en crois, tu prendras une trique
Au jour du châtiment.

O de Soulouque-deux burlesque cantonade!
O ducs de Trou-Bonbon, marquis de Cassonade,
Souteneurs du larron,
Vous dont la poésie, ou sublime ou mordante,
Ne sait que faire, gueux, trop grotesques pour Dante,
Trop sanglants pour Scarron,

O jongleurs, noirs par l'âme et par la servitude,
Vous vous imaginez un lendemain trop rude,
Vous êtes trop tremblants,
Vous croyez qu'on en veut, dans l'exil où nous sommes,
A cette peau qui fait qu'on vous prend pour des hommes;
Calmez-vous, nègres blancs!

Cambyse, j'en conviens, eût eu ce cœur de roche
De faire asseoir Troplong sur la peau de Baroche;
Au bout d'un temps peu long,
Il eût crié : Cet autre est pire. Qu'on l'étrangle!
Et, j'en conviens encore, eût fait asseoir Delangle
Sur la peau de Troplong.

Cambyse était stupide et digne d'être auguste;
Comme s'il suffisait pour qu'un être soit juste,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sans vices, sans orgueil,
Pour qu'il ne soit pas traître à la loi, ni transfuge,
Que d'une peau de tigre ou d'une peau de juge
On lui fasse un fauteuil!

Toi, peuple, tu diras : — Ces hommes se ressemblent.
Voyons les mains. — Et tous trembleront comme tremblent
Les loups pris aux filets.
— Bon. Les uns ont du sang, qu'au bagne on les écroue,
A la chaîne! Mais ceux qui n'ont que de la boue,
Tu leur diras : — Valets!

La loi râlait, ayant en vain crié : main-forte!
Vous avez partagé les habits de la morte.
Par César achetés,
De tous nos droits livrés vous avez fait des ventes;
Toutes ses trahisons ont trouvé pour servantes
Toutes vos lâchetés!

Allez, fuyez, vivez! pourvu que, mauvais prêtre,
Mauvais juge, on vous voie en vos trous disparaître,
Rampant sur vos genoux,
Et qu'il ne reste rien, sous les cieux que Dieu dore,
Sous le splendide azur où se lève l'aurore,
Rien de pareil à vous!

Vivez, si vous pouvez! l'opprobre est votre asile.
Vous aurez à jamais, toi, cardinal Basile,
Toi, sénateur Crispin,
De quoi boire et manger dans vos fuites lointaines,
Si le mépris se boit comme l'eau des fontaines,
Si la honte est du pain! —

Peuple, alors nous prendrons au collet tous ces drôles,
Et tu les jetteras dehors par les épaules
A grands coups de bâton;
Et dans le Luxembourg, blancs sous les branches d'arbre,

Vous nous approuverez de vos têtes de marbre,
O Lycurgue, ô Caton!

Citoyens! le néant pour ces laquais se rouvre;
Qu'importe, ô citoyens! l'abjection les couvre
De son manteau de plomb.
Qu'importe que, le soir, un passant solitaire,
Voyant un récureur d'égouts sortir de terre,
Dise : Tiens! c'est Troplong!

Qu'importe que Rouher sur le Pont-Neuf se carre,
Que Baroche et Delangle, en quittant leur simarre,
Prennent des tabliers,
Qu'ils s'offrent pour trois sous, oubliés quoique infâmes,
Et qu'ils aillent, après avoir sali leurs âmes,
Nettoyer vos souliers!

23 novembre. Jersey.

VIII

Le Progrès calme et fort, et toujours innocent,
Ne sait pas ce que c'est que de verser le sang.
Il règne, conquérant désarmé; quoi qu'on fasse,
De la hache et du glaive il détourne sa face,
Car le doigt éternel écrit dans le ciel bleu
Que la terre est à l'homme et que l'homme est à Dieu;
Car la force invincible est la force impalpable. —
Peuple, jamais de sang! — Vertueux ou coupable,
Le sang qu'on a versé monte des mains au front.
Quand sur une mémoire, indélébile affront,
Il jaillit, plus d'espoir; cette fatale goutte
Finit par la couvrir et la dévorer toute;
Il n'est pas dans l'histoire une tache de sang
Qui sur les noirs bourreaux n'aille s'élargissant.
Sachons-le bien, la honte est la meilleure tombe.
Le même homme sur qui son crime enfin retombe
Sort sanglant du sépulcre et fangeux du mépris.
Le bagne dédaigneux sur les coquins flétris
Se ferme, et tout est dit; l'obscur tombeau se rouvre.
Qu'on le fasse profond et muré, qu'on le couvre
D'une dalle de marbre et d'un plafond massif,
Quand vous avez fini, le fantôme pensif
Lève du front la pierre et lentement se dresse.
Mettez sur ce tombeau toute une forteresse,
Tout un mont de granit, impénétrable et sourd,
Le fantôme est plus fort que le granit n'est lourd.
Il soulève ce mont comme une feuille morte.
Le voici, regardez, il sort; il faut qu'il sorte,
Il faut qu'il aille et marche et traîne son linceul;
Il surgit devant vous dès que vous êtes seul;
Il dit : c'est moi; tout vent qui souffle vous l'apporte;
La nuit, vous l'entendez qui frappe à votre porte.

Les exterminateurs, avec ou sans le droit,
Je les hais, mais surtout je les plains. On les voit,
A travers l'âpre histoire où le vrai seul demeure,
Pour s'être délivrés de leurs rivaux d'une heure,
D'ennemis innocents, ou même criminels,
Fuir dans l'ombre entourés de spectres éternels.

25 mars 1853. Jersey.

IX

LE CHANT DE CEUX QUI S'EN VONT SUR MER.

AIR BRETON.

Adieu, patrie!
L'onde est en furie.
Adieu, patrie!
Azur!

Adieu, maison, treille au fruit mûr,
Adieu, les fleurs d'or du vieux mur!

Adieu, patrie!
Ciel, forêt, prairie!
Adieu, patrie,
Azur!

Adieu, patrie!
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur!

Adieu, fiancée au front pur,
Le ciel est noir, le vent est dur.

Adieu, patrie!
Lise, Anna, Marie!
Adieu, patrie,
Azur!

Adieu, patrie!
L'onde est en furie.
Adieu, patrie,
Azur!

Notre œil, que voile un deuil futur,
Va du flot sombre au sort obscur!

Adieu, patrie!
Pour toi mon cœur prie.
Adieu, patrie,
Azur!

Jersey. 31 juillet 1853.

X

A UN QUI VEUT SE DÉTACHER.

I

Maintenant il se dit : — L'empire est chancelant;
La victoire est peu sûre. —
Il cherche à s'en aller, furtif et reculant.
Reste dans la masure!

Tu dis : — Le plafond croule. Ils vont, si l'on me voit,
Empêcher que je sorte. —
N'osant rester ni fuir, tu regardes le toit,
Tu regardes la porte;

Tu mets timidement la main sur le verrou.
Reste en leurs rangs funèbres!
Reste! la loi qu'ils ont enfouie en un trou
Est là dans les ténèbres.

Reste! elle est là, le flanc percé de leur couteau,
Gisante, et sur sa bière
Ils ont mis une dalle. Un pan de ton manteau
Est pris sous cette pierre!

Pendant qu'à l'Élysée en fête et plein d'encens
On chante, on déblatère,
Qu'on oublie et qu'on rit, toi tu pâlis; tu sens
Ce spectre sous la terre!

Tu ne t'en iras pas! quoi! quitter leur maison
Et fuir leur destinée!

Quoi! tu voudrais trahir jusqu'à la trahison,
Elle-même indignée!

Quoi! tu veux renier ce larron au front bas
Qui t'admire et t'honore!
Quoi! Judas pour Jésus, tu veux pour Barabbas
Être Judas encore!

Quoi! n'as-tu pas tenu l'échelle à ces fripons,
En pleine connivence?
Le sac de ces voleurs ne fut-il pas, réponds,
Cousu par toi d'avance!

Les mensonges, la haine au dard froid et visqueux,
Habitent ce repaire;
Tu t'en vas! de quel droit? étant plus renard qu'eux,
Et plus qu'elle vipère!

II

Quand l'Italie en deuil dressa, du Tibre au Pô,
Son drapeau magnifique,
Quand ce grand peuple, après s'être couché troupeau,
Se leva république,

C'est toi, quand Rome aux fers jeta le cri d'espoir,
Toi qui brisas son aile,
Toi qui fis retomber l'affreux capuchon noir
Sur sa face éternelle!

C'est toi qui restauras Montrouge et Saint-Acheul,
Écoles dégradées,
Où l'on met à l'esprit frémissant un linceul,
Un bâillon aux idées.

C'est toi qui, pour progrès rêvant l'homme animal,
Livras l'enfant victime
Aux jésuites lascifs, sombres amants du mal,
En rut devant le crime!

O pauvres chers enfants qu'ont nourris de leur lait
Et qu'ont bercés nos femmes,
Ces blêmes oiseleurs ont pris dans leur filet
Toutes vos douces âmes!

Hélas! ce triste oiseau, sans plumes sur la chair,
Rongé de lèpre immonde,
Qui rampe et qui se meurt dans leur cage de fer,
C'est l'avenir du monde!

Si nous les laissons faire, on aura dans vingt ans,
Sous les cieux que Dieu dore,
Une France aux yeux ronds, aux regards clignotants,
Qui haïra l'aurore!

Ces noirs magiciens, ces jongleurs tortueux,
Dont la fraude est la règle,
Pour en faire sortir le hibou monstrueux,
Ont volé l'œuf de l'aigle!

III

Donc, comme les baskirs, sur Paris étouffé,
Et comme les croates,
Créateurs du néant, vous avez triomphé
Dans vos haines béates;

Et vous êtes joyeux, vous, constructeurs savants
Des préjugés sans nombre,

Qui, pareils à la nuit, versez sur les vivants
Des urnes pleines d'ombre!

Vous courez saluer le nain Napoléon;
Vous dansez dans l'orgie.
Ce grand siècle est souillé; c'était le Panthéon,
Et c'est la tabagie.

Et vous dites : c'est bien! vous sacrez parmi nous
César, au nom de Rome,
L'assassin qui, la nuit, se met à deux genoux
Sur le ventre d'un homme.

Ah! malheureux! louez César qui fait trembler,
Adorez son étoile;
Vous oubliez le Dieu vivant qui peut rouler
Les cieux comme une toile!

Encore un peu de temps, et ceci tombera;
Dieu vengera sa cause!
Les villes chanteront, le lieu désert sera
Joyeux comme une rose!

Encore un peu de temps, et vous ne serez plus,
Et je viens vous le dire.
Vous êtes les maudits, nous sommes les élus.
Regardez-nous sourire!

Je le sais, moi qui vis au bord du gouffre amer
Sur les rocs centenaires,
Moi qui passe mes jours à contempler la mer
Pleine de sourds tonnerres!

IV

Toi, leur chef, sois leur chef! c'est là ton châtiment.
Sois l'homme des discordes!
Ces fourbes ont saisi le genre humain dormant
Et l'ont lié de cordes.

Ah! tu voulus défaire, épouvantable affront!
Les âmes que Dieu crée?
Eh bien, frissonne et pleure, atteint toi-même au front
Par ton œuvre exécrée!

A mesure que vient l'ignorance, et l'oubli,
Et l'erreur qu'elle amène,
A mesure qu'aux cieux décroît, soleil pâli,
L'intelligence humaine,

Et que son jour s'éteint, laissant l'homme méchant
Et plus froid que les marbres,
Votre honte, ô maudits, grandit comme au couchant
Grandit l'ombre des arbres!

V

Oui, reste leur apôtre! oui, tu l'as mérité.
C'est là ta peine énorme!
Regarde en frémissant dans la postérité
Ta mémoire difforme.

On voit, louche rhéteur des vieux partis hurlants,
Qui mens et qui t'emportes,
Pendre à tes noirs discours, comme à des clous sanglants,
Toutes les grandes mortes,

La justice, la foi, bel ange souffleté
    Par la goule papale,
La vérité, fermant les yeux, la liberté
    Échevelée et pâle,

Et ces deux sœurs, hélas! nos mères toutes deux,
    Rome, qu'en pleurs je nomme,
Et la France sur qui, raffinement hideux,
    Coule le sang de Rome!

Homme fatal! l'histoire en ses enseignements
    Te montrera dans l'ombre,
Comme on montre un gibet entouré d'ossements
    Sur la colline sombre!

24 janvier 1853.

XI

PAULINE ROLAND.

Elle ne connaissait ni l'orgueil ni la haine;
Elle aimait; elle était pauvre, simple et sereine;
Souvent le pain qui manque abrégeait son repas.
Elle avait trois enfants, ce qui n'empêchait pas
Qu'elle ne se sentît mère de ceux qui souffrent.
Les noirs évènements qui dans la nuit s'engouffrent,
Les flux et les reflux, les abîmes béants,
Les nains, sapant sans bruit l'ouvrage des géants,
Et tous nos malfaiteurs inconnus ou célèbres,
Ne l'épouvantaient point; derrière ces ténèbres,
Elle apercevait Dieu construisant l'avenir.
Elle sentait sa foi sans cesse rajeunir;
De la liberté sainte elle attisait les flammes;
Elle s'inquiétait des enfants et des femmes;
Elle disait, tendant la main aux travailleurs :
La vie est dure ici, mais sera bonne ailleurs.
Avançons! — Elle allait, portant de l'un à l'autre
L'espérance; c'était une espèce d'apôtre
Que Dieu, sur cette terre où nous gémissons tous,
Avait fait mère et femme afin qu'il fût plus doux;
L'esprit le plus farouche aimait sa voix sincère.
Tendre, elle visitait, sous leur toit de misère,
Tous ceux que la famine ou la douleur abat,
Les malades pensifs, gisant sur leur grabat,
La mansarde où languit l'indigence morose;
Quand, par hasard moins pauvre, elle avait quelque chose,
Elle le partageait à tous comme une sœur;
Quand elle n'avait rien, elle donnait son cœur.
Calme et grande, elle aimait comme le soleil brille.
Le genre humain pour elle était une famille
Comme ses trois enfants étaient l'humanité.

Elle criait : progrès! amour! fraternité!
Elle ouvrait aux souffrants des horizons sublimes.

Quand Pauline Roland eut commis tous ces crimes,
Le sauveur de l'église et de l'ordre la prit
Et la mit en prison. Tranquille, elle sourit,
Car l'éponge de fiel plaît à ces lèvres pures.
Cinq mois, elle subit le contact des souillures,
L'oubli, le rire affreux du vice, les bourreaux,
Et le pain noir qu'on jette à travers les barreaux,
Édifiant la geôle au mal habituée,
Enseignant la voleuse et la prostituée.
Ces cinq mois écoulés, un soldat, un bandit,
Dont le nom souillerait ces vers, vint et lui dit :
— Soumettez-vous sur l'heure au règne qui commence,
Reniez votre foi; sinon, pas de clémence,
Lambessa! choisissez. — Elle dit : Lambessa.
Le lendemain la grille en frémissant grinça,
Et l'on vit arriver un fourgon cellulaire.
— Ah! voici Lambessa, dit-elle sans colère.
Elles étaient plusieurs qui souffraient pour le droit
Dans la même prison. Le fourgon trop étroit
Ne put les recevoir dans ses cloisons infâmes;
Et l'on fit traverser tout Paris à ces femmes
Bras dessus bras dessous avec les argousins.
Ainsi que des voleurs et que des assassins,
Les sbires les frappaient de paroles bourrues.
S'il arrivait parfois que les passants des rues,
Surpris de voir mener ces femmes en troupeau,
S'approchaient et mettaient la main à leur chapeau,
L'argousin leur jetait des sourires obliques,
Et les passants fuyaient, disant : filles publiques!
Et Pauline Roland disait : courage, sœurs!
L'océan au bruit rauque, aux sombres épaisseurs,
Les emporta. Durant la rude traversée,
L'horizon était noir, la bise était glacée,
Sans l'ami qui soutient, sans la voix qui répond,

Elles tremblaient. La nuit, il pleuvait sur le pont;
Pas de lit pour dormir, pas d'abri sous l'orage,
Et Pauline Roland criait : mes sœurs, courage!
Et les durs matelots pleuraient en les voyant.
On atteignit l'Afrique au rivage effrayant,
Les sables, les déserts qu'un ciel d'airain calcine,
Les rocs sans une source et sans une racine;
L'Afrique, lieu d'horreur pour les plus résolus,
Terre au visage étrange où l'on ne se sent plus
Regardé par les yeux de la douce patrie.
Et Pauline Roland, souriante et meurtrie,
Dit aux femmes en pleurs : courage, c'est ici.
Et quand elle était seule, elle pleurait aussi.
Ses trois enfants! loin d'elle! Oh! quelle angoisse amère!
Un jour, un des geôliers dit à la pauvre mère
Dans la casbah de Bône aux cachots étouffants :
— Voulez-vous être libre et revoir vos enfants?
Demandez grâce au prince. — Et cette femme forte
Dit : — J'irai les revoir lorsque je serai morte.
Alors sur la martyre, humble cœur indompté,
On épuisa la haine et la férocité.
Bagnes d'Afrique! enfers qu'a sondés Ribeyrolles!
Oh! la pitié sanglote et manque de paroles.
Une femme, une mère, un esprit! ce fut là
Que malade, accablée et seule, on l'exila.
Le lit de camp, le froid et le chaud, la famine,
Le jour l'affreux soleil et la nuit la vermine,
Les verrous, le travail sans repos, les affronts,
Rien ne plia son âme; elle disait : — Souffrons.
Souffrons comme Jésus, souffrons comme Socrate. —
Captive, on la traîna sur cette terre ingrate;
Et, lasse, et quoiqu'un ciel torride l'écrasât,
On la faisait marcher à pied comme un forçat.
La fièvre la rongeait; sombre, pâle, amaigrie,
Le soir elle tombait sur la paille pourrie,
Et de la France aux fers murmurait le doux nom.
On jeta cette femme au fond d'un cabanon.

Le mal brisait sa vie et grandissait son âme.
Grave, elle répétait : «Il est bon qu'une femme,
Dans cette servitude et cette lâcheté,
Meure pour la justice et pour la liberté.»
Voyant qu'elle râlait, sachant qu'ils rendront compte,
Les bourreaux eurent peur, ne pouvant avoir honte;
Et l'homme de décembre abrégea son exil.
«Puisque c'est pour mourir, qu'elle rentre!» dit-il.
Elle ne savait plus ce que l'on faisait d'elle.
L'agonie à Lyon la saisit. Sa prunelle,
Comme la nuit se fait quand baisse le flambeau,
Devint obscure et vague, et l'ombre du tombeau
Se leva lentement sur son visage blême.
Son fils, pour recueillir à cette heure suprême
Du moins son dernier souffle et son dernier regard,
Accourut. Pauvre mère! Il arriva trop tard.
Elle était morte; morte à force de souffrance,
Morte sans avoir su qu'elle voyait la France
Et le doux ciel natal aux rayons réchauffants;
Morte dans le délire en criant : mes enfants!
On n'a pas même osé pleurer à ses obsèques;
Elle dort sous la terre. — Et maintenant, évêques,
Debout, la mitre au front, dans l'ombre du saint lieu,
Crachez vos *Te Deum* à la face de Dieu!

12 mars 1853. Jersey.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XII

Le plus haut attentat que puisse faire un homme,
C'est de lier la France ou de garrotter Rome;
C'est, quel que soit le lieu, le pays, la cité,
D'ôter l'âme à chacun, à tous la liberté.
Dans la curie auguste entrer avec l'épée,
Assassiner la loi dans son temple frappée,
Mettre aux fers tout un peuple, est un crime odieux
Que Dieu, calme et rêveur, ne quitte pas des yeux.
Dès que ce grand forfait est commis, point de grâce;
La Peine au fond des cieux, lente, mais jamais lasse,
Se met en marche, et vient; son regard est serein.
Elle tient sous son bras son fouet aux clous d'airain.

1er décembre. — Jersey.

XIII

L'EXPIATION.

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours! l'empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre :
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sous le ciel noir.
La solitude vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul.

Et chacun se sentant mourir, on était seul.
Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?
Deux ennemis! le czar, le nord. Le nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal! lendemains d'Attila!
Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney, que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive! alerte, assauts! attaques!
Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire
Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,

Devant ses légions sur la neige semées :
«Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées?»
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

II

Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo! je pleure et je m'arrête, hélas!
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain!

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy! — C'était Blücher.
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine, où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge;
Gouffre où les régiments comme des pans de murs

Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes!
Carnage affreux! moment fatal! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée.
La garde, espoir suprême et suprême pensée!
«Allons! faites donner la garde!» cria-t-il.
Et, lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : vive l'empereur!
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!

Sauve qui peut! — affront! horreur! — toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! — En un clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve;
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux; — et dans l'épreuve
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : «Mes soldats morts,
Moi vaincu! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment cette fois, Dieu sévère?»
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : Non!

III

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.

Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire

Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Évanouissement d'une splendeur immense!
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison,
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon,
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents!
Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,
Adieu, le cheval blanc que César éperonne!
Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur!
Napoléon était retombé Bonaparte.
Comme un romain blessé par la flèche du parthe,
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
Un caporal anglais lui disait : halte-là!
Son fils aux mains des rois! sa femme aux bras d'un autre!
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
Son sénat qui l'avait adoré l'insultait.
Au bord des mers, à l'heure où la bise se tait,
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
Sur les monts, sur les flots, sur les cieux, triste et fier,
L'œil encore ébloui des batailles d'hier,
Il laissait sa pensée errer à l'aventure.
Grandeur, gloire, ô néant! calme de la nature!
Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
Les rois, ses guichetiers, avaient pris un compas
Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.
Il expirait. La mort de plus en plus visible
Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
Comme le froid matin d'un jour mystérieux.
Son âme palpitait, déjà presque échappée.
Un jour enfin il mit sur son lit son épée,

Et se coucha près d'elle, et dit : c'est aujourd'hui!
On jeta le manteau de Marengo sur lui.
Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front, il dit : «Me voici libre!
Je suis vainqueur! je vois mes aigles accourir!»
Et, comme il retournait sa tête pour mourir,
Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
Hudson Lowe guettant par la porte entr'ouverte.
Alors, géant broyé sous le talon des rois,
Il cria : «La mesure est comble cette fois!
Seigneur! c'est maintenant fini! Dieu que j'implore,
Vous m'avez châtié!» La voix dit : Pas encore!

IV

O noirs évènements, vous fuyez dans la nuit!
L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.
Napoléon alla s'endormir sous le saule.
Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,
Oubliant le tyran, s'éprirent du héros.
Les poëtes, marquant au front les rois bourreaux,
Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.
A la colonne veuve on rendit sa statue.
Quand on levait les yeux, on le voyait debout
Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,
Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres.
Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres!
On ne regarda plus qu'un seul côté du temps,
On ne se souvint plus que des jours éclatants;
Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire;
La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire;
On ne vit plus qu'Essling, Ulm, Arcole, Austerlitz;
Comme dans les tombeaux des romains abolis,
On se mit à fouiller dans ces grandes années;
Et vous applaudissiez, nations inclinées,

Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain
Ou le consul de marbre ou l'empereur d'airain!

V

Le nom grandit quand l'homme tombe;
Jamais rien de tel n'avait lui.
Calme, il écoutait dans sa tombe
La terre qui parlait de lui.

La terre disait : «La victoire
A suivi cet homme en tous lieux.
Jamais tu n'as vu, sombre histoire,
Un passant plus prodigieux!

«Gloire au maître qui dort sous l'herbe!
Gloire à ce grand audacieux!
Nous l'avons vu gravir, superbe,
Les premiers échelons des cieux!

«Il envoyait, âme acharnée,
Prenant Moscou, prenant Madrid,
Lutter contre la destinée
Tous les rêves de son esprit.

«A chaque instant, rentrant en lice,
Cet homme aux gigantesques pas
Proposait quelque grand caprice
A Dieu, qui n'y consentait pas.

«Il n'était presque plus un homme.
Il disait, grave et rayonnant,
En regardant fixement Rome :
C'est moi qui règne maintenant!

«Il voulait, héros et symbole,
Pontife et roi, phare et volcan,
Faire du Louvre un Capitole
Et de Saint-Cloud un Vatican.

«César, il eût dit à Pompée :
Sois fier d'être mon lieutenant!
On voyait luire son épée
Au fond d'un nuage tonnant.

«Il voulait, dans les frénésies
De ses vastes ambitions,
Faire devant ses fantaisies
Agenouiller les nations,

«Ainsi qu'en une urne profonde,
Mêler races, langues, esprits,
Répandre Paris sur le monde,
Enfermer le monde en Paris!

«Comme Cyrus dans Babylone,
Il voulait sous sa large main
Ne faire du monde qu'un trône
Et qu'un peuple du genre humain,

«Et bâtir, malgré les huées,
Un tel empire sous son nom,
Que Jéhovah dans les nuées
Fût jaloux de Napoléon!»

VI

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance,
Et l'océan rendit son cercueil à la France.

L'homme, depuis douze ans, sous le dôme doré
Reposait, par l'exil et par la mort sacré.
En paix! — Quand on passait près du monument sombre,
On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,
Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,
Couché sous cette voûte où rien ne remuait,
Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,
Le sceptre en sa main gauche et l'épée en sa droite,
A ses pieds son grand aigle ouvrant l'œil à demi,
Et l'on disait : C'est là qu'est César endormi!

Laissant dans la clarté marcher l'immense ville,
Il dormait; il dormait confiant et tranquille.

VII

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau, —
Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,
D'étranges visions emplissaient sa paupière;
Des rires éclataient sous son plafond de pierre;
Livide, il se dressa; la vision grandit;
O terreur! une voix qu'il reconnut, lui dit :

— Réveille-toi. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,
Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment :

La voix alors devint âpre, amère, stridente,
Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente;
C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire! on t'a retiré de ton Panthéon bleu!
Sire! on t'a descendu de ta haute colonne!

Regarde. Des brigands, dont l'essaim tourbillonne,
D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier
Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.
A ton orteil d'airain leur patte infâme touche.
Ils t'ont pris. Tu mourus, comme un astre se couche,
Napoléon le Grand, empereur; tu renais
Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais.
Te voilà dans leurs rangs, on t'a, l'on te harnache.
Ils t'appellent tout haut grand homme, entre eux, ganache.
Ils traînent, sur Paris qui les voit s'étaler,
Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.
Aux passants attroupés devant leur habitacle,
Ils disent, entends-les : — Empire à grand spectacle!
Le pape est engagé dans la troupe; c'est bien,
Nous avons mieux; le czar en est; mais ce n'est rien,
Le czar n'est qu'un sergent, le pape n'est qu'un bonze;
Nous avons avec nous le bonhomme de bronze!
Nous sommes les neveux du grand Napoléon! —
Et Fould, Magnan, Rouher, Parieu caméléon,
Font rage. Ils vont montrant un sénat d'automates.
Ils ont pris de la paille au fond des casemates
Pour empailler ton aigle, ô vainqueur d'Iéna!
Il est là, mort, gisant, lui qui si haut plana,
Et du champ de bataille il tombe au champ de foire.
Sire, de ton vieux trône ils recousent la moire.
Ayant dévalisé la France au coin d'un bois,
Ils ont à leurs haillons du sang, comme tu vois,
Et dans son bénitier Sibour lave leur linge.
Toi, lion, tu les suis; leur maître, c'est le singe.
Ton nom leur sert de lit, Napoléon premier.
On voit sur Austerlitz un peu de leur fumier.
Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise.
Cartouche essaie et met ta redingote grise;
On quête des liards dans le petit chapeau;
Pour tapis sur la table ils ont mis ton drapeau;
A cette table immonde où le grec devient riche,
Avec le paysan on boit, on joue, on triche;

Tu te mêles, compère, à ce tripot hardi,
Et ta main qui tenait l'étendard de Lodi,
Cette main qui portait la foudre, ô Bonaparte,
Aide à piper les dés et fait sauter la carte.
Ils te forcent à boire avec eux, et Carlier
Pousse amicalement d'un coude familier
Votre majesté, sire, et Piétri dans son antre
Vous tutoie, et Maupas vous tape sur le ventre.
Faussaires, meurtriers, escrocs, forbans, voleurs,
Ils savent qu'ils auront, comme toi, des malheurs;
Leur soif en attendant vide la coupe pleine
A ta santé; Poissy trinque avec Sainte-Hélène.
Regarde! bals, sabbats, fêtes matin et soir.
La foule au bruit qu'ils font se culbute pour voir;
Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue
Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,
Entouré de pasquins agitant leur grelot,
— Commencer par Homère et finir par Callot!
Epopée! épopée! oh! quel dernier chapitre! —
Entre Troplong paillasse et Chaix-d'Est-Ange pitre,
Devant cette baraque, abject et vil bazar
Où Mandrin mal lavé se déguise en César,
Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse! —

L'horrible vision s'éteignit. L'empereur,
Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur,
Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées.
Les Victoires de marbre à la porte sculptées,
Fantômes blancs debout hors du sépulcre obscur,
Se faisaient du doigt signe, et, s'appuyant au mur,
Écoutaient le titan pleurer dans les ténèbres.
Et lui, cria : «Démon aux visions funèbres,
Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
Qui donc es-tu? — Je suis ton crime», dit la voix.
La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange
Semblable à la clarté de Dieu quand il se venge;

Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César;
Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
Leva sa face pâle et lut : — DIX-HUIT BRUMAIRE!

25-30 novembre. Jersey.

LIVRE SIXIÈME.

LA STABILITÉ EST ASSURÉE.

I

NAPOLÉON III.

Donc c'est fait. Dût rugir de honte le canon,
Te voilà, nain immonde, accroupi sur ce nom!
Cette gloire est ton trou, ta bauge, ta demeure!
Toi qui n'as jamais pris la fortune qu'à l'heure,
Te voilà presque assis sur ce hautain sommet!
Sur le chapeau d'Essling tu plantes ton plumet;
Tu mets, petit Poucet, ces bottes de sept lieues;
Tu prends Napoléon dans les régions bleues;
Tu fais travailler l'oncle, et, perroquet ravi,
Grimper à ton perchoir l'aigle de Mondovi!
Thersite est le neveu d'Achille Péliade!
C'est pour toi qu'on a fait toute cette Iliade!
C'est pour toi qu'on livra ces combats inouïs!
C'est pour toi que Murat, aux russes éblouis,
Terrible, apparaissait, cravachant leur armée!
C'est pour toi qu'à travers la flamme et la fumée
Les grenadiers pensifs s'avançaient à pas lents!
C'est pour toi que mon père et mes oncles vaillants
Ont répandu leur sang dans ces guerres épiques!
Pour toi qu'ont fourmillé les sabres et les piques,
Que tout le continent trembla sous Attila,
Et que Londres frémit, et que Moscou brûla!
C'est pour toi, pour tes Deutz et pour tes Mascarilles,
Pour que tu puisses boire avec de belles filles,

Et, la nuit, t'attabler dans le Louvre à l'écart,
C'est pour monsieur Fialin et pour monsieur Mocquart,
Que Lannes d'un boulet eut la cuisse coupée,
Que le front des soldats, entr'ouvert par l'épée,
Saigna sous le shako, le casque et le colback,
Que Lasalle à Wagram, Duroc à Reichenbach,
Expirèrent frappés au milieu de leur route,
Que Caulaincourt tomba dans la grande redoute,
Et que la vieille garde est morte à Waterloo!
C'est pour toi qu'agitant le pin et le bouleau,
Le vent fait aujourd'hui, sous ses âpres haleines,
Blanchir tant d'ossements, hélas! dans tant de plaines!
Faquin! — Tu t'es soudé, chargé d'un vil butin,
Toi, l'homme du hasard, à l'homme du destin!
Tu fourres, impudent, ton front dans ses couronnes!
Nous entendons claquer dans tes mains fanfaronnes
Ce fouet prodigieux qui conduisait les rois;
Et tranquille, attelant à ton numéro trois
Austerlitz, Marengo, Rivoli, Saint-Jean-d'Acre,
Aux chevaux du soleil tu fais traîner ton fiacre!

Jersey, 31 mai 1853.

II

LES MARTYRES.

Ces femmes, qu'on envoie aux lointaines bastilles,
Peuple, ce sont tes sœurs, tes mères et tes filles!
O peuple, leur forfait, c'est de t'avoir aimé!
Paris sanglant, courbé, sinistre, inanimé,
Voit ces horreurs et garde un silence farouche.

Celle-ci, qu'on amène un bâillon dans la bouche,
Cria — c'est là son crime — : à bas la trahison!
Ces femmes sont la foi, la vertu, la raison,
L'équité, la pudeur, la fierté, la justice.
Saint-Lazare — il faudra broyer cette bâtisse!
Il n'en restera pas pierre sur pierre un jour! —
Les reçoit, les dévore, et, quand revient leur tour,
S'ouvre, et les revomit par son horrible porte,
Et les jette au fourgon hideux qui les emporte.
Où vont-elles? L'oubli le sait, et le tombeau
Le raconte au cyprès et le dit au corbeau.

Une d'elles était une mère sacrée.
Le jour qu'on l'entraîna vers l'Afrique abhorrée,
Ses enfants étaient là qui voulaient l'embrasser;
On les chassa. La mère en deuil les vit chasser
Et dit : partons! Le peuple en larmes criait grâce.
La porte du fourgon étant étroite et basse,
Un argousin joyeux, raillant son embonpoint,
La fit entrer de force en la poussant du poing.

Elles s'en vont ainsi, malades, verrouillées,
Dans le noir chariot aux cellules souillées
Où le captif, sans air, sans jour, sans pleurs dans l'œil,
N'est plus qu'un mort vivant assis dans son cercueil.

Dans la route on entend leurs voix désespérées.
Le peuple hébété voit passer ces torturées.
A Toulon, le fourgon les quitte, le ponton
Les prend; sans vêtements, sans pain, sous le bâton,
Elles passent la mer, veuves, seules au monde,
Mangeant avec les doigts dans la gamelle immonde.

Bruxelles, 8 juillet 1852.

III

HYMNE DES TRANSPORTÉS.

Prions! voici l'ombre sereine.
Vers toi, grand Dieu, nos yeux et nos bras sont levés.
Ceux qui t'offrent ici leurs larmes et leur chaîne
Sont les plus douloureux parmi les éprouvés.
Ils ont le plus d'honneur ayant le plus de peine.

Souffrons! le crime aura son tour.
Oiseaux qui passez, nos chaumières,
Vents qui passez, nos sœurs, nos mères
Sont là-bas, pleurant nuit et jour.
Oiseaux, dites-leur nos misères!
O vents, portez-leur notre amour!

Nous t'envoyons notre pensée,
Dieu! nous te demandons d'oublier les proscrits,
Mais de rendre sa gloire à la France abaissée;
Et laisse-nous mourir, nous brisés et meurtris,
Nous que le jour brûlant livre à la nuit glacée!

Souffrons! le crime —

Comme un archer frappe une cible,
L'implacable soleil nous perce de ses traits;
Après le dur labeur, le sommeil impossible;
Cette chauve-souris qui sort des noirs marais,
La fièvre, bat nos fronts de son aile invisible.

Souffrons! le crime —

On a soif, l'eau brûle la bouche;
On a faim, du pain noir; travaillez, malheureux!

A chaque coup de pioche en ce désert farouche
La mort sort de la terre avec son rire affreux,
Prend l'homme dans ses bras, l'étreint et se recouche.

Souffrons! le crime —

Mais qu'importe! rien ne nous dompte;
Nous sommes torturés et nous sommes contents.
Nous remercions Dieu vers qui notre hymne monte
De nous avoir choisis pour souffrir dans ce temps
Où tous ceux qui n'ont pas la souffrance ont la honte.

Souffrons! le crime —

Vive la grande République!
Paix à l'immensité du soir mystérieux!
Paix aux morts endormis dans la tombe stoïque!
Paix au sombre océan qui mêle sous les cieux
La plainte de Cayenne au sanglot de l'Afrique!

Souffrons! le crime aura son tour.
Oiseaux qui passez, nos chaumières,
Vents qui passez, nos sœurs, nos mères
Sont là-bas, pleurant nuit et jour.
Oiseaux, dites-leur nos misères!
O vents, portez-leur notre amour!

23 juillet 1853. Jersey.

IV

CHANSON.

Nous nous promenions parmi les décombres
A Rozel-Tower,
Et nous écoutions les paroles sombres
Que disait la mer.

L'énorme océan, — car nous entendîmes
Ses vagues chansons, —
Disait : «Paraissez, vérités sublimes
Et bleus horizons!

«Le monde captif, sans lois et sans règles,
Est aux oppresseurs;
Volez dans les cieux, ailes des grands aigles,
Esprits des penseurs!

«Naissez, levez-vous sur les flots sonores,
Sur les flots vermeils,
Faites dans la nuit poindre vos aurores,
Peuples et soleils!

«Vous, laissez passer la foudre et la brume,
Les vents et les cris,
Affrontez l'orage, affrontez l'écume,
Rochers et proscrits!»

Jersey. 5 août 1853.

V

ÉBLOUISSEMENTS.

O temps miraculeux! ô gaîtés homériques!
O rires de l'Europe et des deux Amériques!
Croûtes qui larmoyez! bons dieux mal accrochés
Qui saignez dans vos coins! madones qui louchez!
Phénomènes vivants! ô choses inouïes!
Candeurs! énormités au jour épanouies!
Le goudron déclaré fétide par le suif,
Judas flairant Shylock et criant : c'est un juif!
L'arsenic indigné dénonçant la morphine,
La hotte injuriant la borne, Messaline
Reprochant à Goton son regard effronté,
Et Dupin accusant Sauzet de lâcheté!

Oui, le vide-gousset flétrit le tire-laine,
Falstaff montre du doigt le ventre de Silène,
Lacenaire, pudique et de rougeur atteint,
Dit en baissant les yeux : J'ai vu passer Castaing!

Je contemple nos temps. J'en ai le droit, je pense.
Souffrir étant mon lot, rire est ma récompense.
Je ne sais pas comment cette pauvre Clio
Fera pour se tirer de cet imbroglio.
Ma rêverie au fond de ce règne pénètre,
Quand, ne pouvant dormir, la nuit, à ma fenêtre,
Je songe, et que là-bas, dans l'ombre, à travers l'eau,
Je vois briller le phare auprès de Saint-Malo.

Donc ce moment existe! il est! Stupeur risible!
On le voit; c'est réel, et ce n'est pas possible.
L'empire est là, refait par quelques sacripants.
Bonaparte le Grand dormait. Quel guet-apens!

Il dormait dans sa tombe, absous par la patrie.
Tout à coup des brigands firent une tuerie
Qui dura tout un jour et du soir au matin;
Napoléon le Nain en sortit. Le destin,
De l'expiation implacable ministre,
Dans tout ce sang versé trempa son doigt sinistre
Pour barbouiller, affront à la gloire en lambeau,
Cette caricature au mur de ce tombeau.

Ce monde-là prospère. Il prospère, vous dis-je!
Embonpoint de la honte! époque callipyge!
Il trône, ce coknev d'Eglinton et d'Epsom,
Qui, la main sur son cœur, dit : Je mens, *ergo sum.*
Les jours, les mois, les ans passent; ce flegmatique,
Ce somnambule obscur, brusquement frénétique,
Que Schœlcher a nommé le président Obus,
Règne, continuant ses crimes en abus.
O spectacle! en plein jour, il marche et se promène,
Cet être horrible, insulte à la figure humaine!
Il s'étale effroyable, ayant tout un troupeau
De Suins et de Fortouls qui vivent sur sa peau,
Montrant ses nudités, cynique, infâme, indigne,
Sans mettre à son Baroche une feuille de vigne!
Il rit de voir à terre et montre à Machiavel
Sa parole d'honneur qu'il a tuée en duel.
Il sème l'or; — venez! — et sa largesse éclate.
Magnan ouvre sa griffe et Troplong tend sa patte.
Tout va. Les sous-coquins aident le drôle en chef.
Tout est beau, tout est bon, et tout est juste; bref,
L'église le soutient, l'opéra le constate.
Il vola! *Te Deum.* Il égorgea! cantate.

Lois, mœurs, maître, valets, tout est à l'avenant.
C'est un bivouac de gueux, splendide et rayonnant.
Le mépris bat des mains, admire, et dit : courage!
C'est hideux. L'entouré ressemble à l'entourage.
Quelle collection! quel choix! quel Œil-de-bœuf!

L'un vient de Loyola, l'autre vient de Babeuf!
Jamais vénitiens, romains et bergamasques
N'ont sous plus de sifflets vu passer plus de masques.
La société va sans but, sans jour, sans droit,
Et l'envers de l'habit est devenu l'endroit.
L'immondice au sommet de l'état se déploie.
Les chiffonniers, la nuit, courbés, flairant leur proie,
Allongent leurs crochets du côté du sénat.
Voyez-moi ce coquin, normand, corse, auvergnat :
C'était fait pour vieillir bélître et mourir cuistre;
C'est premier président, c'est préfet, c'est ministre.
Ce truand catholique au temps jadis vivait
Maigre, chez Flicoteaux plutôt que chez Chevet;
Il habitait au fond d'un bouge à tabatière
Un lit fait et défait, hélas, par sa portière,
Et griffonnait dès l'aube, amer, affreux, souillé,
Exhalant dans son trou l'odeur d'un chien mouillé.
Il conseille l'état pour ving-cinq mille livres
Par an. Ce petit homme, étant teneur de livres
Dans la blonde Marseille, au pays du mistral,
Fit des faux. Le voici procureur général.
Celui-là, qui courait la foire avec un singe,
Est député; cet autre, ayant fort peu de linge,
Sur la pointe du pied entrait dans les logis
Où bâillait quelque armoire aux tiroirs élargis,
Et du bourgeois absent empruntait la tunique;
Nul mortel n'a jamais, de façon plus cynique,
Assouvi le désir des chemises d'autrui;
Il était grinche hier, il est juge aujourd'hui.
Ceux-ci, quand il leur plaît, chapelains de la clique,
Au saint-père accroupi font pondre une encyclique;
Ce sont des gazetiers fort puissants en haut lieu,
Car ils sont les amis particuliers de Dieu;
Sachez que ces béats, quand ils parlent du temple
Comme de leur maison, n'ont pas tort; par exemple,
J'ai toujours applaudi quand ils ont affecté
Avec les saints du ciel des airs d'intimité;

Veuillot, certe, aurait pu vivre avec saint-Antoine.
Cet autre est général comme on serait chanoine,
Parce qu'il est très gras et qu'il a trois mentons.
Cet autre fut escroc. Cet autre eut vingt bâtons
Cassés sur lui. Cet autre, admirable canaille,
Quand la bise, en janvier, nous pince et nous tenaille,
D'une savate oblique écrasant les talons,
Pour se garer du froid mettait deux pantalons
Dont les trous par bonheur n'étaient pas l'un sur l'autre.
Aujourd'hui, sénateur, dans l'empire il se vautre.
Je regrette le temps que c'était dans l'égout.
Ce ventre a nom d'Hautpoul, ce nez a nom d'Argout.
Ce prêtre, c'est la honte à l'état de prodige.
Passons vite. L'histoire abrège, elle rédige
Royer d'un coup de fouet, Mongis d'un coup de pied,
Et fuit. Royer se frotte et Mongis se rassied;
Tout est dit. Que leur fait l'affront? l'opprobre engraisse.
Quant au maître qui hait les curieux, la presse,
La tribune, et ne veut pour son règne éclatant
Ni regards, ni témoins, il doit être content;
Il a plus de succès encor qu'il n'en exige;
César, devant sa cour, son pouvoir, son quadrige,
Ses lois, ses serviteurs brodés et galonnés,
Veut qu'on ferme les yeux; on se bouche le nez.

Prenez ce Beauharnais et prenez une loupe;
Penchez-vous, regardez l'homme et scrutez la troupe.
Vous n'y trouverez pas l'ombre d'un bon instinct.
C'est vil et c'est féroce. En eux l'homme est éteint;
Et ce qui plonge l'âme en des stupeurs profondes,
C'est la perfection de ces gredins immondes.

A ce ramas se joint un tas d'affreux poussahs,
Un tas de Triboulets et de Sancho Panças.
Sous vingt gouvernements ils ont palpé des sommes.
Aucune indignité ne manque à ces bonshommes;
Rufins poussifs, Verrès goutteux, Séjans fourbus,

Selles à tout tyran, sénateurs omnibus.
On est l'ancien soudard, on est l'ancien bourgmestre;
On tua Louis seize, on vote avec de Maistre;
Ils ont eu leur fauteuil dans tous les Luxembourgs;
Ayant vu les Maurys, ils sont faits aux Sibours;
Ils sont gais, et, contant leurs antiques bamboches,
Branlent leurs vieux gazons sur leurs vieilles caboches.
Ayant été, du temps qu'ils avaient un cheveu,
Lâches sous l'oncle, ils sont abjects sous le neveu.
Gros mandarins chinois adorant le tartare,
Ils apportent leur cœur, leur vertu, leur catarrhe,
Et prosternent, cagneux, devant sa majesté
Leur bassesse avachie en imbécillité.

Cette bande s'embrasse et se livre à des joies.
Bon ménage touchant des vautours et des oies!

Noirs empereurs romains couchés dans les tombeaux,
Qui faisiez aux sénats discuter les turbots,
Toi, dernière Lagide, ô reine au cou de cygne,
Prêtre Alexandre six qui rêves dans ta vigne,
Despotes d'Allemagne éclos dans le Rœmer,
Nemrod qui hais le ciel, Xercès qui bats la mer,
Caïphe qui tressas la couronne d'épine,
Claude après Messaline épousant Agrippine,
Caïus qu'on fit césar, Commode qu'on fit dieu,
Iturbide, Rosas, Mazarin, Richelieu,
Moines qui chassez Dante et brisez Galilée,
Saint-office, conseil des dix, chambre étoilée,
Parlements tout noircis de décrets et d'olims,
Vous sultans, les Mourads, les Achmets, les Sélims,
Rois qu'on montre aux enfants dans tous les syllabaires,
Papes, ducs, empereurs, princes, tas de Tibères!
Bourreaux toujours sanglants, toujours divinisés,
Tyrans! enseignez-moi, si vous le connaissez,
Enseignez-moi le lieu, le point, la borne où cesse
La lâcheté publique et l'humaine bassesse!

Et l'archet frémissant fait bondir tout cela!
Bal à l'hôtel de ville, au Luxembourg gala.
Allons, juges, dansez la danse de l'épée!
Gambade, ô Dombidau, pour l'onomatopée!
Polkez, Fould et Maupas, avec votre écriteau,
Toi, Persil-Guillotine, au profil de couteau!
Ours que Boustrapa montre et qu'il tient par la sangle,
Valsez, Billault, Parieu, Drouyn, Lebœuf, Delangle!
Danse, Dupin! dansez, l'horrible et le bouffon!
Hyènes, loups, chacals, non prévus par Buffon,
Leroy, Forey, tueurs au fer rongé de rouilles,
Dansez! dansez, Berger, d'Hautpoul, Murat, citrouilles!

Et l'on râle en exil, à Cayenne, à Blidah!
Et sur le Duguesclin, et sur le Canada,
Des enfants de dix ans, brigands qu'on extermine,
Agonisent, brûlés de fièvre et de vermine!
Et les mères, pleurant sous l'homme triomphant,
Ne savent même pas où se meurt leur enfant!
Et Samson reparaît, et sort de ses retraites!
Et, le soir, on entend, sur d'horribles charrettes
Qui traversent la ville et qu'on suit à pas lents,
Quelque chose sauter dans des paniers sanglants!
Oh! laissez! laissez-moi m'enfuir sur le rivage!
Laissez-moi respirer l'odeur du flot sauvage!
Jersey rit, terre libre, au sein des sombres mers;
Les genêts sont en fleur, l'agneau paît les prés verts;
L'écume jette aux rocs ses blanches mousselines;
Par moments apparaît, au sommet des collines,
Livrant ses crins épars au vent âpre et joyeux,
Un cheval effaré qui hennit dans les cieux!

24 mai. Jersey.

VI

A CEUX QUI DORMENT.

Réveillez-vous, assez de honte!
Bravez boulets et biscayens.
Il est temps qu'enfin le flot monte.
Assez de honte, citoyens!
Troussez les manches de la blouse.
Les hommes de quatrevingt-douze
Affrontaient vingt rois combattants.
Brisez vos fers, forcez vos geôles!
Quoi! vous avez peur de ces drôles!
Vos pères bravaient les titans!

Levez-vous! foudroyez et la horde et le maître!
Vous avez Dieu pour vous et contre vous le prêtre;
Dieu seul est souverain.
Devant lui nul n'est fort et tous sont périssables.
Il chasse comme un chien le grand tigre des sables
Et le dragon marin;
Rien qu'en soufflant dessus, comme un oiseau d'un arbre,
Il peut faire envoler de leur temple de marbre
Les idoles d'airain.

Vous n'êtes pas armés? qu'importe!
Prends ta fourche, prends ton marteau!
Arrache le gond de ta porte,
Emplis de pierres ton manteau!
Et poussez le cri d'espérance!
Redevenez la grande France!
Redevenez le grand Paris!
Délivrez, frémissants de rage,
Votre pays de l'esclavage,
Votre mémoire du mépris!

Quoi! faut-il vous citer les royalistes même?
On était grand aux jours de la lutte suprême.
Alors, que voyait-on?
La bravoure, ajoutant à l'homme une coudée,
Était dans les deux camps. N'est-il pas vrai, Vendée,
O dur pays breton?
Pour vaincre un bastion, pour rompre une muraille,
Pour prendre cent canons vomissant la mitraille,
Il suffit d'un bâton!

Si dans ce cloaque on demeure,
Si cela dure encore un jour,
Si cela dure encore une heure,
Je brise clairon et tambour,
Je flétris ces pusillanimes,
O vieux peuple des jours sublimes,
Géants à qui nous les mêlions,
Je les laisse trembler leurs fièvres,
Et je déclare que ces lièvres
Ne sont pas vos fils, ô lions!

15 janvier 1853.

VII

LUNA.

O France, quoique tu sommeilles,
Nous t'appelons, nous les proscrits!
Les ténèbres ont des oreilles,
Et les profondeurs ont des cris.

Le despotisme âpre et sans gloire
Sur les peuples découragés
Ferme la grille épaisse et noire
Des erreurs et des préjugés;

Il tient sous clef l'essaim fidèle
Des fermes penseurs, des héros,
Mais l'Idée avec un coup d'aile
Écartera les durs barreaux,

Et, comme en l'an quatrevingt-onze,
Reprendra son vol souverain;
Car briser la cage de bronze,
C'est facile à l'oiseau d'airain.

L'obscurité couvre le monde,
Mais l'Idée illumine et luit;
De sa clarté blanche elle inonde
Les sombres azurs de la nuit.

Elle est le fanal solitaire,
Le rayon providentiel.
Elle est la lampe de la terre
Qui ne peut s'allumer qu'au ciel.

Elle apaise l'âme qui souffre,
Guide la vie, endort la mort;

Elle montre aux méchants le gouffre,
Elle montre aux justes le port.

En voyant dans la brume obscure
L'Idée, amour des tristes yeux,
Monter calme, sereine et pure,
Sur l'horizon mystérieux,

Les fanatismes et les haines
Rugissent devant chaque seuil,
Comme hurlent les chiens obscènes
Quand apparaît la lune en deuil.

Oh! contemplez l'Idée altière,
Nations! son front surhumain
A, dès à présent, la lumière
Qui vous éclairera demain!

31 mars. Jersey.

IMPRIMERIE NATIONALE.

VIII

AUX FEMMES.

Quand tout se fait petit, femmes, vous restez grandes.
En vain, aux murs sanglants accrochant des guirlandes,
Ils ont ouvert le bal et la danse; ô nos sœurs,
Devant ces scélérats transformés en valseurs
Vous haussez, — châtiment! — vos charmantes épaules.
Votre divin sourire extermine ces drôles.
En vain leur frac brodé scintille; en vain, brigands,
Pour vous plaire ils ont mis à leurs griffes des gants,
Et de leur vil tricorne ils ont doré les ganses;
Vous bafouez ces gants, ces fracs, ces élégances,
Cet empire tout neuf et déjà vermoulu.
Dieu vous a tout donné, femmes; il a voulu
Que les seuls alcyons tinssent tête à l'orage,
Et qu'étant la beauté, vous fussiez le courage.

Les femmes ici-bas et là-haut les aïeux,
Voilà ce qui nous reste!

Abjection! nos yeux
Plongent dans une nuit toujours plus épaissie.
Oui, le peuple français, oui, le peuple messie,
Oui, ce grand forgeron du droit universel
Dont, depuis soixante ans, l'enclume sous le ciel
Luit et sonne, dont l'âtre incessamment pétille,
Qui fit voler au vent les tours de la Bastille,
Qui broya, se dressant tout à coup souverain,
Mille ans de royauté sous son talon d'airain,
Ce peuple dont le souffle, ainsi que des fumées,
Faisait tourbillonner les rois et les armées,
Qui, lorsqu'il se fâchait, brisait sous son bâton
Le géant Robespierre et le titan Danton,

Oui, ce peuple invincible, oui, ce peuple superbe
Tremble aujourd'hui, pâlit, frissonne comme l'herbe,
Claque des dents, se cache et n'ose dire un mot
Devant Magnan, ce reître, et Troplong, ce grimaud!
Oui, nous voyons cela! Nous tenant dans leurs serres,
Mangeant les millions en face des misères,
Les Fortoul, les Rouher, êtres stupéfiants,
S'étalent; on se tait. Nos maîtres ruffians
A Cayenne, en un bagne, abîme d'agonie,
Accouplent l'héroïsme avec l'ignominie;
On se tait. Les pontons râlent; que dit-on? rien.
Des enfants sont forçats en Afrique; c'est bien.
Si vous pleurez, tenez votre larme secrète.
Le bourreau, noir faucheur, debout dans sa charrette,
Revient de la moisson avec son panier plein;
Pas un souffle. Il est là, ce Tibère-Ezzelin
Qui se croit scorpion et n'est que scolopendre,
Fusillant, et jaloux de Haynau qui peut pendre;
Éclaboussé de sang, le prêtre l'applaudit;
Il est là, ce César chauve-souris qui dit
Aux rois : voyez mon sceptre; aux gueux : voyez mon crime;
Ce vainqueur qui, béni, lavé, sacré, sublime,
De deux pourpres vêtu, dans l'histoire s'assied
Le globe dans sa main, un boulet à son pied;
Il nous crache au visage, il règne! nul ne bouge.

Et c'est à votre front qu'on voit monter le rouge,
C'est vous qui vous levez et qui vous indignez,
Femmes; le sein gonflé, les yeux de pleurs baignés,
Vous huez le tyran, vous consolez les tombes,
Et le vautour frémit sous le bec des colombes!

Et moi, proscrit pensif, je vous dis : Gloire à vous!
Oh! oui, vous êtes bien le sexe fier et doux,
Ardent au dévouement, ardent à la souffrance,
Toujours prêt à la lutte, à Béthulie, en France,
Dont l'âme à la hauteur des héros s'élargit,

D'où se lève Judith, d'où Charlotte surgit!
Vous mêlez la bravoure à la mélancolie.
Vous êtes Porcia, vous êtes Cornélie,
Vous êtes Arria qui saigne et qui sourit;
Oui, vous avez toujours en vous ce même esprit
Qui relève et soutient les nations tombées,
Qui suscite la Juive et les sept Machabées,
Qui dans toi, Jeanne d'Arc, fait revivre Amadis,
Et qui, sur le chemin des tyrans interdits,
Pour les épouvanter dans leur gloire éphémère,
Met tantôt une vierge et tantôt une mère!

Si bien que, par moments, lorsqu'en nos visions
Nous voyons, secouant un glaive de rayons,
Dans les cieux apparaître une figure ailée,
Saint-Michel sous ses pieds foulant l'hydre écaillée,
Nous disons : c'est la Gloire et c'est la Liberté!
Et nous croyons, devant sa grâce et sa beauté,
Quand nous cherchons le nom dont il faut qu'on le nomme,
Que l'archange est plutôt une femme qu'un homme!

Jersey. 30 mai 1853.

IX

AU PEUPLE.

Il te ressemble; il est terrible et pacifique.
Il est sous l'infini le niveau magnifique;
Il a le mouvement, il a l'immensité.
Apaisé d'un rayon et d'un souffle agité,
Tantôt c'est l'harmonie et tantôt le cri rauque.
Les monstres sont à l'aise en sa profondeur glauque;
La trombe y germe; il a des gouffres inconnus
D'où ceux qui l'ont bravé ne sont pas revenus;
Sur son énormité le colosse chavire;
Comme toi le despote il brise le navire;
Le fanal est sur lui comme l'esprit sur toi;
Il foudroie, il caresse, et Dieu seul sait pourquoi;
Sa vague, où l'on entend comme des chocs d'armures,
Emplit la sombre nuit de monstrueux murmures,
Et l'on sent que ce flot, comme toi, gouffre humain,
Ayant rugi ce soir, dévorera demain.
Son onde est une lame aussi bien que le glaive;
Il chante un hymne immense à Vénus qui se lève;
Sa rondeur formidable, azur universel,
Accepte en son miroir tous les astres du ciel;
Il a la force rude et la grâce superbe;
Il déracine un roc, il épargne un brin d'herbe;
Il jette comme toi l'écume aux fiers sommets,
O peuple; seulement, lui, ne trompe jamais
Quand, l'œil fixe, et debout sur sa grève sacrée,
Et pensif, on attend l'heure de sa marée.

23 février. Jersey.

X

Apportez vos chaudrons, sorcières de Shakspeare,
Sorcières de Macbeth, prenez-moi tout l'empire,
L'ancien et le nouveau; sur le même réchaud
Mettez le gros Berger et le comte Frochot,
Maupas avec Réal, Hullin sur Espinasse,
La Saint-Napoléon avec la Saint-Ignace,
Fould et Maret, Fouché gâté, Troplong pourri,
Retirez Austerlitz, ajoutez Satory,
Penchez-vous, crins épars, œil ardent, gorge nue,
Soufflez à pleins poumons le feu sous la cornue;
Regardez le petit se dégager du grand;
Faites évaporer Baroche et Talleyrand,
Le neveu qui descend pendant que l'oncle monte;
Que reste-t-il au fond de l'alambic? La honte.

Jersey. 26 mai 1853.

XI

LE PARTI DU CRIME.

« Amis et frères! en présence de ce gouvernement infâme, négation de toute morale, obstacle à tout progrès social, en présence de ce gouvernement meurtrier du peuple, assassin de la République et violateur des lois, de ce gouvernement né de la force et qui doit périr par la force, de ce gouvernement élevé par le crime et qui doit être terrassé par le droit, le français digne du nom de citoyen ne sait pas, ne veut pas savoir s'il y a quelque part des semblants de scrutin, des comédies de suffrage universel et des parodies d'appel à la nation; il ne s'informe pas s'il y a des hommes qui votent et des hommes qui font voter, s'il y a un troupeau qu'on appelle le sénat et qui délibère et un autre troupeau qu'on appelle le peuple et qui obéit; il ne s'informe pas si le pape va sacrer au maître-autel de Notre-Dame l'homme qui — n'en doutez pas, ceci est l'avenir inévitable — sera ferré au poteau par le bourreau; — en présence de M. Bonaparte et de son gouvernement, le citoyen digne de ce nom ne fait qu'une chose et n'a qu'une chose à faire: charger son fusil, et attendre l'heure.

« Jersey, 31 octobre 1852. »

Déclaration des proscrits républicains de Jersey, à propos de l'empire, publiée par *le Moniteur,* signée pour copie conforme :

VICTOR HUGO, FAURE, FOMBERTAUX.

« Nous flétrissons de l'énergie la plus vigoureuse de notre âme les ignobles et coupables manifestes du PARTI DU CRIME. »

(RIANCEY, journal *l'Union,* 22 novembre.)

« LE PARTI DU CRIME relève la tête. »

(*Tous les journaux élyséens en chœur.*)

Ainsi ce gouvernant dont l'ongle est une griffe,
Ce masque impérial, Bonaparte apocryphe,
A coup sûr Beauharnais, peut-être Verhuell,
Qui, pour la mettre en croix, livra, sbire cruel,
Rome républicaine à Rome catholique,
Cet homme, l'assassin de la chose publique,

Ce parvenu, choisi par le destin sans yeux,
Ainsi, lui, ce glouton singeant l'ambitieux,
Cette altesse quelconque habile aux catastrophes,
Ce loup sur qui je lâche une meute de strophes,
Ainsi ce boucanier, ainsi ce chourineur
A fait d'un jour d'orgueil un jour de déshonneur,
Mis sur la gloire un crime et souillé la victoire;
Il a volé, l'infâme, Austerlitz à l'histoire;
Brigand, dans ce trophée il a pris un poignard;
Il a broyé bourgeois, ouvrier, campagnard;
Il a fait de corps morts une horrible étagère
Derrière les barreaux de la cité Bergère;
Il s'est, le sabre en main, rué sur son serment;
Il a tué les lois et le gouvernement,
La justice, l'honneur, tout, jusqu'à l'espérance;
Il a rougi de sang, de ton sang pur, ô France,
Tous nos fleuves, depuis la Seine jusqu'au Var;
Il a conquis le Louvre en méritant Clamar;
Et maintenant il règne, appuyant, ô patrie,
Son vil talon fangeux sur ta bouche meurtrie;
Voilà ce qu'il a fait; je n'exagère rien;
Et quand, nous indignant de ce galérien,
Et de tous les escrocs de cette dictature,
Croyant rêver devant cette affreuse aventure,
Nous disons, de dégoût et d'horreur soulevés :
— Citoyens, marchons! Peuple, aux armes, aux pavés!
A bas ce sabre abject qui n'est pas même un glaive!
Que le jour reparaisse et que le droit se lève! —
C'est nous, proscrits frappés par ces coquins hardis,
Nous, les assassinés, qui sommes les bandits!
Nous qui voulons le meurtre et les guerres civiles!
Nous qui mettons la torche aux quatre coins des villes!

Donc, trôner par la mort, fouler aux pieds le droit;
Être fourbe, impudent, cynique, atroce, adroit;
Dire : je suis César, et n'être qu'un maroufle;
Étouffer la pensée et la vie et le souffle;

Forcer quatrevingt-neuf qui marche à reculer;
Supprimer lois, tribune et presse; museler
La grande nation comme une bête fauve;
Régner par la caserne et du fond d'une alcôve;
Restaurer les abus au profit des félons;
Livrer ce pauvre peuple aux voraces Troplongs,
Sous prétexte qu'il fut, loin des temps où nous sommes,
Dévoré par les rois et par les gentilshommes;
Faire manger aux chiens ce reste des lions;
Prendre gaîment pour soi palais et millions;
S'afficher tout crûment satrape, et, sans sourdines,
Mener joyeuse vie avec des gourgandines;
Torturer des héros dans le bagne exécré;
Bannir quiconque est ferme et fier; vivre entouré
De grecs, comme à Byzance autrefois le despote;
Être le bras qui tue et la main qui tripote;
Ceci, c'est la justice, ô peuple, et la vertu!
Et confesser le droit par le meurtre abattu;
Dans l'exil, à travers l'encens et les fumées,
Dire en face aux tyrans, dire en face aux armées :
— Violence, injustice et force sont vos noms;
Vous êtes les soldats, vous êtes les canons;
La terre est sous vos pieds comme votre royaume;
Vous êtes le colosse et nous sommes l'atome;
Eh bien! guerre! et luttons, c'est notre volonté,
Vous, pour l'oppression, nous, pour la liberté! —
Montrer les noirs pontons, montrer les catacombes,
Et s'écrier, debout sur la pierre des tombes :
— Français! craignez d'avoir un jour pour repentirs
Les pleurs des innocents et les os des martyrs!
Brise l'homme sépulcre, ô France! ressuscite!
Arrache de ton flanc ce Néron parasite!
Sors de terre sanglante et belle, et dresse-toi,
Dans une main le glaive et dans l'autre la loi! —
Jeter ce cri du fond de son âme proscrite,
Attaquer le forban, démasquer l'hypocrite
Parce que l'honneur parle et parce qu'il le faut,

C'est le crime, cela! — Tu l'entends, toi, là-haut!
Oui, voilà ce qu'on dit, mon Dieu, devant ta face!
Témoin toujours présent qu'aucune ombre n'efface,
Voilà ce qu'on étale à tes yeux éternels!

Quoi! le sang fume aux mains de tous ces criminels!
Quoi! les morts, vierge, enfant, vieillards et femmes grosses,
Ont à peine eu le temps de pourrir dans leurs fosses!
Quoi! Paris saigne encor! quoi! devant tous les yeux,
Son faux serment est là qui plane dans les cieux!
Et voilà comme parle un tas d'êtres immondes!
O noir bouillonnement des colères profondes!

Et maint vivant, gavé, triomphant et vermeil,
Reprend : «Ce bruit qu'on fait dérange mon sommeil.
Tout va bien. Les marchands triplent leurs clientèles,
Et nos femmes ne sont que fleurs et que dentelles!
— De quoi donc se plaint-on? crie un autre quidam;
En flânant sur l'asphalte et sur le macadam,
Je gagne tous les jours trois cents francs à la Bourse.
L'argent coule aujourd'hui comme l'eau d'une source;
Les ouvriers maçons ont trois livres dix sous,
C'est superbe; Paris est sens dessus dessous.
Il paraît qu'on a mis dehors les démagogues.
Tant mieux. Moi j'applaudis les bals et les églogues
Du prince qu'autrefois à tort je reniais.
Que m'importe qu'on ait chassé quelques niais?
Quant aux morts, ils sont morts. Paix à ces imbéciles!
Vivent les gens d'esprit! vivent ces temps faciles
Où l'on peut à son choix prendre pour nourricier
Le crédit mobilier ou le crédit foncier!
La république rouge aboie en ses cavernes,
C'est affreux! Liberté, droit, progrès, balivernes!
Hier encor j'empochais une prime d'un franc;
Et moi, je sens fort peu, j'en conviens, je suis franc,
Les déclamations m'étant indifférentes,
La baisse de l'honneur dans la hausse des rentes.»

O langage hideux! on le tient, on l'entend!
Eh bien, sachez-le donc, repus au cœur content,
Que nous vous le disions bien une fois pour toutes,
Oui, nous, les vagabonds dispersés sur les routes,
Errant sans passeport, sans nom et sans foyer,
Nous autres, les proscrits qu'on ne fait pas ployer,
Nous qui n'acceptons point qu'un peuple s'abrutisse,
Qui d'ailleurs ne voulons, tout en voulant justice,
D'aucune représaille et d'aucun échafaud,
Nous, dis-je, les vaincus sur qui Mandrin prévaut,
Pour que la liberté revive, et que la honte
Meure, et qu'à tous les fronts l'honneur serein remonte,
Pour affranchir romains, lombards, germains, hongrois,
Pour faire rayonner, soleil de tous les droits,
La république mère au centre de l'Europe,
Pour réconcilier le palais et l'échoppe,
Pour faire refleurir la fleur Fraternité,
Pour fonder du travail le droit incontesté,
Pour tirer les martyrs de ces bagnes infâmes,
Pour rendre aux fils le père et les maris aux femmes,
Pour qu'enfin ce grand siècle et cette nation
Sortent du Bonaparte et de l'abjection,
Pour atteindre à ce but où notre âme s'élance,
Nous nous ceignons les reins dans l'ombre et le silence;
Nous nous déclarons prêts, prêts, entendez-vous bien?
— Le sacrifice est tout, la souffrance n'est rien, —
Prêts, quand Dieu fera signe, à donner notre vie;
Car, à voir ce qui vit, la mort nous fait envie,
Car nous sommes tous mal sous ce drôle effronté,
Vivant, nous sans patrie, et vous sans liberté!

Oui, sachez-le, vous tous que l'air libre importune
Et qui dans ce fumier plantez votre fortune,
Nous ne laisserons pas le peuple s'assoupir;
Oui, nous appellerons, jusqu'au dernier soupir,
Au secours de la France aux fers et presque éteinte,

Comme nos grands aïeux, l'insurrection sainte;
Nous convierons Dieu même à foudroyer ceci;
Et c'est notre pensée et nous sommes ainsi,
Aimant mieux, dût le sort nous broyer sous sa roue,
Voir couler notre sang que croupir votre boue.

28 janvier.

XII

On dit : — Soyez prudents. — Puis vient ce dithyrambe :
«... Qui veut frapper Néron
Rampe, et ne se fait pas précéder d'un ïambe
Soufflant dans un clairon.

«Souviens-toi d'Ettenheim et des pièges célèbres;
Attends le jour marqué.
Sois comme Chéréas qui vient dans les ténèbres,
Seul, muet et masqué.

«La prudence conduit au but qui sait la suivre.
Marche, d'ombre vêtu...»
C'est bien; je laisse à ceux qui veulent longtemps vivre
Cette lâche vertu.

2 août 1853. Jersey.

XIII

A JUVÉNAL.

I

Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal.
Homme d'ivoire et d'or, descends du tribunal
Où depuis deux mille ans tes vers superbes tonnent.
Il paraît, vois-tu bien, ces choses nous étonnent,
Mais c'est la vérité selon monsieur Riancey,
Que lorsqu'un peu de temps sur le sang a passé,
Après un an ou deux, c'est une découverte,
Quoi qu'en disent les morts avec leur bouche verte,
Le meurtre n'est plus meurtre et le vol n'est plus vol.
Monsieur Veuillot, qui tient d'Ignace et d'Auriol,
Nous l'affirme, quand l'heure a tourné sur l'horloge,
De notre entendement ceci fait peu l'éloge,
Pourvu qu'à Notre-Dame on brûle de l'encens
Et que l'abonné vienne aux journaux bien pensants,
Il paraît que, sortant de son hideux suaire,
Joyeux, en panthéon changeant son ossuaire,
Dans l'opération par monsieur Fould aidé,
Par les juges lavé, par les filles fardé,
O miracle! entouré de croyants et d'apôtres,
En dépit des rêveurs, en dépit de nous autres
Noirs poëtes bourrus qui n'y comprenons rien,
Le mal prend tout à coup la figure du bien.

II

Il est l'appui de l'ordre; il est bon catholique;
Il signe hardiment : prospérité publique.
La trahison s'habille en général français;
L'archevêque ébloui bénit le dieu Succès;
C'était crime jeudi, mais c'est haut fait dimanche.
Du pourpoint Probité l'on retourne la manche.
Tout est dit. La vertu tombe dans l'arriéré.
L'honneur est un vieux fou dans sa cave muré.
O grand penseur de bronze, en nos dures cervelles
Faisons entrer un peu ces morales nouvelles,
Lorsque sur la Grand'Combe ou sur le blanc de zinc
On a revendu vingt ce qu'on a payé cinq,
Sache qu'un guet-apens par où nous triomphâmes
Est juste, honnête et bon. Tout au rebours des femmes,
Sache qu'en vieillissant le crime devient beau.
Il plane cygne après s'être envolé corbeau.
Oui, tout cadavre utile exhale une odeur d'ambre.
Que vient-on nous parler d'un crime de décembre
Quand nous sommes en juin! l'herbe a poussé dessus.
Toute la question, la voici : fils, tissus,
Cotons et sucres bruts prospèrent; le temps passe.
Le parjure difforme et la trahison basse
En avançant en âge ont la propriété
De perdre leur bassesse et leur difformité;
Et l'assassinat louche et tout souillé de fange
Change son front de spectre en un visage d'ange.

III

Et comme en même temps, dans ce travail normal,
La vertu devient faute et le bien devient mal,

Apprends que, quand Saturne a soufflé sur leur rôle,
Néron est un sauveur et Spartacus un drôle.
La raison obstinée a beau faire du bruit;
La justice, ombre pâle, a beau, dans notre nuit,
Murmurer comme un souffle à toutes les oreilles;
On laisse dans leur coin bougonner ces deux vieilles.
Narcisse gazetier lapide Scévola.
Accoutumons nos yeux à ces lumières-là
Qui font qu'on aperçoit tout sous un nouvel angle,
Et qu'on voit Malesherbe en regardant Delangle.
Sachons dire : Lebœuf est grand, Persil est beau;
Et laissons la pudeur au fond du lavabo.

IV

Le bon, le sûr, le vrai, c'est l'or dans notre caisse.
L'homme est extravagant qui, lorsque tout s'affaisse,
Proteste seul debout dans une nation,
Et porte à bras tendu son indignation.
Que diable! il faut pourtant vivre de l'air des rues,
Et ne pas s'entêter aux choses disparues.
Quoi! tout meurt ici-bas, l'aigle comme le ver,
Le charançon périt sous la neige l'hiver,
Quoi! le Pont-Neuf fléchit lorsque les eaux sont grosses,
Quoi! mon coude est troué, quoi! je perce mes chausses,
Quoi! mon feutre était neuf et s'est usé depuis,
Et la vérité, maître, aurait, dans son vieux puits,
Cette prétention rare d'être éternelle!
De ne pas se mouiller quand il pleut, d'être belle
A jamais, d'être reine en n'ayant pas le sou,
Et de ne pas mourir quand on lui tord le cou!
Allons donc! Citoyens, c'est au fait qu'il faut croire!

V

Sur ce, les charlatans prêchent leur auditoire
D'idiots, de mouchards, de grecs, de philistins,
Et de gens pleins d'esprit détroussant les crétins;
La Bourse rit; la hausse offre aux badauds ses prismes;
La douce hypocrisie éclate en aphorismes;
C'est bien, nous gagnons gros et nous sommes contents;
Et ce sont, Juvénal, les maximes du temps.
Quelque sous-diacre, éclos dans je ne sais quel bouge,
Trouva ces vérités en balayant Montrouge,
Si bien qu'aujourd'hui fiers et rois des temps nouveaux,
Messieurs les aigrefins et messieurs les dévots
Déclarent, s'éclairant aux lueurs de leur cierge,
Jeanne d'Arc courtisane et Messaline vierge.

Voilà ce que curés, évêques, talapoins,
Au nom du Dieu vivant, démontrent en trois points,
Et ce que le filou qui fouille dans ma poche
Prouve par A plus B, par Argout plus Baroche.

VI

Maître! voilà-t-il pas de quoi nous indigner?
A quoi bon s'exclamer? à quoi bon trépigner?
Nous avons l'habitude, en songeurs que nous sommes,
De contempler les nains bien moins que les grands hommes;
Même toi satirique, et moi tribun amer,
Nous regardons en haut, le bourgeois dit : en l'air;
C'est notre infirmité. Nous fuyons la rencontre
Des sots et des méchants. Quand le Dombidau montre
Son crâne et que le Fould avance son menton,

IMPRIMERIE NATIONALE.

J'aime mieux Jacques Cœur, tu préfères Caton;
La gloire des héros, des sages que Dieu crée,
Est notre vision éternelle et sacrée;
Éblouis, l'œil noyé des clartés de l'azur,
Nous passons notre vie à voir dans l'éther pur
Resplendir les géants, penseurs ou capitaines;
Nous regardons, au bruit des fanfares lointaines,
Au-dessus de ce monde où l'ombre règne encor,
Mêlant dans les rayons leurs vagues poitrails d'or,
Une foule de chars voler dans les nuées.
Aussi l'essaim des gueux et des prostituées,
Quand il se heurte à nous, blesse nos yeux pensifs.

Soit. Mais réfléchissons. Soyons moins exclusifs.
Je hais les cœurs abjects, et toi, tu t'en défies;
Mais laissons-les en paix dans leurs philosophies.

VII

Et puis, même en dehors de tout ceci, vraiment,
Peut-on blâmer l'instinct et le tempérament?
Ne doit-on pas se faire aux natures des êtres?
La fange a ses amants et l'ordure a ses prêtres;
De la cité bourbier le vice est citoyen;
Où l'un se trouve mal, l'autre se trouve bien;
J'en atteste Minos et j'en fais juge Éaque,
Le paradis du porc, n'est-ce pas le cloaque?
Voyons, en quoi, réponds, génie âpre et subtil,
Cela nous touche-t-il et nous regarde-t-il,
Quand l'homme du serment dans le meurtre patauge,
Quand monsieur Beauharnais fait du pouvoir une auge,
Si quelque évêque arrive et chante alleluia,
Si Saint-Arnaud bénit la main qui le paya,
Si tel ou tel bourgeois le célèbre et le loue,
S'il est des estomacs qui digèrent la boue?

Quoi! quand la France tremble au vent des trahisons,
Stupéfaits et naïfs, nous nous ébahissons
Si Parieu vient manger des glands sous ce grand chêne!
Nous trouvons surprenant que l'eau coule à la Seine,
Nous trouvons merveilleux que Troplong soit Scapin,
Nous trouvons inouï que Dupin soit Dupin!

VIII

Un vieux penchant humain mène à la turpitude.
L'opprobre est un logis, un centre, une habitude,
Un toit, un oreiller, un lit tiède et charmant,
Un bon manteau bien ample où l'on est chaudement.
L'opprobre est le milieu respirable aux immondes.
Quoi! nous nous étonnons d'ouïr dans les deux mondes
Les dupes faisant chœur avec les chenapans,
Les gredins, les niais vanter ce guet-apens!
Mais ce sont là les lois de la mère nature.
C'est de l'antique instinct l'éternelle aventure.
Par le point qui séduit ses appétits flattés
Chaque bête se plaît aux monstruosités.
Quoi! ce crime est hideux! quoi! ce crime est stupide!
N'est il plus d'animaux pour l'admirer? Le vide
S'est-il fait? N'est-il plus d'êtres vils et rampants?
N'est-il plus de chacals? n'est-il plus de serpents?
Quoi! les baudets ont-ils pris tout à coup des ailes,
Et se sont-ils enfuis aux voûtes éternelles?
De la création l'âne a-t-il disparu?
Quand Cyrus, Annibal, César, montaient à cru
Cet effrayant cheval qu'on appelle la gloire,
Quand, ailés, effarés de joie et de victoire,
Ils passaient flamboyants au fond des cieux vermeils,
Les aigles leur criaient : vous êtes nos pareils!
Les aigles leur criaient : vous portez le tonnerre!
Aujourd'hui les hiboux acclament Lacenaire.

Eh bien! je trouve bon que cela soit ainsi.
J'applaudis les hiboux et je leur dis : merci.
La sottise se mêle à ce concert sinistre,
Tant mieux. Dans sa gazette, ô Juvénal, tel cuistre
Déclare, avec messieurs d'Arras et de Beauvais,
Mandrin très bon, et dit l'honnête homme mauvais,
Foule aux pieds les héros et vante les infâmes,
C'est tout simple; et, vraiment, nous serions bonnes âmes
De nous émerveiller lorsque nous entendons
Les Veuillots aux lauriers préférer les chardons!

IX

Donc laissons aboyer la conscience humaine
Comme un chien qui s'agite et qui tire sa chaîne.
Guerre aux justes proscrits! gloire aux coquins fêtés!
Et faisons bonne mine à ces réalités.
Acceptons cet empire unique et véritable.
Saluons sans broncher Trestaillon connétable,
Mingrat grand aumônier, Bosco grand électeur;
Et ne nous fâchons pas s'il advient qu'un rhéteur,
Un homme du sénat, un homme du conclave,
Un eunuque, un cagot, un sophiste, un esclave,
Esprit sauteur prenant la phrase pour tremplin,
Après avoir chanté César de grandeur plein,
Et ses perfections et ses mansuétudes,
Insulte les bannis jetés aux solitudes,
Ces brigands qu'a vaincus Tibère Amphitryon.
Vois-tu, c'est un talent de plus dans l'histrion;
C'est de l'art de flatter le plus exquis peut-être;
On chatouille moins bien Henri huit, le bon maître,
En louant Henri huit qu'en déchirant Morus.
Les dictateurs d'esprit, bourrés d'éloges crus,
Sont friands, dans leur gloire et dans leurs arrogances,
De ces raffinements et de ces élégances.

Poëte, c'est ainsi que les despotes sont.
Le pouvoir, les honneurs sont plus doux quand ils ont
Sur l'échafaud du juste une fenêtre ouverte.
Les exilés, pleurant près de la mer déserte,
Les sages torturés, les martyrs expirants
Sont l'assaisonnement du bonheur des tyrans.
Juvénal, Juvénal, mon vieux lion classique,
Notre vin de Champagne et ton vin de Massique,
Les festins, les palais, et le luxe effréné,
L'adhésion du prêtre et l'amour de Phryné,
Les triomphes, l'orgueil, les respects, les caresses,
Toutes les voluptés et toutes les ivresses
Dont s'abreuvait Séjan, dont se gorgeait Rufin,
Sont meilleures à boire, ont un goût bien plus fin,
Si l'on n'est pas un sot à cervelle exiguë,
Dans la coupe où Socrate hier but la ciguë!

5 février 1853.

XIV

FLORÉAL.

Au retour des beaux jours, dans ce vert floréal
Où meurent les Danton trahis par les Réal,
Quand l'étable s'agite au fond des métairies,
Quand l'eau vive au soleil se change en pierreries,
Quand la grisette assise, une aiguille à la main,
Soupire, et, de côté regardant le chemin,
Voudrait aller cueillir des fleurs au lieu de coudre,
Quand les nids font l'amour, quand le pommier se poudre
Pour le printemps ainsi qu'un marquis pour le bal,
Quand, par mai réveillés, Charles douze, Annibal,
Disent : c'est l'heure! et font vers les sanglants tumultes
Rouler, l'un les canons, l'autre les catapultes;
Moi, je crie : ô soleil! salut! parmi les fleurs
J'entends les gais pinsons et les merles siffleurs;
L'arbre chante; j'accours; ô printemps! on vit double;
Gallus entraîne au bois Lycoris qui se trouble;
Tout rayonne; et le ciel, couvant l'homme enchanté,
N'est plus qu'un grand regard plein de sérénité!
Alors l'herbe m'invite et le pré me convie;
Alors j'absous le sort, je pardonne à la vie,
Et je dis : Pourquoi faire autre chose qu'aimer?
Je sens, comme au dehors, tout en moi s'animer,
Et je dis aux oiseaux : « Petits oiseaux, vous n'êtes
Que des chardonnerets et des bergeronnettes,
Vous ne me connaissez pas même, vous allez
Au hasard dans les champs, dans les bois, dans les blés,
Pêle-mêle, pluviers, grimpereaux, hochequeues,
Dressant vos huppes d'or, lissant vos plumes bleues;
Vous êtes, quoique beaux, très bêtes; votre loi,
C'est d'errer; vous chantez en l'air sans savoir quoi;
Eh bien, vous m'inondez d'émotions sacrées!

Et quand je vous entends sur les branches dorées,
Oiseaux, mon aile s'ouvre, et mon cœur rajeuni
Boit à l'amour sans fond et s'emplit d'infini! »
Et je me laisse aller aux longues rêveries.
O feuilles d'arbre! oubli! bœufs mugissants! prairies!
Mais dans ces moments-là, tu le sais, Juvénal,
Qu'il sorte par hasard de ma poche un journal,
Et que mon œil distrait, qui vers les cieux remonte,
Heurte l'un de ces noms qui veulent dire honte,
Alors toute l'horreur revient; dans les bois verts
Némésis m'apparaît et me montre à travers
Les rameaux et les fleurs sa gorge de furie.

C'est que tu veux tout l'homme, ô devoir! ô patrie!
C'est que lorsque ton flanc saigne, ô France, tu veux
Que l'angoisse nous tienne et dresse nos cheveux,
Que nous ne regardions plus autre chose au monde,
Et que notre œil, noyé dans la pitié profonde,
Cesse de voir les cieux pour ne voir que ton sang!

Et je me lève, et tout s'efface, et, frémissant,
Je n'ai plus sous les yeux qu'un peuple à la torture,
Crimes sans châtiment, griefs sans sépulture,
Les géants garrottés livrés aux avortons,
Femmes dans les cachots, enfants dans les pontons,
Bagnes, sénats, proscrits, cadavres, gémonies;
Alors, foulant aux pieds toutes les fleurs ternies,
Je m'enfuis, et je dis à ce soleil si doux :
Je veux l'ombre! et je crie aux oiseaux : taisez-vous!

Et je pleure! et la strophe, éclose de ma bouche,
Bat mon front orageux de son aile farouche.

Ainsi pas de printemps! ainsi pas de ciel bleu!
O bandits, et toi, fils d'Hortense de Saint-Leu,
Soyez maudits, d'abord d'être ce que vous êtes,
Et puis soyez maudits d'obséder les poëtes!

Soyez maudits, Troplong, Fould, Magnan, Faustin deux,
De faire au penseur triste un cortège hideux,
De le suivre au désert, dans les champs, sous les ormes,
De mêler aux forêts vos figures difformes!
Soyez maudits, bourreaux qui lui masquez le jour,
D'emplir de haine un cœur qui déborde d'amour!

28 mai. Jersey.

XV

STELLA.

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche;
Le navire était noir, mais la voile était blanche;
Des goëlands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle;
L'océan, qui ressemble au peuple, allait vers elle,
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids; une fleur
Qui s'éveillait me dit : c'est l'étoile ma sœur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait : — Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.

Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.
O nations! je suis la poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
Le lion océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi!
Penseurs, esprits, montez sur la tour, sentinelles!
Paupières, ouvrez-vous, allumez-vous, prunelles,
Terre, émeus le sillon, vie, éveille le bruit,
Debout, vous qui dormez! — car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière!

31 août. Jersey.

XVI

LES TROIS CHEVAUX[1].

Trois chevaux, qu'on avait attachés au même arbre,
Causaient.

L'un, coureur leste à la croupe de marbre,
Valait cent mille francs, était vainqueur d'Epsom,
Et, tout harnaché d'or, s'écriait : *sum qui sum!*
Cela parle latin, les bêtes. Des mains blanches
Cent fois de ce pur-sang avaient flatté les hanches,
Et souvent il avait, dans le turf ébloui,
Senti courir les cœurs des femmes après lui.
De là bien des succès à son propriétaire.

Le second quadrupède était un militaire,
Un dada formidable, une brute d'acier,
Un cheval que Racine eût appelé coursier.
Il se dressait, bridé, superbe, ivre de joie,
D'autant plus triomphant qu'il avait l'œil d'une oie.
Sur sa housse on lisait : Essling, Ulm, Iéna.
Il avait la fierté massive que l'on a
Lorsqu'on est orgueilleux de tout ce qu'on ignore;
Son caparaçon fauve était riche et sonore;
Il piaffait, il semblait écouter le tambour.

Et le troisième était un cheval de labour.
Un bât de corde au cou, c'était là sa toilette.
Triste bête! on croyait voir marcher un squelette,
Ayant assez de peau sous la bise et le vent
Pour faire un peu l'effet d'un être encor vivant.

[1] Publié dans l'édition de 1870.

Le beau cheval de luxe, espèce de jocrisse,
Disait :

«Ici le pape, et là le baron Brisse;
Pour l'estomac Brébant, pour l'âme Loyola;
Être béni, bien boire et bien manger, voilà
Ce que prêche mon maître; et moi, roi de la joute,
J'estime que mon maître a raison, et j'ajoute
Que les cocottes font l'ornement du derby.
Il faut au peuple un dieu par les prêtres fourbi,
A nous une écurie en acajou, la bible
Pour l'homme, et des journaux, morbleu, le moins possible.
Le Jockey-Club vaut mieux que l'esprit Légion.
Pas de société sans la religion.
Si je n'étais cheval, je voudrais être moine.

— Moi, je voudrais manger parfois un peu d'avoine
Et de foin, soupira le cheval paysan.
Je travaille beaucoup, et je suis, jugez-en
Par ma côte saignante et mon échine maigre,
Presque aussi mal traité que l'homme appelé nègre.
Compter les coups de fouet que je reçois serait
Compter combien d'oiseaux chantent dans la forêt;
J'ai faim, j'ai soif, j'ai froid; je ne suis pas féroce,
Mais je suis malheureux.»

Ainsi parla la rosse.

Le cheval de bataille alors, plein de fureur,
Indigné, bien pensant, dit : — Vive l'empereur!

XVII

APPLAUDISSEMENT.

O grande nation, vous avez à cette heure,
Tandis qu'en bas dans l'ombre on souffre, on râle, on pleure,
Un empire qui fait sonner ses étriers,
Les éblouissements des panaches guerriers,
Une cour où pourrait trôner le roi de Thune,
Une Bourse où l'on peut faire en huit jours fortune,
Des rosières jetant aux soldats leurs bouquets;
Vous avez des abbés, des juges, des laquais,
Dansant sur des sacs d'or une danse macabre,
La banque à deux genoux qui harangue le sabre,
Des boulets qu'on empile au fond des arsenaux,
Un sénat, les sermons remplaçant les journaux,
Des maréchaux dorés sur toutes les coutures,
Un Paris qu'on refait tout à neuf, des voitures
A huit chevaux, entrant dans le Louvre à grand bruit,
Des fêtes tout le jour, des bals toute la nuit,
Des lampions, des jeux, des spectacles; en somme,
Tu t'es prostituée à ce misérable homme!

Tout ce que tu conquis est tombé de tes mains;
On dit les vieux français comme les vieux romains,
Et leur nom fait songer leurs fils rouges de honte;
Le monde aimait ta gloire et t'en demande compte,
Car il se réveillait au bruit de ton clairon.
Tu contemples d'un œil abruti ton Néron
Qu'entourent des Romieux déguisés en Sénèques;
Tu te complais à voir brailler ce tas d'évêques
Qui, pendant que César se vautre en son harem,
Entonnent leur *Salvum fac imperatorem.*
(Au fait, faquin devait se trouver dans la phrase.)
Ton âme est comme un chien sous le pied qui l'écrase;

Ton fier quatrevingt-neuf reçoit des coups de fouet
D'un gueux qu'hier encor l'Europe bafouait.
Tes propres souvenirs, folle, tu les lapides.
La Marseillaise est morte à tes lèvres stupides.
Ton Champ de Mars subit ces vainqueurs répugnants,
Ces Maupas, ces Fortouls, ces Bertrands, ces Magnans,
Tous ces tueurs portant le tricorne en équerre,
Et Korte, et Carrelet, et Canrobert Macaire.
Tu n'es plus rien; c'est dit, c'est fait, c'est établi.
Tu ne sais même plus, dans ce lugubre oubli,
Quelle est la nation qui brisa la Bastille.
On te voit le dimanche aller à la Courtille,
Riant, sautant, buvant, sans un instinct moral,
Comme une drôlesse ivre au bras d'un caporal.
Des soufflets qu'il te donne on ne sait plus le nombre.
Et, tout en revenant sur ce boulevard sombre
Où le meurtre a rempli tant de noirs corbillards,
Où bourgeois et passants, femmes, enfants, vieillards,
Tombèrent effarés d'une attaque soudaine,
Tu chantes Turlurette et la Faridondaine!

C'est bien, descends encore et je m'en réjouis,
Car ceci nous promet des retours inouïs,
Car, France, c'est ta loi de ressaisir l'espace,
Car tu seras bien grande ayant été si basse!
L'avenir a besoin d'un gigantesque effort.
Va, traîne l'affreux char d'un satrape ivre-mort,
Toi qui de la victoire as conduit les quadriges.
J'applaudis. Te voilà condamnée aux prodiges.
Le monde, au jour marqué, te verra brusquement
Égaler la revanche à l'avilissement,
O Patrie, et sortir, changeant soudain de forme,
Par un immense éclat de cet opprobre énorme!
Oui, nous verrons, ainsi va le progrès humain,
De ce vil aujourd'hui naître un fier lendemain,
Et tu rachèteras, ô prêtresse, ô guerrière,
Par cent pas en avant chaque pas en arrière!

Donc recule et descends! tombe, ceci me plaît!
Flatte le pied du maître et le pied du valet!
Plus bas! baise Troplong! plus bas! lèche Baroche!
Descends, car le jour vient, descends, car l'heure approche,
Car tu vas t'élancer, ô grand peuple courbé,
Et, comme le jaguar dans un piège tombé,
Tu donnes pour mesure, en tes ardentes luttes,
A la hauteur des bonds la profondeur des chutes!

Oui, je me réjouis; oui, j'ai la foi; je sais
Qu'il faudra bien qu'enfin tu dises : c'est assez!
Tout passe à travers toi comme à travers le crible;
Mais tu t'éveilleras bientôt, pâle et terrible,
Peuple, et tu deviendras superbe tout à coup.
De cet empire abject, bourbier, cloaque, égout,
Tu sortiras splendide, et ton aile profonde,
En secouant la fange, éblouira le monde!
Et les couronnes d'or fondront au front des rois,
Et le pape, arrachant sa tiare et sa croix,
Tremblant, se cachera comme un loup sous sa chaire,
Et la Thémis aux bras sanglants, cette bouchère,
S'enfuira vers la nuit, vieux monstre épouvanté,
Et tous les yeux humains s'empliront de clarté,
Et l'on battra des mains de l'un à l'autre pôle,
Et tous les opprimés, redressant leur épaule,
Se sentiront vainqueurs, délivrés et vivants,
Rien qu'à te voir jeter ta honte aux quatre vents!

4-6 avril. Jersey.

LIVRE SEPTIÈME.

LES SAUVEURS SE SAUVERONT.

I

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée.

Quand Josué rêveur, la tête aux cieux dressée,
Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
Sonnait de la trompette autour de la cité,
Au premier tour qu'il fit, le roi se mit à rire;
Au second tour, riant toujours, il lui fit dire :
«Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent?»
A la troisième fois l'arche allait en avant,
Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche,
Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon;
Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron,
Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
Les femmes s'asseyaient en filant leur quenouille,
Et se moquaient, jetant des pierres aux hébreux;
A la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,
Aveugles et boiteux vinrent, et leurs huées
Raillaient le noir clairon sonnant sous les nuées;
A la sixième fois, sur sa tour de granit
Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant à gorge déployée,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et cria : « Ces hébreux sont bons musiciens ! »
Autour du roi joyeux riaient tous les anciens
Qui le soir sont assis au temple, et délibèrent.

A la septième fois, les murailles tombèrent.

19 mars 1853. Jersey.

II

LA RECULADE.

I

Je disais : — Ces soldats ont la tête trop basse.
Il va leur ouvrir des chemins.
Le peuple aime la poudre, et quand le clairon passe
La France chante et bat des mains.
La guerre est une pourpre où le meurtre se drape;
Il va crier son : *quos ego !*
Un beau jour, de son crime, ainsi que d'une trappe,
Nous verrons sortir Marengo.
Il faut bien qu'il leur jette enfin un peu de gloire
Après tant de honte et d'horreur!
Que, vainqueur, il défile avec tout son prétoire
Devant Troplong le procureur;
Qu'il tâche de cacher son carcan à l'histoire,
Et qu'il fasse par le doreur
Ajuster sa sellette au vieux char de victoire
Où monta le grand empereur.
Il voudra devenir César, frapper, dissoudre
Les anciens états ébranlés,
Et, calme, à l'univers montrer, tenant la foudre,
La main qui fit des fausses clés.
Il fera du vieux monde éclater la machine;
Il voudra vaincre et surnager.
Hudson Lowe, Blücher, Wellington, Rostopschine,
Que de souvenirs à venger!
L'occasion abonde à l'époque où nous sommes.
Il saura saisir le moment.

On ne peut pas rester avec cinq cent mille hommes
Dans la fange éternellement.
Il ne peut les laisser courbés sous leur sentence;
Il leur faut les hauts faits lointains;
A la meute guerrière il faut une pitance
De lauriers et de bulletins.
Ces soldats, que Décembre orne comme une dartre,
Ne peuvent pas, chiens avilis,
Ronger à tout jamais le boulevard Montmartre,
Quand leurs pères ont Austerlitz! —

II

Eh bien non! je rêvais. Illusion détruite!
Gloire! songe, néant, vapeur!
O soldats! quel réveil! l'empire, c'est la fuite.
Soldats! l'empire, c'est la peur.
Ce Mandrin de la paix est plein d'instincts placides;
Ce Schinderhannes craint les coups.
O châtiment! pour lui vous fûtes parricides,
Soldats, il est poltron pour vous.
Votre gloire a péri sous ce hideux incube
Aux doigts de fange, au cœur d'airain.
Ah! frémissez! le czar marche sur le Danube,
Vous ne marchez pas sur le Rhin!

III

O nos pauvres enfants! soldats de notre France!
O triste armée à l'œil terni!
Adieu la tente! Adieu les camps! plus d'espérance!
Soldats! soldats! tout est fini!
N'espérez plus laver dans les combats le crime
Dont vous êtes éclaboussés.

Pour nous ce fut le piège et pour vous c'est l'abîme.
Cartouche règne; c'est assez.
Oui, Décembre à jamais vous tient, hordes trompées!
Oui, vous êtes ses vils troupeaux!
Oui, gardez sur vos mains, gardez sur vos épées,
Hélas! gardez sur vos drapeaux
Ces souillures qui font horreur à vos familles
Et qui font sourire Dracon,
Et que ne voudrait pas avoir sur ses guenilles
L'équarrisseur de Montfaucon!
Gardez le deuil, gardez le sang, gardez la boue!
Votre maître hait le danger,
Il vous fait reculer; gardez sur votre joue
L'âpre soufflet de l'étranger!
Ce nain à sa stature a rabaissé vos tailles.
Ce n'est qu'au vol qu'il est hardi.
Adieu la grande guerre et les grandes batailles!
Adieu Wagram! adieu Lodi!
Dans cette horrible glu votre aile est prisonnière.
Derrière un crime il faut marcher.
C'est fini. Désormais vous avez pour bannière
Le tablier de ce boucher!
Renoncez aux combats, au nom de Grande Armée,
Au vieil orgueil des trois couleurs;
Renoncez à l'immense et superbe fumée,
Aux femmes vous jetant des fleurs,
A l'encens, aux grands arcs triomphaux que fréquentent
Les ombres des héros le soir;
Hélas! contentez-vous de ces prêtres qui chantent
Des *Te Deum* dans l'abattoir!
Vous ne conquerrez point la palme expiatoire,
La palme des exploits nouveaux,
Et vous ne verrez pas se dorer dans la gloire
La crinière de vos chevaux!

IV

Donc l'épopée échoue avant qu'elle commence!
Annibal a pris un calmant;
L'Europe admire, et mêle une huée immense
A cet immense avortement.
Donc ce neveu s'en va par la porte bâtarde!
Donc ce sabreur, ce pourfendeur,
Ce masque moustachu dont la bouche vantarde
S'ouvrait dans toute sa grandeur,
Ce césar qu'un valet tous les matins harnache
Pour s'en aller dans les combats,
Cet ogre galonné dont le hautain panache
Faisait oublier le front bas,
Ce tueur qui semblait l'homme que rien n'étonne,
Qui jouait, dans les hosanna,
Tout barbouillé du sang du ruisseau Tiquetonne,
La pantomime d'Iéna,
Ce héros que Dieu fit général des jésuites,
Ce vainqueur qui s'est dit absous,
Montre à Clio son nez meurtri de pommes cuites,
Son œil éborgné de gros sous!
Et notre armée, hélas! sa dupe et sa complice,
Baisse un front lugubre et puni,
Et voit sous les sifflets s'enfuir dans la coulisse
Cet écuyer de Franconi!
Cet histrion, qu'on cingle à grands coups de lanière,
A le crime pour seul talent;
Les Saint-Barthélemy vont mieux à sa manière
Qu'Aboukir et que Friedland.
Le cosaque stupide arrache à ce superbe
Sa redingote à brandebourgs;
L'âne russe a brouté ce Bonaparte en herbe.
Sonnez, clairons! battez, tambours!

Tranche-Montagne, ainsi que Basile, a la fièvre;
    La colique empoigne Agramant;
Sur le crâne du loup les oreilles du lièvre
    Se dressent lamentablement.
Le fier-à-bras tremblant se blottit dans son antre;
    Le grand sabre a peur de briller;
La fanfare bégaie et meurt; la flotte rentre
    Au port, et l'aigle au poulailler.

V

Et tous ces capitans dont l'épaulette brille
    Dans les Louvres et les châteaux
Disent : «Mangeons la France et le peuple en famille.
    Sire, les boulets sont brutaux.»
Et Forey va criant : «Majesté, prenez garde.»
    Reibell dit : «Morbleu, sacrebleu!
Tenons-nous coi. Le czar fait manœuvrer sa garde.
    Ne jouons pas avec le feu.»
Espinasse reprend : «César, gardez la chambre.
    Ces kalmoucks ne sont pas manchots.»
«Coiffez-vous, dit Leroy, du laurier de décembre,
    Prince, et tenez-vous les pieds chauds.»
Et Magnan dit : «Buvons et faisons l'amour, sire!»
    Les rêves s'en vont à vau-l'eau.
Et dans sa sombre plaine, ô douleur, j'entends rire
    Le noir lion de Waterloo!

Jersey. 1er septembre 1853.

III

LE CHASSEUR NOIR.

Qu'es-tu, passant? Le bois est sombre,
Les corbeaux volent en grand nombre,
Il va pleuvoir.
— Je suis celui qui va dans l'ombre,
Le Chasseur Noir!

Les feuilles des bois, du vent remuées,
Sifflent... on dirait
Qu'un sabbat nocturne emplit de huées
Toute la forêt;
Dans une clairière au sein des nuées
La lune apparaît.

— Chasse le daim, chasse la biche,
Cours dans les bois, cours dans la friche,
Voici le soir.
Chasse le czar, chasse l'Autriche,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois —

Souffle en ton cor, boucle ta guêtre,
Chasse les cerfs qui viennent paître
Près du manoir.
Chasse le roi, chasse le prêtre,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois —

Il tonne, il pleut, c'est le déluge.
Le renard fuit, pas de refuge

Et pas d'espoir!
Chasse l'espion, chasse le juge,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois —

Tous les démons de saint-Antoine
Bondissent dans la folle avoine
Sans t'émouvoir;
Chasse l'abbé, chasse le moine,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois —

Chasse les ours! ta meute jappe.
Que pas un sanglier n'échappe!
Fais ton devoir!
Chasse César, chasse le pape,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois —

Le loup de ton sentier s'écarte.
Que ta meute à sa suite parte!
Cours! fais-le choir!
Chasse le brigand Bonaparte,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois, du vent remuées,
Tombent... on dirait
Que le sabbat sombre aux rauques huées
A fui la forêt;
Le clair chant du coq perce les nuées;
Ciel! l'aube apparaît!

Tout reprend sa forme première.
Tu redeviens la France altière

Si belle à voir,
L'ange blanc vêtu de lumière,
O Chasseur Noir!

Les feuilles des bois, du vent remuées,
Tombent... on dirait
Que le sabbat sombre aux rauques huées
A fui la forêt;
Le clair chant du coq perce les nuées,
Ciel! l'aube apparaît!

Jersey. 22 octobre 1852.

IV

L'EGOUT DE ROME.

Voici le trou, voici l'échelle. Descendez.
Tandis qu'au corps de garde en face on joue aux dés
En riant sous le nez des matrones bourrues,
Laissez le crieur rauque, assourdissant les rues,
Proclamer le numide ou le dace aux abois,
Et, groupés sous l'auvent des échoppes de bois,
Les savetiers romains et les marchandes d'herbes
De la Minerve étrusque échanger les proverbes;
Descendez.

Vous voilà dans un lieu monstrueux.
Enfer d'ombre et de boue aux porches tortueux,
Où les murs ont la lèpre, où, parmi les pustules,
Glissent les scorpions mêlés aux tarentules.
Morne abîme!

Au-dessus de ce plafond fangeux,
Dans les cieux, dans le cirque immense et plein de jeux,
Sur les pavés sabins, dallages centenaires,
Roulent les chars, les bruits, les vents et les tonnerres;
Le peuple gronde ou rit dans le forum sacré;
Le navire d'Ostie au port est amarré,
L'arc triomphal rayonne, et sur la borne agraire
Tettent, nus et divins, Rémus avec son frère
Romulus, louveteaux de la louve d'airain;
Non loin, le fleuve Tibre épand son flot serein,
Et la vache au flanc roux y vient boire, et les buffles
Laissent en fils d'argent l'eau tomber de leurs mufles.

Le hideux souterrain s'étend dans tous les sens;
Il ouvre par endroits sous les pieds des passants

Ses soupiraux infects et flairés par les truies;
Cette cave se change en fleuve au temps des pluies;
Vers midi, tout au bord du soupirail vermeil,
Les durs barreaux de fer découpent le soleil,
Et le mur apparaît semblable au dos des zèbres;
Tout le reste est miasme, obscurité, ténèbres;
Par places le pavé, comme chez les tueurs,
Paraît sanglant; la pierre a d'affreuses sueurs;
Ici l'oubli, la peste et la nuit font leurs œuvres;
Le rat heurte en courant la taupe; les couleuvres
Serpentent sur le mur comme de noirs éclairs;
Les tessons, les haillons, les piliers aux pieds verts,
Les reptiles laissant des traces de salives,
La toile d'araignée accrochée aux solives,
Des mares dans les coins, effroyables miroirs,
Où nagent on ne sait quels êtres lents et noirs,
Font un fourmillement horrible dans ces ombres.
La vieille hydre chaos rampe sous ces décombres.
On voit des animaux accroupis et mangeant;
La moisissure rose aux écailles d'argent
Fait sur l'obscur bourbier luire ses mosaïques;
L'odeur du lieu mettrait en fuite des stoïques;
Le sol partout se creuse en gouffres empestés;
Et les chauves-souris volent de tous côtés
Comme au milieu des fleurs s'ébattent les colombes.
On croit, dans cette brume et dans ces catacombes,
Entendre bougonner la mégère Atropos;
Le pied sent dans la nuit le dos mou des crapauds;
L'eau pleure; par moments quelque escalier livide
Plonge lugubrement ses marches dans le vide.
Tout est fétide, informe, abject, terrible à voir.

Le charnier, le gibet, le ruisseau, le lavoir,
Les vieux parfums rancis dans les fioles persanes,
Le lavabo vidé des pâles courtisanes,
L'eau lustrale épandue aux pieds des dieux menteurs,
Le sang des confesseurs et des gladiateurs,

Les meurtres, les festins, les luxures hardies,
Le chaudron renversé des noires Canidies,
Ce que Trimalcion vomit sur le chemin,
Tous les vices de Rome, égout du genre humain,
Suintent, comme en un crible, à travers cette voûte,
Et l'immonde univers y filtre goutte à goutte.
Là-haut, on vit, on teint ses lèvres de carmin,
On a le lierre au front et la coupe à la main,
Le peuple sous les fleurs cache sa plaie impure
Et chante; et c'est ici que l'ulcère suppure.
Ceci, c'est le cloaque, effrayant, vil, glacé.
Et Rome tout entière avec tout son passé,
Joyeuse, souveraine, esclave, criminelle,
Dans ce marais sans fond croupit, fange éternelle.
C'est le noir rendez-vous de l'immense néant;
Toute ordure aboutit à ce gouffre béant;
La vieille au chef branlant qui gronde et qui soupire
Y vide son panier, et le monde l'empire.
L'horreur emplit cet antre, infâme vision.
Toute l'impureté de la création
Tombe et vient échouer sur cette sombre rive.
Au fond, on entrevoit, dans une ombre où n'arrive
Pas un reflet de jour, pas un souffle de vent,
Quelque chose d'affreux qui fut jadis vivant,
Des mâchoires, des yeux, des ventres, des entrailles,
Des carcasses qui font des taches aux murailles;
On approche, et longtemps on reste l'œil fixé
Sur ce tas monstrueux, dans la bourbe enfoncé,
Jeté là par un trou redouté des ivrognes,
Sans pouvoir distinguer si ces mornes charognes
Ont une forme encor visible en leurs débris,
Et sont des chiens crevés ou des césars pourris.

30 avril. Jersey.

V

C'était en juin, j'étais à Bruxelle; on me dit :
Savez-vous ce que fait maintenant ce bandit?
Et l'on me raconta le meurtre juridique,
Charlet assassiné sur la place publique,
Cirasse, Cuisinier, tous ces infortunés
Que cet homme au supplice a lui-même traînés
Et qu'il a de ses mains liés sur la bascule.
O sauveur, ô héros, vainqueur de crépuscule,
César! Dieu fait sortir de terre les moissons,
La vigne, l'eau courante abreuvant les buissons,
Les fruits vermeils, la rose où l'abeille butine,
Les chênes, les lauriers, et toi, la guillotine.

Prince qu'aucun de ceux qui lui donnent leurs voix
Ne voudrait rencontrer le soir au coin d'un bois!

J'avais le front brûlant; je sortis par la ville.
Tout m'y parut plein d'ombre et de guerre civile;
Les passants me semblaient des spectres effarés;
Je m'enfuis dans les champs paisibles et dorés;
O contre-coups du crime au fond de l'âme humaine!
La nature ne put me calmer. L'air, la plaine,
Les fleurs, tout m'irritait; je frémissais devant
Ce monde où je sentais ce scélérat vivant.
Sans pouvoir m'apaiser je fis plus d'une lieue.
Le soir triste monta sous la coupole bleue;
Linceul frissonnant, l'ombre autour de moi s'accrut;
Tout à coup la nuit vint, et la lune apparut
Sanglante, et dans les cieux, de deuil enveloppée,
Je regardai rouler cette tête coupée.

Mai 1853. Jersey.

VI

CHANSON.

Sa grandeur éblouit l'histoire.
Quinze ans, il fut
Le dieu que traînait la victoire
Sur un affût;
L'Europe sous la loi guerrière
Se débattit. —
Toi, son singe, marche derrière,
Petit, petit.

Napoléon dans la bataille,
Grave et serein,
Guidait à travers la mitraille
L'aigle d'airain.
Il entra sur le pont d'Arcole,
Il en sortit. —
Voici de l'or, viens, pille et vole,
Petit, petit.

Berlin, Vienne, étaient ses maîtresses;
Il les forçait,
Leste, et prenant les forteresses
Par le corset.
Il triompha de cent bastilles
Qu'il investit. —
Voici pour toi, voici des filles,
Petit, petit.

Il passait les monts et les plaines,
Tenant en main
La palme, la foudre, et les rênes
Du genre humain;

Il était ivre de sa gloire
    Qui retentit. —
Voici du sang, accours, viens boire,
    Petit, petit.

Quand il tomba, lâchant le monde,
    L'immense mer
Ouvrit à sa chute profonde
    Son gouffre amer;
Il y plongea, sinistre archange,
    Et s'engloutit. —
Toi, tu te noieras dans la fange,
    Petit, petit.

Jersey. Septembre 1853.

VII

PATRIA.

MUSIQUE DE BEETHOVEN[1].

Là-haut qui sourit?
Est-ce un esprit?
Est-ce une femme?
Quel front sombre et doux!
Peuple, à genoux!
Est-ce notre âme
Qui vient à nous?

Cette figure en deuil
Paraît sur notre seuil,
Et notre antique orgueil
Sort du cercueil.
Ses fiers regards vainqueurs
Réveillent tous les cœurs,
Les nids dans les buissons,
Et les chansons.

C'est l'ange du jour;
L'espoir, l'amour
Du cœur qui pense;
Du monde enchanté
C'est la clarté.
Son nom est France
Ou Vérité.

Bel ange, à ton miroir
Quand s'offre un vil pouvoir,

[1] Publié dans l'édition de 1870.

Tu viens, terrible à voir,
Sous le ciel noir.
Tu dis au monde : Allons!
Formez vos bataillons!
Et le monde ébloui
Te répond : Oui.

C'est l'ange de nuit.
Rois, il vous suit,
Marquant d'avance
Le fatal moment
Au firmament.
Son nom est France
Ou Châtiment.

Ainsi que nous voyons
En mai les alcyons,
Voguez, ô nations,
Dans ses rayons!
Son bras aux cieux dressé
Ferme le noir passé
Et les portes de fer
Du sombre enfer.

C'est l'ange de Dieu.
Dans le ciel bleu
Son aile immense
Couvre avec fierté
L'humanité.
Son nom est France
Ou Liberté!

Jersey, septembre 1853.

VIII

LA CARAVANE.

I

Sur la terre, tantôt sable, tantôt savane,
L'un à l'autre liés en longue caravane,
Échangeant leur pensée en confuses rumeurs,
Emmenant avec eux les lois, les faits, les mœurs,
Les esprits, voyageurs éternels, sont en marche.
L'un porte le drapeau, les autres portent l'arche;
Ce saint voyage a nom Progrès. De temps en temps,
Ils s'arrêtent, rêveurs, attentifs, haletants,
Puis repartent. En route! ils s'appellent, ils s'aident,
Ils vont! Les horizons aux horizons succèdent,
Les plateaux aux plateaux, les sommets aux sommets.
On avance toujours, on n'arrive jamais.
A chaque étape un guide accourt à leur rencontre;
Quand Jean Huss disparaît, Luther pensif se montre;
Luther s'en va, Voltaire alors prend le flambeau;
Quand Voltaire s'arrête, arrive Mirabeau.
Ils sondent, pleins d'espoir, une terre inconnue;
A chaque pas qu'on fait, la brume diminue;
Ils marchent, sans quitter des yeux un seul instant
Le terme du voyage et l'asile où l'on tend,
Point lumineux au fond d'une profonde plaine,
La Liberté sacrée, éclatante et lointaine,
La Paix dans le travail, l'universel Hymen,
L'Idéal, ce grand but, Mecque du genre humain.

Plus ils vont, plus la foi les pousse et les exalte.

Pourtant, à de certains moments, lorsqu'on fait halte,
Que la fatigue vient, qu'on voit le jour blêmir,
Et qu'on a tant marché qu'il faut enfin dormir,
C'est l'instant où le Mal, prenant toutes les formes,
Morne oiseau, vil reptile ou monstre aux bonds énormes,
Chimère, préjugé, mensonge ténébreux,
C'est l'heure où le Passé, qu'ils laissent derrière eux,
Voyant dans chacun d'eux une proie échappée,
Surprend la caravane assoupie et campée,
Et, sortant hors de l'ombre et du néant profond,
Tâche de ressaisir ces esprits qui s'en vont.

II

Le jour baisse; on atteint quelque colline chauve
Que l'âpre solitude entoure, immense et fauve,
Et dont pas même un arbre, une roche, un buisson
Ne coupe l'immobile et lugubre horizon;
Les tchaouchs, aux lueurs des premières étoiles,
Piquent des pieux en terre et déroulent les toiles;
En cercle autour du camp les feux sont allumés,
Il est nuit. Gloire à Dieu! voyageurs las, dormez.

Non, veillez! car autour de vous tout se réveille.
Écoutez! écoutez! debout! prêtez l'oreille!
Voici qu'à la clarté du jour zodiacal,
L'épervier gris, le singe obscène, le chacal,
Les rats abjects et noirs, les belettes, les fouines,
Nocturnes visiteurs des tentes bédouines,
L'hyène au pas boiteux qui menace et qui fuit,
Le tigre au crâne plat où nul instinct ne luit,
Dont la férocité ressemble à de la joie,
Tous, les oiseaux de deuil et les bêtes de proie,
Vers le feu rayonnant poussant d'étranges voix,

De tous les points de l'ombre arrivent à la fois.
Dans la brume, pareils aux brigands qui maraudent,
Bandits de la nature, ils sont tous là qui rôdent.
Le foyer se reflète aux yeux des léopards.
Fourmillement terrible! on voit de toutes parts
Des prunelles de braise errer dans les ténèbres.
La solitude éclate en hurlements funèbres.
Des pierres, des fossés, des ravins tortueux,
De partout, sort un bruit farouche et monstrueux.
Car lorsqu'un pas humain pénètre dans ces plaines,
Toujours, à l'heure où l'ombre épanche ses haleines,
Où la création commence son concert,
Le peuple épouvantable et rauque du désert,
Horrible et bondissant sous les pâles nuées,
Accueille l'homme avec des cris et des huées.
Bruit lugubre! chaos des forts et des petits
Cherchant leur proie avec d'immondes appétits!
L'un glapit, l'autre rit, miaule, aboie, ou gronde.
Le voyageur invoque en son horreur profonde
Ou son saint musulman ou son patron chrétien.

Soudain tout fait silence et l'on n'entend plus rien.

Le tumulte effrayant cesse, râles et plaintes
Meurent comme des voix par l'agonie éteintes,
Comme si, par miracle et par enchantement,
Dieu même avait dans l'ombre emporté brusquement
Renards, singes, vautours, le tigre, la panthère,
Tous ces monstres hideux qui sont sur notre terre
Ce que sont les démons dans le monde inconnu.
Tout se tait.

Le désert est muet, vaste et nu.
L'œil ne voit sous les cieux que l'espace sans borne.

Tout à coup, au milieu de ce silence morne
Qui monte et qui s'accroît de moment en moment,

S'élève un formidable et long rugissement!

C'est le lion.

III

Il vient, il surgit où vous êtes,
Le roi sauvage et roux des profondeurs muettes!

Il vient de s'éveiller comme le soir tombait,
Non, comme le loup triste, à l'odeur du gibet,
Non, comme le jaguar, pour aller dans les havres
Flairer si la tempête a jeté des cadavres,
Non, comme le chacal furtif et hasardeux,
Pour déterrer la nuit les morts, spectres hideux,
Dans quelque champ qui vit la guerre et ses désastres;
Mais pour marcher dans l'ombre à la clarté des astres.
Car l'azur constellé plaît à son œil vermeil;
Car Dieu fait contempler par l'aigle le soleil,
Et fait par le lion regarder les étoiles.
Il vient, du crépuscule il traverse les voiles,
Il médite, il chemine à pas silencieux,
Tranquille et satisfait sous la splendeur des cieux;
Il aspire l'air pur qui manquait à son antre;
Sa queue à coups égaux revient battre son ventre,
Et, dans l'obscurité qui le sent approcher,
Rien ne le voit venir, rien ne l'entend marcher.
Les palmiers, frissonnant comme des touffes d'herbe,
Frémissent. C'est ainsi que, paisible et superbe,
Il arrive toujours par le même chemin,
Et qu'il venait hier, et qu'il viendra demain,
A cette heure où Vénus à l'occident décline.

Et quand il s'est trouvé proche de la colline,
Marquant ses larges pieds dans le sable mouvant,
Avant même que l'œil d'aucun être vivant
Eût pu, sous l'éternel et mystérieux dôme,

Voir poindre à l'horizon son vague et noir fantôme,
Avant que dans la plaine il se fût avancé,
Il se taisait; son souffle a seulement passé,
Et ce souffle a suffi, flottant à l'aventure,
Pour faire tressaillir la profonde nature,
Et pour faire soudain taire au plus fort du bruit
Toutes ces sombres voix qui hurlent dans la nuit.

IV

Ainsi, quand, de ton antre enfin poussant la pierre,
Et las du long sommeil qui pèse à ta paupière,
O peuple, ouvrant tes yeux d'où sort une clarté,
Tu te réveilleras dans ta tranquillité,
Le jour où nos pillards, où nos tyrans sans nombre
Comprendront que quelqu'un remue au fond de l'ombre,
Et que c'est toi qui viens, ô lion! ce jour-là,
Ce vil groupe où Falstaff s'accouple à Loyola,
Tous ces gueux devant qui la probité se cabre,
Les traîneurs de soutane et les traîneurs de sabre,
Le général Soufflard, le juge Barabbas,
Le jésuite au front jaune, à l'œil féroce et bas,
Disant son chapelet dont les grains sont des balles,
Les Mingrats bénissant les Héliogabales,
Les Veuillots qui naguère, errant sans feu ni lieu,
Avant de prendre en main la cause du bon Dieu,
Avant d'être des saints, traînaient dans les ribotes
Les haillons de leur style et les trous de leurs bottes,
L'archevêque, ouléma du Christ ou de Mahom,
Mâchant avec l'hostie un sanglant *Te Deum,*
Les Troplong, les Rouher, violateurs de chartes,
Grecs qui tiennent les lois comme ils tiendraient les cartes,
Les beaux fils dont les mains sont rouges sous leurs gants,
Ces dévots, ces viveurs, ces bedeaux, ces brigands,
Depuis les hommes vils jusqu'aux hommes sinistres,

Tout ce tas monstrueux de gredins et de cuistres
Qui grincent, l'œil ardent, le mufle ensanglanté,
Autour de la raison et de la vérité,
Tous, du maître au goujat, du bandit au maroufle,
Pâles, rien qu'à sentir au loin passer ton souffle,
Feront silence, ô peuple! et tous disparaîtront
Subitement, l'éclair ne sera pas plus prompt,
Cachés, évanouis, perdus dans la nuit sombre,
Avant même qu'on ait entendu, dans cette ombre
Où les justes tremblants aux méchants sont mêlés,
Ta grande voix monter vers les cieux étoilés!

25 novembre 1852.

IX

Cette nuit, il pleuvait, la marée était haute,
Un brouillard lourd et gris couvrait toute la côte,
Les brisants aboyaient comme des chiens, le flot
Aux pleurs du ciel profond joignait son noir sanglot,
L'infini secouait et mêlait dans son urne
Les sombres tournoiements de l'abîme nocturne;
Les bouches de la nuit semblaient rugir dans l'air.

J'entendais le canon d'alarme sur la mer.
Des marins en détresse appelaient à leur aide.
Dans l'ombre où la rafale aux rafales succède,
Sans pilote, sans mât, sans ancre, sans abri,
Quelque vaisseau perdu jetait son dernier cri.
Je sortis. Une vieille, en passant effarée,
Me dit : «Il a péri; c'est un chasse-marée.»
Je courus à la grève et ne vis qu'un linceul
De brouillard et de nuit, et l'horreur, et moi seul;
Et la vague, dressant sa tête sur l'abîme,
Comme pour éloigner un témoin de son crime,
Furieuse, se mit à hurler après moi.

Qu'es-tu donc, Dieu jaloux, Dieu d'épreuve et d'effroi,
Dieu des écroulements, des gouffres, des orages,
Que tu n'es pas content de tant de grands naufrages,
Qu'après tant de puissants et de forts engloutis,
Il te reste du temps encor pour les petits,
Que sur les moindres fronts ton bras laisse sa marque,
Et qu'après cette France, il te faut cette barque!

Jersey, 5 avril.

X

I

Ce serait une erreur de croire que ces choses
Finiront par des chants et des apothéoses;
Certe, il viendra, le rude et fatal châtiment;
Jamais l'arrêt d'en haut ne recule et ne ment,
Mais ces jours effrayants seront des jours sublimes.
Tu feras expier à ces hommes leurs crimes,
O peuple généreux, ô peuple frémissant,
Sans glaive, sans verser une goutte de sang,
Par la loi; sans pardon, sans fureur, sans tempête.
Non, que pas un cheveu ne tombe d'une tête;
Que l'on n'entende pas une bouche crier;
Que pas un scélérat ne trouve un meurtrier.
Les temps sont accomplis; la loi de mort est morte;
Du vieux charnier humain nous avons clos la porte.
Tous ces hommes vivront. — Peuple, pas même lui!

Nous le disions hier, nous venons aujourd'hui
Le redire, et demain nous le dirons encore,
Nous qui des temps futurs portons au front l'aurore,
Parce que nos esprits, peut-être pour jamais,
De l'adversité sombre habitent les sommets;
Nous, les absents, allant où l'exil nous envoie;
Nous, proscrits, qui sentons, pleins d'une douce joie,
Dans le bras qui nous frappe une main nous bénir;
Nous, les germes du grand et splendide avenir
Que le Seigneur, penché sur la famille humaine,
Sema dans un sillon de misère et de peine.

II

Ils tremblent, ces coquins, sous leur nom accablant;
Ils ont peur pour leur tête infâme, ou font semblant;
Mais, marauds, ce serait déshonorer la Grève!
Des révolutions remuer le vieux glaive
Pour eux! y songent-ils? diffamer l'échafaud!
Mais, drôles, des martyrs qui marchaient le front haut,
Des justes, des héros, souriant à l'abîme,
Sont morts sur cette planche et l'ont faite sublime!
Quoi! Charlotte Corday, quoi! madame Roland
Sous cette grande hache ont posé leur cou blanc,
Elles l'ont essuyée avec leur tresse blonde,
Et Magnan y viendrait faire sa tache immonde!
Où le lion gronda, grognerait le pourceau!
Pour Rouher, Fould et Suin, ces rebuts du ruisseau,
L'échafaud des Camille et des Vergniaud superbes!
Quoi, grand Dieu, pour Troplong la mort de Malesherbes!
Traiter le sieur Delangle ainsi qu'André Chénier!
Jeter ces têtes-là dans le même panier,
Et, dans ce dernier choc qui mêle et qui rapproche,
Faire frémir Danton du contact de Baroche!
Non, leur règne, où l'atroce au burlesque se joint,
Est une mascarade, et, ne l'oublions point,
Nous en avons pleuré, mais souvent nous en rîmes.
Sous prétexte qu'il a commis beaucoup de crimes,
Et qu'il est assassin autant que charlatan,
Paillasse après Saint-Just, Robespierre et Titan,
Monterait cette échelle effrayante et sacrée!
Après avoir coupé le cou de Briarée,
Ce glaive couperait la tête d'Arlequin!
Non, non! maître Rouher, vous êtes un faquin,
Fould, vous êtes un fat, Suin, vous êtes un cuistre.
L'échafaud est le lieu du triomphe sinistre,

Le piédestal, dressé sur le noir cabanon,
Qui fait tomber la tête et fait surgir le nom,
C'est le faîte vermeil d'où le martyr s'envole,
C'est la hache impuissante à trancher l'auréole,
C'est le créneau sanglant, étrange et redouté,
Par où l'âme se penche et voit l'éternité.
Ce qu'il faut, ô justice, à ceux de cette espèce,
C'est le lourd bonnet vert, c'est la casaque épaisse,
C'est le poteau; c'est Brest, c'est Clairvaux, c'est Toulon;
C'est le boulet roulant derrière leur talon,
Le fouet et le bâton, la chaîne, âpre compagne,
Et les sabots sonnant sur le pavé du bagne!
Qu'ils vivent accouplés et flétris! L'échafaud,
Sévère, n'en veut pas. Qu'ils vivent, il le faut,
L'un avec sa simarre et l'autre avec son cierge!
La mort devant ces gueux baisse ses yeux de vierge.

XI

Quand l'eunuque régnait à côté du césar,
Quand Tibère, et Caïus, et Néron, sous leur char
Foulaient Rome, plus morte, hélas! que Babylone,
Le poëte saisit ces bourreaux sur leur trône;
La muse entre deux vers, tout vivants, les scia.
Toi, faux prince, cousin du blême hortensia,
Hidalgo par ta femme, amiral par ta mère,
Tu règnes par décembre et tu vis sur brumaire,
Mais la muse t'a pris; et maintenant, c'est bien,
Tu tressailles aux mains du sombre historien.
Pourtant, quoique tremblant sous la verge lyrique,
Tu dis dans ton orgueil : — Je vais être historique. —
Non, coquin! le charnier des rois t'est interdit.
Non, tu n'entreras point dans l'histoire, bandit!
Haillon humain, hibou déplumé, bête morte,
Tu resteras dehors et cloué sur la porte.

1er août 1853. Jersey.

XII

PAROLES D'UN CONSERVATEUR

A PROPOS D'UN PERTURBATEUR.

Était-ce un rêve? étais-je éveillé? jugez-en.
Un homme, — était-il grec, juif, chinois, turc, persan? —
Un membre du parti de l'ordre, véridique
Et grave, me disait : «Cette mort juridique
Frappant ce charlatan, anarchiste éhonté,
Est juste. Il faut que l'ordre et que l'autorité
Se défendent. Comment souffrir qu'on les discute?
D'ailleurs les lois sont là pour qu'on les exécute.
Il est des vérités éternelles qu'il faut
Faire prévaloir, fût-ce au prix de l'échafaud.
Ce novateur prêchait une philosophie.
Amour, progrès, mots creux, et dont je me défie.
Il raillait notre culte antique et vénéré.
Cet homme était de ceux qui n'ont rien de sacré,
Il ne respectait rien de tout ce qu'on respecte.
Pour leur inoculer sa doctrine suspecte,
Il allait ramassant dans les plus méchants lieux
Des bouviers, des pêcheurs, des drôles bilieux,
D'immondes va-nu-pieds n'ayant ni sou ni maille;
Il faisait son cénacle avec cette canaille.
Il ne s'adressait pas à l'homme intelligent,
Sage, honorable, ayant des rentes, de l'argent,
Du bien; il n'avait garde. Il égarait les masses;
Avec des doigts levés en l'air et des grimaces,
Il prétendait guérir malades et blessés
Contrairement aux lois. Mais ce n'est pas assez.
L'imposteur, s'il vous plaît, tirait les morts des fosses.
Il prenait de faux noms et des qualités fausses,

Et se faisait passer pour ce qu'il n'était pas.
Il errait au hasard, disant : — Suivez mes pas, —
Tantôt dans la campagne et tantôt dans la ville.
N'est-ce pas exciter à la guerre civile,
Au mépris, à la haine entre les citoyens?
On voyait accourir vers lui d'affreux payens,
Couchant dans les fossés et dans les fours à plâtre,
L'un boiteux, l'autre sourd, l'autre un œil sous l'emplâtre,
L'autre râclant sa plaie avec un vieux tesson.
L'honnête homme indigné rentrait dans sa maison
Quand ce jongleur passait avec cette séquelle.
Dans une fête, un jour, je ne sais plus laquelle,
Cet homme prit un fouet, et criant, déclamant,
Il se mit à chasser, mais fort brutalement,
Des marchands patentés, le fait est authentique,
Très braves gens tenant sur le parvis boutique,
Avec permission, ce qui, je crois, suffit,
Du clergé qui touchait sa part de leur profit.
Il traînait à sa suite une espèce de fille;
Il allait, pérorant, ébranlant la famille,
Et la religion, et la société;
Il sapait la morale et la propriété;
Le peuple le suivait, laissant les champs en friches;
C'était fort dangereux. Il attaquait les riches,
Il flagornait le pauvre, affirmant qu'ici-bas
Les hommes sont égaux et frères, qu'il n'est pas
De grands ni de petits, d'esclaves ni de maîtres,
Que le fruit de la terre est à tous; quant aux prêtres,
Il les déchirait; bref, il blasphémait. Cela
Dans la rue. Il contait toutes ces horreurs-là
Aux premiers gueux venus, sans cape et sans semelles.
Il fallait en finir, les lois étaient formelles,
On l'a crucifié. »

Ce mot, dit d'un air doux,
Me frappa. Je lui dis : « Mais qui donc êtes-vous? »

Il répondit : « Vraiment, il fallait un exemple.
Je m'appelle Elizab, je suis scribe du temple.
— Et de qui parlez-vous? » demandai-je. Il reprit :
« Mais! de ce vagabond qu'on nomme Jésus-Christ. »

23 décembre. Jersey.

XIII

FORCE DES CHOSES.

Que devant les coquins l'honnête homme soupire;
Que l'histoire soit laide et plate; que l'empire
Boite avec Talleyrand ou louche avec Parieu;
Qu'un tour d'escroc bien fait ait nom grâce de Dieu;
Que le pape en massue ait changé sa houlette;
Qu'on voie au Champ de Mars piaffer sous l'épaulette
Le Meurtre général, le Vol aide de camp;
Que hors de l'Élysée un prince débusquant,
Qu'un flibustier quittant l'île de la Tortue,
Assassine, extermine, égorge, pille et tue;
Que les bonzes chrétiens, cognant sur leur tam-tam,
Hurlent devant Soufflard : *Attollite portam!*
Que pour claqueurs le crime ait cent journaux infâmes,
Ceux qu'à la maison d'or, sur les genoux des femmes,
Griffonnent les Romieux, le verre en main, et ceux
Que saint-Ignace inspire à des gredins crasseux;
Qu'en ces vils tribunaux, où le regard se heurte
De Moreau de la Seine à Moreau de la Meurthe,
La justice ait reçu d'horribles horions;
Que, sur un lit de camp, par des centurions
La loi soit violée et râle à l'agonie;
Que cet être choisi, créé par Dieu génie,
L'homme, adore à genoux le loup fait empereur;
Qu'en un éclat de rire abrégé par l'horreur,
Tout ce que nous voyons aujourd'hui se résume;
Qu'Hautpoul vende son sabre et Cucheval sa plume;
Que tous les grands bandits, en petit copiés,
Revivent; qu'on emplisse un sénat de plats-pieds
Dont la servilité négresse et mamelouque
Eût révolté Mahmoud et lasserait Soulouque;
Que l'or soit le seul culte, et qu'en ce temps vénal,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Coffre-fort étant Dieu, Gousset soit cardinal;
Que la vieille Thémis ne soit plus qu'une gouine
Baisant Mandrin dans l'antre où Mongis baragouine;
Que Montalembert bave accoudé sur l'autel;
Que Veuillot sur Sibour crève sa poche au fiel;
Qu'on voie aux bals de cour s'étaler des guenipes
Qui le long des trottoirs traînaient hier leurs nippes,
Beautés de lansquenet avec un profil grec;
Que Haynau dans Brescia soit pire que Lautrec;
Que partout, des Sept-Tours aux colonnes d'Hercule,
Napoléon, le poing sur la hanche, recule,
Car l'aigle est vieux, Essling grisonne, Marengo
A la goutte, Austerlitz est pris d'un lombago;
Que le czar russe ait peur tout autant que le nôtre;
Que l'ours noir et l'ours blanc tremblent l'un devant l'autre;
Qu'avec son grand panache et sur son grand cheval
Rayonne Saint-Arnaud, ci-devant Florival,
Fort dans la pantomime et les combats à *l'hache;*
Que Sodome se montre et que Paris se cache;
Qu'Escobar et Houdin vendent le même onguent;
Que grâce à tous ces gueux qu'on touche avec le gant,
Tout dorés au dehors, au dedans noirs de lèpres,
Courant les bals, courant les jeux, allant à vêpres,
Grâce à ces bateleurs mêlés aux scélérats,
La Saint-Barthélemy s'achève en mardi gras;
O nature profonde et calme, que t'importe!
Nature, Isis voilée assise à notre porte,
Impénétrable aïeule aux regards attendris,
Vieille comme Cybèle et fraîche comme Iris,
Ce qu'on fait ici-bas s'en va devant ta face;
A ton rayonnement toute laideur s'efface;
Tu ne t'informes pas quel drôle ou quel tyran
Est fait premier chanoine à Saint-Jean-de-Latran;
Décembre, les soldats ivres, les lois faussées,
Les cadavres mêlés aux bouteilles cassées,
Ne te font rien; tu suis ton flux et ton reflux.
Quand l'homme des faubourgs s'endort et ne sait plus

Bourrer dans un fusil des balles de calibre;
Quand le peuple français n'est plus le peuple libre;
Quand mon esprit, fidèle au but qu'il se fixa,
Sur cette léthargie applique un vers moxa,
Toi, tu rêves; souvent du fond des geôles sombres,
Sort, comme d'un enfer, le murmure des ombres
Que Baroche et Rouher gardent sous les barreaux,
Car ce tas de laquais est un tas de bourreaux;
Étant les cœurs de boue, ils sont les cœurs de roche;
Ma strophe alors se dresse, et, pour cingler Baroche,
Se taille un fouet sanglant dans Rouher écorché;
Toi, tu ne t'émeus point; flot sans cesse épanché,
La vie indifférente emplit toujours tes urnes;
Tu laisses s'élever des attentats nocturnes,
Des crimes, des fureurs, de Rome mise en croix,
De Paris mis aux fers, des guets-apens des rois,
Des pièges, des serments, des toiles d'araignées,
L'orageuse clameur des âmes indignées;
Dans ce calme où toujours tu te réfugias,
Tu laisses le fumier croupir chez Augias,
Et renaître un passé dont nous nous affranchîmes,
Et le sang rajeunir les abus cacochymes,
La France en deuil jeter son suprême soupir,
Les prostitutions chanter, et se tapir
Les lâches dans leurs trous, la taupe en ses cachettes,
Et gronder les lions, et rugir les poëtes!
Ce n'est pas ton affaire à toi de t'irriter.
Tu verrais, sans frémir et sans te révolter,
Sur tes fleurs, sous tes pins, tes ifs et tes érables,
Errer le plus coquin de tous ces misérables.
Quand Troplong, le matin, ouvre un œil chassieux,
Vénus, splendeur sereine éblouissant les cieux,
Vénus, qui devrait fuir courroucée et hagarde,
N'a pas l'air de savoir que Troplong la regarde!
Tu laisserais cueillir une rose à Dupin!
Tandis que, de velours recouvrant le sapin,
L'escarpe couronné que l'Europe surveille,

Trône et guette, et qu'il a, lui parlant à l'oreille,
D'un côté Loyola, de l'autre Trestaillon,
Ton doigt au blé dans l'ombre entr'ouvre le sillon.
Pendant que l'horreur sort des sénats, des conclaves,
Que les États-Unis ont des marchés d'esclaves
Comme en eut Rome avant que Jésus-Christ passât,
Que l'américain libre à l'africain forçat
Met un bât, et qu'on vend des hommes pour des piastres,
Toi, tu gonfles la mer, tu fais lever les astres,
Tu courbes l'arc-en-ciel, tu remplis les buissons
D'essaims, l'air de parfums et les nids de chansons,
Tu fais dans le bois vert la toilette des roses,
Et tu fais concourir, loin des hommes moroses,
Pour des prix inconnus par les anges cueillis,
La candeur de la vierge et la blancheur du lys.
Et quand, tordant ses mains devant les turpitudes,
Le penseur douloureux fuit dans tes solitudes,
Tu lui dis : Viens! c'est moi! moi que rien ne corrompt!
Je t'aime! et tu répands dans l'ombre, sur son front
Où de l'artère ardente il sent battre les ondes,
L'âcre fraîcheur de l'herbe et des feuilles profondes!
Par moments, à te voir, parmi les trahisons,
Mener paisiblement tes mois et tes saisons,
A te voir impassible et froide, quoi qu'on fasse,
Pour qui ne creuse point plus bas que la surface,
Tu sembles bien glacée, et l'on s'étonne un peu.
Quand les proscrits, martyrs du peuple, élus de Dieu,
Stoïques, dans la mort se couchent sans se plaindre,
Tu n'as l'air de songer qu'à dorer et qu'à peindre
L'aile du scarabée errant sur leurs tombeaux.
Les rois font les gibets, toi, tu fais les corbeaux.
Tu mets le même ciel sur le juste et l'injuste.
Occupée à la mouche, à la pierre, à l'arbuste,
Aux mouvements confus du vil monde animal,
Tu parais ignorer le bien comme le mal;
Tu laisses l'homme en proie à sa misère aiguë.
Que t'importe Socrate! et tu fais la ciguë.

Tu créas le besoin, l'instinct et l'appétit;
Le fort mange le faible et le grand le petit,
L'ours déjeune du rat, l'autour de la colombe,
Qu'importe! allez, naissez, fourmillez pour la tombe,
Multitudes! vivez, tuez, faites l'amour,
Croissez! le pré verdit, la nuit succède au jour,
L'âne brait, le cheval hennit, le taureau beugle.
O figure terrible, on te croirait aveugle!
Le bon et le mauvais se mêlent sous tes pas.
Dans cet immense oubli, tu ne vois même pas
Ces deux géants lointains penchés sur ton abîme,
Satan, père du mal, Caïn, père du crime!

Erreur! erreur! erreur! ô géante aux cent yeux,
Tu fais un grand labeur, saint et mystérieux!
Oh! qu'un autre que moi te blasphème, ô nature!
Tandis que notre chaîne étreint notre ceinture,
Et que l'obscurité s'étend de toutes parts,
Les principes cachés, les éléments épars,
Le fleuve, le volcan à la bouche écarlate,
Le gaz qui se condense et l'air qui se dilate,
Les fluides, l'éther, le germe sourd et lent,
Sont autant d'ouvriers dans l'ombre travaillant;
Ouvriers sans sommeil, sans fatigue, sans nombre.
Tu viens dans cette nuit, libératrice sombre!
Tout travaille, l'aimant, le bitume, le fer,
Le charbon; pour changer en éden notre enfer,
Les forces à ta voix sortent du fond des gouffres.

Tu murmures tout bas : — Race d'Adam qui souffres,
Hommes, forçats pensants au vieux monde attachés,
Chacune de mes lois vous délivre. Cherchez!
Et chaque jour surgit une clarté nouvelle,
Et le penseur épie et le hasard révèle;
Toujours le vent sema, le calcul récolta.
Ici Fulton, ici Galvani, là Volta,
Sur tes secrets profonds que chaque instant nous livre,

Rêvent; l'homme ébloui déchiffre enfin ton livre.
D'heure en heure on découvre un peu plus d'horizon;
Comme un coup de bélier au mur d'une prison,
Du genre humain qui fouille et qui creuse et qui sonde,
Chaque tâtonnement fait tressaillir le monde.
L'hymen des nations s'accomplit. Passions,
Intérêts, mœurs et lois, les révolutions
Par qui le cœur humain germe et change de formes,
Paris, Londres, New-York, les continents énormes,
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.
Une force inconnue, empruntée aux éclairs,
Mêle au courant des flots le courant des idées.
La science, gonflant ses ondes débordées,
Submerge trône et sceptre, idole et potentat.
Tout va, pense, se meut, s'accroît. L'aérostat
Passe, et du haut des cieux ensemence les hommes.
Chanaan apparaît; le voilà, nous y sommes!
L'amour succède aux pleurs et l'eau vive à la mort,
Et la bouche qui chante à la bouche qui mord.
La science, pareille aux antiques pontifes,
Attelle aux chars tonnants d'effrayants hippogriffes;
Le feu souffle aux naseaux de la bête d'airain.
Le globe esclave cède à l'esprit souverain.
Partout où la terreur régnait, où marchait l'homme,
Triste et plus accablé que la bête de somme,
Traînant ses fers sanglants que l'erreur a forgés,
Partout où les carcans sortaient des préjugés,
Partout où les césars, posant le pied sur l'âme,
Étouffaient la clarté, la pensée et la flamme,
Partout où le mal sombre, étendant son réseau,
Faisait ramper le ver, tu fais naître l'oiseau!
Par degrés, lentement, on voit sous ton haleine
La liberté sortir de l'herbe de la plaine,
Des pierres du chemin, des branches des forêts,
Rayonner, convertir la science en décrets,
Du vieil univers mort briser la carapace,
Emplir le feu qui luit, l'eau qui bout, l'air qui passe,

Gronder dans le tonnerre, errer dans les torrents,
Vivre! et tu rends le monde impossible aux tyrans!
La matière, aujourd'hui vivante, jadis morte,
Hier écrasait l'homme et maintenant l'emporte.
Le bien germe à toute heure et la joie en tout lieu.
Oh! sois fière en ton cœur, toi qui, sous l'œil de Dieu,
Nous prodigues les dons que ton mystère épanche,
Toi qui regardes, comme une mère se penche
Pour voir naître l'enfant que son ventre a porté,
De ton flanc éternel sortir l'humanité!

Vie! idée! avenir bouillonnant dans les têtes!
Le progrès, reliant entre elles ses conquêtes,
Gagne un point après l'autre, et court contagieux.
De cet obscur amas de faits prodigieux
Qu'aucun regard n'embrasse et qu'aucun mot ne nomme,
Tu nais plus frissonnant que l'aigle, esprit de l'homme,
Refaisant mœurs, cités, codes, religion.
Le passé n'est que l'œuf d'où tu sors, Légion!

O nature! c'est là ta genèse sublime.
Oh! l'éblouissement nous prend sur cette cime!
Le monde, réclamant l'essor que Dieu lui doit,
Vibre, et dès à présent, grave, attentif, le doigt
Sur la bouche, incliné sur les choses futures,
Sur la création et sur les créatures,
Une vague lueur dans son œil éclatant,
Le voyant, le savant, le philosophe entend
Dans l'avenir, déjà vivant sous ses prunelles,
La palpitation de ces millions d'ailes!

23 mai. Jersey.

XIV

CHANSON.

A quoi ce proscrit pense-t-il?
A son champ d'orge ou de laitue,
A sa charrue, à son outil,
A la grande France abattue.
Hélas! le souvenir le tue.
Pendant qu'on rente les Dupin
Le pauvre exilé souffre et prie.
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

L'ouvrier rêve l'atelier,
Et le laboureur sa chaumière,
Les pots de fleurs sur l'escalier,
Le feu brillant, la vitre claire,
Au fond le lit de la grand'mère.
Quatre gros glands de vieux crépin
En faisaient la coquetterie.
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

En mai volait la mouche à miel;
On voyait courir dans les seigles
Les moineaux, partageux du ciel;
Ils pillaient nos champs, ces espiègles,
Tout comme s'ils étaient des aigles.
Un château du temps de Pépin
Croulait près de la métairie.
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Avec sa lime ou son maillet
On soutenait enfants et femme;
De l'aube au soir on travaillait
Et le travail égayait l'âme.
O saint travail! lumière et flamme!
De Watt, de Jacquart, de Papin,
La jeunesse ainsi fut nourrie.
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les jours de fête, l'ouvrier
Laissait les soucis en fourrière;
Chantant les chants de février,
Blouse au vent, casquette en arrière,
On s'en allait à la barrière.
On mangeait un douteux lapin
Et l'on buvait à la Hongrie.
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les dimanches le paysan
Appelait Jeanne ou Jacqueline,
Et disait : « Femme, viens-nous-en,
Mets ta coiffe de mousseline! »
Et l'on dansait sur la colline.
Le sabot, et non l'escarpin,
Foulait gaîment l'herbe fleurie!
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Les exilés s'en vont pensifs.
Leur âme, hélas! n'est plus entière.
Ils regardent l'ombre des ifs
Sur les fosses du cimetière;

L'un songe à l'Allemagne altière,
L'autre au beau pays transalpin,
L'autre à sa Pologne chérie.
On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

Un proscrit, lassé de souffrir,
Mourait; calme, il fermait son livre;
Et je lui dis : «Pourquoi mourir?»
Il me répondit : «Pourquoi vivre?»
Puis il reprit : «Je me délivre.
Adieu! je meurs. Néron-Scapin
Met aux fers la France flétrie...»
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

«... Je meurs de ne plus voir les champs
Où je regardais l'aube naître,
De ne plus entendre les chants
Que j'entendais de ma fenêtre.
Mon âme est où je ne puis être.
Sous quatre planches de sapin,
Enterrez-moi dans la prairie.»
— On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie. —

13 avril 1853. Jersey.

XV[1]

Il est des jours abjects où, séduits par la joie
Sans honneur,
Les peuples au succès se livrent, triste proie
Du bonheur.

Alors des nations, que berce un fatal songe
Dans leur lit,
La vertu coule et tombe, ainsi que d'une éponge
L'eau jaillit.

Alors, devant le mal, le vice, la folie,
Les vivants
Imitent les saluts du vil roseau qui plie
Sous les vents.

Alors festins et jeux; rien de ce que dit l'âme
Ne s'entend;
On boit, on mange, on chante, on danse, on est infâme
Et content.

Le crime heureux, servi par d'immondes ministres,
Sous les cieux
Rit, et vous frissonnez, grands ossements sinistres
Des aïeux.

On vit honteux, les yeux troubles, le pas oblique,
Hébété;

[1] Publié dans l'édition de 1870.

Tout à coup un clairon jette aux vents : République!
Liberté!

Et le monde, éveillé par cette âpre fanfare,
Est pareil
Aux ivrognes de nuit qu'en se levant effare
Le soleil.

Jersey, 1853.

XVI[1]

SAINT-ARNAUD.

Cet homme avait donné naguère un coup de main
Au recul de la France et de l'esprit humain;
Ce général avait les états de service
D'un chacal, et le crime aimait en lui le vice.
Buffon l'eût admis, certe, au rang des carnassiers.
Il avait fait charger le septième lanciers,
Secouant les guidons aux trois couleurs françaises,
Sur des bonnes d'enfants, derrière un tas de chaises;
Il était le vainqueur des passants de Paris;
Il avait mitraillé les cigares surpris
Et broyé Tortoni fumant, à coups de foudre;
Fier, le tonnerre au poing, il avait mis en poudre
Un marchand de coco près des Variétés;
Avec quinze escadrons, bien armés, bien montés,
Et trente bataillons, et vingt pièces de douze,
Il avait pris d'assaut le perron Sallandrouze;
Il avait réussi même, en fort peu de temps,
A tuer sur sa porte un enfant de sept ans;
Et sa gloire planait dans l'ouragan qui tonne
De l'égout Poissonnière au ruisseau Tiquetonne.
Tout cela l'avait fait maréchal. Nous aussi,
Nous étions des vaincus, je dois le dire ici;
Nous étions douze cents; eux, ils étaient cent mille.

Or ce Verrès croyait qu'on devient Paul-Émile.
Pendant que Beauharnais, l'être ignorant le mal,
Affiche aux trois poteaux d'un chiffre impérial
Son nom hideux, dégoût des lèvres de l'histoire;
Pendant qu'un bas empire éclôt sous un prétoire

(1) Publié dans l'édition de 1870.

Et s'étale, amas d'ombre où rampent les serpents,
Fumier de trahison, de dol, de guet-apens,
Dont n'auraient pas voulu les poules de Carthage;
Pendant que de la France on se fait le partage;
Pendant que des milliers d'innocents égorgés
Pourrissent, par le ver du sépulcre rongés;
Pendant que les proscrits, que la chiourme accompagne,
Cheminant deux à deux dans les sabots du bagne,
Vieillards, enfants brûlés de fièvre, sans sommeil,
Vont à Guelma casser des pierres au soleil;
Pendant qu'à Bône on meurt et qu'en Guyane on tombe,
Et qu'ici, chaque jour, nous creusons une tombe,
Ce sbire galonné du crime, ce vainqueur,
De la fraude et du vol sinistre remorqueur,
Cet homme, bras sanglant de la trahison louche,
Ce Mars Mandrin ayant pour Jupiter Cartouche,
S'était dit : « Bah! la France oublie. Un vrai laurier!
Et l'on n'osera plus sur mes talons crier.
En guerre! Il n'est pas bon que la gloire demeure
Au charnier Montfaucon; nous avons à cette heure
Trop de Dix-huit Brumaire et trop peu d'Austerlitz;
Lorsque nous secouons nos drapeaux, de leurs plis
Ils ne laissent tomber sur nous que des huées;
Au lieu des vieillards morts et des femmes tuées,
Il est temps qu'il se dresse autour de nous un peu
De fanfare et d'orgueil, chantant dans le ciel bleu;
Or, voici que la guerre à l'orient se lève!
Je ne suis que couteau, je puis devenir glaive.
On me crache au visage aujourd'hui, mais demain
J'apparaîtrai, superbe, éclatant, surhumain,
Vainqueur, dans une illustre et splendide fumée,
Et duc de la mer Noire et prince de Crimée,
Et je ferai voler ce mot : Sébastopol,
Des tours de Notre-Dame au dôme de Saint-Paul!
Le vieux monstre Russie, aux regards longs et troubles,
Qui fascine l'Europe avec des yeux de roubles,
Je le prendrai, j'irai le saisir dans son trou,

Et je rapporterai sur mon poing ce hibou.
On verra sous mes pieds fondre le czar qui croule.
Paris m'admirera de la Bastille au Roule;
On me battra des mains au fond des vieux faubourgs;
Les gamins marqueront le pas à mes tambours;
La porte Saint-Denis tirera des fusées;
Et, quand je passerai, du haut de ses croisées
Le boulevard Montmartre applaudira. Partons.
Effaçons d'un seul trait tûrie, exils, pontons,
Et jetons cette poudre aux yeux froids de l'histoire.
Je m'en irai Massacre et reviendrai Victoire;
Je serai parti chien, je reviendrai lion.
En guerre! »

Tu mettrais Atlas sur Pélion,
Tu ferais plus qu'aucun dont l'homme se souvienne,
Tu forcerais Moscou, Pétersbourg, Berlin, Vienne,
Tu tordrais dans tes mains ainsi que des serpents
Tous les fleuves domptés, tremblants, soumis, rampants,
Le Don, le Nil, le Tibre, et le Rhin basaltique,
Tu prendrais la mer Noire avec la mer Baltique,
On te verrait, vainqueur, au front des escadrons,
Précédé des tambours et suivi des clairons,
Parmi les plus fameux marcher le plus insigne,
Que tu ne ferais pas décroître d'une ligne
L'épaisseur du carcan qui pend à l'échafaud!
Que tu n'ôterais pas une lettre au fer chaud
Que l'histoire, quand vient l'heure de comparaître,
Imprime au dos du lâche et sur le front du traître!

On est ivre parfois quand on a bu du sang.
Nul ne sait le destin. Fais ton rêve, passant!
L'éternel océan nous regarde, et sanglote.

Il prit ce qu'il voulut dans l'armée et la flotte;
Il reçut le baiser de Néron le Petit,
Gagna Toulon, sa ville, et partit. Il partit,

Traînant des millions après lui dans ses coffres,
Entouré de banquiers qui lui faisaient des offres,
En satrape persan, en proconsul romain,
Son bâton de velours et d'aigles dans sa main,
Emportant pour sa table un service de Chine,
Suivi de vingt fourgons, brodé jusqu'à l'échine,
Empanaché, doré, magnifique, hideux.
Un jour, on déterra l'un de ceux de l'an deux,
Un vieux républicain, le général Dampierre;
On le trouva couché tout armé sous la pierre,
Et portant, fier soldat que nul n'avait vu fuir,
L'épaulette de laine et la dragonne en cuir.

Il partit, tout trempé d'eau bénite; et ce reître
Partout sur son chemin baisait la griffe au prêtre;
Car cette hypocrisie est le genre actuel;
Le crime, qui jadis bravait le rituel,
L'ancien vieux crime impie à présent dégénère
En clins d'yeux qu'à Tartuffe adresse Lacenaire;
Le brigand est béni du curé, point ingrat;
Papavoine aujourd'hui se confesse à Mingrat;
Le bedeau Poulmann sert la messe. — Ah! je l'avoue,
Quand un bandit sincère, entier, sentant la roue,
Honnête à sa façon, bonne fille, complet,
Se déclare bandit, s'annonce ce qu'il est,
Fuit les honnêtes gens, sent qu'il les dépareille,
Et porte carrément son crime sur l'oreille,
Mon Dieu! quand un voleur dit : je suis un voleur,
Quand un pauvre histrion de foire, un avaleur
De sabres, au milieu d'un torrent de paroles,
Un arracheur de dents, avec ses bottes molles,
Orné de galons faux et de poil de lapin,
Quand un drôle ingénu, qui peut-être est sans pain,
Met sa main dans ma poche et m'empoigne ma montre,
Quand, le matin, poussant ma porte qu'il rencontre,
Il entre, prend ma bourse et mes couverts d'argent,
Et, si je le surprends à même et pataugeant,

Me dit : c'est vrai, monsieur, je suis une canaille;
Je ris, et je suis prêt à dire : qu'il s'en aille!
Amnistie au coquin qui se donne pour tel!
Mais quand l'assassinat s'étale sur l'autel
Et que sous une mitre un prêtre l'escamote;
Quand un soldat féroce entre ses dents marmotte
Un oremus infâme au bout d'un sacrebleu;
Quand on fait devant moi cette insulte au ciel bleu
De faire Magnan saint et Canrobert ermite;
Quand le carnage prend des airs de chattemite,
Et quand Jean l'Écorcheur se confit en Veuillot;
Quand le massacre affreux, le couteau, le billot,
Le rond-point la Roquette et la place Saint-Jacques,
Tout ruisselants de sang, viennent faire leurs pâques;
Quand les larrons, après avoir coupé le cou
Au voyageur, et mis ses membres dans un trou,
Vont au lieu saint ouvrir et piller la valise;
Quand j'attends la caverne et quand je vois l'église;
Quand le meurtre sournois qui chourina sans bruit
La loi, par escalade et guet-apens, la nuit,
Et qui par la fenêtre entra dans nos demeures,
Prend un cierge, se signe, ânonne un livre d'heures,
Offre sa pince au Dieu sous qui l'Horeb tremblait,
Et de sa corde à nœuds se fait un chapelet,
Alors, ô cieux profonds! ma prunelle s'allume,
Mon pouls bat sur mon cœur comme sur une enclume,
Je sens grandir en moi la colère, géant,
Et j'accours éperdu, frémissant, secouant
Sur ces horreurs, à l'âme humaine injurieuses,
Dans mes deux mains, des fouets de strophes furieuses!

Stamboul, lui prodiguant galas, orchestre et bal,
Lui fit fête, Capoue où manquait Annibal.
Ce bandit rayonna quelque temps dans des gloires;
Byzance illumina pour lui ses promontoires.
Au cirque Franconi, quand vient le dénoûment,
Quand la toile de fond se lève brusquement

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et que tout le décor n'est plus qu'une astragale,
On voit ces choses-là dans un feu de Bengale.
Et, pendant ces festins et ces jeux, on brûla,
Les russes, Silistrie, et les anglais, Kola.

Le moment vint; l'escadre appareilla; les roues
Tournèrent; par ce tas de voiles et de proues,
Dont l'âpre artillerie en vingt salves gronda,
L'infini se laissa violer. L'armada,
Formidable, penchant, prête à cracher le soufre,
Les gueules des canons sur les gueules du gouffre,
Nageant, polype humain, sur l'abîme béant,
Et, comme un noir poisson dans un filet géant,
Prenant l'ouragan sombre en ses mille cordages,
S'ébranla; dans ses flancs, les haches d'abordages,
Les sabres, les fusils, le lourd tromblon marin,
La fauve caronade aux ailerons d'airain
Se heurtaient; et, jetant de l'écume aux étoiles,
Et roulant dans ses plis des tempêtes de toiles,
Frégate, aviso, brick, brûlot, trois-ponts, steamer,
Le troupeau monstrueux couvrit la vaste mer.
La flotte ainsi marchait en ordre de bataille.

O mouches! il est temps que cet homme s'en aille.
Venez! Souffle, ô vent noir des moustiques de feu!
Hurrah! les inconnus, les punisseurs de Dieu,
L'obscure légion des hydres invisibles,
L'infiniment petit, rempli d'ailes horribles,
Accourut; l'âpre essaim des moucherons, tenant
Dans un souffle, et qui fait trembler un continent,
L'atome, monde affreux peuplant l'ombre hagarde,
Que l'œil du microscope avec effroi regarde,
Vint, groupe insaisissable et vague où rien ne luit,
Et plana sur la flotte énorme dans la nuit.

Et les canons, hurlant contre l'homme, molosses
De la mort, les vaisseaux, titaniques colosses,

Les mortiers lourds, volcans aux hideux entonnoirs,
Les grands steamers, dragons dégorgeant des flots noirs,
Tous ces géants tremblaient au sein des flots terribles
Sous ce frémissement d'ailes imperceptibles!

Et le lugubre essaim, vil, céleste, infernal,
Planait, planait toujours, attendant un signal.

Terre! dit la vigie. Et l'on toucha la rive.
La gloire, qui, parfois, jusqu'aux bandits arrive,
Apparut, et cet homme entrevit les combats,
Les tentes, les bivouacs, et, tout au fond, là-bas,
Vous couvrant de son ombre, horreurs atténuées,
L'immense arc de triomphe au milieu des nuées.

Il débarqua. L'essaim planait toujours. Hurrah!
C'est l'heure. Et le Seigneur fit signe au choléra.
La peste, saisissant son condamné sinistre,
A défaut du césar acceptant le ministre,
Dit à la guerre pâle et reculant d'effroi :
— Va-t'en. Ne me prends pas cet homme. Il est à moi.
Et cria de sa voix où siffle une couleuvre :
— Bataille, fais ta tâche et laisse-moi mon œuvre.
Alors, suivant le doigt qui d'en haut l'avertit,
L'essaim vertigineux sur ce front s'abattit;
Le monstre aux millions de bouches, l'impalpable,
L'infini, se rua sur le blême coupable;
Les ténèbres, mordant, rongeant, piquant, suçant,
Entrèrent dans cet homme, et lui burent le sang,
Et l'enfer, le tordant vivant dans ses tenailles,
Se mit à lui manger dans l'ombre les entrailles.

Et dans ce même instant la bataille tonna,
Et cria dans les cieux : Wagram! Ulm! Iéna!
En avant, bataillons, dans la fière mêlée!

Peuples! ceci descend de la voûte étoilée,

Et c'est l'histoire, et c'est la justice de Dieu :
Pendant que, sous des flots de mitraille, au milieu
Des balles, bondissaient vers le but électrique
Les highlanders d'Écosse et les spahis d'Afrique,
Tandis que, s'excitant et s'entre-regardant,
Le chasseur de Vincenne et le zouave ardent
Rampaient et gravissaient la montagne en décombres,
Tandis que Mentschikoff et ses grenadiers sombres,
A travers les obus, sur l'âpre escarpement,
Voyaient, plus effarés de moment en moment,
Monter vers eux ce tas de tigres dans les ronces,
Et que les lourds canons s'envoyaient des réponses,
Et qu'on pouvait, fût-on serf, esclave ou troupeau,
Tomber du moins en brave à l'ombre d'un drapeau,
Lui, l'homme frémissant du boulevard Montmartre,
Ayant son crime au flanc, qui se changeait en dartre,
Les boulets indignés se détournant de lui,
Vil, la main sur le ventre, et plein d'un sombre ennui,
Il voyait, pâle, amer, l'horreur dans les narines,
Fondre sous lui sa gloire en allée aux latrines.
Il râlait; et, hurlant, fétide, ensanglanté,
A deux pas de son champ de bataille, à côté
Du triomphe, englouti dans l'opprobre incurable,
Triste, horrible, il mourut. Je plains ce misérable.

Ici, spectre! Viens là que je te parle. Oui,
Puisque dans le néant tu t'es évanoui
Sous l'œil mystérieux du Dieu que je contemple,
Puisque la mort a fait sur toi ce grand exemple,
Et que, traînant ton crime, abject, épouvanté,
Te voilà face à face avec l'éternité,
Puisque c'est du tombeau que la prière monte,
Que tu n'es plus qu'une ombre, et que Dieu sur la honte
De ton commencement met l'horreur de ta fin,
Quoique au-dessous du tigre esclave de la faim,
Tu me serres le cœur, bandit, et je t'avoue
Que je me sens un peu de pitié pour ta boue,

Que je frémis de voir comme mon Dieu te suit,
Et que, plusieurs ici, qui sommes dans la nuit,
Nous avons fait un signe avec notre front pâle,
Quand l'ange Châtiment, qui, penché sur ton râle,
Te gardait, et tenait sur toi ses yeux baissés,
S'est tourné vers nous, spectre, en disant : Est-ce assez?

Jersey, 17 octobre 1854.

XVII

ULTIMA VERBA.

La conscience humaine est morte; dans l'orgie,
Sur elle il s'accroupit; ce cadavre lui plaît;
Par moments, gai, vainqueur, la prunelle rougie,
Il se retourne et donne à la morte un soufflet.

La prostitution du juge est la ressource.
Les prêtres font frémir l'honnête homme éperdu;
Dans le champ du potier ils déterrent la bourse;
Sibour revend le Dieu que Judas a vendu.

Ils disent : — César règne, et le Dieu des armées
L'a fait son élu. Peuple, obéis, tu le dois! —
Pendant qu'ils vont chantant, tenant leurs mains fermées,
On voit le sequin d'or qui passe entre leurs doigts.

Oh! tant qu'on le verra trôner, ce gueux, ce prince,
Par le pape béni, monarque malandrin,
Dans une main le sceptre et dans l'autre la pince,
Charlemagne taillé par Satan dans Mandrin;

Tant qu'il se vautrera, broyant dans ses mâchoires
Le serment, la vertu, l'honneur religieux,
Ivre, affreux, vomissant sa honte sur nos gloires;
Tant qu'on verra cela sous le soleil des cieux;

Quand même grandirait l'abjection publique
A ce point d'adorer l'exécrable trompeur;
Quand même l'Angleterre et même l'Amérique
Diraient à l'exilé : — Va-t'en! nous avons peur!

Quand même nous serions comme la feuille morte;
Quand, pour plaire à César, on nous renîrait tous;

Quand le proscrit devrait s'enfuir de porte en porte,
Aux hommes déchiré comme un haillon aux clous;

Quand le désert, où Dieu contre l'homme proteste,
Bannirait les bannis, chasserait les chassés;
Quand même, infâme aussi, lâche comme le reste,
Le tombeau jetterait dehors les trépassés;

Je ne fléchirai pas! Sans plainte dans la bouche,
Calme, le deuil au cœur, dédaignant le troupeau,
Je vous embrasserai dans mon exil farouche,
Patrie, ô mon autel! Liberté, mon drapeau!

Mes nobles compagnons, je garde votre culte;
Bannis, la république est là qui nous unit.
J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte;
Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit!

Je serai, sous le sac de cendre qui me couvre,
La voix qui dit : malheur! la bouche qui dit : non!
Tandis que tes valets te montreront ton Louvre,
Moi, je te montrerai, césar, ton cabanon.

Devant les trahisons et les têtes courbées,
Je croiserai les bras, indigné, mais serein.
Sombre fidélité pour les choses tombées,
Sois ma force et ma joie et mon pilier d'airain!

Oui, tant qu'il sera là, qu'on cède ou qu'on persiste,
O France! France aimée et qu'on pleure toujours,
Je ne reverrai pas ta terre douce et triste,
Tombeau de mes aïeux et nid de mes amours!

Je ne reverrai pas ta rive qui nous tente,
France! hors le devoir, hélas! j'oublîrai tout.
Parmi les éprouvés je planterai ma tente.
Je resterai proscrit, voulant rester debout.

J'accepte l'âpre exil, n'eût-il ni fin ni terme,
Sans chercher à savoir et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en vont qui devraient demeurer.

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix, je serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!

14 décembre. Jersey.

LUX.

I

Temps futurs! vision sublime!
Les peuples sont hors de l'abîme.
Le désert morne est traversé.
Après les sables, la pelouse;
Et la terre est comme une épouse,
Et l'homme est comme un fiancé!

Dès à présent l'œil qui s'élève
Voit distinctement ce beau rêve
Qui sera le réel un jour;
Car Dieu dénoûra toute chaîne,
Car le passé s'appelle haine
Et l'avenir se nomme amour!

Dès à présent dans nos misères
Germe l'hymen des peuples frères;
Volant sur nos sombres rameaux,
Comme un frelon que l'aube éveille,
Le progrès, ténébreuse abeille,
Fait du bonheur avec nos maux.

Oh! voyez! la nuit se dissipe.
Sur le monde qui s'émancipe,
Oubliant Césars et Capets,
Et sur les nations nubiles,
S'ouvrent dans l'azur, immobiles,
Les vastes ailes de la paix!

O libre France enfin surgie!
O robe blanche après l'orgie!
O triomphe après les douleurs!
Le travail bruit dans les forges,
Le ciel rit, et les rouges-gorges
Chantent dans l'aubépine en fleurs!

La rouille mord les hallebardes.
De vos canons, de vos bombardes
Il ne reste pas un morceau
Qui soit assez grand, capitaines,
Pour qu'on puisse prendre aux fontaines
De quoi faire boire un oiseau.

Les rancunes sont effacées;
Tous les cœurs, toutes les pensées,
Qu'anime le même dessein,
Ne font plus qu'un faisceau superbe;
Dieu prend pour lier cette gerbe
La vieille corde du tocsin.

Au fond des cieux un point scintille.
Regardez, il grandit, il brille,
Il approche, énorme et vermeil.
O République universelle,
Tu n'es encor que l'étincelle,
Demain tu seras le soleil!

II

Fêtes dans les cités, fêtes dans les campagnes!
Les cieux n'ont plus d'enfers, les lois n'ont plus de bagnes.
Où donc est l'échafaud? ce monstre a disparu.
Tout renaît. Le bonheur de chacun est accru

De la félicité des nations entières.
Plus de soldats l'épée au poing, plus de frontières,
Plus de fisc, plus de glaive ayant forme de croix.
L'Europe en rougissant dit : — Quoi! j'avais des rois!
Et l'Amérique dit : — Quoi! j'avais des esclaves!
Science, art, poésie, ont dissous les entraves
De tout le genre humain. Où sont les maux soufferts?
Les libres pieds de l'homme ont oublié les fers.
Tout l'univers n'est plus qu'une famille unie.
Le saint labeur de tous se fond en harmonie;
Et la société, qui d'hymnes retentit,
Accueille avec transport l'effort du plus petit;
L'ouvrage du plus humble au fond de sa chaumière
Émeut l'immense peuple heureux dans la lumière;
Toute l'humanité dans sa splendide ampleur
Sent le don que lui fait le moindre travailleur;
Ainsi les verts sapins, vainqueurs des avalanches,
Les grands chênes, remplis de feuilles et de branches,
Les vieux cèdres touffus, plus durs que le granit,
Quand la fauvette en mai vient y faire son nid,
Tressaillent dans leur force et leur hauteur superbe,
Tout joyeux qu'un oiseau leur apporte un brin d'herbe.

Radieux avenir! essor universel!
Épanouissement de l'homme sous le ciel!

III

O proscrits, hommes de l'épreuve,
Mes compagnons vaillants et doux,
Bien des fois, assis près du fleuve,
J'ai chanté ce chant parmi vous;

Bien des fois, quand vous m'entendîtes,
Plusieurs m'ont dit : «Perds ton espoir.

Nous serions des races maudites,
Le ciel ne serait pas plus noir!

«Que veut dire cette inclémence?
Quoi! le juste a le châtiment!
La vertu s'étonne et commence
A regarder Dieu fixement.

«Dieu se dérobe et nous échappe.
Quoi donc! l'iniquité prévaut!
Le crime, voyant où Dieu frappe,
Rit d'un rire impie et dévot.

«Nous ne comprenons pas ses voies.
Comment ce Dieu des nations
Fera-t-il sortir tant de joies
De tant de désolations?

«Ses desseins nous semblent contraires
A l'espoir qui luit dans tes yeux...»
— Mais qui donc, ô proscrits, mes frères,
Comprend le grand mystérieux?

Qui donc a traversé l'espace,
La terre, l'eau, l'air et le feu,
Et l'étendue où l'esprit passe?
Qui donc peut dire : «J'ai vu Dieu!

«J'ai vu Jéhova! je le nomme!
Tout à l'heure il me réchauffait.
Je sais comment il a fait l'homme,
Comment il fait tout ce qu'il fait!

«J'ai vu cette main inconnue
Qui lâche en s'ouvrant l'âpre hiver,
Et les tonnerres dans la nue,
Et les tempêtes sur la mer,

«Tendre et ployer la nuit livide;
Mettre une âme dans l'embryon;
Appuyer dans l'ombre du vide
Le pôle du septentrion;

«Amener l'heure où tout arrive;
Faire au banquet du roi fêté
Entrer la mort, ce noir convive
Qui vient sans qu'on l'ait invité;

«Créer l'araignée et sa toile,
Peindre la fleur, mûrir le fruit,
Et, sans perdre une seule étoile,
Mener tous les astres la nuit;

«Arrêter la vague à la rive;
Parfumer de roses l'été;
Verser le temps comme une eau vive
Des urnes de l'éternité;

«D'un souffle, avec ses feux sans nombre,
Faire, dans toute sa hauteur,
Frissonner le firmament sombre
Comme la tente d'un pasteur;

«Attacher les globes aux sphères
Par mille invisibles liens...
Toutes ces choses sont très claires.
Je sais comment il fait! j'en viens!»

Qui peut dire cela? personne.
Nuit sur nos cœurs! nuit sur nos yeux!
L'homme est un vain clairon qui sonne.
Dieu seul parle aux axes des cieux.

IV

Ne doutons pas! croyons! La fin, c'est le mystère.
Attendons. Des Nérons comme de la panthère
Dieu sait briser la dent.
Dieu nous essaie, amis. Ayons foi, soyons calmes,
Et marchons. O désert! s'il fait croître des palmes,
C'est dans ton sable ardent!

Parce qu'il ne fait pas son œuvre tout de suite,
Qu'il livre Rome au prêtre et Jésus au jésuite,
Et les bons au méchant,
Nous désespérerions! de lui! du juste immense!
Non! non! lui seul connaît le nom de la semence
Qui germe dans son champ.

Ne possède-t-il pas toute la certitude?
Dieu ne remplit-il pas ce monde, notre étude,
Du nadir au zénith?
Notre sagesse auprès de la sienne est démence.
Et n'est-ce pas à lui que la clarté commence,
Et que l'ombre finit?

Ne voit-il pas ramper les hydres sur leurs ventres?
Ne regarde-t-il pas jusqu'au fond de leurs antres
Atlas et Pélion?
Ne connaît-il pas l'heure où la cigogne émigre?
Sait-il pas ton entrée et ta sortie, ô tigre,
Et ton antre, ô lion?

Hirondelle, réponds, aigle à l'aile sonore,
Parle, avez-vous des nids que l'Éternel ignore?
O cerf, quand l'as-tu fui?
Renard, ne vois-tu pas ses yeux dans la broussaille?

Loup, quand tu sens la nuit une herbe qui tressaille,
Ne dis-tu pas : c'est lui!

Puisqu'il sait tout cela, puisqu'il peut toute chose,
Que ses doigts font jaillir les effets de la cause
Comme un noyau d'un fruit,
Puisqu'il peut mettre un ver dans les pommes de l'arbre,
Et faire disperser les colonnes de marbre
Par le vent de la nuit;

Puisqu'il bat l'océan pareil au bœuf qui beugle,
Puisqu'il est le voyant et que l'homme est l'aveugle,
Puisqu'il est le milieu,
Puisque son bras nous porte, et puisqu'à son passage
La comète frissonne ainsi qu'en une cage
Tremble une étoupe en feu;

Puisque l'obscure nuit le connaît, puisque l'ombre
Le voit, quand il lui plaît, sauver la nef qui sombre,
Comment douterions-nous,
Nous qui, fermes et purs, fiers dans nos agonies,
Sommes debout devant toutes les tyrannies,
Pour lui seul à genoux!

D'ailleurs, pensons. Nos jours sont des jours d'amertume,
Mais quand nous étendons les bras dans cette brume,
Nous sentons une main;
Quand nous marchons, courbés, dans l'ombre du martyre,
Nous entendons quelqu'un derrière nous nous dire :
C'est ici le chemin.

O proscrits, l'avenir est aux peuples! Paix, gloire,
Liberté, reviendront sur des chars de victoire
Aux foudroyants essieux;
Ce crime qui triomphe est fumée et mensonge,
Voilà ce que je puis affirmer, moi qui songe
L'œil fixé sur les cieux!

Les césars sont plus fiers que les vagues marines,
Mais Dieu dit : « Je mettrai ma boucle en leurs narines,
Et dans leur bouche un mors,
Et je les traînerai, qu'on cède ou bien qu'on lutte,
Eux et leurs histrions et leurs joueurs de flûte,
Dans l'ombre où sont les morts. »

Dieu dit; et le granit que foulait leur semelle
S'écroule, et les voilà disparus pêle-mêle
Dans leurs prospérités!
Aquilon! aquilon! qui viens battre nos portes,
Oh! dis-nous, si c'est toi, souffle, qui les emportes,
Où les as-tu jetés?

V

Bannis! bannis! bannis! c'est là la destinée.
Ce qu'apporte le flux sera dans la journée
Repris par le reflux.
Les jours mauvais fuiront sans qu'on sache leur nombre,
Et les peuples joyeux et se penchant sur l'ombre
Diront : Cela n'est plus!

Les temps heureux luiront, non pour la seule France,
Mais pour tous. On verra dans cette délivrance,
Funeste au seul passé,
Toute l'humanité chanter, de fleurs couverte,
Comme un maître qui rentre en sa maison déserte
Dont on l'avait chassé.

Les tyrans s'éteindront comme des météores.
Et, comme s'il naissait de la nuit deux aurores
Dans le même ciel bleu,
Nous vous verrons sortir de ce gouffre où nous sommes,

Mêlant vos deux rayons, fraternité des hommes,
Paternité de Dieu!

Oui, je vous le déclare, oui, je vous le répète,
Car le clairon redit ce que dit la trompette,
Tout sera paix et jour!
Liberté! plus de serf et plus de prolétaire!
O sourire d'en haut! ô du ciel pour la terre
Majestueux amour!

L'arbre saint du Progrès, autrefois chimérique,
Croîtra, couvrant l'Europe et couvrant l'Amérique,
Sur le passé détruit,
Et, laissant l'éther pur luire à travers ses branches,
Le jour, apparaîtra plein de colombes blanches,
Plein d'étoiles, la nuit.

Et nous qui serons morts, morts dans l'exil peut-être,
Martyrs saignants, pendant que les hommes, sans maître,
Vivront, plus fiers, plus beaux,
Sous ce grand arbre, amour des cieux qu'il avoisine,
Nous nous réveillerons pour baiser sa racine
Au fond de nos tombeaux!

16-20 décembre. Jersey.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LA FIN.

JERSEY, 9 OCTOBRE 1853.

Comme j'allais fermer ces pages inflexibles,
Sur les trônes croulants, perdus par leur sauveur,
La guerre s'est dressée, et j'ai vu, moi rêveur,
Passer dans un éclair sa face aux cris terribles.

Et j'ai vu frissonner l'homme de grand chemin!
Cette foudre subite éblouit ses prunelles.
Il frémit, effaré, devant les Dardanelles,
    O lâche! Et peut-être demain,

Grâce aux soldats nos fils, vaillants, quoique infidèles,
Demain sur ce front vil, sur cet abject cimier,
Comme un aigle parfois s'abat sur un fumier,
Quelque victoire aveugle ira poser ses ailes!

Malgré ta couardise, il faut combattre, allons!
Bats-toi, bandit! c'est dur; il le faut. Dieu t'opprime.
Toi qui, le front levé, te ruas dans le crime,
    Marche à la gloire à reculons!

Quoi! même en se traînant comme un chien qui se couche,
Quoi! même en criant grâce, en demandant pardon,
Même en léchant les pieds des cosaques du Don,
On ne peut éviter Austerlitz? Non, Cartouche.

Nul moyen de sortir de la peau de César!
En guerre, faux lion! ta crinière l'exige.
Voici le Rhin, voici l'Elster, voici l'Adige,
    Voici la fosse auprès du char!

La guerre, c'est la fin. O peuples, nous y sommes.
Pour t'entendre sonner, je monte sur ma tour,
Formidable angelus de ce grand point du jour,
Dernière heure des rois, première heure des hommes!

Droits, progrès, qu'on croyait éclipsés pour jamais,
Liberté, qu'invoquaient nos voix exténuées,
Vous surgissez! voici qu'à travers les nuées
Reparaissent les grands sommets!

Des révolutions nous revoyons les cimes.
Vieux monde du passé, marche, allons! c'est la loi.
L'ange au glaive de feu, debout derrière toi,
Te met l'épée aux reins et te pousse aux abîmes!

NOTES
DE L'ÉDITION ORIGINALE.

1853.

NOTE I.

ÉCRIT EN DESCENDANT DE LA TRIBUNE LE 17 JUILLET 1851.

Livre IV. — VI.

Le 17 juillet 1851, on débattait à l'Assemblée nationale la révision de la Constitution. Il est bon de jeter aujourd'hui un coup d'œil rétrospectif sur cette lutte. L'auteur de ce livre resta quatre heures à la tribune. Son discours remplit la séance. On peut le lire tout entier dans le recueil complet de ses discours, publié en deux volumes à Bruxelles, sous ce titre : *Œuvres oratoires de Victor Hugo.*

Nous en extrayons, pour l'enseignement et la méditation du lecteur, ce qui suit :

....

Suit, dans l'édition de 1853, un extrait du discours de Victor Hugo, qu'on trouvera complet dans Actes et Paroles. — Avant l'exil.

NOTE II.

Ce somnambule obscur, brusquement frénétique,
Que Schœlcher a nommé le président Obus.

Livre VI. — v. *Éblouissements.*

Le représentant Schœlcher, un de ceux qui ont le plus contribué à imprimer un cachet d'héroïsme aux luttes armées de la gauche contre le coup d'État dans les rues de Paris, était, on le sait, membre du comité des Sept qui, pendant quatre jours, dirigea le combat. Le représentant Schœlcher a continué dans l'exil sa vaillante et généreuse guerre au crime et à l'usurpation. Il a raconté en détail toutes les scélératesses du coup d'État et du gouvernement engendré par le coup d'État, dans les deux livres excellents intitulés : *les Crimes du Deux-Décembre,* Londres, 1852; — *le Gouvernement du Deux-Décembre,* Londres, 1853.

NOTE III.

Oui, nous appellerons jusqu'au dernier soupir,
Au secours de la France aux fers et presque éteinte,
Comme nos grands aïeux, l'insurrection sainte.

Livre VI. — XI. *Le parti du crime.*

M. Bonaparte ayant jugé utile à ses intérêts de publier dans son *Moniteur* la déclaration des proscrits républicains de Jersey au sujet du vote à l'empire, nous lui rendons le service de la reproduire ici :

....

L'édition de 1853 donne le texte de la Déclaration, qu'on lira dans Actes et Paroles. — Pendant l'exil.

NOTE IV.

On ne peut pas vivre sans pain;
On ne peut pas non plus vivre sans la patrie.

Livre VII. — XIV. *Chanson.*

Nous croyons utile de reproduire ici les deux discours de l'auteur de ce livre, au nom de la proscription de Jersey, sur la tombe des deux derniers proscrits morts à Jersey. (Nous écrivons cette note le 1er octobre 1853.)

Voici les discours :

....

Suivent, dans l'édition belge, les Discours prononcés sur les tombes de Jean Bousquet et de Louise Julien, et reproduits dans Actes et Paroles. — Pendant l'exil.

1870.

NOTE I.

L'édition de 1870, la première publiée en France après la chute de l'empire, est précédée de l'Avertissement que voici :

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

Chacun sait que l'immortel livre que nous réimprimons ici est né dans l'exil. Une seule édition y fut imprimée en 1853 sous les yeux de l'auteur et par nos soins.

Depuis, d'innombrables contrefaçons en ont été faites, dont le moindre défaut était souvent l'incorrection la plus grossière. La législation imposée par l'empire avait ses contre-coups même sur les pays circonvoisins. Elle était telle, que, pour être assuré du secret, il fallut créer une imprimerie et un imprimeur, et que l'auteur, se trouvant n'avoir nulle part aucun droit sur son livre, n'a jamais, non plus que son éditeur, tiré un sou de son énorme débit, depuis la première édition publiée à ses frais pour la plus grande partie, puis aux frais du colonel Charras, de Victor Schœlcher, et aux miens pour le reste. C'est à nos dépens que nous avons tous, par une cotisation de nos ressources d'exilés, pu faire entendre à l'empire les premières paroles de vérité.

Cette édition de 1853 faite, l'auteur n'a pu même essayer de revoir les éditions de contrefaçon de son œuvre et les empêcher de se substituer à l'édition primitive. Un nombre immense d'exemplaires des *Châtiments* dans ces éditions ultra-défectueuses se sont ainsi répandus dans le monde entier, et, récemment, car la contrefaçon a toujours été attentive, elle n'aime nulle part à perdre son temps, ils ont fait irruption en France, et y demeureraient si l'éditeur primitif du livre, d'accord avec l'auteur, n'avait pour devoir de les arrêter. La spéculation en était venue même à ce point d'effronterie de vendre sous le nom de Victor Hugo des rapsodies telles que *le Christ au Vatican.* Quelques contrefaçons des *Châtiments* portent cet appendice inepte. L'heure est enfin venue de donner une édition complète des *Châtiments,* digne de l'œuvre et digne de la France.

L'édition que nous publions, augmentée de plusieurs pièces, est donc plus complète qu'aucune autre et que l'édition primitive elle-même.

Lue ou relue avec l'esprit de vérité qui souffle enfin sur notre pays, l'œuvre de Victor Hugo semblera nouvelle aujourd'hui. Elle apparaîtra telle à ceux mêmes qui la savent par cœur; elle montrera aux temps futurs qu'il y a eu, dès l'empire, la justice anticipée de la poésie sur l'histoire.

Les Châtiments resteront comme une de ces œuvres éternelles qui plaident aux yeux de l'avenir pour les faiblesses d'un peuple aveugle, et qui finalement les rachètent. « La lumière était donc quelque part. Il y avait donc quelque part un flambeau qu'aucune tempête n'avait pu éteindre, se diront nos enfants. Rien n'était dès lors tout à fait perdu, puisque, du milieu des abaissements les plus extrêmes, une telle voix parlait encore. »

L'éditeur de ce livre a été, jusqu'à l'amnistie, pendant huit ans, le compagnon d'exil du poëte, un exilé comme lui.

Depuis sa rentrée en France, il a consacré sa vie à publier des livres d'éducation à l'usage des générations nouvelles. C'était à son sens l'œuvre la plus pressante à faire. Il ne croit pas sortir de sa voie en l'agrandissant et en reprenant l'œuvre de l'exil.

Les Châtiments, comme les *Annales* de Tacite, comme les *Satires* de Juvénal, sont un livre d'éducation pour les peuples, — ces enfants qui ont tant de peine à mûrir. Nul homme sérieux, nul homme sincère ne reculera devant cet aveu.

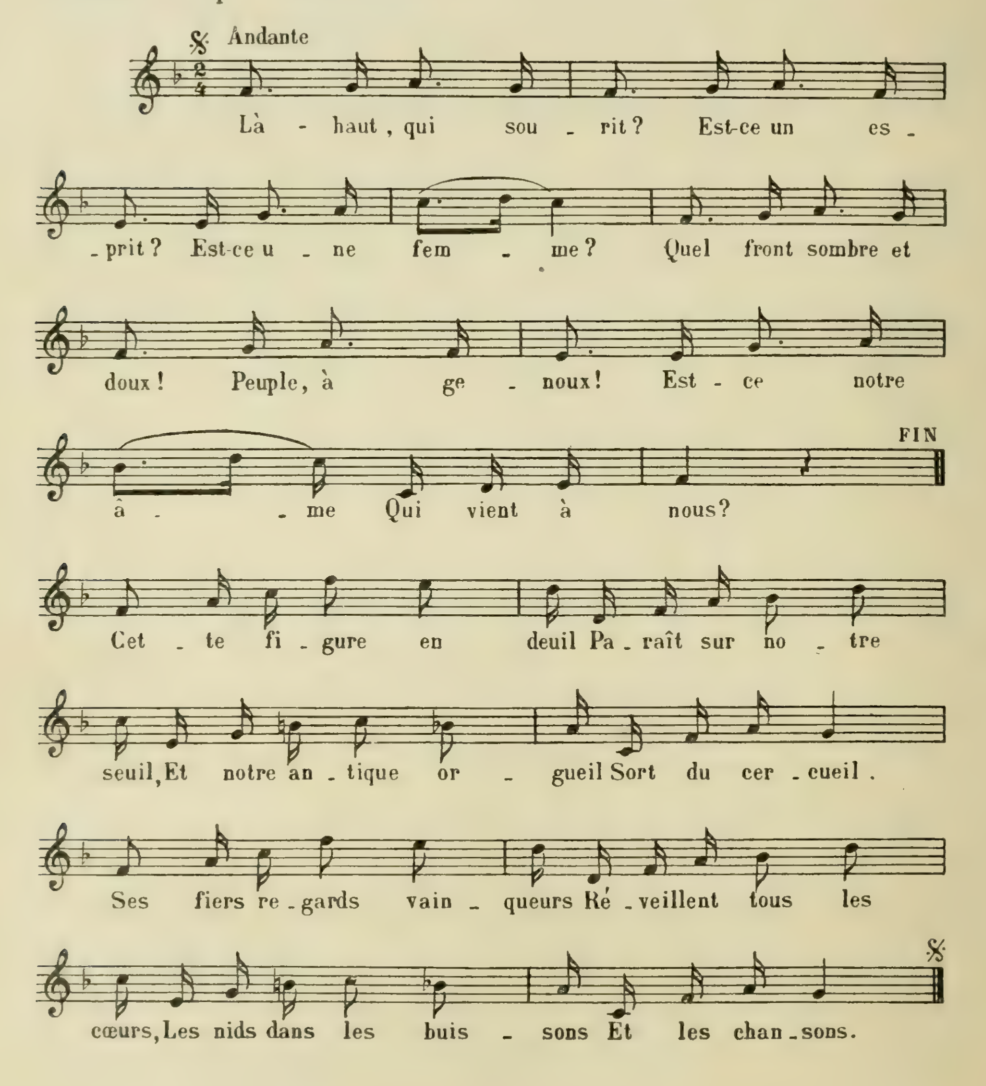
J. Hetzel.

NOTE II.

PATRIA. *Musique de Beethoven.*

Livre VII. — VII.

Ce chant en l'honneur de la France a deux auteurs; l'un français, pour les paroles, l'autre allemand, pour la musique; symbole de cette sainte fraternité de la France et de l'Allemagne que les rois ne parviendront point à détruire. Voici l'admirable musique de Beethoven :



NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DES

CHÂTIMENTS.

Nous divisons ce Reliquat en trois parties :

Boîte aux lettres, fragments datant de 1852 à 1860 ;

Nouveaux Châtiments, ou Châtiments, tome II. Dans cette partie, nous groupons les fragments s'échelonnant de 1852 à 1870, époque de la chute de l'empire ;

La troisième partie comprend les poésies et fragments de poésies postérieurs à la guerre de 1870.

Pour les deux premières parties, les titres ont été donnés par Victor Hugo, mais pour la troisième nous avons dû choisir le titre : Après la guerre.

C'est dans ce Reliquat que Victor Hugo aurait puisé les éléments d'un second volume des *Châtiments.* On verra, d'après certaines dates inscrites sous des variantes de titres, que, de 1870 à 1876, le poète persévéra dans son projet pendant six années. Puis il y renonça. Après l'effondrement de l'empire et sa déchéance prononcée par l'Assemblée nationale, Victor Hugo était en mesure de publier un second volume : il ne le voulut pas ; il ne songea qu'aux malheurs de la France et fit paraître *l'Année terrible.* Plus tard, sollicité par d'autres travaux, il jugea sans doute que les événements ne justifiaient plus une semblable publication. Toujours est-il que le tome II des *Châtiments* demeura inédit.

En dehors de ce Reliquat, Victor Hugo disposait encore d'un certain nombre de poésies destinées au second volume projeté ; il les a introduites dans le livre satirique des *Quatre Vents de l'Esprit.*

I. — BOÎTE AUX LETTRES.

Tout d'abord, feuilletons ce dossier dont le titre est commenté par les lignes ci-dessous :

— Vers —

la boîte aux lettres
(epitres — satires — &c —)
(puisqu'à ouvrir les lettres sous M. Bonap. [redacted]
ce qu'il n'y a pas plus de secrets
pour le public en France que
pour le confessionnal à Rome,
autant en prendre son parti,
et écrire à ses amis en plein
air des lettres toutes décachetées.
Ceci est ma boîte aux lettres.)

Plus tard, en 1870, Victor Hugo, ayant persisté dans sa résolution de donner une suite aux *Châtiments*, inscrivit sur une nouvelle chemise :

BOÎTE AUX LETTRES.

C'est le titre provisoire que j'avais donné au tome II des *Châtiments*.

12 août 18[illegible].

Plus bas, cette mention :

Des pièces entières. Retirées mars 1870.

Ces pièces ont été certainement retirées pour être publiées dans *les Quatre Vents de l'Esprit;* c'est en effet en mars et août 1870 que Victor Hugo s'est occupé de ce classement[1].

Une autre chemise, faite avec la couverture d'un ouvrage de Victor Joly, porte cette suscription :

BOÎTE AUX LETTRES.

(J'en ajourne l'examen jusqu'au moment où je classerai le tome 2 des *Châtiments.* 3 avril 1870.)

Nous établissons trois divisions dans cette partie : dans la première, le poète parle de lui-même, de ses droits et de ses devoirs; la seconde contient les attaques contre Louis Bonaparte; la dernière vise les hommes de l'empire. Chaque fragment porte au coin du feuillet : *Boîte aux lettres.* Quelques-uns sont précédés ou suivis d'une sorte de plan en prose, qui permet d'entrevoir les développements que Victor Hugo aurait donnés à ces ébauches.

---

[1] Voir Historique des *Quatre Vents de l'Esprit.*

[I]

L'EMPIRE ET L'EMPIRIQUE.

Guet-apens, *Te Deum,* paradis, catastrophes;
J'interligne, mon cher, l'empire avec mes strophes;
Vos actes sont par moi simplement soulignés.
Ce règne est de nous deux, gredin; vous le régnez,
Je l'orne; puis je l'ouvre et je l'offre aux lorgnettes;
Vous en faites le texte et j'en fais les vignettes.
Tome trois : — trahisons, vols, point de Marengo :
Bonaparte. — Dessins à la plume : Hugo.

....

Le deux décembre avait à peine fait son coup,
Tué le droit, brisé les lois, pillé les banques,
Payé ses spadassins, gorgé ses saltimbanques,
Braillé ses *Te Deum,* et lié dans un trou
La Patrie, et tiré sur elle le verrou,
Que, la pensée et moi, nous redressions la tête,
Et que tous deux, avec un souffle de tempête,
Nous enfoncions la porte, et que nous entrions
Le fouet en main, parmi ce ramas d'histrions!

Mais on dit : — temps perdu! vous rêvez, ô poëtes.
Vous cherchez des échos dans des âmes muettes.
Les bonnets de coton sont sourds à votre voix.
Renoncez à changer en penseurs les bourgeois.
Les bourgeois s'appelaient autrefois les profanes.
Fuyez-les. Vous donnez Mozart à braire aux ânes;
Vous voulez que le porc escalade le ciel.
Vous êtes hors du vrai. Vous mêlez au réel
L'idéal; vous voulez des cygnes noirs, des merles
Blancs, et vous prodiguez à des veuillots des perles[1].

---

[1] Sous le nom de Veuillot, Victor Hugo a écrit entre parenthèses : *Pas de majuscule.*

. . . .

Je sais bien qu'on m'a dit :

— Tiens-toi tranquille, ami.
Retire-toi de tout. Sors des luttes. Verrouille
Ta porte dont le gond souhaite un peu de rouille,
Calfeutre ton volet, ferme ton paravent.
A quoi bon feuilleter l'histoire en écrivant
Sans cesse ta douleur, pitié, haine des crimes,
Anathème aux bourreaux, hymne sombre aux victimes,
En marge de ses noirs et lugubres feuillets ?
N'as-tu pas dans un coin quelques touffes d'œillets
Et de roses au vent des mers habituées ?
Bêche sur ta montagne, au niveau des nuées,
Ton quart d'arpent de terre enclos dans ton vieux mur,
Et vis indifférent comme l'ombre et l'azur.
Alourdis-toi, tais-toi, vieillis, blanchis ; en somme
Le moment est venu de n'être qu'un bonhomme.
Prends du ventre. Ta pelle ou ta serpe à la main,
Ne t'intéresse plus qu'au cep et qu'au jasmin ;
Plante, sème. Tu peux, sur ton âpre falaise,
Jouer, si bon te semble, au vieillard du Galèse ;
Flore et Pomone sont à toi sur ton rocher ;
Va donc, taille ta vigne et greffe ton pêcher,
Brouette ton fumier, ratisse tes allées,
Éveille au point du jour l'oiseau sous les feuillées,
Regarde en paix la mer, et mêle à ses rumeurs
Ton bruit de maraîcher cultivant des primeurs.
Oui, la terre est fatale et le ciel est funeste ;
Oui, l'homme est ténébreux ; qu'importe, s'il te reste
Ton frais jardin, caché dans le creux d'un écueil ?
Le sage rit aux fleurs dans cet immense deuil. —

— Non. Le devoir est là. Pas de lâcheté. Pas de repos. L'humanité souffre. La grande brèche du progrès est ouverte. La mêlée des méchants écrasant les bons est plus furieuse et plus noire que jamais. Je mourrai combattant.

C'est le devoir. Il le faut. Je le fais. Mais je suis triste.

Rude et sévère besogne que le châtiment. — Je suis homme de pitié plus que de justice.

... Croyez-vous qu'aujourd'hui,
Moi qui dans la nature immense que Dieu crée,
Dans la femme, dans l'aube, et dans la fleur sacrée,
Cherchais de l'idéal les rayons réchauffants,
Qui rêvais, l'œil fixé sur les petits enfants,
Et qui passais ma vie à contempler ces voiles
Qui cachent Jéhovah derrière les étoiles,
Je sois ivre et ravi du bonheur de broyer
Ce tas de gueux, Rouland, Zangiacomi, Royer,
Sapey, Suin, et de faire à Delangle une sauce
De Mongis infusé dans Partarieu-Lafosse!

.... Chaque fois
Que ma voix s'élevait, grave, indignée et triste,
absolutiste,
Cela faisait hurler le clan bonapartiste,
Et toute la cohue alors sur moi tombait
De l'âne jusqu'au chien, de Martin[1] à Barbet.

Et tu me crois lassé! non, cela m'encourage.
La vérité grandit terrible sous l'outrage;
C'est dans les grincements que le vers justicier
Se plonge ardent et rouge et trempe son acier.

---

[1] En prose Pontmartin. (*Note de Victor Hugo.*)

AUX CONSERVATEURS, CLASSIQUES, ROYALISTES, ETC.

. . . .
C'est vrai, je suis horrible, il n'est pas d'attentat
Dont je ne sois capable envers vous et les vôtres;
J'ai dépouillé les uns pour enrichir les autres;
J'en conviens, vous avez en vain crié : Tout beau!
J'ai d'un speech de Troplong augmenté Mirabeau;
Je t'ai volé, Viennet, l'aventure est certaine,
Une fable que j'ai donnée à La Fontaine;
J'ai dit qu'Esther était du vieux Shakspeare; et j'ai,
Pour en orner le paon, pris les plumes du geai.
J'ai commis ces forfaits et d'autres, je l'avoue.

. . . .
Les insulteurs du vrai, du bien, du grand, du beau,
Les avortons, les vers de terre, les pygmées,
Les acarus, suceurs du sang des renommées,
Qui font le mal, comptant éveiller nos pitiés,
Doivent être, — et c'est juste, — à leur tour châtiés.
Ce n'est pas un motif parce qu'ils sont la boue
Pour qu'on ne fasse point sur eux passer la roue.
Les cruels sont en haut, mais les vils sont en bas.
O mes vers, nous avons dans nos fermes combats
Foudroyé les hautains et les forts, mais nous fîmes
Parfois glisser l'éclair jusque sur les infimes.
Le nain peut être monstre et l'atome bourreau.
Autant que le vautour qui tue un passereau,
Je hais le taon qui mord le grand bœuf dans l'étable.
Dans chaque être je vois sa laideur véritable
Qui dans sa petitesse au regard disparaît;
Je sens dans le doguin le loup de la forêt;
J'appelle un chat un tigre et Planche un misérable.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Pour qui me prenez-vous? Moi, je suis Dupuytren.
Minuit était midi; la France était en train
De devenir aveugle; avec de plate prose
Veuillot dans son œil trouble injectait l'amaurose;
Elle en était à vivre ainsi que l'animal,
A ne plus distinguer le bien d'avec le mal,
Dieu du pape, le noir du blanc; la taie Empire
Lui cachait l'aube, hélas! je disais : — Il expire,
Cet aigle France, fait pour voir dès aujourd'hui
Le soleil de demain et voler jusqu'à lui! —
Décembre! quelle nuit! Beauharnais! quel entr'acte!
J'ai tâché d'opérer de cette cataracte
Mon pays; maintenant il voit un peu plus clair.

———

[II]

Qui? toi! Napoléon? avec ton aigle en paille!
Avec tes goûts de sport, de gin et de ripaille!
Avec Boulogne! avec ton parler hollandais!
Et les gouttes de sang qui pleuvent de ton dais,
Et tes exploits du Var, de l'Allier, de la Drôme!
Avec tes généraux de cirque et d'hippodrome,
Sibour pour régisseur, Veuillot pour afficheur!
Toi, plus fourbe, plus faux, plus traître, plus tricheur
Que le Tarquin de Rome ou le Thibaut de Chartre!
Toi qui fais ton Wagram du boulevard Montmartre,
Et qui n'as pour vaincus que des assassinés!
Toi Bonaparte! Avec ce crime! Avec ce nez!
....

(Tu dis au bourgeois que tu le sauves des révolutions rouges.)

Et tu dis que sans toi, Bonaparte et César,
La France prendrait feu pour la moindre flammèche.
Toi, Bonaparte! Allons, arrange donc ta mèche!

O gueux! te vît-on, grâce au géronte destin,
Grâce à la vieille dupe Albion, plus hautain,
Plus vainqueur qu'Annibal, César et Charlemagne,
Ayant pour manteau France et pour trône Allemagne,
Tenant sous ton genou l'aigle russe étouffé,
Et botté de la botte Italie, et coiffé
Du tricorne Sicile, ô masque au regard corse,
Moi, la bouche du droit qui crache sur la force,
Moi, l'atome terrible en qui l'adversité
A condensé devoir, justice et vérité,
J'accourrais, agitant la strophe expiatoire,
Je viendrais, je ferais ce que fera l'histoire,
J'ôterais de tes pieds ton socle de victoire,
Le Rhin, Londres, Paris, les Alpes, l'Apennin,
L'Europe, et je crierais : ce géant est un nain!

12 avril 1854.

Que vous faut-il pour voir que cet homme est un drôle?
Faut-il que son T F lui flamboie à l'épaule?
Faut-il que, le sculptant avec son ongle aigu,
Comme le drame grime un traître à l'Ambigu,
Le remords lui charbonne aux yeux un cercle bistre?
Faut-il que sa moustache ait à son croc sinistre
Des cadavres pendus qui grelottent au vent,
Et fassent de ce spectre un Montfaucon vivant?

Cet homme...
S'éveille un beau matin dans la pourpre drapé,
Met du rouge et du blanc, met du fard, met du crime,
Met du prêtre, et, superbe, en empereur se grime.
Il prend au sérieux son hasard; il dit : Nous;
Fould l'adore; Veuillot lui prodigue à genoux
Ses baisers de morphine et d'acide prussique.
Il n'a pas le profil d'un empereur classique;
Il est bohême; il est le prince Aventurier;
C'est un Néron de genre; il veut se marier,
Il prend Lucinde; il eût au besoin pris Flipote.
C'est son caprice, à lui; ce n'est pas un despote
Correct, grec, aquilin; cet être a des méplats.
O mon vers, à Mandrin parfois tu l'accouplas,
Mandrin a réclamé, le trouvant trop immonde.
L'ombre que fait cet homme est la tache du monde.
Appelez-le César; César va s'écrier.
Son front fait hérisser de dégoût le laurier.
Il marche tout chargé de son néant, qu'il traîne.
....
Laid, hideux, moustachu comme un poussah de Chine,
Le crime sur la tête et la pourpre à l'échine,
Figure du hasard, du succès, de l'orgueil,
La Corse dans le cœur, la Hollande dans l'œil.

Ah! misérable! n'espère pas m'échapper; je vois le fond hideux de ta pensée, et je le démasque, et je le divulgue, et je le publie, et je le crie; je lui arrache ses voiles.

....

Tu ferais envoler ta conscience en fuite,
Tu mêlerais ton âme aux abîmes du vent
Que je l'irais saisir, et, par le Dieu vivant!
Qu'au peuple regardant nos combats dans la nue,
Je la montrerais noire, horrible, et toute nue!

... O porteur d'habits de général,
Pygmée empanaché d'un chapeau sidéral,
Empereur de tréteau, fanfaron ridicule,
Crétin! un peu de paille allumée et qui brûle!
Façon de mannequin au costume fougueux,
Mauvais drôle, mauvais bateleur, mauvais gueux,
Comme le premier vent, comme le premier souffle
Va t'emporter, t'étreindre, et te jeter, maroufle,
Où tombent les orgueils et les néants, où va
L'altesse qui mourut et le chien qui creva!

[III]

Ah çà! tu ne sais pas ce que c'est que les juges?
Es-tu d'avant Babel et d'avant les déluges?
Es-tu fossile? es-tu de l'enfance de l'art?
Quand Partarieu-Lafosse, ou Jeffrye, ou Bellart
Rédigent un verdict dont frémit Tisiphone,
Quand Royer bâcle, ou quand Laubardemont griffonne
Quelque arrêt odieux, vas-tu pas t'écrier
Parce que la noirceur est dans leur encrier?
Veux-tu pas que Rouland n'ait plus rien de sinistre?
Que Sapey ne soit plus le sot, et Suin le cuistre?
Es-tu donc à ce point un être aérien
D'ignorer qu'à ces gueux il ne reste plus rien
Dont Dante ne s'indigne ou dont Scarron ne rie;
Que leur toge a toujours drapé l'effronterie,
Et que leur conscience est un hideux haillon?
Devant le genre humain frissonnant, Apollon
Écorche le satyre et Cambyse le juge.
Oui, le bonnet carré ronge, dévore, gruge;
Oui, tous ces rémouleurs de phrases couperets
Sont abjects, j'en conviens; ils sont hideux; après?
Leur prose est rouge; on voit passer dans leurs harangues
Des mots avec lesquels on arrache des langues,
Leur patois est un monstre, et dans leur charabia
La tête de mort danse avec le tibia;
Soit; mais qu'y veux-tu faire? Es-tu si peu sagace
Que de vouloir trouver un esprit dans Bergasse,
Un cœur dans mons Delangle, une âme dans Vouglans?
Vas-tu pas t'offusquer des mensonges sanglants,
Des cruautés, des faux, des actions iniques
De la justice, stryge aux nudités cyniques?
Vas-tu pas dépenser la feuille de figuier,
Pourpoint du père Adam, pour le père Séguier?
Prétends-tu que Silène, ivre et fétide, cesse
De montrer son gros ventre, et Mongis sa bassesse?
Sais-tu pas que tout juge est à vendre ou vendu,
Dur au pauvre homme au fond des misères perdu,
Plat sous Rufin qui paie ou Sylla qui menace?
Veux-tu dans ton musée avoir un Farinace
Honnête, un Anitus aux regards ingénus,
Un Troplong dérobant ses appas demi-nus,

Et, comme une Vénus, un Baroche pudique?
Prétends-tu que la vieille abjection abdique?
Mais c'est l'énernel joug, c'est l'éternel destin!
Mais la justice humaine, effroyable catin,
Voyant clair pour les uns et louchant pour les autres,
Myope au nom des rois, borgne au nom des apôtres,
Aveugle au nom de Dieu, c'est immémorial!
Elle est fille à Paris, spectre à l'Escurial.
Elle juge à la russe, elle frappe à la turque.
Du juste à l'innocent, de Socrate à Lesurque,
Elle erre, avec sa torche entre ses doigts crochus,
Et donne Jeanne d'Arc pour pendant à Jean Huss;
Elle rompt vif Calas et brûle vif Labarre;
Et voilà trois mille ans qu'immonde, affreux, barbare,
Le monstre Thémis, diable ou dieu, vierge ou vieillard,
Dans le bien et le mal joue à Colin-Maillard!

O Justice, sommet d'où rayonne l'idée,
Loi par qui la raison vers l'amour est guidée,
Conscience éternelle, équilibre du cœur,
Toi sans qui ce passant, le mal, serait vainqueur,
Je t'aime; et l'astre t'aime, et le fond de toute âme
T'appartient, et c'est toi que l'univers réclame.
Le bien est fait de toi comme le ciel d'azur.
Sans toi mieux vaudrait être un caillou dans un mur
Qu'un penseur dans la foule ou sur terre un prophète;
Sans toi, l'homme est sans yeux, et l'âme d'ombre est faite;
Sans toi, toute lueur s'éteint dans la cité;
Sans toi, le genre humain marche décapité;
Mais d'où vient que sur toi cette engeance pullule?
Cour d'assises, sénat, cachot, bagne, cellule,
Leur faux poids est partout, et dans leurs tribunaux,
Grecs, romains, juifs, payens, papistes, huguenots,
— Et tu le vois, ô Dieu vivant, et cela dure! —
Tout n'est qu'opprobre, honte, ignominie, ordure,
Du grand-prêtre Caïphe au chancelier Maupeou.
La justice est la tête et le juge est le pou.

2 décembre 1854.

... O procureurs, assesseurs, présidents,
Assassins par-dessous et par-dessus pédants;
O laquais affublés d'hermines et de moires,
Roideurs en caoutchouc, ô vendeurs de grimoires,
Tout humides de pleurs, dans les greffes séchants,
Boutiquiers de l'injuste et du juste, marchands
D'arrêts et de verdicts, juges, vous êtes pires
Cent fois que les césars, ces tourmenteurs d'empires!
Ils ne sont que méchants, vous êtes vils. Vos mains
Recousent à la loi leurs décrets inhumains.
Vous allumez, l'aidant à choisir ses victimes,
L'éclairant de ce suif pendant qu'il fait ses crimes,
Dans la nuit de Néron la chandelle Thémis.
Vous êtes les Roulands, les Zangiacomis,
Les noirs Laubardemonts, les Suins, les Farinaces.
Le droit glisse et l'or reste entre vos doigts tenaces.
Votre robe est du sang; votre œil est un caillot.
Vous vous prostituez au bûcher, au billot;
Vous couchez pour cent sous avec la guillotine.
Votre éloquence, mouche, aux cadavres butine.
Du code coupe-gorge habitant les détroits,
Quand Tibère ou le gueux dit : Napoléon trois
Règne, vous lui livrez l'homme, l'enfant, la femme,
Les lois, et vous riez de votre rire infâme.
On vous voit, complaisants aux vices, aux fureurs,
Masquer les sept péchés capitaux empereurs
Sous les sept lettres d'or du mot sacré : Justice.
Ah! juges! que l'horreur croule et vous engloutisse!
Vers du tombeau des lois, plus hideux que les loups!
Crachat sur les tyrans! vomissement sur vous!

. . . .
On est sauveur, voleur, usurier, grippe-sou;
On trinque, on triche, on bat monnaie, on tient les cartes,
On vous a pour atouts des tas de Bonapartes,
On rit; quel tapis-franc! quel bal! quelle oasis!
Quel tripot! ils sont là deux ministres choisis.
O l'admirable orgie, et complète! on se vautre.
La Judée est dans l'un, et la Grèce est dans l'autre;
Fould rogne les sequins, Maupas tourne les rois;
Ainsi flanquée, un peu comme Jésus en croix,
La France met la main, dans la grande débauche,
Sur son gousset de droite et sa poche de gauche,
Entre cet helléniste et cet hébraïsant.

. . . .
Voyant vaguer Veuillot, la foule prend la fuite.
Le peuple dit : Jadis on muselait cela.
Puisqu'on en est au point de craindre Loyola,
Rentrez chez vous; c'est vrai, l'approche est insalubre.
Mettez-vous à l'abri de ce regard lugubre
Plein de la vieille horreur des vieux siècles de foi;
Moi, je reste dehors. Bien! qu'elle vienne à moi,
La presse catholique, enragée et dévote,
Criant : — C'est Dieu qui veut! c'est le peuple qui vote!
Mort au progrès! — Allons, qu'elle vienne, à nous deux.
J'enfoncerai mon poing dans son gosier hideux
Qui mêle au fiel papal la bave autrichienne,
Peuple, et j'arracherai la langue à cette chienne!

CUCHEVAL. — VEUILLOT. — PONTMARTIN.

....

Ces bravi de journal, ces sbires de gazette,
Ces valets de bourreau de la plume, coquins
Pour qui rien dans le ciel ne luit que les sequins,
Ces écrivains à qui le maître qui les dompte
Ota le sens moral, la dignité, la honte,
La pudeur et l'honneur, tout ce qui peut saigner,
Pour qu'on ne sache plus par où les empoigner;
Espèces qu'on destine à déchirer, pareilles
Au boule-dogue à qui l'on coupe les oreilles.

Ah! peuple vil! aux pavés! des fusils donc!

Ah! jeunesse dorée! orgie! argent! ripaille!
Ah! pantins en corset! mannequins en gants paille!
J'affirme que ce lâche et stupide troupeau
Est immonde et n'a rien de rouge sous la peau;
Toutes ses passions sont abjectes ou vaines;
Je méprise et je hais ce qu'il a dans les veines,
Et Bonaparte un jour voulut qu'on l'égorgeât
Pour voir si c'est du sang ou si c'est de l'orgeat.

Époque que Murat emplit de son gros ventre!
L'autre empire du moins avait l'horreur de l'antre.
Nous y sentions la gloire et nous y tremblions;
Parfois l'enthousiasme habite aux grands repaires;
Mais, France, depuis quand le buisson des vipères
Vaut-il la forêt des lions?

....

Quiconque réussit est pour vous un grand homme.
Vers le succès, fût-il infâme, vers le mal
Pourvu qu'il soit puissant, énorme et triomphal,
Vous vous précipitez; je n'ai point tant de hâte.
Badauds, je ne suis point pétri de votre pâte.
Je vois avec pitié, parfois avec horreur,
Celui que vous nommez, vous autres, l'empereur.

Vous êtes partisans du glaive, de la griffe,
Du tigre, du tyran, du juge, de Caïphe,
De Judas plein de nuit, de César teint de sang.
Moi, je suis pour Jésus pensif et frémissant.

LITTÉRATURE DE L'EMPIRE II.

....

O chansons dans le gouffre! ô gaîtés dans la fange!
Vaudevilles! grelots! jongleurs! esprit vénal!
Où donc est Isaïe? où donc est Juvénal?
Les grands poëtes seuls ont la clameur puissante
Qui sied au peuple triste, à l'âme agonisante,
Et qui convient au deuil des hommes dans les fers!

LA CENSURE S'ÉTEND AUX SERMONS.

> Vous savez que, pendant le carême, des prédications ont lieu dans la chapelle des Tuileries. C'est l'abbé Lecourtier qui est chargé de cette besogne. Mais ce que vous ignorez, c'est que les sermons de l'abbé passent aujourd'hui à la censure avant d'être prononcés. Le pauvre homme est plus embarrassé, à ce qu'il paraît, que Massillon devant Louis XV[1].

....

Tous les comédiens, prédicateurs compris,
Sont sujets au bureau d'examen. La censure
Met sa marque au clergé comme une autre tonsure.
Le dispensaire a pris un casuiste *ad hoc.*
Massillon va chercher le visa de Vidocq,
Car César le Petit craint le petit Carême.
L'évangile, parfois exact comme Barême,
Dit fort crûment ces mots : vol, faux serment, faux poids.
Donc paix là! Dans la chaire où Bridaine autrefois
Et Saint-Thomas tonnaient en phrases indigestes,
Le bon Dieu baîllonné ne fait plus que des gestes.
Carlier dans un coin dit : Tout beau, Père Eternel!

1854.

---

[1] Fragment d'article collé près du texte de Victor Hugo.

Glorifications, acclamations, magnificat, Te Deum, etc...

— Vivat! gloire! hosanna! hurrah! — Traduisez : fi!
Sibour, quand tu ferais de lui le plus bouffi
Des chérubins ailés que contemplent les moines,
Quand tu lui donnerais sur tous les patrimoines
Tous les droits qu'Esaü, si l'on croit le missel,
Concédait pour un plat de lentilles au sel,
Plus les droits que Jacob, grand acheteur d'aînesses,
Payait de dix ânons ornés de vingt ânesses,
Quand, au nom d'Osiris, d'Ormuz et d'Irmensul,
Tu le sacrerais prince, empereur et consul,
Tu n'y changerais rien. Son altesse est un drôle.

(Un de ces jours, Bonaparte mettra la tête à son judas, et se démasquera.)

... On le sent sous la table qui triche
Et pousse doucement le genou de l'Autriche.
....
Anglais, êtes-vous sûrs de l'allié Mandrin?
Nous aurons avant peu le spectacle peut-être
De voir la trahison se détacher du traître
Et de voir sir John Bull écrasé brusquement
Par quelque faux traité, cousin du faux serment.
Cette tuile pourrait tomber des Tuileries.

SE FAIRE EMPEREUR, CHOSE SIMPLE.

....
Vous faites bâillonner une nuit par vos sbires
La liberté, l'honneur et le droit, ces bavards,
Vous tirez les passants au coin des boulevards,
Le lendemain, malgré la rougeur de Tacite,
Vous accrochez au dos du peuple un plébiscite
Comme un bât sur les reins d'un âne, vous mêlez
Dans un sénat plusieurs généraux éculés
A des banquiers voleurs, à des évêques louches,
A des juges pourris sur qui planent les mouches,
C'est tout; l'empire est fait.

[Au verso d'une enveloppe timbrée 19 mars 1860.]

.................Quand c'est fait, on consacre
La chose, et l'encensoir parfume le massacre;
On ajoute à César Jésus; on compromet
Dieu dans le flamboiement farouche du plumet;
Un *Te Deum* s'ajoute au pourboire des reîtres,
L'ordre règne; et c'est là l'utilité des prêtres.

....
Et tous ces bâtisseurs de toiles d'araignée,
Tous ces traîtres par qui le guet-apens vainqueur
Triomphe, ces bandits, ces combattants sans cœur,
Qui, sans péril pour eux, cachés, inabordables,
Inconnus, ténébreux, vils, furtifs, formidables,
Nous attendent, dressant des embûches sans bruit,
Avec la lâcheté terrible de la nuit!

II. — NOUVEAUX CHÂTIMENTS.

Une grande partie de ce dossier a été utilisée dans le volume posthume : *Les Années funestes* ; il nous reste heureusement une assez belle moisson de vers pour les donner ici en Reliquat.

Nous avons vu que Victor Hugo avait songé à intituler le second volume des *Châtiments* : La boîte aux lettres ; outre ce titre, nous relevons sur plusieurs doubles feuilles ayant contenu les vers destinés à ce second volume différents titres. Nous les citerons ici avec leurs annotations spéciales :

CHÂTIMENTS. — TOME II. 1870.

Manuscrit copié auquel il faut ajouter ce qui est dans l'Album de Suisse (1869) également copié [1] :

VINGT ANS DE CRIME.

1870 continue 1851.
Le crime est debout, le châtiment aussi.
Rêver qu'il y a prescription, ce serait étrange.

NOUVEAUX CHÂTIMENTS.

CHÂTIMENTS. — TOME II. 1870.

---

ou :

FEUILLES ENVOLÉES DE GUERNESEY.

ou :

LES COLÈRES JUSTES.

LE SEPTIÈME COUP DE CLAIRON.

Notons que ce dernier titre a été sans doute inspiré par la poésie qui ouvre le livre septième des *Châtiments : Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée...*

---

[1] Voir pages 371 à 378.

Une autre chemise porte, au milieu de chiffres et d'adresses, cette indication :

Pour l'Année Terrible, les Châtiments et les futurs recueils de cette série.

TONNERRES A L'HORIZON.

(LES AUTRES CHÂTIMENTS.)

CHÂTIMENTS. — T. 2. 1870.

LES ANNÉES FUNESTES.

J'y ajoute un fascicule de copies.

7 Xbre 1876.

Une dernière note nous renseigne sur le caractère du second volume des *Châtiments :*

Je publierai prochainement un livre intitulé *Rugissement* qui sera à la fin de l'empire ce que *les Châtiments* ont été au commencement.

Sur un petit bout de papier, ces titres proposés :

L'ÉPOPÉE NOIRE.

LES CHÂTIMENTS.

HONTEUSES.
BASSES.
FATALES.
LES ANNÉES FUNESTES.

L'ANNÉE TERRIBLE.

Quelques fragments sont datés; nous donnerons aux autres fragments des dates approximatives, d'après l'écriture. Toutefois, rappelons que suivant la plume employée, le grain du papier, l'écriture peut varier, il est quelquefois facile de le constater en examinant deux pièces semblables, qu'on dirait écrites le même jour et qui pourtant ont entre elles deux ou trois ans d'intervalle.

APRÈS AVOIR COMMIS LE CRIME DE LÈSE-MAJESTÉ[1].

Mon soufflet sur ta joue est encore tout chaud.
A l'écartèlement, César, tu me condamnes.
Tu m'attelles Mayer, Riancey, Planche et Veuillot;
Tu me fais tirer à quatre ânes.

Jersey. 26 octobre 1852.

[1] Après la publication de *Napoléon-le-Petit.*

Oh! malgré moi j'y songe et j'y reviens cent fois,
Quoi! vos voix, ô proscrits, sont d'importunes voix!
Oui, lorsque vous parlez, votre parole irrite
Tout égoïste heureux qui vend, achète, hérite
Et donne son gousset pour centre à l'univers.
Le coquin est utile et les bons sont pervers,
C'est la doctrine. — Il est plus d'un bourgeois étrusque
Que le progrès effare avec un bond trop brusque,
Et qui dit : — Tout est bien, — quand son coffre est sauvé.
La patrie étranglée est là sur le pavé,
Et l'argent, qui devant les Washington émigre,
S'endort sur le cadavre au ronron du chat-tigre!

Décembre 1852.

IMPRIMERIE NATIONALE.

TOUTES LES RÉPUBLIQUES DES RÉACTIONNAIRES.

A L'EX-MAJORITÉ.

....

Oh! calomniateurs, libellistes, brigands,
Vils coquins, assassins de noms et de génies!
Foudroyez-les, mon Dieu! Valets des gémonies,
Tenant leur plume au poing comme on tient un bâton,
Ils attendent la gloire au coin d'un feuilleton;
Louches et ricanant, ils guettent au passage
Le juste, le rêveur, le poëte, le sage,
Le vaillant général, l'orateur courageux
Qui fait de la tribune un sommet orageux;
Et si, par accident, ces grandes renommées
Passent dans l'ombre où sont ces monstrueux pygmées,
Les sinistres gredins se jettent sur ces noms,
Hurlant comme des chiens lâchés des cabanons.
O turpitude! ils sont odieux, ils font rage,
Ils ont ce formidable et lugubre courage
D'aller toujours au bout de toute lâcheté.
la haine
Leur langue est un stylet par l'envie acheté.
Comme un manteau de pourpre ils souillent le génie.
Sous les pavés abjects de leur lourde ironie
Ils écrasent, hélas, ces réputations
Qui sont le pur honneur des grandes nations;
Et quand ces noms fameux, auxquels penseurs et femmes
Élèveront plus tard des autels dans leurs âmes,
Quand ces gloires qui font, dans nos jours trop changeants,
Saluer les bons cœurs et les honnêtes gens,
Ne sont plus, sous l'effort de tant de mains horribles,
Que des cadavres froids, sanglants, fangeux, terribles,
Ces gueux, les empoignant par les pieds, à grands cris,
S'en vont, vainqueurs hideux, et, traversant Paris,
Aux applaudissements des laquais et des rustres,
Traînent dans les ruisseaux ces charognes illustres.

Et ces plats écrivains, méprisables et vils
En temps de paix, puissants dans les troubles civils,
Sans une flamme au cœur, sans une idée en tête,
Qui, pour n'avoir pas su faire un métier honnête,
Comme les nobles fils du peuple grave et fort,

Haineux, gorgés de fiel, montrant le poing au sort,
Vivant de noirs pamphlets payés trois sous la page,
Et, parce qu'ils n'ont pas, lorsque l'hiver fait rage,
Dans leur bouge inclément, trop voisin du ciel bleu,
Un fagot à brûler, mettent la France en feu!

O courtisans chétifs des sombres multitudes!
Pour tant d'abaissements et tant de turpitudes,
Pour avoir flagorné quiconque est en haillons,
Pour avoir baisé l'ombre et léché les talons
De tous les va-nu-pieds qui flânent dans la rue,
Le jour où s'éclipsa la royauté décrue,
Où le peuple à son tour fut maître et tint les dés,
Vous fûtes un moment à peine regardés,
Vous croyiez être grands et puissants, et vous n'eûtes
Que le triomphe d'être applaudis
Que le triomphe amer d'exister deux minutes!
L'océan populaire à peine fit un pli.
Puis l'ombre retomba sur vos fronts, et l'oubli
Sur vos noms. Oh! ces noms des flatteurs de la foule,
Comme le flot les heurte, et les pousse, et les roule!
Où donc vont-ils? Ils ont les vagues pour appuis.
Ils paraissent, et puis ils s'enfoncent, et puis
Reviennent. Autour d'eux l'écume est noire et blanche.
Et pour la voir passer pêle-mêle, on se penche,
L'un d'un air de dédain et l'autre avec dégoût.
La popularité les charrie à l'égout.

Voilà donc votre fin, et c'est là que vous mène
Toute cette bataille et toute cette peine!
C'est que vous n'aimiez pas le peuple! C'est bien fait.
Ce qui vous dévorait, ce qui vous étouffait,
Ce qui brûlait au fond de vos âmes obscures,
C'était l'ambition de l'or, des sinécures,
D'avoir de beaux laquais et d'habiter l'hôtel
De monsieur le marquis ou le ministre un tel,
Et d'y souper avec des filles admirables,
Et non l'ardent amour des pauvres misérables!

C'est bien fait. Vous disiez : — Le maître d'aujourd'hui,
Le peuple, est un lion. Couchons-nous devant lui,
Puis il nous laissera lui monter sur la tête;
Un lion, tout lion qu'il est, n'est qu'une bête.

Ce que vous avez dit, vous l'avez fait. — D'abord,
Bonaparte
Vive le peuple! A bas Orléans et Chambord! —
Vous l'avez assourdi de clameurs fraternelles,
Et quand vous avez vu se troubler ses prunelles,
Ses paupières se clore et qu'il s'assoupissait,
Pris par le lourd sommeil comme par un lacet,
O bonshommes hideux, difforme fourmilière,
O nains! hôtes furtifs de l'auguste tanière,
Vous avez doucement grimpé dans sa crinière.
Ce fut étrange et prompt. En un instant on put
Voir sur le grand lion danser tout Lilliput.
Vous lui dérobiez tout à ce géant candide.
Vous montiez hardiment vers un faîte splendide;
Vous alliez et veniez, fiers, triomphants, joyeux,
Sur son dos endormi, sur son front, sur ses yeux;
Nains effrontés, avec vos petites mains sales,
Vous dérangiez gaîment ses griffes colossales;
Et vous teniez déjà les honneurs, le pouvoir,
Tout ce qu'on peut rêver, tout ce qu'on peut avoir,
Les richesses, les biens, l'insolente abondance.
C'est alors, — ô divine et sombre providence! —
Que votre marchepied sous vos pas effarés
S'est ouvert brusquement et vous a dévorés.

Décembre 1852.

Le prêtre qui dit : jeûne, et qui fait bonne chère,
L'homme qui juge, absout, condamne dans sa chaire,
Et qui refuse, ayant son orgueil pour appui,
De se peser au poids auquel il pèse autrui,
Je les blâme; ils ont tort. Malheur à qui s'excepte,
Maître, de la leçon, et, docteur, du précepte!
Sous prétexte qu'on est plus fort, on ne doit pas
Dire aux faibles : « Ce cercle est tracé pour vos pas.
Je vous montre le juste, et j'ai cette largesse.
Voici l'honneur, le droit, la raison, la sagesse,
C'est fait pour vous. Bornez au vrai vos appétits.
Vous devez rester bons, car vous êtes petits.
Retenez dans le bien vos bassesses captives.
Moi, je n'habite pas ces demeures chétives;
Ce qui pour vous est route est ornière pour moi.
Rampez, vous autres; moi, je vais hors de la loi;
Moi, qui suis le grand aigle aux ailes étendues,
Je m'envole à travers les choses défendues. »

22 février 1853. Jersey.

Même pour le proscrit, avril veut bien renaître.
Tandis que les oiseaux, chantant leurs joyeux chants,
Les fleurs et le soleil jouaient sous ma fenêtre
Ensemble dans les champs;

Tandis que, remplissant d'amour la créature,
L'espace de rayons, de parfums le ravin,
Le beau printemps faisait de toute la nature
Un sourire divin;

Tandis que tout riait, filles à la fontaine,
Chevriers sur la route, et qu'au ciel l'aquilon
Courait après la nue et l'enfant dans la plaine
Après le papillon,

Je songeais. — Je pensais, grave et presque en prière,
A ces hommes que Dieu fit pareils au matin,
Et qui vinrent, ayant sur le front la lumière
De l'avenir lointain.

Ils s'appellent progrès, la foule les renie.
Ils saignent, sur la claie à la gloire traînés;
Ils étaient la raison, la vertu, le génie,
Ils sont les condamnés.

Leur crime c'est d'avoir, du haut de la montagne,
Fait lire au genre humain le céleste alphabet;
A celui-ci l'exil, à celui-là le bagne,
A cet autre un gibet;

Au sage la cigüe, au vrai la croix immonde;
L'un monte sur la cime et se jette au volcan;
L'autre expire au bûcher; cet autre donne un monde
Et reçoit un carcan.

Et comme enseveli sous des ombres funèbres,
Je n'apercevais plus ce gai soleil d'été;
Rêveur, j'avais les yeux ouverts dans les ténèbres
De notre humanité;

troublée.
Et dans cette âpre nuit, si noire et si voilée,
Je regardais passer, montrant du doigt les cieux,
Avec leur auréole aux épines mêlée,
Ces Christs mystérieux.

4 mars 1853. Jersey.

Les âmes par moments tremblent épouvantées
De tout ce qu'on peut faire avec des mains gantées
Et de l'amas d'horreurs et de faits odieux
Que des gens bien vêtus étalent sous les cieux.
Nous autres idiots, nous avons peine à croire,
Le linge étant si blanc, que l'âme soit si noire,
Que Morny le dandy soit l'étui d'un brigand,
Qu'on soit un scélérat étant un élégant,
Et qu'on puisse marcher dans tant d'ignominies
Avec des bas de soie et des bottes vernies.
On n'irait pas avec un pantalon crotté,
Et l'on s'épanouit en pleine indignité!
Tromper est bon, trahir est doux, mentir profite;
La religion sainte, avec du sang confite,
Est meilleure; l'honneur est un bête de mot;
Un serment, c'est un pont. — Ah! disons-le bien haut,
Le pauvre homme du peuple avec sa barbe rude
Ne descendra jamais à cette turpitude.
Il a la hotte au dos, mais la vergogne au cœur.
Il boit, tout en haillons, son verre de liqueur,
Il s'attable en un bouge avec des femmes saoûles,
Il flotte, atôme obscur, sur l'abîme des foules,
A l'heure où dans l'étang s'ouvre le nénuphar,
Où le calife Haroun rôde avec Giafar,
On le trouve ivre-mort qui ronfle au coin des bornes,
Il loge en son esprit l'ignorance aux yeux mornes,
Mais il sait reculer, mais il voit la laideur,
Mais il lui reste à l'âme une honnête pudeur!
Il va! la conscience en lui s'obstine à luire.
Personne n'a pris soin de lui montrer à lire.
On le livra tout jeune à l'instinct animal,
Mais il sait déchiffrer ces deux mots : bien et mal.
Il est trop délicat pour de certaines tâches.
Devant les trahisons effroyables et lâches
Il sent, vêtu de bure et gorgé de vin bleu,
Trembler dans son cerveau la lumière de Dieu.
Prenez les plus abjects et les plus misérables,
Prenez le cul-de-jatte aux moignons incurables,
Prenez le saltimbanque en carrick abricot,

De ses genoux cagneux crevant un vil tricot,
Et dites-leur : — Approche ici, tu vas me faire
Un faux serment, tu vas assassiner ta mère,
Tu vas tuer la France et renier tes dieux,
Tu vas jeter au vent les os de tes aïeux,
Tu vas par mille horreurs gagner de grosses sommes,
Tu vas te comporter comme un prince; — ces hommes,
Frémissants, l'œil en flamme et la rougeur au front,
Vous tordront la cravate et vous étrangleront!
Allez chercher un drôle avec une lanterne,
Fouillez les noirs quartiers où ne luit qu'un jour terne,
Allez, creusez, sondez! vous ne trouverez pas
Troplong, cette âme immonde, et Rouher, ce cœur bas,
Vous ne trouverez pas un Louis Bonaparte,
Pas un Veuillot, pas un Baroche, pas un Barthe,
Pas un Suin, pas un Fould, pas un Montalembert,
Dans tous les chiffonniers de la place Maubert!

5 octobre 1853.

A UN BOURGEOIS RÉVEILLÉ.

Vous criez : « Juste ciel! mais c'est affreux vraiment!
Nous sommes dans un bois, et le gouvernement,
Sabre aux dents, nous empoigne et fouille dans nos poches.
Les Soufflards sont des saints à côté des Baroches;
Qui se plaint est saisi, qui murmure est coffré;
Paris, de leur cravache abjecte balafré,
Baisse le front; pour peu que le peuple sourcille,
On interne, on exile, on déporte, on fusille,
Nous appelions César, Schinderhanne est venu. »
Et vous vous exclamez! Je vous trouve ingénu.

Et comment voulez-vous qu'ayant gagné ce quine,
Étant rois, pour complice ayant cette coquine,
L'église, une
La Fortune, drôlesse infâme, experte au jeu,
Et qui trouve moyen de tricher le bon Dieu,
Comment diable veut-on que ce groupe tenace,
Que tous ces aigrefins, voyant qu'on les menace,
Sentant déjà leur dos par l'histoire marqué,
Plutôt que de lâcher ce qu'ils ont escroqué,
N'étranglent pas la France avec leurs poings féroces;
Et que, pour conserver le pouvoir, les carrosses,
Les filles, les palais, l'argent, le paradis,
Ayant été filous, ils ne soient pas bandits!

Puis, promenant vos yeux sur ce ramas sinistre
Qui fait, défait, décrète, arme, ordonne, administre,
Intimide l'Europe et solde Loyola,
Vous vous désespérez de voir ces drôles-là,
Sanglés de grands cordons en guise de bricoles,
Régner, bâcler des lois, signer des protocoles;
Vous dites : « Mais ce sont d'affreux bohêmes! L'un
Ornerait la maison centrale de Melun;
L'absence de cet autre, à regret remarquée,
Dépareille Poissy, collection manquée;
Ces êtres, ô Toulon, sont faits pour ton ciel bleu,
Et tous en ce moment devraient tresser, au lieu
De projets de congrès et de plans de bataille,
Des chaussons de lisière et des chapeaux de paille. »

J'en conviens; mais c'est mieux ainsi, c'est plus complet.
Puisqu'il fallait un trône aux crétins, il me plaît
Que cette bande à qui Mandrin rendrait hommage
Fasse une royauté dernière à son image;
Il est bon que le crime abject, incontesté,
Faussaire, lâche et vil, soit une majesté;
J'aime à voir ce bonnet à travers la couronne;
J'aime à voir cent coquins, que la honte environne,
Qui du code pénal ont passé les détroits,
Se personnifier sous Napoléon trois,
Couvert de fange, teint de sang, béni par Rome;
Et je trouve excellent qu'incarnés dans cet homme
Idéal de dégoût, de bassesse et d'horreur,
Tous ces galériens composent l'empereur.

Jersey. 27 octobre 1853.

Il est pour tout grand homme une heure expiatoire
Où sans savoir pourquoi le peuple le détruit,
Où l'on croit tout à coup voir s'éclipser la gloire
Sur ce grand front couvert d'une subite nuit.

Il accourt ces jours-là, ce lâche. Tous s'écartent.
Il vient jeter sa pierre, il vient dire son mot.
D'autant plus triomphant que ses insultes partent
De plus bas pour frapper plus haut.

C'est là sa joie. Il est de cette race immonde
Des bourreaux romains, chiens du charnier de l'état,
Qui vivaient l'œil fixé sur les maîtres du monde
Attendant qu'on les prît et qu'on les leur jetât,

Monstres noirs qui rampaient, guettant les agonies,
Et dont l'orgueil était, dans les jours de fureur,
De traîner par les pieds aux marches gémonies
Une charogne d'empereur.

[1853.]

LÉGITIMISTES.

— Où va-t-on?
Crie un vieil hobereau grognant dans sa province.
Juste ciel! On est roi quoiqu'on ne soit pas prince.
La Révolution nous pousse on ne sait où.
L'histoire a l'œil hagard; l'univers a l'air fou.
Le temps court en jetant sur les trônes des rustres.
Sont-ce des rois abjects ou des goujats illustres?
Quel est ce carnaval? Cela me fait bouillir.
Je soupçonne, entre nous, le bon Dieu de vieillir.
Depuis quatrevingt-neuf il patauge, et radote
Du postillon Murat au sergent Bernadotte. —

[1853.]

... Vole à ces misérables,
Colère! tourbillon!

Vole à ces malfaiteurs, cours, fonds sur cette proie,
Sarcasme, grand archer à la terrible joie!
Volez, groupe éclatant,
Justice, Vérité, Vertu, sœurs étoilées,
Toi, Châtiment, et vous, strophes démuselées
Qui mordez en chantant!

O malédictions de toute âme envolées,
Serment, devoir, honneur, remords, hydres ailées,
Abattez-vous sur eux!
Écrasez
Éclairez leurs néants, leurs fanges et leurs poudres!
Aveuglez des splendeurs de vos yeux pleins de foudres
Ces hommes ténébreux!

[1853.]

....

O Paris, je préfère aux bals de l'Opéra,
O Rome, je préfère à ta haute colonne,
Je préfère à ton bruit immense, ô Babylone,
A ta gloire, ô Sodome, à ton triomphe, ô Tyr,
L'humble larme qui luit sous le cil du martyr,
Et la goutte d'eau, perle où le ciel se reflète,
Que laisse de ses doigts retomber le prophète,
Quand il se désaltère à la source, en été,
Tandis que le lion boit de l'autre côté!

....

Entre mes doigts d'airain je fais sortir le mot.
Je suis le châtiment, je me penche d'en haut,
Et, du seuil étoilé comme d'une fenêtre,
Sur ta simarre, ô juge, et sur ta mître, ô prêtre,
Je vide la justice avec la vérité.
Vivez, régnez! ma strophe au sanglot irrité,
Mon vers sanglant, amer et noir, qui, du ciel sombre,
Ainsi que d'une bouche entr'ouverte dans l'ombre,
Jaillit, tombe, se rue, éclate, et sur les fronts
Se disperse en horreur, en tempête, en affronts,
Flétrit, submerge, noie, éclabousse et remonte,
Est le vomissement de Dieu sur votre honte!

[1853.]

Est-ce que par hasard la France se figure,
Parce que sa grande aigle à l'immense envergure,
Sa bannière aux lys d'or,
Jadis, planant plus haut que la foudre qui gronde,
Ont couvert de leur ombre une moitié du monde
Du Kremlin au Thabor,

Quoi, pour avoir vu naître Arouet et Molière,
Quoi, pour avoir plié d'une main familière
Le front des rois pâlis;
Dunois,
Pour avoir eu Kléber, Hoche, Condé, Xaintraille,
Et peut-être autrefois gagné quelque bataille
D'Arcole ou d'Austerlitz,

tressaille
Parce que l'univers s'émeut à
Pour avoir renversé le trône à son haleine;
Quoi! parce qu'elle a vu tomber à Sainte-Hélène
Napoléon vivant,
Et crouler Charles dix et fuir Louis-Philippe,
Comme un peu de vapeur qui le soir se dissipe
Dans les souffles du vent,

Est-ce que par hasard cette France imbécile
Que l'Europe longtemps, stupidement docile,
Vit d'un œil ébloui,
S'imagine qu'elle a, dans sa candeur tranquille,
Le droit de dire non lorsqu'à l'Hôtel de ville
Monsieur Berger dit oui!

[1853.]

Tambours battants, clairons sonnants, tentes, armées,
Noirs bivouacs emplissant l'horizon de fumées,
Fiers chevaux, régiments que traîne le drapeau,
Légions enjambant l'Elster, le Rhin, le Pô,
Hommes, sabres, canons, se mettront en bataille
Et marcheront. Un feu brûlera cette paille.
Les juges tomberont, les juges inhumains!
Les juges tomberont. Cris, bruits d'épée, hurrah!
Les prêtres chercheront dans la nuit des chemins.
Et les prêtres courront hagards, et l'on verra
Et l'on verra sortir, pendant leur fuite sombre,
Sortir, pendant leur fuite à travers la nuit blême,
De leur livre, s'ouvrant de lui-même dans l'ombre,
De leur livre, s'ouvrant dans l'ombre de lui-même,
Des aurores pour nous et des foudres sur eux.
Les trônes sont puissants, fiers, splendides, heureux;
Sur terre au lieu de ciel l'homme a leur dais énorme,
crime
Et leur cariatide est le bourreau difforme;
Les prétoires payés et les peuples déçus
, glaive au poing; Dieu passera
Les gardent... — Une flamme apparaîtra dessus;
Puis le vent soufflera, s'il reste un peu de cendre.
Rois, l'heure vient! O rois, hâtez-vous de descendre,
Repentez-vous pendant qu'il en est temps encor.
Tremblez, rois! le néant est dans vos sceptres d'or;
spectre Châtiment
Du Châtiment rêveur j'entends les pas funèbres.
Il serait malheureux pour vous, rois des ténèbres,
Que ce que je dis là ne fût pas écouté.
Je suis l'homme pensif dans le gouffre jeté
Que n'ont point dévoré les bêtes de l'abîme.
O princes fils du mal, ô maîtres nés du crime,
Qui frappez l'homme et Dieu dans vos rébellions,
Ma prédiction sort de la fosse aux lions.

3 mars 1854. Jersey.

IMPRIMERIE NATIONALE

Assis au fond des bois, rôdant aux bords des flots,
Songeur courbé, marchant à l'ombre des bouleaux,
Suivant de l'œil la chèvre au penchant de la roche,
Je garde en mon esprit Troplong, Sibour, Baroche;
Même en ma rêverie aucun d'eux n'est perdu;
Et souvent, au moment le plus inattendu,
Comme les pantins noirs échappés d'une boîte,
Sous les antres profonds, sur l'étang qui miroite,
Parmi les fleurs des prés, les nids, les roseaux verts,
On les voit brusquement sortir au bout d'un vers.

5 mai [1854]. Jersey.

Cet homme fut horrible; il a changé de rôle.
C'était un scélérat et ce n'est plus qu'un drôle.
Ce chouan, ce verdet, ce gueux s'est fait brouillon;
S'il n'était pas Zoïle, il serait Trestaillon.
Toute sa réussite est d'être infâme, en somme,
D'autant meilleur goujat qu'il est bon
Et d'autant plus goujat qu'il se croit gentilhomme.
Au cabaret, parmi les voleurs indulgents,
Il vit, et ce coquin, dégoût des braves gens,
Se vautre entre les pots comme un porc dans l'étable.
Il cuve là son vin, les coudes sur la table,
Rêvant comme un larron, louchant comme un mouchard.
S'il vient un imbécile, un bourgeois, un richard,
Ce filou, d'un crétin faisant une ressource,
Lui parle politique et lui coupe sa bourse.
Comme il se meut parmi des tas de mendiants
Acharnés comme lui sur les expédients,
Soufflets et coups de poing ont défoncé son feutre.
Il a le cœur d'un loup et la mine d'un pleutre.
Tous les vices en lui servent tous les défauts,
Il est poltron. Il fait de temps en temps des faux.
Il est le conseiller, le dieu, l'âme et la proie
Des hommes de malheur et des filles de joie.
Le soir, ivre, et mêlant Guizot avec Arnal,
Il va vider sa hotte en un hideux journal
Fait pour être crié sous les piliers des halles.
O quel journal! égout! bassesses idéales!
Qui veut des lâchetés, des injures? Il vend
De la haine, du fiel, des querelles, du vent,
Les secrets des foyers, du bruit, des zizanies,
Et, marchand de poisons, il vit de calomnies.

Quand nous parlons ainsi de ce sombre gredin,
Vous êtes quelques-uns qui vous levez soudain,
Sous le même bonnet ou la même cocarde,
Pour le défendre en chœur. Diable! prenez-y garde,
Laissez-le, croyez-moi, tel qu'il est à présent.
N'essuyez pas la boue, on pourrait voir le sang.

[1854.]

Mais... bah! lâchons le mot!

— Qu'un ancien pair de France
Brave l'opinion au point d'être entêté
De justice, d'honneur, de droit, de liberté,
C'est inouï; qu'il veuille égaliser les classes,
Que les peuples pour lui ne soient point populaces
Comme jadis les juifs, les serfs, les esclavons,
Vraiment, c'est odieux; que, lorsque nous avons
Crié, le quatre mai, vive la République,
Il n'ait pas eu dans l'âme une pensée oblique,
Qu'il ait dit dans son cœur : — le peuple a fait un pas,
Il se confie à moi, je ne le trahis pas! —
C'est scandaleux. Et puis qu'il ait tenu parole,
C'est de la trahison. Dans sa rudesse folle,
sincère entre
Avec le côté gauche et plus âpre que tous,
Qu'il ait tenu trois ans la brèche contre nous,
Combattant sans merci nos actes les plus graves,
Raillant nos chefs vieillis, les baptisant burgraves,
Frondant, trouvant mauvais qu'un prince s'endettât,
C'est du pur terrorisme; et quand le coup d'état
A jeté bas, pour mieux tirer sa loterie,
Presse, tribune, lois, république, patrie,
Que par fidélité pour ces bêtises-là,
Au lieu de s'enrichir dans cette tombola,
D'acheter de bons biens non grevés d'hypothèques,
Qu'au lieu d'être au sénat avec des archevêques,
Avec monsieur de Reims et monsieur de Lyon,
Il accepte l'exil et la proscription,
Pauvre, errant, banni, tête avant l'âge blanchie,
C'est de l'ingratitude envers la monarchie.

Et les plus bienveillants disent : c'est curieux.
Il a pris bêtement la chose au sérieux.
Il n'a pas calculé que l'heure était venue
De laisser dans son puits grelotter toute nue
La Vérité, dût-on jeter au même trou
La Liberté sa sœur avec la pierre au cou.
Il avait, vingt-cinq ans, fait sonner dans ses rimes

Droits, progrès, peuple, un tas de sornettes sublimes;
Bref, il s'est dévoué. C'est faiblesse d'esprit.
Il n'a pas réfléchi qu'en ce siècle où l'on rit,
Où l'honneur n'est qu'un texte à l'ennui qui chuchote,
Régulus aboutit bien vite à don Quichotte.

[1854.]

Les ténèbres, qu'agite un frisson inquiet,
S'ouvraient de toutes parts sans fin; on n'y voyait
        Que ces quatre figures pâles.
Au-dessus, dans la nuit, dans l'ombre, dans le ciel,
L'œil croyait distinguer une vague Babel
        Étageant ses marches fatales.

Un effort surhumain et sombre contractait
Leur front mystérieux, leur bouche qui se tait,
        Et leurs épaules éternelles;
Elles penchaient ainsi qu'un vase qui s'emplit;
Et, fixant sur mes yeux cet œil profond qui lit
        La pensée au fond des prunelles,

Celle qui se trouvait plus près de moi me dit :
— O songeur qui poursuis la haine, ce bandit,
        Et le mal aux souffles fétides,
Je m'appelle l'Amour; celle-ci, c'est la Foi;
Espérance et Douleur sont là derrière moi;
        Nous sommes les Cariatides.

6 juin 1854.

Les hommes du passé, noirs athlètes du mal,
Marchaient vers leur but sombre en leur sentier fatal,
Ayant dans l'œil l'audace et dans l'âme le doute.
Ils ont vu tout à coup en travers de leur route
Ce grand arbre au branchage altier, l'Esprit Humain.
Ils se sont arrêtés pensifs sur le chemin;
Et l'arbre se dressait au-dessus d'eux, immense,
Vert, plongeant sa racine au gouffre où tout commence,
Colosse autour duquel l'avenir vient rôder,
Tempête de rameaux que l'ombre entend gronder,
Qu'emplit la liberté, frissonnant dans ses branches.
Ils se sont écriés : — Ah! tronc maudit, tu penches!
Nous allons t'achever! — Et, joyeux, sans rougir,
Ils se sont mis à l'œuvre; et, tâchant d'élargir
L'entaille qu'autrefois à l'arbre qui s'écarte
Avait faite le grand bûcheron Bonaparte,
Ils l'ont saisi; mais l'arbre, entr'ouvert un moment,
Sur leurs poings éperdus s'est fermé brusquement.
Maintenant ils sont là; le vent aux sombres bouches
Souffle, et la nuit descend; et ces hommes farouches,
Tremblants, épouvantés de leur rébellion,
Les bras pris par le chêne, attendent le lion.

20 novembre 1854.

. . . .

Ces fiers parleurs vantés, glorieux, tout-puissants,
Gens fameux qu'engendra la publique infortune,
Qui, blêmes, furieux, martelant la tribune,
L'un en ton nom, ô peuple, et l'autre au nom du ciel,
Boivent de l'eau sucrée et vomissent du fiel;
Ces gracques, qui ne sont qu'orage et que tempêtes,
Et dont une fumée emplit les folles têtes,
Tous ces grands orateurs avec leurs grands discours
Calomniant le pauvre et flagornant les cours,
L'un du monde ébranlé sapant les vieilles bases,
L'autre faisant rouler les canons dans ses phrases,
Celui-ci dont le souffle, âpre comme l'autan,
Pousse les noirs vaisseaux sur l'immense océan,
Ceux-là qui, pour calmer nos souffrances amères,
Mettent des paradis au bout de leurs chimères,
Ces tribuns embrasés et ténébreux qui font
Gronder de sourds instincts dans le peuple profond,
Mêlant Marat, Jésus, Voltaire et l'évangile,
Tout cela ne vaut pas quatre vers de Virgile!

[1854.]

Vois ce consul de marbre. Il s'appelle Pompée.
Droit sur son piédestal et ceint de son épée,
Spectre au vêtement d'or, au regard surhumain,
Il rêve sur le seuil du noir sénat romain.
Qu'attend-il? ô Brutus! tombe jamais trompée!
Voici longtemps déjà, César brisa Pompée;
Le peuple a salué le vainqueur sur son char;
Mais dans l'éternité Pompée attend César;
Et dans le noir sénat qui tient Rome et la navre,
La statue a donné rendez-vous au cadavre.

[1855.]

Les hommes de la guerre et les rois de l'épée
Rayonnent...

La fortune, toujours prête à l'heure marquée,
Courtisane, les suit, toute nue et masquée;
        Ils règnent; le juste a l'affront.
La victoire aux yeux d'or qui souffle dans leurs voiles
Déploie et fait flotter au milieu des étoiles
        Toutes les pourpres sur leur front;

Leur char creuse en chantant une éclatante ornière;
Et leur suprême éclat, et leur rumeur dernière,
        Couronnement d'exploits si beaux,
Après tant de splendeur royale et militaire,
Se compose du bruit de tous les vers de terre
        Qui rampent dans tous les tombeaux.

[1855.]

Ô mes livres!
Mes poëmes! soyez des fleuves!
Allez en vous élargissant!
Désaltérez dans les épreuves
Les cœurs saignants, les âmes veuves,
Celui qui monte ou qui descend.

Que l'aigle plonge, loin des fanges,
Son bec de lumière en vos eaux!
Et dans vos murmures étranges
Mêlez l'hymne de tous les anges
Aux chansons de tous les oiseaux!

[1856.]

« … Dieu n'est pas.
« Pour que je croie, il faut que le fait se démontre.
« Cartouche est évident puisqu'il me prend ma montre;
Falstaff est évident; j'entends son chant grivois,
« Molière fait cocu ne peut nier Cavoix,
« La pièce de cent sous, je la tiens, je la vois,
« Et le malheur de Dieu, c'est qu'il manque de preuves.
« Buvons, mangeons, tâchons d'avoir des filles neuves,
« Prêtons serment, rions, allons à l'Opéra.
« Quiconque a deux liards de bon sens trinquera
« Avec Trimalcion plutôt qu'avec Socrate.
« Ce pauvre vieux tonnerre est un canon qui rate.
« Je vois des grenadiers au Louvre, sabre au poing;
« Donc l'empereur est tout. Le monde est son appoint.
« L'empereur est prouvé; Dieu ne l'est pas. Le sage
« Préfère, sur la terre où l'homme est de passage,
« César, Dieu véritable, à Dieu, César rêvé. »
C'était l'opinion du feu sénateur V.

[1857.]

ORCHESTRE ASSOURDISSANT.

Ils passent, ébranlant les vitres frémissantes,
Chantant les longs festins et les amours récentes,
Et la volupté, fleur sans fruit,
L'ambition, l'orgueil, l'argent qui déshonore;
Toute leur vie éclate en tumulte sonore;
Ils sont des peaux pleines de bruit.

méchantes
hargneuses
Toutes les passions, menteuses et frivoles,
Les frappent en riant de leurs baguettes folles,
Ils sonnent dans les carrefours,
Ils répandent leur joie en fanfares sans nombre;
Tout à coup la mort vient, et ce timbalier sombre
Met un crêpe sur ces tambours.

[1858.]

EN ENVOYANT UN LIVRE[1] A QUELQU'UN.

J'ai fait ce livre-là; ci-joint un exemplaire;
Lis-le; j'étais alors bigrement en colère,
Et je le suis toujours contre le Mal puissant;
Néron, bon prince et gai, me fait bouillir le sang;
Voir rire aux pieds d'un gueux le succès, ce vieux lâche,
Voir les fronts bas, les cœurs fangeux, cela me fâche;
Et voulussé-je même un peu me contenir,
Mathan
Dès que, dans ces palais que Satan vient bénir,
Sur une face heureuse un forfait se reflète,
Ma main sort malgré moi de l'ombre et la soufflette.

7 janvier 1859.

[1] *Les Châtiments.* Note de Victor Hugo.

Tu me dis : « Livrons
Bataille aux Frérons. »
Tu veux l'impossible.
Prendre Rien pour cible !
Vaincre le lézard !
Aplatir Nisard !

Tu veux que je fasse
La guerre à Paillasse !
Que j'aille à Barbet
Montrer l'alphabet !
Que l'ode décrasse
Veuillot ou Garasse !

Quoi ! du tombereau
Tirer Vapereau !
Errer dans les plaines,
Et sous les grands chênes,
Dans l'herbe et le thym,
Trouver Pontmartin !

Faire l'aveu triste
Que Coquille existe !
Me noircir la dent
A mordre un pédant !
O ciel ! mettre en note :
Il est un Nonotte !

Quoi ! le pugilat
Avec Poujoulat !
Salir la parole
Avec ce mot : Rolle !
Quoi, cherchant un nain,
Empoigner Génin !

Tu veux que je lave
L'âme à Sainte-Bave !
Que mon vers bourreau
Écorche Caro !

Qu'amer, je confronte
Planche avec la honte!

Non. Je laisse, ami,
A l'antre endormi
La fraîcheur profonde,
Le zéphire à l'onde,
Au bois le gibier,
La boue au bourbier!

17 novembre [1859].

[LES ZOUAVES PONTIFICAUX.]

Pendant que les corbeaux chantent à l'horizon,
Vous riez, en sentant le psaume et l'oraison
Mêlés au gin, bénir votre front de bandière,
Zouaves que nourrit l'église vivandière.

Pourquoi l'Église a-t-elle à son service un tas
D'hommes d'armes? Pourquoi? Pour garder ses états.
Quels états? le ciel? Non. La terre.

O sombre Rome!
Prêtre! joueur profond dans l'art de tricher l'homme!
L'homme, esprit pour penser, pour croire est animal.
Dans un coït bâtard et vil avec le mal,
La vérité qui plane a fait l'erreur qui boite.
L'homme est un imbécile et tout koran l'exploite.
Bonzes, notre ignorance est votre minerai.
Vous êtes le mensonge appuyé sur le vrai.
L'infini vous sert, gouffre aux clartés ineffables,
Évidence étoilée où vous puisez des fables;
Vous vendez, sans l'avoir, le ciel, dont l'âme a faim;
Vous faites l'Éternel à peu près homme, afin
Qu'on puisse, sur l'erreur, la cruauté, l'orgie,
L'imposture et le mal, mettre son effigie;
Un dogme est poinçonné : Sinaï, Mont-Thabor,
Et vous faites passer votre plomb pour de l'or.

Nous sommes de la nuit dont vous savez extraire
Le faste, le pouvoir, l'orgueil, — tout le contraire
Du Christ, qui fut un pauvre. Hélas! vous le priez.
S'il vivait aujourd'hui, vous le rependriez.

La misère est un puits dont vous tirez des joies;
Les âmes sont à vous comme aux vautours les proies;
Et contre les mépris vous avez les dédains.
Vos palais sont profonds et grands; en vos jardins
Verdissent les tilleuls, les chênes, les érables;
Vous êtes triomphants, opulents, vénérables,
Sacrés, et vous dormez tranquilles dans vos lits...
Mais l'infini vous guette en vos flagrants délits,

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'âpre océan vous jette une immense huée,
Et la neige des monts, l'oiseau de la nuée,
La fleur au fond des bois, l'astre au fond du ciel bleu,
Savent que vous mentez, faux-monnayeurs de Dieu!

21 novembre 1867.

[ALBUM DE 1869][1].

Oui, c'est un gueux, jetant l'affront aux fières âmes,
Aux vaincus, à quiconque attise en soi ces flammes
Qu'on nomme honneur, devoir, justice, dévouement.
Oui, dès qu'il souffle, il bave, et dès qu'il parle, il ment.
Ses coups ont tout front noble et tout grand cœur pour cible,
On dit qu'il est payé pour cela. C'est possible,
Mais je dis qu'il n'est point payé, qu'il est nuisible
Mais par qui? Les hiboux ont pour bonheur leur chant.
Par goût, et qu'il est né pied-plat et chien couchant.
Telle est la volupté qu'on a d'être méchant,
Si suave est le fiel, si doux est le délire
De mal faire, doublé de l'aplomb de mal dire,
Une âme basse s'ouvre à de tels appétits
Qu'à la rigueur, on peut être infâme gratis.

L'araignée est bourreau
Le chat est assassin, le requin est pirate,
Pro Deo; la ciguë empoisonne Socrate
Et ne demande rien pour sa peine; voyez
Si les crapauds, pour être horribles, sont payés.
Croyez-vous qu'une caisse occulte offre une prime
A la pieuvre en son trou préméditant son crime,
Et que l'affreux serpent, guetteur du colibri,
Va tous les mois donner quittance chez Piétri?

Goule, il porte aux cercueils le nard, le vin, la myrrhe.
Il déchira Balzac; dans la tombe il l'admire.
Dès qu'un homme n'est plus, il s'en sert contre ceux
Qui restent, et qu'il trouve à mourir paresseux;
Il ramasse l'outrage infect sous le portique
Des grands sépulcres pleins de gloire, et sa critique
Lapide les vivants avec les os des morts.
Femme, il est sans pudeur; homme, il est sans remords.
Il est salissant. Pris et lancé par son style,
Un nom sacré devient un hideux projectile;
La lâcheté des mains qui portent l'encensoir
Change un parfum en peste, et l'encens devient noir.
Cet homme flotte, obscur, sur toute renommée :
La gloire est une flamme, il en est la fumée.

(1) Les cinq poésies suivantes sont extraites d'un album de voyage de 1869.

Il défait, s'il le peut, ce que les autres font.
Je ne sais rien de lui, je le connais à fond.
C'est l'insulteur grotesque et féroce Un chimiste
Qui l'analyserait trouverait ceci : Triste,
Nul, froid, l'ennui, l'orgueil, le cœur mort, l'esprit vieux,
L'ombre, et ce meurtrier que contient l'envieux.

Le poëte est pensif. A quoi donc pense-t-il?
S'est-il donc apaisé, ce captif de l'exil?
Non, sous ce calme front l'âme sombre est en flammes.
Il songe à tout un peuple, hommes, enfants et femmes,
Dont un voleur a pris l'honneur et mutilé
La gloire, comme on met dans sa poche une clé.
Il songe au tas hideux des vermines obscures,
Aux vils Jupins servis par d'immondes Mercures,
Aux tricheurs du serment, aux escrocs, aux bandits,
Du rapetissement de la France grandis.
Voilà vingt ans qu'il songe au crime, et la durée
Enfle et fait bouillonner cette haine murée;
Dans son cœur, moule ardent que le rêve élargit,
La colère, ce bronze en fusion, rugit.
Certe, il en jaillira plus tard une statue.
En attendant, son âme est rongée et battue
Par le dur flot d'airain des sombres châtiments.
Une lueur éclate au dehors par moments.
Parfois, aux cris du peuple, au choc des catastrophes,
Il sort de ce cœur triste un tumulte de strophes,
Explosion de rage et d'amour où le vers
S'achève en cliquetis de rayons et d'éclairs;
La chaude éruption, pitié, justice, audace,
Se fait jour à travers l'altier poëte, et chasse
Par l'éblouissement les êtres de la nuit,
Et l'on voit s'effarer, comme un essaim qui fuit,
Tous ces monstres abjects qui, dans leurs coins funèbres,
Sont les vivants du meurtre et les yeux des ténèbres.

Ainsi, quand dans l'usine immense au noir plafond,
Le haut fourneau qu'emplit la lave, où l'airain fond,
, sombre, et dont les flancs brillent,
Où, dans le puits vermeil dont les murs se dilatent,
pétillent,
Des constellations d'étincelles éclatent,
Quand cette âpre fournaise où la flamme est debout,
Prisonnière en sa tour de briques, s'enfle et bout,
Si quelque trou s'y fait, il en sort des poignées
D'étoiles, qui font peur dans l'ombre aux araignées.

Bruxelles, 9 8bre 1869.

Sept fils le font mouvoir, pieds, mains, cœur, âme et tête;
Si bien qu'il n'est point l'homme et qu'il n'est pas la bête;
Et l'on voit, dans cette ombre où sont les moteurs vils,
Chacun des sept péchés qui tire un des sept fils.
Que peut faire un tel être? Un jour, sous l'herbe verte,
On fera quelque affreuse et sombre découverte,
Des tas de morts; des corps gisants, sanglants, rongés,
La plaie au flanc, hagards, pareils aux naufragés
Que l'eau rapporte et vient échouer dans les havres.
On rêvera. Quel nom mettre sur ces cadavres?
Que trouve-t-on au fond de ce crime, ô destin?
Dis, sphinx, quel est le mot de l'énigme? Pantin.

18 octobre.

[MAXIMILIEN, EMPEREUR.]

Quoi! de la liberté là-bas dans le Mexique!
Est-il un archiduc qui veuille être cacique?
Vous, Max? c'est bien, allez. J'ai l'escopette au poing.
Moi, j'ajuste le peuple et ne le manque point
De cette chasse-là j'ai la vieille habitude.
Allez, Max. Nous mettons le Mexique à l'étude;
Question simple; on braque un bon mousquet vainqueur,
Et le droit tombe mort avec la balle au cœur.
Ne craignez rien. Prenez ce pays, je vous l'offre.
Plus, de l'or. J'ai la France avec la clef du coffre.
Je paie, et ne fais pas les choses à demi,
Et quand un prince vrai daigne être mon ami,
Il faudrait que les temps soient durs pour que je n'aie
Un milliard à mettre en son porte-monnaie.
Comptez sur mon talent à tuer qui je veux.
Régnez sur le Mexique, allez, comblez ses vœux,
Et faites son bonheur. Moi, je le couche en joue.
L'Europe est là qui dit : c'est beau! la Bourse joue.
Le coup part. Admirez! Bravo! l'adroit tireur
Vise une république et tue un empereur.

18 octobre.

On m'apporte un journal. « Ce gredin vous renie.
— Eh bien? — Il vous trahit. — Soit. — Il vous calomnie.
— Après? — Il est payé pour cela. — Non vraiment.
Il me hait. Rien de plus. La haine est un paiement.

— Mais pourquoi vous hait-il? — Parce qu'il est infime.
Parce que j'ai ce tort et que je fais ce crime
D'être dans la clarté quand il est dans la nuit.
Hélas! rien qu'en étant honnête homme, on lui nuit.
Des raisons, il en a, certe! Il me hait, cet homme,
Parce que sous ses coups je ris, bien qu'il m'assomme;
Parce qu'il rampe alors que je marche, et qu'il ment
Pendant que mon cœur s'ouvre au profond firmament,
Et qu'aux souffles d'en haut toute mon âme vibre.
Parce que je respire à pleins poumons l'air libre,
Pendant qu'il tousse un peu d'injures tristement,
Et tâche de cracher sur mon talon clément.
Il s'agite, âcre et noir, sur toute renommée.
Pourquoi ce nain me hait? Parce qu'il est pygmée.
que l'impuissance est en lui résumée.
Parce qu'il sent ma main de vingt soufflets armée,
S'imaginant qu'ils sont pour lui, pauvre innocent;
Il me hait pour l'ennui qu'il a d'être impuissant,
Il me hait pour sa prose et ses vers qu'on oublie,
Pour tout un vague ensemble obscur qui l'humilie,
Parce que, sans savoir qu'il est là, je poursuis
Ma route vers l'aurore, et parce que je suis
L'époux des vérités et qu'il en est l'eunuque.
Quiconque a des cheveux offense une
Il me hait. Ma crinière offense sa perruque,
Mon large pas déplaît à ce trotte-menu;
Mon nom, même insulté, gêne cet inconnu.
A cet œil clignotant tout rayon est hostile.
Tout ce qui dans un cœur, tout ce qui dans un style,
N'est pas vulgaire, étroit, inepte, solennel,
Et faux, lui fait l'effet d'un affront personnel. »

Le châtier? Où donc voyez-vous de la place?
Que frapper? Où frapper? Il n'a point de surface.
Je n'ai pas pour si peu de strophe à déployer,

Et le vers, ce tonnerre, aime à bien foudroyer.
Dépenser l'ouragan, sur qui? sur un maroufle
Qui tremble au moindre bruit et ploie au moindre souffle!
Quoi! quitter le boa, quoi, donner du répit
Au tigre, pour courir à l'oison qui glapit!
Oublier les tyrans, et Décembre et Brumaire,
Pour rosser un grimaud du plat de la grammaire!
Moi, belluaire, ôter mes ongles de dessus
Ces crimes nés de l'ombre et l'un de l'autre issus,
Parce qu'un âne brait dans la littérature!
Lâcher César, lâcher l'énorme forfaiture,
Lâcher Tibère, Octave, et Commode et Néron,
Pour faire de la peine à maître Aliboron!
N'attendez pas de moi la vengeance bouffonne.
Fouailler un imbécile ennuierait Tisiphone!
Punir Zoïle ou Planche! exterminer Zéro!
Némésis, la déesse au regard de bourreau,
Rirait, dans la hauteur sinistre des nuées,
Si l'on livrait Jocrisse à ses vastes huées,
Et si je l'employais, elle, ombre du destin,
Elle, le spectre immense, à casser un pantin!

J'admets qu'il est fort louche. On rêve. On est perplexe.
En regardant son style on doute de son sexe.
Sexe neutre. Est-il homme? est-il femme? Il déplaît.
Souvent le monstrueux se cache en l'incomplet.

Amis, plaignons cet homme. Ayons sur nous l'empire
De voir qu'il est mauvais sans rêver qu'il est pire.
Il est Fréron; pourquoi vouloir qu'il soit Vidocq?

L'oreille du hibou s'irrite au chant du coq;
C'est tout simple. Pitié pour lui. Pas de colère.
D'ailleurs le frais printemps rayonne et nous éclaire;
Il m'est très difficile à moi de me fâcher
Quand avril frissonnant effeuille le pêcher.
Sous mes yeux mille fleurs, s'ouvrant au ciel superbe,
Font un éblouissant pêle-mêle dans l'herbe;
Et là, devant ma porte, assis au grand soleil,
Un tout petit enfant, riant, pensif, pareil
Aux chérubins qu'on voit dans les apothéoses,
Ote et remet ses bas en montrant ses pieds roses.

L'agiotage? il est baron. — Et l'industrie,
Qu'est-elle? Chevalière. — Et la gloire? Flétrie. —
La justice? Thémis se change en Astarté. —
L'ordre? On serre la gorge au droit. — La vérité?
On la rejette au puits. — L'honneur? C'est une fille. —
L'Église? Aussi. — Mais Dieu? qui ça, Dieu? — La famille?
On la sauve en tuant des enfants de sept ans. —
Et nos aïeux au fond des tombes? Mécontents. —
La Liberté? Voyez au bagne — La Patrie?
France et Cayenne, et là, Pologne et Sibérie. —
Les mœurs? Bacciochi règne et succède à Lebel. —
Et la Fraternité? Des deux frères, Abel
Et Caïn, l'un est mort, mais nous conservons l'autre. —
Et l'aigle qui planait? Maintenant il se vautre.
A cela près, l'empire est tout comme autrefois.
On se tait. Faustin deux, plus Napoléon trois,
Sont augustes. L'un brille et l'autre se distingue.
L'un est sauveur en France et l'autre à Saint-Domingue.
Ils font la même tâche au nom du même ciel.
Ils trônent. L'un est blanc et l'autre est noir. Lequel?

[1869.]

Tu n'échapperas point. Fais ce que tu voudras.
Aie à Rouen l'amour des fabricants de draps,
Roubaix
A Lille Mimerel, et partout l'eau bénite;
Que Leverrier, mouchard du peuple sélénite,
Guette pour toi le ciel, et te déclare absous
Dans la lune, cet astre auquel tu fis des trous;
Par la lune, où jadis Magnan faisait des trous;
Que pas un soupirail et pas une soupape
Ne laisse passer l'air ni le jour; que le pape
Te coiffe en souriant d'un nimbe officiel,
Et t'admette parmi les candidats au ciel;
Fais-toi, dans le sénat et dans la sacristie,
Chanter des *Te Deum* en guise d'amnistie
Rouher Darboy
Par Troplong courtisane et Sibour courtisan;
Cache-toi sous les Oui du pauvre paysan,
Qui ne sait que le soc, la bêche et la faucille;
O traître! à bout portant mon livre te fusille!
La vérité sinistre ouvre son feu roulant;
Ton nom sera plus noir, plus croulant, plus sanglant,
Plus hideux, plus criblé que le mur de Grenelle;
Nous mettons devant toi le siège, va, crénèle
Ton empire caverne, ô l'empereur bandit!

Qu'il s'enferme en son fort. Nous l'assiégeons. C'est dit.
Nous l'allons écraser de nos vers projectiles.
Mais qu'on fasse sortir les bouches inutiles,
Veuillot, Jacquot, Nisard, tous ces bavards mangeurs,
Si chétifs que ton vers dans ses ongles vengeurs
Prend à regret leurs noms, strophe, et que tu les lâches,
Trouvant les uns trop vils et les autres trop lâches.

[1869.]

CONSEILS AUX JEUNES MAGISTRATS.

Voulez-vous devenir quelqu'un, jeunes élèves?
Voulez-vous que le code essuie un jour ses glaives
A votre robe, jupe aux plis mous et changeants,
Si bien qu'elle se change en pourpre, ô jeunes gens,
Et que, soudain, de noire elle devienne rouge?
Voulez-vous déserter la mansarde, le bouge
Presque aussi haut perché que le trou du chamois,
Où l'humble substitut mange cent francs par mois?
                prospérer?
Voulez-vous avancer?

                                        Prenez de pauvres diables,
Mettez-les dans des cas bien irrémédiables,
Et faites-leur couper le cou, si vous pouvez
Qu'une mare le soir fume entre les pavés,
Qu'entre deux vils poteaux un couperet ruisselle,
C'est un succès. On dit : Ce jeune homme a du zèle.
Des remords? pourquoi donc, puisque c'est le talent!
Allez donc demander à Delangle, à Rouland,
A Bellart, si l'on voit ses victimes en rêve.
Quoi donc! les trépassés de la place de Grève
Se permettraient d'oser vous troubler, quand on est
Procureur général, président, gros bonnet!
Bah! les Égisthes seuls rencontrent les Électres,
Dupin craint les soufflets, Macbeth a peur des spectres
On tremble aujourd'hui. Soit. Mais d'une autre façon.
Vous imaginez-vous qu'on voie à l'horizon
Apparaître Méduse à l'époque où nous sommes,
Et que l'enfer va prendre au sérieux ces hommes,
Et que, rompant sa bière au couvercle de plomb,
Un fantôme s'ira déranger pour Troplong!

Aucune ombre agitant ses grands bras ne vous hante
Dès qu'on touche au budget cent mille francs de rente;
Suin, Royer, Partarieu, meurtriers rayonnants,
Bravent ces créanciers qu'on nomme revenants;
Regardez leurs palais, contemplez leurs carrosses,
Voyez s'épanouir ces bonshommes féroces,
Que leur clarté vous guide au but, jeunes castrats
De l'honneur, engraissés pour être magistrats.

Rions des morts, soyons du temps de Bonaparte,
Et ne croyons à rien. Vous avez une carte,
Jouez-la. Vous pouvez avancer, avancez.
Tâchez de plaire, étant des bourreaux empressés;
Cultivez ce Clamart sombre et plein de phosphores;
Courtisez, en mouillant de sang les métaphores,
La Justice, une vieille à peau de parchemin,
Qui tient une balance à faux poids dans sa main,
Qui répond à ce nom, Thémis, quand on l'appelle,
Et qui loge à côté de la Sainte-Chapelle;
Soyez cruels, soyez bêtes, soyez rusés;
Pétrissez savamment le sort des accusés;
De leur perdition tirez votre fortune.
Condamnez.

N'écoutez jamais cette importune,
La conscience. Allez droit au but, réussir.
Ayez la mort d'autrui pour unique désir.
Patois, pathos, mêlez cette littérature,
Et soyez ennuyeux. Dans la magistrature,
Tout en étant un âne, on peut être un renard.
L'ennui sournois finit par vaincre. C'est un art
D'extraire l'échafaud du bâillement des juges.
Prenez les lieux communs sinistres pour refuges,
Intérêt social, vindicte, et cætera.
Au hasard, sans grammaire et comme il vous plaira,
Rabâchez-les. Sachez par cœur les phrases faites
Pour se mêler au son dans le panier des têtes,
Braillez
Tonnez, et revenez à la charge toujours
Avec le même geste et le même discours.

C'est ainsi qu'on obtient, pour peu que l'on s'obstine,
Ce prix de rhétorique appelé guillotine.

9 9bre 1869.

Ceux-ci sont maréchaux et ceux-là sont ministres.
Tous les fronts sont courbés sous ces
La foule, hélas, consent à ces
La foule s'extasie à ces splendeurs sinistres.
Puisqu'ils ont tant d'argent c'est qu'ils avaient raison.
Magnan vient d'acheter une belle maison;
Morny, certe, a sauvé l'ordre en France, et la preuve
C'est qu'il donne à Manon une voiture neuve;
S'ils n'étaient dans le juste et le vrai, ce Rouher,
Ce Troplong, auraient-ils des hôtels, payés cher,
Et de beaux parcs plantés de tilleuls et d'érables?
Ces hommes sont grands, purs, vertueux, admirables,
Puisqu'on baise à genoux la trace de leurs pas,
Et puisqu'ils sont dorés, ils sont propres.

Non pas.
Ah! l'on a beau sarcler le mépris, il repousse.
Avez-vous quelquefois, en le pressant du pouce,
Fait jaillir le noyau d'une cerise? Eh bien,
Je prends tous ces vainqueurs et, fourbe, escroc, vaurien,
Sophiste, assassin, gueux, banqueroutier, faussaire,
Bandit, voilà les mots qui sortent quand je serre,
O Juvénal, ô maître, ô juge souverain,
Leurs noms victorieux
Leurs misérables noms entre mes doigts d'airain!

24 février 1870.

— L'Empire, c'est la Paix, — prospectus qui ressemble
A : — le Démon, c'est Dieu, — fait que l'univers tremble.
La Paix! Diable! on a peur. Et tout est éclairci.
Léopold volé dit au voleur : grand merci.
Faider au Deux-Décembre accorde un tête-à-tête;
Baroche est par Buol déclaré femme honnête;
Manteuffel pâmé lance une œillade à Drouyn;
Magnan et Radetzky se frottent le grouin;
L'assassin de Paris, l'assassin de Venise,
Ne font qu'un lit; le sabre aimable fraternise
Avec le knout; Seymour rit à Castelbajac,
Et l'aigle en pleine mer baise l'Union-Jack.
La honte universelle a cet homme pour centre;
Et la France à genoux met l'Europe à plat ventre.
On s'épouse; on est vierge; on rit; plus de danger.
Bonaparte est coiffé d'un chapeau d'oranger.
On boit au même verre; on bannit, on exile;
La grande île Albion, Jersey la petite île,
Sont au maître; *I love you;* César, je t'appartiens.
Expulse mes proscrits, j'expulserai les tiens.
On se jure un amour sans fin; le baromètre
Marque beau fixe; a-t-on des crimes à commettre,
On les fera d'accord, ensemble, et pour le mieux.

⋆

On n'a pas les Catons, mais on a les Romieux.
On a les Dubarrys, on a les Gabrielles;
L'empire est adoré par ces industrielles.

Les juges qu'on a faits, que la France reçoit,
Sont parfaits, sans défauts, complets; quoi que ce soit
Qui de près ou de loin ressemble à la justice
Ne leur est pas possible; être juste est un vice
Quand il sied d'être utile, et c'est un grand déchet
Qu'être Aristide alors qu'il faut être Nachet.

On a remanié l'armée; on eut naguère
Des héros qui faisaient superbement la guerre;
Des soudards valent mieux, qui pour tout A B C
Ont la paie et le meurtre; et l'on a remplacé
Les régiments lions par les régiments tigres;
Les Maupeoux rococo, les antiques Aligres,
Revivent dans Troplong, redorés, revernis,
Et nous avons Menjaud comme on avait Bernis.

Le feu, le sang, la nuit, le faux, le mal, le pire,
Se cotisent afin de construire l'empire;
Tout César, dont la gloire un moment rayonna,
A besoin de fumée, et Pélissier en a;
Il l'offre; Nisard n'a que son cœur, il l'apporte;
Soufflard donne sa pince à forcer une porte,
Dupin sa beauté, Fould et Judas leur serment.
L'*oremus* s'époumonne auprès du boniment;
Chante, lutrin; brûlez, pastilles odorantes.
A la condition d'avoir de bonnes rentes,
Le clergé braille, adore, admire, point ingrat.
Garasse, Patouillet, Pluche, Escobar, Mingrat,
Sont rayonnants et font peindre à neuf leur boutique,
Possédant le bon Dieu, seul vrai, seul authentique,
Et le seul garanti par le gouvernement.
Te louer, c'est mentir, César; l'église ment.
Le *Te Deum* fait tout ce qu'il peut pour convaincre
Ce pauvre vieux bon Dieu qu'hier il t'a fait vaincre,
Et que c'est lui qui met sur ta tête un laurier.
Dieu stupéfait regarde un crime le prier.

Quant aux honnêtes gens flottants, tu les amarres
Avec des fracs brodés, des croix et des simarres;
De romain qu'on était on devient auvergnat,
Et l'on sort du scrupule en entrant au sénat.

Le bourgeois est toujours révolutionnaire;
Nos droits sont confiés à César qu'on vénère;
Sous l'empire, arche auguste, on voit Quatrevingt-neuf
Couler, ainsi qu'on voit la Seine du Pont-Neuf.
Tous les bourgeois sont prêts à graver sur un cippe
Que nous voulons le vrai, plus le juste, en principe;
Qu'il n'est pas un de nous qui ne se sente enclin
Comme Jean-Jacque au juste, au vrai comme Franklin,

Que ces deux rayons font l'humanité meilleure,
Plus grande, et cætera; mais que pour le quart d'heure,
Trouvant le juste absurde et trouvant le vrai fou,
Nous mettons l'un en cage et pendons l'autre au clou.

[1870.]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Donc la vérité ment et la raison a tort.
C'est fini. Peuple, il dit :

« Sois libre, je suis fort.
Fais ce que tu voudras. Je m'embusque derrière
Le juge en permanence et le prêtre en prière.
Parle, égosille-toi, crie, et de toute part,
Chante la Marseillaise et le Chant du Départ,
Je te mitraillerai seulement si tu bouges.
Ayez les libertés, j'ai les pantalons rouges;
Chantez, soit. Il me plaît de voir si tes troupeaux,
France, ont plus de chansons que moi de chassepots.
Je rêve d'établir de nouveaux équilibres
Entre toi, peuple, et moi. » C'est pourquoi, soyez libres.
Je souris.

L'âme humaine est abjecte à ce point
Que maint rhéteur admire en nous montrant le poing.
Tel maroufle applaudit, tel cuistre s'extasie.
— Ah! çà, proscrits! vraiment, c'est de la frénésie.
Vous n'êtes pas contents, qu'est-ce donc qu'il vous faut?
Sous prétexte qu'un prince un jour met au cachot,
Jette aux fers, fourre au bagne, et chasse, expulse, exile,
Quelques individus gênants, au plus cent mille,
Sous prétexte qu'on est sans lois, sans point d'appui,
Et sans gloire, et qu'on a ce spectacle aujourd'hui,
Le vautour dans sa serre étouffant les colombes,
Et Paris plein d'orgie et l'exil plein de tombes;
Sous prétexte du sang versé, de l'argent pris,
Des peuples regardant la France avec mépris,
Des deuils, des lâchetés aux trahisons mêlées,
Et des gens égorgés et des lois violées,
Vous avez de l'humeur! vous boudez! c'est trop fort!
Ce qu'ont fait en petit Soulouque et Comonfort,
Celui-ci l'a refait en grand, ce qui l'honore.
Ce passé maintenant, il l'oublie, il l'ignore;
C'est de la bonté. Vous, vous grondez! le sauveur
Sourit, vous êtes froids devant cette faveur!
Il faut pourtant finir par fermer une plaie!

Peut-on passer son temps à traîner sur la claie
Un tas de vieux faits morts, vidés, et disparus?
Quoi! l'on devient aimable et vous restez bourrus!
Toujours un coup d'état s'achève en embrassades.
L'ignorez-vous?

Mais bah! vous êtes si maussades!
On vous vit repousser avec dédain, oui-dà!
La grâce que pour vous autrefois demanda
Musset, rival d'Horace, à ce rival d'Auguste!
Imbéciles! un crime, après vingt ans, est juste.
C'est à l'ancienneté que Dieu donne les prix
De vertu, ce qui change en respect le mépris.
On a risqué le bagne et l'on arrive au sacre.
Mon Dieu, le boulevard Montmartre, le massacre,
Les pontons, les proscrits, on sait par cœur tout çà!
La république un deux décembre trépassa;
Cela n'empêche pas qu'elle ne recommence
Sans cesse sa tragique et farouche romance,
Le parjure, l'exil, le droit, les chassepots...!
Cette tête de mort rabâche. A tout propos,
On tire tous les vieux arguments de leur gaîne.
Bon, bon, nous connaissons cette antique rengaine.
Nous sommes des laquais, nous sommes les doreurs
D'un crime à ses deux bouts ayant deux empereurs;
Nous mettons de la prose et des vers sur ce crime;
A soutenir César notre style s'escrime;
César! ce gueux! ce fils d'Hortense de Saint-Leu...!
Croyez-vous qu'on n'ait pas ses raisons, sacrebleu!
Rentrons dans le bon sens. Que veut ce siècle en somme?
Les principes des temps passés, les droits de l'homme,
L'honneur, la liberté, la loi, c'est beau; c'est creux.
Être libre n'est pas le moyen d'être heureux.
Être riche est plus sûr. Ce qu'on veut, c'est bien boire,
Bien manger, et l'on a toujours assez de gloire
Si les bons au porteur produisent dix pour cent;
Selon que le trois monte ou que le cinq descend,
On est joyeux ou triste, et la France est bien grande
Lorsque le Sud-Lombard double son dividende;
Les droits anciens nous font l'effet de bons vieillards;
Nous demandons : comment se portent les Dollars?
Que fait le Gaz Marseille? où sont les Métalliques?
Nos intérêts privés sont nos vertus publiques;
Nous voulons la paix, l'ordre, un pouvoir fort, afin

Que tous les vagabonds et tous les meurt-de-faim
Se taisent, et que rien d'obscur ne nous tracasse.
L'empire est un régime agréable, efficace,
Ferme, et quant à Cayenne et quant à Lambessa,
Si peu d'honnêtes gens s'aperçoivent de çà!
Pour que le bourgeois tremble, et vous plaigne, et vous aime,
Parlez-lui des dangers qu'il peut courir lui-même.
Autrement il rira, disant : Que me veut-on?
Je n'ai pas peur d'aller pourrir dans un ponton.
Qu'on me laisse tranquille avec ces radotages!
De toutes mes maisons louer tous les étages,
Voilà ce qui m'importe, et j'ai dans mon buffet
De bon vin, et parbleu, l'empereur a bien fait.
Et le bourgeois dit vrai, messieurs les démagogues.
Les affaires d'état ne sont pas des églogues;
Brumaire veut Décembre, et si force resta
Au bon ordre, c'est grâce à ce duplicata.
Sur ce, trêve aux grands mots. Régner, c'est prosaïque.
Un empire se fait comme une mosaïque
D'un tas d'hommes petits qu'on ajuste à peu près,
Bien à plat, et sur qui l'on peut marcher après.
Et ceux sur qui l'on marche en sont contents. La preuve
C'est nous. Le droit est mort. Soit. La France sa veuve
Épouse le pouvoir. Quoi de plus simple? On a
Pour soi le czar, le pape avec son hosanna,
Le sultan, Thérésa, la banque, la boutique,
L'église, et tout est bien. Telle est la politique.
La nation décroît, mais l'empire grandit.

Finissons.

De la part du maître on vous le dit.
Ce qu'usurpa la Mob, César le revendique.
Qu'on tremble! il faut qu'enfin la populace abdique.
Le port, c'est le pouvoir d'un seul. Nous arrivons.
On n'est plus des romains, on est des esclavons.
Hé là-bas, les Catons, les Brutus, les apôtres,
Vous êtes arriérés. Réglez-vous sur nous autres.
Soyez de votre siècle ainsi que nous. Il faut
Le trône d'un côté, de l'autre l'échafaud.
C'est l'équilibre. L'ordre est fondé. La canaille
Peut se dire ceci qu'il faut qu'elle s'en aille.
Où donc? où vont les chiens. A la niche. Au ruisseau,
Gens du faubourg Antoine et du faubourg Marceau!

Gare à vous! citoyens, le citadin vous hue.
Le bourgeois prend sa canne et rosse la cohue.
Les tocsins ne sont plus dans l'air; plus de pavés.
Que cela vous déplaise ou non, soyez sauvés
Voyez, nous sommes gais, mais nous serions féroces.
L'évêque et le soldat entremêlent leurs crosses.
Juvénal est un rustre, et Dante est un grimaud.
Ne forcez pas le sphinx à dire un dernier mot,
Car ce dernier mot-là ce serait le tonnerre.
L'impitoyable couve au fond du débonnaire.
Le peuple a fait son temps. Qu'il se résigne. Ayons
Napoléon pour astre avec nous pour rayons;
Demandons leur centime aux vanupieds qui passent;
La multitude paie, et ses liards s'entassent
En millions dans l'ombre, et nous sommes contents.
Même on la laissera brailler de temps en temps
Pourvu qu'à Sainte-Hélène elle reste dévote,
Qu'elle n'éveille pas les fusils par son vote,
Et que tout son vacarme, écume, cris, fureur,
Haine et rage, aboutisse à Vive l'Empereur! —

Ainsi, France, après tant d'efforts, tant d'énergies,
Tant de gloire, après tant de batailles rugies,
Et la prise d'assaut de tant de libertés,
Après tant de splendeur, après ces deux clartés,
Dont l'une était l'aurore et l'autre la fournaise,
Après quatrevingt-neuf, après quatrevingt-treize,
Après ce dix août, ce quatorze juillet,
Ces formidables jours où l'arc-en-ciel brillait,
Après le grondement de tant de voix terribles,
Après nos grands aïeux qui brisaient dieux et bibles,
Et qui mettaient le pied dessus pour tout broyer,
Après ces royautés qui firent flamboyer
Les dents de ces titans pour les avoir mâchées,
Cet homme, ce gagneur de victoires trichées,
Entouré de rhéteurs, de femmes aux seins nus,
De faux vainqueurs de l'ombre à la gloire inconnus,
De messes, d'encensoirs, de soldats, de ribottes,
Laisse aux lions le droit de lui lécher ses bottes!

H.-H. 5 mars 1870.

SAVOIR GARDER LA MESURE.

Un homme raisonnable était là. J'écoutais.
Il disait :

« Quand j'entends trop de cris, je me tais.
Toute indignation qui persiste me pèse.
Bouder, c'est long. Il faut à la fin qu'on s'apaise.
Tacite, mes amis, ne vaut pas Anquetil.
De ce qu'un homme a fait des crimes, s'ensuit-il
Que je doive être, moi qui parle, un imbécile?
Quoi donc! être un Hampden singe, un Brutus fossile!
Renoncer sous ce prince à faire mon chemin,
Et lui montrer le poing quand il me tend la main!
Cela n'est pas pratique. Et puis, est-ce bien juste?
Toujours jeter Octave à la tête d'Auguste!
Raisonnons. Je comprends vos cris, votre fureur,
Tant qu'il fut vanupieds, mais il est empereur.
Cela suffit. Me vais-je armer contre un empire?
Être méchant, c'est mal; être absurde, c'est pire.
En politique, — oyez ma devise, ô passants! —
Parti de l'ordre; en art, école du bon sens.
Eau trouble? pourquoi pas? Eau trouble, bonne pêche.
Ah! citoyen, tu veux gronder? qui t'en empêche?
« Sentine, ignominie, empire abject », voilà
Tes façons vis-à-vis César Caligula.
Que sert d'exagérer? Pourquoi monter les têtes?
J'ai pour loi d'adoucir toujours les épithètes.
« Égout! opprobre! » Soit. Braille. Moi, j'ai du goût.
Je vois une piscine où tu vois un égout.
L'opprobre me convient si l'opprobre est guéable.
Quoi! je serais bourru, moi, pour t'être agréable!
Non pas. Fais si tu veux le métier de Caton.
On se fâche tout rouge. Après? qu'y gagne-t-on?
Femme, on est un peu laide; homme, on semble un peu bête.
Quoi! dans un calme plat, se faire une tempête
Pour soi tout seul! Grincer, tonner! toujours avoir
L'air d'un affreux ciel gris qui ne sait que pleuvoir!
C'est niais.

De ceci, messieurs, va-t-on conclure
Que pour moi le vainqueur n'a pas une fêlure,

Que je l'accepte en bloc, et que je ne sais point
Trouver entre qui hurle et qui flatte le joint?
On se tromperait. J'aime et discute le maître.
Mon oui ressemble à non. Mon Certe! est un Peut-être.
J'absous modérément; je condamne à peu près.
Pourquoi? Parce qu'il faut songer aux intérêts,
Parce qu'on a parfois besoin de tables rases,
Parce qu'aller grossir le flot des grandes phrases
Est inutile et sot, parce que de tout temps
Les peuples ont été plus ou moins mécontents,
Parce que rien n'est tel qu'une chose finie,
Et parce que je suis de bonne compagnie.
Quand le crime heureux passe au milieu du troupeau,
Moi, le prendre au collet! fi! j'ôte mon chapeau.
D'ailleurs il est malsain d'agir d'une autre sorte.
Dans le fatras des mots usés, tyran, cohorte,
Prétoire, et cætera, honte, forfait, terreur,
J'ai choisi mon cliché, c'est vive l'empereur!
La colère, semblable à la locomotive,
Accourt, crachant le feu, la flamme, l'invective,
Grognant, sifflant, criant : à bas! criant : frappons!
Pour amortir le choc, je lui mets des tampons.
Tout beau, colère! Paix, euménide, ma mie!
Mon opposition est de l'académie.
Elle est sobre. Elle cherche en tout le mot poli.
Soit. Juvénal est beau; mais Horace est joli.

Voyons, Tibère-Auguste expédie aux Orcades
Les citoyens romains pris dans ses embuscades,
Il en fait déporter plusieurs au Sahara,
De sorte que l'un gèle et que l'autre cuira;
Il en met en Tauride, il en met en Phrygie;
Si bien que fièvre, ennui, misère, nostalgie,
Font, comme au vent des nuits les moucherons du soir,
Tomber tous ces bannis, et que l'océan noir
Rapporte à chaque instant des cercueils dans les havres,
Et qu'en creusant son champ, on trouve des cadavres.
Eh bien, ces gens sont morts. Tant pis. C'étaient des fous.

En même temps, fouillant dans notre poche à tous,
Tibère, qu'on ne peut toucher sans sacrilège,
Nous triche et nous dépouille, à tel point qu'il allège
Les caisses de l'état des sesterces nombreux
Que nos caves gardaient sous leur mur ténébreux,

Et dont l'entassement massif donnait des doutes
Dont les piles étaient si complètes, et toutes
Sur la solidité des piliers et des voûtes.
Si lourdes, que leur poids faisait plier les voûtes.
de manier
C'est sa manière à lui d'utiliser notre or,
Et de diminuer la charge du trésor;
Ceci me touche; ici ma franche équité brille.
Je blâme en Jupiter ce tour de Mascarille;
Mais je souris. Gronder dépasserait mon droit.
Le voleur est charmant quand le vol est adroit.
Irai-je, à ce propos, d'une façon hagarde,
Lui rappeler qu'il est assassin? Dieu m'en garde!
Je ne mets pas les poings sur la hanche; je veux
Rire d'un grec, et non prendre un monstre aux cheveux.
Je hais tous les gros mots dont vos bouches sont pleines.
Moi, je touche aux coquins comme à des porcelaines;
J'en ai le soin qu'on a d'un vase du Japon;
J'appelle un tigre un chat et Troppmann un fripon. »

21 juin 1870.

III. — APRÈS LA GUERRE.

Nous avons classé dans cette troisième partie les vers écrits après la guerre. Par leur ton, par leur allure, par leur objet ils se rapprochent du livre satirique des *Quatre Vents de l'Esprit.* La tristesse, l'abattement, provoqués par nos cruels revers, ont succédé à la violence. On ne frappe pas ceux qui sont à terre; il s'agissait seulement de fixer quelques souvenirs du passé, où l'ironie et le dédain auraient désormais plus de place que la colère ou l'injure, et la cour impériale fournissait une matière inépuisable. Ainsi *la Cour d'amour* est comme un écho de *l'Empereur à Compiègne* (*les Années funestes*); les vers datés 18 décembre 1872 (voir p. 397) répètent sous une autre forme la poésie intitulée : *Muse, un nommé Ségur, évêque, m'est hostile* (*Quatre Vents de l'Esprit*). Victor Hugo n'ayant pas publié une suite des *Châtiments,* ces poésies sont inédites et doivent tout naturellement trouver leur place dans ce Reliquat.

Les vers suivants devaient sans doute servir d'amorce à la préface du volume projeté :

Écoute, je te dois, Sire, un remerciement.
Sans toi je n'aurais pas fait ce livre inclément;
Sans toi je n'aurais pas écrit cette œuvre juste;
Sans toi je n'aurais pas montré la haine auguste
Que le méchant inspire au vers mystérieux.

[187..]

INSULTES AU PEUPLE.

Savoir la quantité de haine qu'un marouffle
Peut cracher quand il bave et semer quand il souffle,
Écouter bourdonner le moucheron malsain,
Surveiller le bouffon qui veut être assassin,
S'inquiéter d'un cuistre au style somnifère,
Le peuple a pour l'instant bien autre chose à faire.
Qu'on lui tourne le dos, qu'on lui montre le poing,
Il semble indifférent. — Ne vous y fiez point.

Conseil perdu. Voyez ce maraud qui griffonne.
Il a Catau pour muse et voudrait Tisiphone.
Il bâcle en ricanant un pamphlet mal écrit.
(Car le coquin ricane et l'honnête homme rit.)
— Bon, dit-il, le sommeil rend la bête abordable.
Il entre effrontément dans l'antre formidable,
Fait sonner ses grelots, stupidement hardi,
S'approche en gambadant du lion engourdi,
Et chatouille, sans voir l'œil profond qui s'enflamme,
Le mufle énorme avec son bec de plume infâme.

[1870.]

Triomphons! supprimons, en maîtres que nous sommes,
Les grands peuples, chaos d'où sortent les grands hommes!
Plus de Paris. Il faut que nous en finissions.
Meure la ville, avec ses révolutions!
Tombe ce siècle, avec toutes ses renommées!

Quels cris! sont-ce des chiens? non, ce sont des pygmées.
Quand des êtres, avec l'instinct bas, ont en eux
L'instinct féroce, étant petits, ils sont hargneux.
Aboyer, c'est la gloire obscure des molosses.
Cela flatte le nain d'insulter les colosses;
Il est fier et devient même insolent, selon
Qu'il a pu rayer l'ongle ou piquer le talon;
Il est presque aussi haut que l'orteil, c'est superbe.
L'inflexibilité sévère du brin d'herbe
Est dans sa conscience; il obéit au vent;
Et s'il mord en arrière, il salue en avant.

[187..]

MERVEILLEUX-DUVIGNAUX.

Deux noms, pourquoi deux noms? peu caché sous beaucoup.
Quand on a tant de noms, on n'en a pas du tout.
Parfois deux noms cela ressemble à deux visages,
On est entre deux noms ainsi qu'entre deux âges;
Neutre; ni Jean, ni Paul; ni ceci ni cela.
J'ai toujours admiré ce phénomène-là.
Deux noms. Le premier plane et le dernier se vautre;
Si l'un s'écroule on peut s'aller cacher sous l'autre;
C'est un rechange; et puis c'est noble. On sent de l'art
Dans Thiberd dès qu'il est complété par Chalard;
Que sert d'être Cunin si l'on n'est pas Gridaine?
Fari n'est vraiment grand qu'achevé par Dondaine;
Prax n'est beau que s'il peut murmurer, ô Cypris,
A ton oreille, au fond des bois : je suis Pâris.
Cet évêque, qui cherche à vendre quelque chose,
Me donne pour six sous augmenté de sa prose,
doit avoir quelque
Soit. J'en ris, mais il a, je gage, un autre nom?
Certe, il est d'Aguesseau s'il n'est pas Lamoignon.
Telle est la mode. On est Dombidault, plus Crouzeilles.

A moins qu'on n'ait deux noms comme on a deux oreilles,
Je ne devine pas à quoi ce luxe sert.
Celui-ci, par exemple, est un robin désert,
Zéro faisant la roue, âpre, dur, monotone;
Mais pourquoi diable a-t-il deux noms? Cela m'étonne.
Je cherche la raison de ce double nom-là.
Quoi! Sénart plus Bondy, Charybde plus Scylla!
Je m'y perds.

Moi j'admets et je trouve possible
Qu'ayant l'échine souple et la mine inflexible,
On cache un crâne étroit sous un fort gros bonnet;
Je comprends que, sans être un phénomène, on ait
Droit de vie et de mort pour la chambre en vacance,
Que, même étant bavard, on n'ait point d'éloquence,
Qu'on puisse être imbécile en étant orgueilleux,
Et qu'on soit Duvignaux sans être Merveilleux.

23 décembre [1871].

Et quand je vous dirais que cet homme est un drôle,
Que plus d'un gueux marqué d'un fer chaud à l'épaule
A moins de turpitude et d'audace que lui,
Qu'on est de sa fureur idiote ébloui,
Que jamais grinche au bagne ou prélat au concile
Ne fut plus forcené, plus bas, plus imbécile,
Et que toute sa prose a l'odeur du bûcher,
Je le pense, c'est vrai; mais à quoi bon tacher
L'honnête papier blanc de ce nom misérable?
Le beau, le grand, le bon, le juste, le durable,
L'immortel, l'éternel, l'absolu, ce sont là
Les clartés que toujours le penseur contempla;
Parler des vérités plaît à notre âme triste;
Mais quoi! s'apercevoir qu'un insulteur existe!
Faire au mensonge infâme et hideux cet honneur,
Parce que des crétins lui disent : monseigneur!
Non. Ignorons. Passons. Et puis, ce n'est peut-être
Qu'un sot rendu plus noir par sa robe de prêtre.
C'est une illusion d'optique; on est surpris
De voir Jésus traduit par l'injure et les cris,
Et, comme on s'est toujours figuré que l'hostie
Doit d'une lueur douce emplir la sacristie,
Quand on voit un bonhomme affreux montrer les poings,
Écumer à travers un sermon à trois points,
Quand on voit le vil tas d'impostures qu'il souffle,
On dit : Mais ce pontife est un impur maroufle!
Son rochet, sa dentelle, et tout son falbala
D'évêque, font du tort à ce jocrisse-là;
Ce bobèche en chasuble est sinistre, et la mitre
Semble faire un gredin de qui n'est qu'un bélître.

H.-H. 18 décembre 1872.

Le bonheur des rampants c'est d'être inaperçus;
L'ange qui tient l'épée en feu passe au-dessus;
Certe, on n'ignore point tes audaces obscures,
Tes vils essais de mordre avortant en piqûres,
Mais ton nom fut malpropre. Et l'oubli noir te suit.
Tu rêvais la tempête; eh bien, reste à la nuit!
Tu t'en iras parmi les choses disparues.
Ta bouche impure offrait au peuple au coin des rues
Un baiser qui finit par lécher le tyran;
Tu fus l'abject muphti d'un inepte koran,
Mentant, te démentant, trompant, ayant pour style
Les basses torsions d'une phrase reptile
Achevant, par-dessus la tombe des héros,
Un crachat aux martyrs en sourire aux bourreaux.

[187..]

APRÈS AVOIR LU LES *LETTRES A L'INCONNUE.*

Cela ne change pas beaucoup, la turpitude.
Ulysse peut tromper Polyphème, Latude
Peut fuir de la Bastille et Trenck fuir de Spandau,
Sisyphe à la fin jette au diable son fardeau;
Mais l'histoire a beau faire, en France comme à Rome,
Elle ne peut sortir de la honte de l'homme.
Même après les héros, toujours, fatal arrêt,
On ne sait quel vieux fonds immonde reparaît;
La bassesse revient, sinistre et péremptoire;
Cette pauvresse et cette histrionne, l'histoire,
Joue une seule pièce avec un seul décor;
Du moins on le croirait; Zoïle bave encor,
Trimalcion se soûle et Barabbas spécule,
Morny, jadis Narcisse, arrondit son pécule,
Et Judas dépendu prospère; quand on a
Le temps de confronter Locuste à Tofana,
De méditer Dangeau, d'approfondir Procope,
Et quand sur Lilliput on met le microscope,
On voit, la loi, l'honneur, le droit, étant proscrits,
Que Lilliput est juste aussi grand que Paris,
Que Byzance est abjecte et que Versaille est pire,
Que plus d'un grand royaume est fait d'un bas empire,
Et qu'ainsi que nous, Rome, à l'égout tu tombais
Si tu n'avais Caton, si nous n'avions Barbès.
Des eunuques partout font leurs tâches infâmes;
L'un est pour le sénat et l'autre est pour les femmes;
Ils gardent à leur prince avec fidélité
Ici de la laideur, et là de la beauté,
Pour qu'il puisse toujours avoir chez les princesses
Des sourires, et chez les seigneurs des bassesses,
Les rois n'ayant vraiment de grandeur autour d'eux
Que si la femme est vile et si l'homme est hideux.

O palais! O Caprée, ô Biarritz! Avenues!
Grottes! Jardins! On voit de vagues blancheurs nues
Danser dans le flot sombre en se cachant très peu,
Les grands arbres émus tremblent, le ciel est bleu,

Les cygnes sont charmants
Et les cygnes sont blancs sur les bassins d'eau vive;
Et Bonaparte sonne, et Mérimée arrive
Comme venait Sporus quand Tibère appelait,
Et c'est le même maître et le même valet.

19 août 1875.

Rhéteur dont le vil spectre entrevu de trop près
Fait reculer la nuit, sous les pâles cyprès,
De Burke et de Dupin les sombres silhouettes,
Si j'avais une porte où clouer des chouettes,
Si Némésis m'offrait dans son fauve arsenal
Un fer rouge plus chaud qu'un vers de Juvénal,
Si j'étais Isaïe accoudé sur la Bible,
Si j'avais dans la main un soufflet plus terrible
Que l'éternel soufflet donné dans l'Achéron
Par Tacite aux valets monstrueux de Néron;
Si je pouvais lancer dans l'ombre descendante
Un de ces noirs éclairs que jette l'œil de Dante,
Si j'étais le poëte auguste de l'effroi,
Eh bien non! au moment de te châtier, toi,
Je ne pourrais, j'aurais le mépris pour clémence,
J'aurais de la pudeur pour la justice immense;
Dire pour t'écraser les mots qui sont la loi,
Non, non; j'hésiterais à faire cet emploi
De Méduse, la grande Érynnis vénérable;
Le tonnerre trop haut sauve le misérable.

[1875.]

IMPRIMERIE NATIONALE.

COUR D'AMOUR.

La chose est dédiée aux vieillards de l'orchestre.
Regardez. L'empereur au fond, statue équestre;
Et sur le premier plan des femmes au sein nu,
Des rondeurs, des blancheurs, Mérimée ingénu.
Voici le cotillon avec ses castagnettes;
On saute. A votre manche essuyez vos lorgnettes.
Maintenant écoutons les questions. Faut-il
Être en amour robuste ou simplement subtil?
Pétrarque est bien, Hercule est mieux. Est-il licite
Que la voix gronde alors que le regard excite?
Et n'est-il point des cas où l'état veut qu'enfin
La reine sans le roi puisse faire un dauphin?
Mortels, la gaudriole ici rend des oracles.

Est-ce la cour d'amour ou la cour des miracles?
Pour Mérimée amour, miracles pour Veuillot.
Aimez-vous la guenille? Aimez-vous le maillot?
Choisissez de cette âme ou de cette danseuse.
Prenez l'affreux Troplong ou la belle Fosseuse.
Allez du sénateur à la houri. Payez
Et prenez. Les appas ne sont point effrayés,
Les consciences sont prêtes au doux sourire.
Que faut-il faire? boire? être aimables? Proscrire?
Parlez, sire, on fera tout ce qui vous plaira.
On a tout, le budget, l'église, l'opéra,
Et si le peuple bouge, on est sûr de la troupe.
Jours exquis! tableaux purs! on fraternise, on soupe;
Viveurs et meurtriers; que peut-on voir de mieux
Que les Laubardemont dans le sein des Romieux?
Tous ces sénateurs-là sont les mêmes que Rome
Vénéra sous Tacite, et Tibère se nomme
Bonaparte, et cet aigle était jadis vautour
Chez Néron, et l'on a de plus les cours d'amour.
Cythère et Lambessa. Clara Gazul rédige.

Quel règne inattendu!
Vieille muse Clio, n'est-ce pas un prodige
Que ce César se lave avec l'ambre et le nard,
Et que ce Trestaillon soit un Gentil-Bernard?
Admirons. Cupidon dans le cerveau lui trotte.

Cacus devient Tircis; l'antre se change en grotte;
Et le petit fripon succède au vaste escroc;
Et la bouche en cœur s'offre à la moustache en croc.
Rédige, ô Mérimée!

Il est sûr qu'Amathonte,
Paphos où la pudeur manque, où règne la honte,
Compiègne, cet éden où rampe un faux serment,
Sont des lieux enchanteurs sous le bleu firmament.
Mais l'été, même à l'ombre, il fait chaud quand on danse.
Les femmes laissent voir une vague tendance
A dépouiller l'excès des voiles. O Vénus!
Comme on était heureux au temps des dieux tout nus!
On voudrait voir Dupin ôter sa robe noire.
Nisard plairait, vêtu seulement de sa gloire;
Quel dommage qu'on soit forcé d'être décent!
Qu'il fait chaud! la fleur penche et l'arbre est languissant;
Le bœuf souffle, Bazaine a quitté ses insignes.
L'eau fraîche invite, et l'onde où s'ébattent les cygnes
Donne à la cour d'amour l'exemple de ces jeux
Pleins de tendres coups d'aile et gaîment orageux;
C'est une églogue avec toutes ses variantes;
Disputes et baisers; les femmes souriantes
S'écartent, et s'en vont vers le bois doucement.
Si l'on prenait un bain en plein air? c'est charmant.
Le lac brille dans l'ombre. A travers la ramée
La naïade et le faune observent Mérimée
Qui guette, espérant voir aux flots se confier
Les blanches nudités dont il est le greffier.
Mais non. Allez-vous en, messieurs. Laissez ces dames
Tranquilles... — O soupirs! duos! épithalames!
Idylle!
Bosquets!

Ainsi l'empire aima, régna, brilla.
En attendant Sedan on contemplait cela.

Pour moi je ne hais point ces spectacles; j'estime
Qu'il est indispensable et qu'il est légitime
Qu'on ait tous les bonheurs possibles, des palais,
De l'or, des *Te Deum,* le hurrah des anglais,
Le baiser de madame Albion sur sa lèvre,
Dans sa cour Sainte-Beuve, esprit aux pieds de chèvre,
Les Grâces, les Amours, les Ris, joyeux essaim,
Alors qu'on a tant fait que d'être un assassin.

Sinon, cela vraiment n'en vaudrait pas la peine.
Oui, je donne à César tout, l'absoute romaine,
Les évêques, la rose entr'ouvrant son bouton,
Le menton de Javotte et l'exil de Caton.
Voyez l'arrangement : le droit sortant du nombre;
La cour d'amour me plaît. C'est de la fange intime.
Au premier plan, la paix; au second plan, de l'ombre;
Un peu de fleur ne peut nuire à beaucoup de crime.
Et des balancements d'encensoir sur un tas
Phryné complète Fould, Morny, Magnan, Vaillant.
De fêtes, de complots, de deuils et d'attentats.
Myrtes et coups d'état. Quand, d'un œil bienveillant,
Jamais on n'a mieux mis en perspective un crime.
J'examine la fauve et sinistre caverne
Toute la petitesse humaine est un abîme;
Où le sang fume, où tremble un reflet de l'Averne,
Oh! que d'énormités sinistres les nains font!
Où le massacre avec la fraude se confond,
Sainte-Hélène s'ajoute au décor. C'est un fond.
J'aime cette guirlande accrochée au plafond.

23 août 1875.

PLANS ET ÉBAUCHES.

A part le Reliquat qu'on vient de lire, nous avons choisi, parmi plus de cinq cents fragments, quelques vers isolés, quelques ébauches, précédées ou suivies, comme dans *la Boîte aux lettres,* de projets à développer; nous indiquerons, entre crochets, les dates approximatives de chaque fragment, que nous reproduisons ici plutôt à titre de document et pour donner au lecteur une idée du travail permanent et presque involontaire auquel était soumis le cerveau de Victor Hugo chaque fois que sa pensée se reportait vers Paris.

Tout d'abord, détachons d'un brouillon de la Préface ce passage resté inédit :

J.-J. Rousseau a dit : — Quand les lois des peuples sont ainsi faites que la vérité est contrainte de se mutiler pour se produire, c'est le signe le plus grave de l'iniquité des temps.

Ces temps iniques dont nous parle Jean-Jacques, nous les traversons.

Cette édition incomplète d'un livre dicté par la conscience depuis la première ligne jusqu'à la dernière portera témoignage un jour.

[1853.]

Les deux fragments suivants, écrits, l'un après le décret de 1853, l'autre après la publication du livre, étaient sans doute destinés à la préface du tome II des *Châtiments.*

Le grâcié de Strasbourg et de Boulogne rétablit la peine de mort politique que depuis dix-huit mois du reste il protégeait à la face du soleil. Maintenant la guillotine de fantaisie ne lui suffit plus. Il lui faut la guillotine légale.

Aujourd'hui donc, en *vertu* (c'est ce mot-là qu'on emploie à cela) de l'article 87 du code pénal, applicable, comme on sait, aux faits de presse, et remis «en vigueur» exprès pour cela par M. B., l'auteur de ce livre, s'il lui arrivait de tomber dans les mains dudit sieur, est désormais passible de la peine de mort. Soit.

[1853.]

Et maintenant je suis le proscrit, l'exilé, le banni, le chassé; celui qui est à terre, celui qui s'est entêté dans cette sottise du devoir, celui qui s'est fourvoyé dans l'honneur, celui que la sagesse, l'habileté, la prudence et le succès ne regardent plus. Je vois le dos de Baroche; j'avais vu sa face assez longtemps, je l'aime mieux de ce côté-là. Je vis parmi les grèves, au bord de la mer, n'ayant plus guère que mon chien; les bêtes seules sont assez bêtes pour me connaître. De temps en temps les anglais me reprochent dans leurs journaux ce qu'ils nomment leur «hospitalité». Je vais, je viens, je marche le long des flots, au hasard, ou dans les bois, ou

dans la plaine, républicain, démagogue, jacques, partageux, buveur de sang, vaincu, espèce de paria, espèce de loup. Des paysans voient ma figure française et m'insultent. Je remercie Dieu de ce que les petits enfants ne me jettent pas des pierres comme à Jean-Jacques. Et chaque jour je m'enfonce plus avant dans l'isolement, dans la solitude, dans la sombre nature, dans l'exil, dans l'oubli de ceux qui m'ont aimé, et il me semble que, comme Baroche, le genre humain m'a tourné le dos; et je suis seul, l'âme toute grande ouverte; et le ciel me dit : je suis la liberté; et la liberté me dit : je suis l'azur!

[1856.]

M. DUPIN DE LA NIÈVRE.

— Pourquoi changer ton nom, Dupin?
— Nommez-moi Dupin de la Nièvre.
— Pourtant tu rimais à lapin.
— Oui, mais je veux rimer à lièvre.

[1850.]

Maître Escobar Dupin, Saint-Loup Montalembert.

[1850.]

ÉCLAT DE RIRE.

Au fait, c'est un bon tour. Sapristi! c'était drôle!
J'en conviens, bonne pièce, et chacun dans son rôle.
Vais-je pas me fâcher pour quelques horions?
Que diable! accoudons-nous sur la table, et rions.
Venez ici, cher prince, et tenons-nous les côtes.
C'est charmant.
(Raconter le crime.)
Comme un crétin j'avais cru dans votre parole.
Étais-je bête!

(Continuer le récit. Énumérer. Guet-apens. Arrestations. L'assemblée violée. — Massacre des rues. —.) Les a-t-on canardés! Chasse aux parisiens
Les chasseurs de Vincennes tirent bien.
Puis clôture.
Des millions. C'est doux!
C'est exquis! ravissant! Ah! la bonne aventure!
— Misérable!
(Fin terrible.)

[1852.]

[PLAN DE *L'EXPIATION.*]

Napoléon! hélas! où est ta gloire?
Le 2 décembre a passé dessus et l'a couverte de sa fange.
Écoute, c'est un châtiment; c'est la justice de Dieu.

Tu as eu beau faire, être un homme de génie, te couvrir d'un manteau de gloire, devenir éblouissant, tomber à Waterloo, mourir à Sainte-Hélène; les crimes de lèse-peuple sont des crimes de lèse-Dieu. Il faut toujours que ces crimes-là s'expient. Le 2 décembre a surgi. Tu es mort, ton crime vit.

Ton crime, — cinquante ans sont passés, chose amère! —
Sort de l'ombre. Ton crime, aujourd'hui ton effroi,
Revient et te punit. C'est ton dix-huit brumaire
Qui se jette sur toi!

[1852.]

Suin, Morny, Fould, Magnan, Maupas, Carlier, Troplong, Baroche, Rouher, Sibour, Veuillot, etc...

... Il faut des noms faciles
D'une syllabe ou deux et tout au plus de trois,
Pour qu'en ses cabanons solides, mais étroits,
Le vers puisse enfermer leur honte prisonnière.
La longueur de son nom sauve Lagueronnière.

[1852.]

La victoire est venue à moi les yeux en pleurs,
Et m'a dit à l'oreille : ô poëte, mon prêtre,
J'ai honte, car demain j'épouserai peut-être
Ce capitaine de voleurs.

[1852.]

LA PETITE VILLE. — LA PETITE ÎLE.

....

Attends-toi, si tu viens, à sentir sur ta vie
Un noir fourmillement de propos, et la dent
Du commérage, au fond de tes secrets mordant.
Calomnier, cela distrait un jour de pluie.
Éplucher les passants, c'est doux quand on s'ennuie.

Ce qu'ils ne savent point, ils l'inventent; ils font
Ce travail imbécile avec un art profond.
On ne te connaît pas, matière à bavardages.
Nom, pays, questions d'argent, questions d'âges,
Ils fouillent tout; ils sont divisés en deux camps.
Ils ignorent l'histoire et savent les cancans.
Ils ne connaissent pas ce mot : le Deux-Décembre,
Mais savent l'épaisseur des rideaux de ta chambre.

[1852.]

La Muse assise au greffe et gardant le prétoire
Aux Césars d'aujourd'hui qui partent pour l'histoire
Donne un passeport de forçat.

[1852.]

J'en conviens, j'ai parfois accouplé dans mes strophes
Bonaparte et Mandrin, ces coquins limitrophes.

[Verso d'une enveloppe datée décembre 1852.]

O Veuillot, face immonde encor plus que sinistre!
Laid à faire avorter une ogresse vraiment,
Lorsque de toi l'on parle et qu'on t'appelle cuistre,
Istre est un ornement.

28 janvier 1853.

Ah! tu crois que tu vas respirer avec moi?
Non, viens, va devant, marche, écoute, meurs d'effroi,
Tremble, frissonne, va, je te pousse, cours, vole!

[1853.]

J'ai frappé droit et juste et ma joie en est grande.
Aussi comme mon nom fait écumer la bande!
Je suis pour ces gens-là LE SIEUR VICTOR HUGO[1].

[1853.]

---

[1] Voir les journaux décembristes. (*Note de Victor Hugo.*)

... Avec son air hautain
Il change à tout moment; il est mou, fourbe et souple;
Il pleure, il rit, il chante; il s'isole, il s'accouple.
Aujourd'hui c'est un tigre et demain c'est un bouc;
Vous le croyez en bronze, il est en caoutchouc.

[1853.]

La France, ô Liberté, n'est point où tu n'es pas.

[1853.]

Fais-toi jouer des airs par tes joueurs de flûte.
Je savoure l'exil et j'accepte la lutte.
Devant moi j'ai l'honneur que je vois rayonner,
Et j'ai la vérité, terrible aux misérables,
Cette grande déesse aux flèches incurables
Dont j'entends le carquois derrière moi sonner.

[1853.]

Semons. D'autres auront les gerbes moissonnées.
Je sais que je mourrai bientôt; dans peu d'années
Mes yeux ne verront plus le terrestre horizon.
Je sens mon cœur qui bat dans ma poitrine sombre;
Mon cœur bat ma poitrine et me détruit dans l'ombre,
Comme, quand le captif cherche à s'enfuir dans l'ombre,
Comme le prisonnier opiniâtre et sombre
On entend des coups sourds au mur de la prison.
Frappe à coups de marteau le mur de sa prison.

Jersey. 9 mars 1853.

....
Du pain et des tréteaux, c'est le cri des cohues.
Viens, le peuple français, c'est le peuple romain.
Viens, jongleur, toi qui fais, le balancier en main,
Manœuvrer sous nos yeux un empire en bon style,
Avec Fould pour spondée et Morny pour dactyle,
Viens, drôle, équilibriste, histrion, baladin,
Mêlant Robert Macaire avec Robert Houdin,

Profite du moment que le hasard t'accorde,
Nous faisons cercle; allons! sous tes pieds est la corde;
Danse dessus, Paillasse, avant de pendre au bout.

[Écrit au verso d'une lettre de faire part datée du 6 octobre 1853.]

---

grande
La future moisson sera haute et splendide.
Peuples, vous voilà morts, Hongrie à l'œil candide,
Pologne, Rome, et toi, France, avec ton bâillon.
L'avenir sortira vivant de l'hécatombe.
Rois! chaque fois qu'on couche un peuple dans la tombe
On met un grain dans le sillon.

[Écrit au verso d'une enveloppe timbrée 14 novembre 1853.]

Parle, Idéal! crie, ô misère!
Que l'Idéal ceigne le glaive!
Venez, l'aigle avec l'épervier!
Que la misère prenne un nom!
dans ta serre
Révolution! Dieu se lève,
Prends la foudre et prends le levier!
Ouvre au peuple son cabanon!
Sur l'humanité qui s'ignore
Fais la nuit, pour faire l'aurore!
Fais la nuit, pour faire l'aurore!
Éclaire, sombre météore,
Jette au gouffre un monde croulant!
Le chaos du passé croulant.
Dresse dans cette ombre irritée
Danton, l'idée ensanglantée,
Et Marat, le haillon hurlant.

[Fin 1853.]

....
O Dieu, pour abrutir les hommes, tes enfants,
Sortis justes et bons de tes mains vénérables,
Ils les font ignorants, ils les font misérables!
Ignorance et misère! oh! quel crime! mes os
Tressaillent d'y songer. Ce sont les deux ciseaux
Qui coupent, Dieu vivant, les deux ailes de l'âme!

29 décembre 1853.

Lorsqu'on a devant soi de pareils hommes on se sent pris d'abord de cet honnête dégoût de flageller des drôles, mais quand on songe que, si nuls, si chétifs, si médiocres, si abjects qu'ils soient, ces hommes ont...

(Développer le mal qu'ils ont fait et aux idées et au siècle et au peuple.)

Alors on perd toute pitié comme ils ont perdu tout honneur, et n'ayant pas sous la main ton épée, ô Harmodius, on cherche ton fouet, ô Juvénal!

[1854.]

... Il a pris le budget et l'emporte.
En bloc, pour s'amuser, et, sur la France morte,
Danser, s'ébattre, faire un éternel gala,
Pour manger, rire et boire et banqueter, il a
Dix-huit cents millions par an, d'où je défalque
Tant pour les *Te Deum* autour du catafalque.

[1854.]

(*Boîte aux lettres.*)

... Je résume en deux mots ton histoire :
Crimée et boulevard; Ruisseau noir et Mer noire.

[1854.]

(*Boîte aux lettres.*)

Aujourd'hui la poésie est la ménagerie.

Venez, entrez, badauds! je suis montreur de bêtes,
Et je vous ferai voir des monstres pour deux sous;
Suin qui vit sur la fange et Fould qui vit dessous,

(les nommer et les qualifier tous).

Un singe hollandais surnommé Bonaparte,
Qui sait faire au besoin mouvoir au bout d'un fil
Un chimpanzée anglais appelé Robert Peel.

[1854.]

....

Maintenant viens à Rome, et je te montrerai
L'horreur, le deuil, la boue, et, si tu les ignores,
Les amours des Margots avec les monsignores,
Tous ces prélats vêtus de rouge et teints de sang,

Ce conclave où l'Esprit pour Borgia descend,
Ces cardinaux baisant sur la bouche les vices,
Et ce conseil de Dieu composé d'écrevisses,
Et, sur l'esquif de Pierre au fond du mal ancré,
Judas pape, Caïn mitré, Satan sacré.

[1854.]

.... Je m'abonne
A ne mettre jamais le pied à la Sorbonne;
Être excommunié, marqué du signe noir
Par Viennet, j'y souscris; je consens à me voir
Déclarer, dans l'enceinte où neige sa parole,
Par Saint-Marc Girardin, flanqué de monsieur Rolle,
Romantique, hérétique, albigeois, camisard;
A vivre à tout jamais errant hors de Nisard;
Oui, toute l'épouvante et toute la tempête
Qui peuvent ici-bas fondre sur une tête,
L'encrier de Patin tombant sur mon pourpoint,
Jay, le carquois au dos, Planche, la foudre au poing,
affronte.
Par Hercule, je suis Titan, je les accepte.

[1854.]

(*Boîte aux lettres.*)

COQUIN-LE-PETIT.

... Il est des choses impossibles :
Sonder les infinis et voir les invisibles;
Faire un voyage à pied dans des souliers étroits;
Être un diminutif de Napoléon trois.

[Verso d'une enveloppe timbrée décembre 1854.]

(*Boîte aux lettres.*)

Depuis le deux décembre on s'enrichit. — Bonnes affaires. — Tout va bien.

....

L'or pleut; Falstaff, Shylock, Tartuffe, Sbrigani
Sont là, joyeux, ouvrant leurs poches à l'averse.
L'usure bat des mains. La bourse, faux commerce,
Prospère, grâce au vol et grâce au guet-apens.
Son caducée est fait avec ces deux serpents.

[1854.]

(Boîte aux lettres.)

FINANCES.

Troplong vole, Billault vole, Baroche vole,
Morny...

D'Argout, géant du nez, se penche,
Sourit, flaire l'empire et dit : cela sent bon.

Le corps législatif au vieux palais Bourbon
Arrive en parapluie, en carrosse, en tricycles,
Pour contrôler la caisse et l'homme, et ces bésicles
Regardent la façon dont le maître s'y prend
Pour prendre; et le budget a peur du Fould-errant.

[1854.]

....
Savez-vous bien quelle est notre douleur, infâmes?
C'est votre propre honte et vos propres affronts.
Pendant que vous riez, baladins, nous souffrons.
Nous avons tous, pendant la farce qui se joue,
Nous la rougeur au front, vous le rouge à la joue!
Nous sommes tous fardés, dans cette nation,
Vous par l'opprobre, et nous par l'indignation!

[1854.]

Ne vous étonnez pas si quelques noms pervers
Qui sont dans vos esprits ne sont pas dans mes vers.
Il est de ces néants dont on ne sait que faire
Et rien n'en peut sortir, pas même la colère.

[1855.]

(Boîte aux lettres.)

LES JOURNALISTES DE LA HAINE.

Celui-ci, dans son trou, coiffé d'un vieux chapeau,
Ayant l'envie au cœur et la gale à la peau,
Souffre, et de temps en temps il se gratte un article.

[1855.]

Quand Planche par hasard a pris un bain, Veuillot
De l'eau qui lava Planche empoisonne sa plume.

[1855.]

....
Je te gêne. Mon vers, sans cesse, sur ton front
Fait un cercle sinistre et plane et bat de l'aile;
Entre Tapner et toi j'ai fait le parallèle,
Je vous ai confrontés tous les deux, l'autre hiver.
L'ouragan m'a crié : bien! du fond de la mer.
Tu t'en souviens, bandit. N'est-ce pas? Ce fut rude.
Quand la vieille Albion, oubliant qu'elle est prude,
Baisait ta main sanglante avec un air joyeux,
J'ai forcé cette miss à promener ses yeux
Du misérable trône au gibet formidable,
Et de lui, le pendu, jusqu'à toi, le pendable.

[1855.]

(*Boîte aux lettres.*)

C'était un bon rotin, dur, souple, orné de plomb,
Une canne à casser sur le dos de Troplong.

[1856.]

(*Boîte aux lettres.*)

... C'est midi, l'heure où, sous le soleil,
S'étale et s'élargit, et s'ouvre et s'écarquille
Troplong dans le sénat, l'huître dans sa coquille.

[1856.]

Troplong, cette grisaille.

[1856.]

Au verso d'une enveloppe timbrée 30 mai 1856, ce plan suivi de quelques vers :

Tu me fais représenter par tes journaux comme triste, accablé, désespéré, etc. Triste? de quoi? De tes crimes, oui. De la honte publique? oui. Du châtiment qui tarde? oui. — Mais moi personnellement,

Hors les chagrins du cœur, mon secret avec Dieu,

de quoi serais-je triste? — Je vis dans la nature et dans la solitude.

Je vois le soir :

. . . .
Les enfants se baigner et jouer dans la vague;
C'est un fourmillement de petits ingénus,
Un tas d'amours tout ronds, tout mouillés et tout nus;
Vénus du haut des cieux, dans l'ombre, chaste voile,
Les blanchit vaguement d'une lueur d'étoile.

—— ——

Les gens autour de moi sont bons dans ce pays..

Ils se sont faits à moi, ces honnêtes humains.
Comme je vais toujours rêvant par les chemins,
. . . .
Je marche me parlant tout bas, aux vents mêlé,
Avec mes cheveux gris de rêveur exilé.
Car l'homme devient gris comme les oiseaux muent.
On ne rit point de voir mes lèvres qui remuent.
Tout le long de la grève et dans les petits ports,
Je les vois travailler ces pauvres hommes forts
Et doux, — ce ne sont pas deux choses qui s'excluent. —
De la tête en passant les enfants me saluent,
Signe que les parents ne me haïssent pas.

1856.

———

(*Boîte aux lettres.*)

MONTALEMBERT.

Au temps où nous luttions, toi chien et moi taureau;
Au temps où je tordais ton gant de hobereau;
Au temps où je faisais voler d'un coup de trique
Ton goupillon trempé dans l'acide nitrique.

[Verso d'une lettre datée 4 octobre 1856.]

———

O sombre tyrannie! c'est bien, acharne-toi sur l'exilé :

Mets l'oubli sur son nom, la nuit sur son esprit,
Couds ce suaire autour de ce mort, le proscrit,
Spectre, tu perds ta peine! où donc est ta victoire?
Dante, c'est le génie. Eschyle, c'est la gloire.

[1856.]

———

... Veut-on pas que j'admire vraiment
Veuillot qui louche auprès de Pontmartin qui ment;
Que Baroche ou Troplong ait l'échine si souple;
Que ce que vous nommez la providence accouple
Au pape de hasard l'empereur de raccroc;
Que Jean n'ait pas assez tandis que Pierre a trop;
Qu'un bandit règne à Naple, un aveugle en Hanovre;
Que Zoïle soit riche alors qu'Homère est pauvre!

[1856.]

Le trône?

Si tu m'écoutais, peuple, et si tu me laissais
Toucher ce vieux bahut branlant
Secouer ce vieux meuble un peu sur ses vieux ais,
Vous les verriez, ô foule ignorante
Tu verrais de ce dais, foule aveugle et grossière,
Tomber l'autorité comme de la poussière.

[1856.]

.... Le peuple est foule,
Je le sais, et la foule est femme. Ses dédains,
Ses colères d'enfant ont des reflux soudains,
Des oscillations qui vont des bons aux justes;
L'ostracisme s'abat sur les têtes augustes,
Il condamne Aristide et frappe Phocion.
Danton! qui t'a brisé? la révolution.
Caton meurt, bafoué de Rome; un plébiscite
Acclamerait Néron et bannirait Tacite;
Le peuple a par moments on ne sait quel front bas,
Et, quand Jésus-Christ s'offre, il choisit Barabbas.

[1857.]

Que Napoléon trois soit un être vivant;
Qu'on voie autour de lui, régnant, mangeant, buvant,
Le bedeau, le sabreur, le grec, le saltimbanque,
Et, grignotant les sacs pleins de billets de banque,
Sibour, Troplong, Baroche, et les autres rongeurs;
Que ce gueux, jusqu'au jour où les peuples vengeurs
Lui rompront sur les reins leur trique souveraine,

Mastaï pape
Entre Nicolas czar et Victoria reine,
Trône et s'étale en plein almanach de Gotha,
Qu'il soit au Capitole et nous au Golgotha,
Qu'importe!...

[1857.]

Les flatteurs d'aujourd'hui demain crieront : à mort!
Et celui qui léchait est le premier qui mord.
O bouches pires que des plaies!
Ils ont Judas, Narcisse et Deutz pour devanciers.
Ils sont souples et doux; et c'est de ces osiers
Que plus tard sont faites les claies.

[1858.]

LUTTES DE MAI 1859.

....
Appelés à prouver leurs dires, défiés
Publiquement, du haut de ma tribune austère,
Les insulteurs ont pris le parti de se taire.
Devant mon froid regard la calomnie a fui,
Avec Montalembert et je ne sais plus qui,
Des Veuillots, des Falloux; elle s'est esquivée
Emportant sa hideuse et sinistre couvée.

(*Châtiments.*)

L'EXIL.

Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. On compterait longtemps
De la sorte. Mettons tout de suite vingt ans.
A peu près. Telle année, hélas! a compté double.

[1860.]

Bravo! je rends justice aux braves de mon temps.
Oui, je les vois livrer bataille, haletants,
Aux rubans, aux chapeaux, et chacun d'eux prodigue
De grands coups aux corsets osant rompre leur digue,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Aux femmes de Paris, démons doux et câlins,
Qui jettent leurs bonnets par-dessus les moulins;
Ce sont là des vaillants, certes. Les don Quichottes
D'autrefois, lance au poing, l'éperon d'or aux bottes,
Combattaient les moulins, et moi je reconnais
Que ceux de maintenant combattent les bonnets.
Mon admiration va jusque-là.

[1860.]

LA RÉACTION.

Vous me diriez : Nisard est grand, Planche a du style,
Le spondée a deux pieds de plus que le dactyle,
Vous me raconteriez la Belle au bois dormant,
Vous ne me feriez pas plus d'ébahissement!
Quoi! c'est vrai! se peut-il que tout cela revienne?
Avant peu nous serons condamnés par Devienne!
Avant peu nous serons présidés par Rouher!
Shylock, pour nous couper une livre de chair,
Repasse son couteau l'œil plein d'un feu sinistre!

(186..)

(*Voix de Guernesey.*)

vil fruit sec du hasard?
cuistre abject galonné par hasard?
Veut-on un pleutre ayant filouté le hasard?
La raison dit Baroche, et la rime Nisard.
imbécile avec peur et reproche?
Veut-on un plat valet que le sénat raccroche?
La raison dit Nisard, et la rime Baroche.
La raison n'a pas tort, et la rime a raison.

[1867.]

(*Épîtres.*)

Certes, je ne puis dire en l'époque où nous sommes :
— Je n'ai reçu ni bien ni mal de tous ces hommes;
Ils m'ignorent; sur moi jamais il ne tomba
Rien de Vitellius, d'Othon ni de Galba. —
un
Non, je suis le proscrit de Louis Bonaparte.
Mais j'ai dans le cœur Rome et j'ai dans l'âme Sparte;
Je pense aux lois, au droit, au peuple, et non à moi.

[1869.]

A BARBEY D'AUREVILLY.

Je ne demande pas à m'occuper de toi.
. . . .
Pourtant prends garde à toi, car volontiers, ô cuistre,
Je t'assaisonnerais de quelque vers sinistre,
Et si ton impudence inepte m'y forçait,
Je te ferais crever de rage en ton corset.

[1869.]

(*Les Châtiments.*)

LES IMPÔTS.

. . . .
Respirer coûte cher, mourir est hors de prix;
La lucarne du pauvre est taxée, et l'on hausse
Le tarif du cercueil sur l'ampleur de la fosse;
On vend l'air aux vivants, on vend la terre aux morts.

[1869.]

(*Châtiments.*)

C'était une canaille affreuse que Dupin,
Mais du moins il avait de l'esprit. Gai Scapin,
Il trouvait le moyen de courber dos et tête
Sous le bâton, et d'être abject, sans être bête,
Tandis que ce Troplong, ver du code civil,
Est énormément sot, tout en étant très vil.

[1869.]

(*Les Colères justes.*)

Boulet et syllogisme ont le même attribut :
Suivre la ligne droite et courir juste au but;
Et le canon, pétri d'airain et de logique,
Veut que Paris devienne un damier stratégique.

[1869.]

(*Épîtres.*)

... On me dit, — et l'on se croit taquin! —
« Vous n'avez pas toujours été républicain. »

Non, sans doute. Le vrai se fait jour et s'explique.
Enfant, on croit aux rois, vieux, à la république.
Ce n'est pas du tout mettre un homme au pied du mur
Que de dire : on fut jeune! il répond : on est mûr.

[1870.]

(*Châtiments. Tome II.*)

... Prospérez et riez,
Soyez démesurés dans le cynisme, infâmes,
Obscènes; confrontez la nudité des femmes
Avec la nudité de l'âme du tyran;
Que votre ciel soit bleu comme le lys d'Iran;
Ayez des trônes d'or, ayez des bains de jaspe,
Et Moloch sur le trône et dans le bain Campaspe;
Adorez ces vainqueurs, ces fêtes, ces palais;
Contemplez cet empire où vous êtes valets;
Soyez heureux. C'est bien.

[1870.]

(*Châtiments. T. II.*)

ROUHER.

Cet auvergnat abonde en fadaises amères.
Quatrevingt-neuf a tort, nos droits sont des chimères,
Justice, liberté, c'est l'outre aux factions;
Blême, il fait le procès aux révolutions
Avec sa lourde voix mâchant de la filasse.
La foule, dont il sort, c'est de la populace.
N'insulte pas ta mère, ô voyou, jadis nu
Et misérable, enfant polisson, devenu
Homme d'état derrière un gueux devenu prince.
Sans ce Quatrevingt-neuf, au fond de ta province,
Tu serais petit-clerc chez quelque procureur.

[1870.]

Ce lent assassinat qu'on appelle l'exil.

Car l'exil commençant ressemblait à l'aurore.
Les premiers temps d'exil étaient comme une aurore.
On ne se connaissait pas tout à fait encore;
On avait le bonheur du devoir accompli;
On riait! D'aucun joug les fronts n'avaient le pli.

. . . .
Puis vint la nostalgie. Un mourut. Un deuxième
S'enfuit; un autre alla se noyer dans la mer.

[1870.]

(*Châtiments. T. II.*)

. . . .
L'effort du belluaire au monstre se mesure;
Selon la bête, on pose autrement le talon;
Ton maître et toi, rampant tous deux dans mon sillon,
Je vous écraserai, moi marcheur solitaire,
Mais lui comme un serpent, toi comme un ver de terre.

[1870.]

PROUDHON.

. . . .
Et pourquoi voulez-vous que mon rude marteau
Qui cloua sur mon seuil tant de bêtes sinistres,
Tant d'êtres malfaisants, sophistes, rhéteurs, cuistres,
Le fat qui ment, le sot qui mord, le gueux qui nuit,
Fasse une exception pour cet oiseau de nuit?

[1870.]

. . . .
Figurez-vous quelqu'un dans l'embarras, un homme
Qui ne sait comment faire afin d'être compris,
Jocrisse s'efforçant d'évoquer les
Moïse pour Jocrisse évoquant les Esprits,
D'Alembert enseignant les racines cubiques
Aux paysans bretons vêtus de peaux de biques,
Euripide parlant grec au Père Brumoy,
Titan s'allant loger dans Lilliput, ou moi
Essayant d'expliquer la probité de Sparte
Et les âpres vertus de Rome, à Bonaparte.

[1870-1872.]

Je ne m'offense pas de ces succès. Voleur,
On grandit. De ce prince un filou fut la fleur;
C'est tout simple. D'en bas on grimpe jusqu'au faîte,
Mais ce n'en eût été pas moins un fier prophète
Mais ç'aurait été, certe, un surprenant prophète,

Monseigneur, que celui qu'on eût vu prédisant
ton taudis ton palais
Dans tes loques d'alors tes velours d'à présent!

[1872.]

. . . .

C'est vrai, je suis sauvage et rude, en vérité;
Et Morny ne m'a pas appris comment on gante
Les doigts un peu sanglants d'une main élégante.

[1872.]

Oh! comme je fuirais au désert volontiers!
Comme c'est beau des loups et des chacals entiers!
Après Troplong, après l'atrocité moyenne,
Et ces bouffons donnant des conseils pour Cayenne,
Les Scapins, les Dupins, les Romieux, les Parieux,
voudrais rencontrer
Je me plairais parmi des tigres sérieux!

[187..]

De même, rien, non rien ne fera que Demain
Ne soit pas Chanaan promis au genre humain,
Et que l'empire soit autre chose qu'un rêve,
Et rien n'empêchera l'avenir qui se lève
Déjà presque visible à l'horizon vermeil,
D'être la république et d'être le soleil!

[187..]

LE MANUSCRIT

DES

CHÂTIMENTS.

Ce volume, remis à la Bibliothèque nationale le 31 octobre 1892, a 271 feuillets d'inégal format, de papier différent.

Sur la première page le titre, reproduit en tête de ce volume, a été tracé sans doute avec la barbe d'une plume d'oie. Sous le titre, après la date, s'étale, comme un défi, la signature, large et magistrale. Nous ne connaissons que ce titre signé de cette façon.

Au haut de la page, cette phrase biffée :

Miserable, ce que tu entends au-dessus de ta tête, c'est l'éclat de rire de la foudre.

On retrouvera cette idée dans deux vers publiés dans *les Années funestes* (*Cæsar*).

Second titre à la page suivante.

Au troisième feuillet, copie d'une curieuse *Note pour l'imprimeur.* Nous la reproduisons à l'Historique. (Voir p. 483.)

A la page suivante, la Préface précédée et suivie des quelques lignes publiées dans l'édition complète de 1853. Ces quelques lignes sont d'une autre écriture.

Sur les feuillets 5 à 13, des tables nous permettent de suivre, par leurs modifications, les transformations successives du volume.

A la première de ces tables nous trouvons huit livres indiqués; puis Victor Hugo se ravise, il fond ensemble les livres VII et VIII et forme le nouveau livre VIII avec *la Vision de Dante* qu'il supprimera ensuite et placera définitivement dans *la Légende des Siècles.* Nous reproduisons cette table telle quelle, avec ses interversions et ses variantes; nous indiquons seulement en regard et entre crochets les titres publiés. On remarquera plusieurs lacunes : sur 104 pièces mentionnées à la table de l'édition de 1853, on n'en trouvera que 57 à la table du manuscrit; encore faut-il retrancher de ce nombre *Patria,* qui n'a été publié qu'en 1870, et *Caïn* (*la Conscience*), qui a pris place dans *la Légende des Siècles :*

NOX.

LIVRE PREMIER.

Caïn[1]. [La Conscience.]
Toulon.

[1] Au feuillet 32, nous trouvons cette remarque : Retirer *la Conscience.*

Aux morts du 4[1].
Cette nuit-là...
Le Te Deum du 1er.
A M. D. G.
A un martyr.
L'art et le peuple.
Chanson (Pains).
Oh! je sais qu'ils feront des mensonges sans nombre...
Le Réveil. [C'est la nuit, la nuit noire, assoupie et profonde...]
Des sabres sont partout. [CARTE D'EUROPE.]
Chanson (Agneaux, oiseaux, enfants).
O cadavres, parlez! [CONFRONTATIONS.]

LIVRE II.

Au Peuple.
L'enfant. [SOUVENIR DE LA NUIT DU 4.]
O soleil! ô face divine!...
Puisque le juste est dans l'abîme...
L'autre président.
A l'armée. [A L'OBÉISSANCE PASSIVE.]

LIVRE III.

Apothéose (Rob. Mac.).
Ah! tu finiras bien par hurler, misérable! [L'HOMME A RI.]
Le singe. [FABLE OU HISTOIRE.]
Maintenant que c'est fait, dans l'avilissement... [SPLENDEURS.]
Querelles du sérail.
L'empereur s'amuse. — Chanson.
Harmodius. [LE BORD DE LA MER.]
Non.

LIVRE IV.

Ce que le poëte se disait en 1848 en descendant de la tribune.
A des journalistes de robe courte.
Quelqu'un.
Un autre.
A quatre prisonniers.
Au peuple (l'Océan).
Ils sont force vivants, prêtres du Dieu Boutique... [UN BON BOURGEOIS DANS SA MAISON.]
Ceux qui vivent, ce sont ceux qui pensent.
Déjà nommé (Dupin).
On loge à la nuit.

(1) Entre cette pièce et celle qui précède, Victor Hugo a tracé un signe pour renvoyer à une intercalation en marge : *Mettre ici quelque chose. Peut-être* Dieu et le Diable. [*Chanson.* Livre V.]

LIVRE V.

O drapeau de Wagram!... (*lion endormi*).
On est Tibère, on est Judas, on est Dracon...
Ces hommes passeront comme un ver sur le sable... (LES GRANDS CORPS DE L'ÉTAT.)
A un qui devient prudent (*Montalembert*). [A UN QUI VEUT SE DÉTACHER.]
Pauline Roland (*à faire*).
Je l'ai déjà dit, Peuple, il ne faut pas qu'il meure... [*SACER ESTO.*]

LIVRE VI.

Le Sacre (*chanson*).
Orientale.
Tout s'en va.
L'Expiation.
Le Lion (*Caravane*). [LA CARAVANE.]

LIVRE VII.

Patria.
A ceux qui dorment.
Ainsi ce gouvernant, dont l'ongle est une griffe... [LE PARTI DU CRIME.]
Retournons à l'école, ô mon vieux Juvénal... [A JUVÉNAL.]
Vision de Dante(1).

LIVRE VIII.

Stella.
Le Chasseur noir.
Jésus-Christ. [PAROLES D'UN CONSERVATEUR À PROPOS D'UN PERTURBATEUR.]
Moi. [*ULTIMA VERBA.*]

Au feuillet suivant, seconde table beaucoup plus complète que la première (il n'y manque que cinq des pièces publiées); le compte des vers est indiqué en regard de chaque pièce; le total est de 6,240 vers.

Au septième feuillet, nouvelle table peu différente de la précédente. On y relève cette abréviation qui désigne la pièce XI du livre Ier : *Calliopes,* et cette variante qui nomme le journal auquel appartenaient «les journalistes de robe courte» : *A l'Univers.*

A la table suivante, quelques abréviations ou variantes intéressantes; nous les reproduisons dans l'ordre du manuscrit :

Rentrées........................	56	
Décrotteurs........................	72	[LES GRANDS CORPS DE L'ÉTAT.]
Chair fume........................	12	[L'HOMME A RI.]
A l'assemblée........................	30	[ÉCRIT LE 17 JUILLET 1851.]

(1) Ce titre a été barré largement, puis rétabli au bas de la table, dont il devait faire le livre VIII, après la fusion des livres VII et VIII.

Archytas	40	[LE BORD DE LA MER.]
2 Xbre	408	[*Nox.*]
Univers	116	[A DES JOURNALISTES DE ROBE COURTE.]
A Ol.		[CE QUE LE POËTE SE DISAIT EN 1848.]
Futura	238	[*Lux.*]
Mères-écueils	48.	[Puisque le juste est dans l'abîme...]
Enfant mort	60	[SOUVENIR DE LA NUIT DU 4.]
Le singe		[FABLE OU HISTOIRE.]

Au feuillet 9 quelques vers du livre IV : *A des journalistes de robe courte.* Au verso une autre table nous fournit deux variantes de titre : *La Nostalgie,* premier titre de la seconde chanson du livre VII, et *Natura rerum* (Force des choses), livre VII.

Une autre petite note (feuillet 11) nous donne les noms des personnages visés en face de chaque titre :

La société est sauvée.	(Troplong.)
L'ordre est rétabli.	(Rouher.)
La famille est restaurée.	(Parieu.)
La religion est glorifiée	(Sibour.)
sanctifiée L'autorité est sacrée.	(Sibour en scapulaire.) (Persil.)
La stabilité est assurée.	(Baroche.)
Les sauveurs se sauveront.	(Moi.)

Puis viennent quelques titres proposés :

L'HORREUR

ÉPOPÉE.

PAR

V. H.

LA FANGE.

ÉPOPÉE.

L'EMPIRE AU PILORI.

LE TRÔNE PILORI.

NÉRON AU CARCAN.

CÉSAR AU POTEAU.

Deux de ces variantes sont répétées au feuillet suivant, puis vient la date : 24 mai 1853. Nouveau titre :

RENDONS A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A MANDRIN.

Plusieurs titres de livres ou de poésies sont écrits au verso d'un imprimé : *La Déclaration des proscrits*, citée en tête du *Parti du crime.*

A la fin de chaque poésie le nombre des vers est inscrit.

I. NOTES EXPLICATIVES.

AU MOMENT DE RENTRER EN FRANCE.

Quelques ratures dans ces six feuilles de papier à lettre pareil à celui qui a servi pour la plupart des pièces de *l'Année terrible.*

NOX.

Dix feuillets pour cette pièce. Au verso du sixième, une strophe, résumant les trois premières strophes publiées, donnait à la troisième division un autre rythme :

Donc cet homme s'est dit : Le maître des armées,
Devant qui, trompe en main, volaient des renommées,
Mon oncle a pris
L'empereur prit Milan, Berlin, Vienne, Moscou,
brisait tous les rois
Il éclipsait César dans sa vaste espérance,
Je ferai mieux; je vais enfoncer à la France
Mes ongles dans le cou.

La dernière division a été ajoutée en marge, à l'encre bleue.

Au-dessus de la table du livre Ier, une note pour l'imprimeur :

(Mettre les dates des pièces en caractères très fins, et tout au bas des pages. — Pas de pages blanches entre chaque pièce. Seulement faire finir et commencer chaque pièce *en belle page.*)

Dans un coin cette mention :

Retirer la Conscience.

En effet, le titre de cette poésie qui portait le chiffre II dans la table est rayé.

LIVRE PREMIER. — LA SOCIÉTÉ EST SAUVÉE.

I. *FRANCE, À L'HEURE OÙ TU TE PROSTERNES...*

Cinq strophes rayées ont été reportées au livre VI, *Luna.*

III. *APPROCHEZ-VOUS. CECI, C'EST LE TAS DES DÉVOTS...*

Les deux premiers vers ont été ajoutés; la pièce commençait ainsi :

C'est le tas des dévots. Cela fait des gazettes.

V. CETTE NUIT-LÀ.

Le début était celui-ci :

Les pieds sur les chenets et tisonnant son feu,
Il leur dit : Il est temps de commencer le jeu.

Plus tard, d'une encre plus pâle, Victor Hugo a écrit les six premiers vers, ainsi que deux ajoutés, le titre et la variante du titre.

VII. *AD MAJOREM DEI GLORIAM.*

La citation mise en épigraphe n'existe pas sur le manuscrit; elle a dû être ajoutée sur les épreuves.

VII. A UN MARTYR.

La première division a été fort remaniée. Les quatre strophes qu'on lit en marge du premier feuillet venaient en développement à ces deux strophes barrées :

Il a dit : C'est le Dieu de progrès et d'amour.
Jésus! qui voit ton front croit voir le front du jour.
Tu nous guides, tu nous éclaires;
Tu brisas tous les jougs, tes sentiers sont certains. —
Il a dit : — Ils sont là, dans les pays lointains,
Bien des hommes qui sont mes frères;

Ils ignorent la loi qui délivre ici-bas;
Ils sont méchants, étant dans la nuit; ils n'ont pas
Leur part de la grande conquête;
J'irai, je descendrai les degrés du saint lieu;
O mes frères, je vais vous apporter mon Dieu,
Je vais vous apporter ma tête.

Au feuillet suivant venait la strophe finale et la date : *5 décembre.* Victor Hugo a rayé strophe et date, et sur un nouveau feuillet a recopié ces quatre derniers vers en les faisant précéder des deux strophes qu'on lit pages 42-43. Puis il a daté définitivement :

5-3 Xbre. Jersey.

XI. *OH! JE SAIS QU'ILS FERONT DES MENSONGES SANS NOMBRE...*

La pièce débutait par la deuxième division; elle est datée : *13 novembre, Jersey;* sous cette date barrée vient la première division.

Un signe typographique leur donne leur place définitive, et au feuillet suivant, après la dernière division, la date 13 novembre est recopiée.

XII. CARTE D'EUROPE.

Pas de titre au manuscrit.

XIII. CHANSON.

Au bas du feuillet quelques vers rayés de *la Vision de Dante.*

LIVRE II. — L'ORDRE EST RÉTABLI.

VII. A L'OBÉISSANCE PASSIVE.

Cette pièce a subi beaucoup de remaniements. La première division et les trois dernières strophes de la cinquième semblent avoir été écrites le même jour avec la même encre pâle. Comme ces deux divisions sont du même rythme, peut-être ces douze strophes étaient-elles destinées à former une pièce. Tout le reste, ajoutés compris, est d'une écriture plus appuyée et d'une encre plus noire.

Dans le manuscrit, les deux premières divisions n'en forment qu'une, ce qui amène un retard d'une division sur le texte publié.

En marge, une strophe barrée devait commencer la deuxième division; elle a été reportée et transformée en strophe de neuf vers dans la pièce intitulée : *A ceux qui dorment.*

En marge de la quatrième division, neuf strophes barrées et recopiées, légèrement modifiées, au feuillet suivant, au verso d'une lettre d'invitation écrite par Mme Victor Hugo à un co-proscrit, M. Mathé.

LIVRE III. — LA FAMILLE EST RESTAURÉE.

Au bas de la table qui précède le livre troisième, dix vers de SPLENDEURS. Trois titres rayés ont été reportés aux livres IV et VII. Nous n'avons pu retrouver la poésie qui aurait eu pour titre : *la Maladie;* en regard de ce titre le nombre des vers : quatre.

I. APOTHÉOSE.

Au verso du dernier feuillet deux adresses et quelques vers rayés.

II. L'HOMME A RI.

Un fragment d'article contenant la citation qui précède cette poésie est collé sous le titre. Dans un coin de la page cette indication :

Voir *la Patrie*, 23 août, *Victor Hugo le Grand.*

IV. *AINSI LES PLUS ABJECTS, LES PLUS VILS, LES PLUS MINCES...*

Cette pièce ne comprenait d'abord que 18 vers, et était datée : *14 avril, Jersey.* Puis Victor Hugo a rayé cette date, modifié légèrement les dix-septième et dix-hui-

tième vers, et écrit douze nouveaux vers sur la même page. Le feuillet suivant semble intercalé dans cette pièce ; il débute ainsi :

On m'interrompt, on dit...

Cet hémistiche biffé, un autre dessous :

Et plus d'un va criant...

En marge deux vers également rayés :

Ils disent : nous avons voté! Vox populi.
Voté! Qui? comment? où? Voté! fait accompli!
Leur empire!

Enfin, après ces tâtonnements vient le texte définitif.
Nouvelle date biffée : *4 mai, Jersey.*
Le dernier feuillet continue et finit la pièce presque sans ratures.

IX. JOYEUSE VIE.

Cette pièce a été très travaillée ; le premier feuillet, sorte de brouillon presque entièrement raturé, enchaînait la troisième strophe à celle qui, dans le texte définitif, est la vingtième. Au second feuillet la deuxième division finissait à ce vers :

O Dante Alighieri!

Mais un signe nous renvoie à l'intercalation d'une page entière contenant sept strophes qui terminent la deuxième division et commencent la troisième.
Sur les épreuves, l'ordre des coupures a été modifié.

XIII. *L'HISTOIRE A POUR ÉGOUT DES TEMPS COMME LES NÔTRES...*

Au-dessus du premier vers, le chiffre VI semble indiquer que nous sommes en présence d'un fragment.

XV. LE BORD DE LA MER.

Sous le nom d'Harmodius on peut lire : *Archytas.*
Après la date un vers rayé amorçant les deux poésies qui suivent : *Non. Sacer esto.*

Non! ne le tuons pas! gardons ce misérable!
Caïn. — Sacer esto.

XVI. NON.

La seconde strophe, rayée sur le manuscrit, condensait ainsi les deuxième et troisième strophes :

Vous serez satisfait, je vous le certifie.
ne tire point l'avenir du fourreau,
L'homme, qu'il tire ou non son poignard du fourreau,
Il mêle trop sa hâte
N'ajoute pas sa hâte aux ordres que confie
Dieu, juge patient, au temps, tardif bourreau.

LIVRE IV. — LA RELIGION EST GLORIFIÉE.

IV. A DES JOURNALISTES DE ROBE COURTE.

Quatre strophes rayées dans ce manuscrit sont reportées au même livre : A UN AUTRE.

LIVRE V. — L'AUTORITÉ EST SACRÉE.

IV. TOUT S'EN VA.

Douze vers seulement dans le texte primitif qui s'enchaînait ainsi :

J'ouvre mon aile, et vais rejoindre les proscrits.

LA PENSÉE.

Tout est muet, tout meurt sous cet homme funeste.
O France! je m'enfuis vers d'autres cieux!

LE MÉPRIS.

Je reste.

Les vers complémentaires ont été ajoutés en marge.

VI. *ON EST TIBÈRE, ON EST JUDAS, ON EST DRACON...*

Au verso de ce feuillet, on trouve un second manuscrit de la chanson du *Sacre* avec quelques interversions de strophes. Même date.

X. A UN QUI VEUT SE DÉTACHER.

Le premier feuillet n'est qu'une copie augmentée des strophes que nous retrouvons barrées au second feuillet. Remarquons toutefois que dans ce second feuillet la strophe finale clôturait la première division.

Après la quatrième division une date : *22 janvier.*

Au verso du premier feuillet nouveau manuscrit du *Chant du Sacre,* daté, celui-là, du 16 janvier 1853, ce qui fait présumer que c'est là le véritable original; il ne contient que huit strophes sur dix-huit publiées.

XI. PAULINE ROLAND.

Une vingtaine de vers rayés ont été utilisés au livre VI : LES MARTYRES.

XIII. L'EXPIATION.

Ce manuscrit offre plusieurs types d'écriture. Pour les corrections, les divisions, certaines ratures et pour le titre même, Victor Hugo a employé l'encre rouge. Un début proposé en marge est encerclé d'encre rouge. Les rimes sont seulement interverties par endroits.

La cinquième division est datée de 1847; Victor Hugo a ajouté à Jersey les trois premières strophes et les guillemets.

LIVRE VI. — LA STABILITÉ EST ASSURÉE.

I. NAPOLÉON TROIS.

Après la date, cette mention intéressante :

C'est aujourd'hui trente et un mai 1853 que je finis ce livre. Il est onze heures du matin.

V.

XI. LE PARTI DU CRIME.

En tête du manuscrit, les deux premières lignes de la Déclaration des proscrits, et cette simple citation :

Le parti du crime relève la tête.
(*Journal l'Union.*)
(8 novembre 1852.)

XIII. A JUVÉNAL.

Dans les six feuillets de ce manuscrit on ne compte pas moins de dix petits bouts de papier bleu ou blanc collés contenant l'un quatre, l'autre dix vers remplissant les blancs laissés, et formant une sorte de mosaïque avec le texte.

XIV. FLORÉAL.

Voici le premier début rayé et remplacé en marge par le texte définitif :

Au retour du beau temps, quand la fille à l'œil bleu
S'ennuie à sa fenêtre et, soupirant un peu,
Voudrait bien s'en aller aux bois au lieu de coudre.

XVI. LES TROIS CHEVAUX.

Ces vers ont paru pour la première fois dans *le Rappel* en juillet 1869, et ensuite dans la première édition française des *Châtiments* (1870). Le manuscrit manque.

XVII. APPLAUDISSEMENTS.

Une seule page suffisait à cette pièce qui ne comptait d'abord que trente vers en tout. Nous en donnons l'enchaînement, qui permettra au lecteur de se rendre compte de l'importance des ajoutés en se reportant pages 237-239.

Au dix-huitième vers, le manuscrit enchaînait ainsi :

Tu t'es prostituée à ce misérable homme!
C'est bien, descends encore et je m'en réjouis,
Car ceci nous promet des retours inouïs,
Car, France, c'est ta loi de ressaisir l'espace,
Car tu seras bien grande ayant été si basse!

Nous verrons, c'est ainsi que va l'essor humain,
De ce vil aujourd'hui naître un fier lendemain,
Et tu rachèteras, ô prêtresse, ô guerrière,
Par cent pas en avant chaque pas en arrière.
Oui, recule, oui, descends! plus bas, peuple courbé!
Ainsi que le jaguar dans un piège tombé,
Tu donnes pour mesure en tes ardentes luttes
A la hauteur des bonds la profondeur des chutes.

Des ajoutés remplissent en tous sens ce feuillet, et une nouvelle page, datée celle-là : *6 avril,* contient les dix-huit derniers vers.

LIVRE VII. — LES SAUVEURS SE SAUVERONT.

IV. L'ÉGOUT DE ROME.

Le dernier feuillet, commencé au tiers de la page, semble nous présenter la pièce sous son aspect primitif; on y lit sous les ratures des vers employés dans les deux feuillets précédents; voici les trois premiers vers biffés s'enchaînant au vers publié page 252.

Un soupirail flairé par le troupeau des truies.
Là l'ordure et la fange abondent dans les pluies;
laid, fétide, abject, horrible
difforme
Là tout est monstrueux, informe, horrible à voir.
Le charnier, le gibet, le ruisseau, le lavoir...

V. *C'ÉTAIT EN JUIN, J'ÉTAIS À BRUXELLE; ON ME DIT...*

Pièce écrite au verso du programme d'un concert instrumental donné à Jersey le 26 avril 1853.

VII. PATRIA.

Pas de manuscrit pour cette pièce célèbre qui n'a été publiée qu'en 1870, avec la musique de Beethoven.

VIII. LA CARAVANE.

Le premier feuillet contenant la première division, 36 vers, semble postérieur aux six autres; une indication à la fin de la pièce, sous la date, confirme cette hypothèse, le compte des vers y est rectifié; sous le nombre 124 est inscrit celui de 160, ce qui donne la différence des 36 vers additionnés au bas de la première page.

Dans la dernière division Victor Hugo a intercalé un feuillet entier prenant à ce vers :

Et que c'est toi qui viens, ô lion! ce jour-là...

Cette page remplace le bas du feuillet précédent qui avait été coupé, et que nous avons retrouvé dans les papiers inédits du poète. Nous en avons extrait les variantes qu'on lit page 455.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XI. QUAND L'EUNUQUE RÉGNAIT A CÔTÉ DU CÉSAR...

Écrit au verso d'une lettre de faire part.

XII. PAROLES D'UN CONSERVATEUR A PROPOS D'UN PERTURBATEUR.

Le premier feuillet, contenant le titre et les seize premiers vers, a été ajouté.

Au-dessous du nom d'Élizab, *scribe du temple*, on lit un autre nom : *Oziec.* Victor Hugo a maintenu Élizab, et nous en trouvons la raison sur un petit bout de papier qu'on trouvera relié à la suite du Reliquat :

Éliasib, grand prêtre juif du temps d'Artaxerce Longuemain. — Contient Basile, comme *Élisab* qui en est le renversement exact, et que j'ai mis dans *les Châtiments.*

XIII. FORCE DES CHOSES.

Poésie écrite au moins à trois reprises.

L'avant-dernier feuillet seul semble avoir été recopié; on n'y voit pas une rature; sur les autres, les surcharges, les ratures abondent, notamment au dernier feuillet dont la marge est complètement prise; faute de place, un signe nous renvoie pour six vers au verso.

Les quatre premiers vers écrits au-dessus du premier texte remplacent ceux-ci, largement barrés :

Qu'on oublie aujourd'hui, visions effacées,
Les cadavres mêlés aux bouteilles cassées;
Que l'empire, tombé de l'oncle à ce neveu,
Boite avec Talleyrand ou louche avec Parieu...

XIV. CHANSON.

Après la *Chanson,* écrite en 1853, nous trouvons une strophe d'un autre rythme, vers 1870, après la mort de Kesler. (Voir p. 456-457.)

XV. IL EST DES JOURS ABJECTS OÙ, SÉDUITS PAR LA JOIE...

Ce manuscrit, de même papier et de même écriture que les six feuillets de la poésie écrite : *Au moment de rentrer en France,* paraît appartenir à ce prélude qui ouvre l'édition de 1870. Victor Hugo en a détaché les deux pages qui se rapportaient exclusivement aux années de l'empire, et en a fait cette pièce qu'il a datée 1853, et qui a paru pour la première fois en 1870.

XVI. SAINT-ARNAUD.

Datés d'octobre 1854, ces vers ont paru dans l'édition française de 1870.

Au troisième feuillet, quatre vers rayés résumaient un développement marginal publié page 287.

Tu mettrais Atlas sur Pélion,
Tu prendrais Pétersbourg, Cronstadt et la mer Noire,
Berlin, Vienne et Moscou, que dans l'immense histoire
Tu n'effacerais pas une goutte de sang!
Nul ne sait le destin. Fais ton rêve, passant!

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

AU MOMENT DE RENTRER EN FRANCE.

(*Autre titre :* EN PASSANT LA FRONTIÈRE DE FRANCE, LE 5 SEPTEMBRE 1870.)

Je veux être à ton sort, à l'heure où l'on te raille,[1]
Page 8. J'accours, puisque sur toi la bombe et la mitraille
Attaché.
Ont craché.

NOX.

(*Autres titres :* JEUX DE PRINCES. – LE DEUX DÉCEMBRE 1851.)

I

Prince! debout! La nuit s'ouvre comme un abîme.
le jour dès longtemps choisi dans
Page 11. C'est la date choisie au fond de ta pensée,
C'est du jour d'Austerlitz qu'il faut dorer ton crime.
l'ombre est noire et
Prince! il faut en finir, — cette nuit est glacée...

Paris tremblant traverse une gorge en Calabre.
Changez-vous, preux de France, en brigands de Calabre!

II

Page 13. Les généraux dorés galopent triomphants,
Selon l'évènement la conduite est diverse.
Regardés par les morts tombés à la renverse.

III

passant César dans sa vaste espérance
Page 14. Il prit, embrassant tout dans sa vaste espérance...

Et mon destin sera, puisque l'on me fit naître
Je me cramponne à lui. C'est moi qui suis son maître.
Pour accomplir sa loi,
J'ai pour sort et pour loi...

[1] Les vers et variantes en italiques sont biffés sur le manuscrit.

VI

Page 18. Sur une croix dressée au fond du sanctuaire
Jésus avait été cloué pour qu'il restât. —

Comme développement à ces deux vers, nous avons retrouvé ceux-ci sur un fragment isolé :

Sur une croix dressée au fond du sanctuaire,
Gibet sinistre au mur solidement noué,
Jésus, pâle et pensif, avait été cloué
voulût s'enfuir devant cet homme.
De peur qu'il ne s'enfuît en voyant entrer l'homme.
L'archevêque était sûr d'être applaudi par Rome,
Mais il n'était pas sûr que Jésus-Christ restât.

VII

Toi qu'emplissent les bruits sans nombre...
Page 19. Gouffre où l'air joue, où l'esquif sombre...

Les pêcheuses aux jambes nues,
Page 20. La pêcheuse aux pieds nus qui chante,
Le milan, point noir dans les nues,
L'eau bleue où fuit la nef penchante...

Strophe inédite :

l'algue saline,
Tu me montres le grand navire,
La voile que la brise incline,
L'ancre, le cabestan qu'on vire,
Les souffles balayant
Les vents bouleversant les cieux,
Ta nuit fauve où rien ne repose,
Et l'ouragan de l'aube rose
Essuyant le front radieux!

Viens, âme inquiète!
Page 20. Tu me dis : Donne-moi ton âme!
Reste avec moi, reste, ô poëte.
Proscrit, éteins en moi ta flamme...

Laisse-moi! mon âme est blessée.
Non! respecte l'âpre pensée,
Tu ne peux rien sur ma pensée.
L'âme du juste courroucée,
Tu n'es pour rien dans mes souhaits.
L'esprit qui songe aux noirs forfaits!

VIII

Ah! quel deuil de songer qu'en plus...
Page 21. Non! non! il n'est pas vrai qu'en plus d'une âme sombre...

suivait son but sacré, la France...
croyait, aimait, chantait. La France...
Page 22. Le genre humain suivait le progrès saint, la France...

LIVRE PREMIER. — LA SOCIÉTÉ EST SAUVÉE.

I. *FRANCE, A L'HEURE OÙ TU TE PROSTERNES...*

cette heure où tu sommeilles,
Page 25. France, à l'heure où tu te prosternes,
Nous t'adjurons, nous, les proscrits!
Écoute la voix des proscrits,
Le pied d'un tyran sur ton front,
Les ténèbres ont des oreilles,
La voix sortira des cavernes;
Et les profondeurs ont des cris.
Les enchaînés tressailleront.

Le banni, debout sur la grève,
De l'énigme disant le mot
Contemplant l'étoile et le flot...

II. TOULON.

I

Page 27. En ces temps-là, c'était une ville tombée
Au pouvoir des anglais, maîtres des vastes mers,
ses remparts
Que la Convention, sur sa tête courbée,
Qui, du canon battue et de terreur courbée,
Couvrait de foudres et d'éclairs.
Disparaissait dans les éclairs.

Liberté!
O France! tu couvrais alors toute la terre...

On voyait, du milieu des ombres enflammées,
Page 28. Cent victoires jetaient au vent cent renommées.
Surgir les têtes des géants.
On voyait surgir les géants!

II

Dès l'aube, allons! leurs fers sonnent à leur oreille,
Page 29. L'aurore luit, pour eux sombre et pour nous vermeille. .

Que le soleil les brûle ou que l'hiver les noie,
Page 29. Pluie ou soleil, hiver, été, que juin flamboie...

III

Page 30. Ville que l'infamie et la gloire ensemencent,
De leçons pour l'histoire et d'éclatants aveux,
Où du forçat pensif le fer tond les cheveux...

IV. AUX MORTS DU 4 DÉCEMBRE.

(*Autre titre :* A DES PASSANTS QUI ONT DISPARU LE 4 DÉCEMBRE.)

Après la deuxième strophe, celle-ci, inédite :

Toi, marchand, tu pensais à ton navire en charge,
Aux écueils, aux hasards des mers, aux vents du large;
Tu dormais mal souvent;
Vous songiez, toi, jeune homme, à l'usurier qui presse;
Toi vieux, au temps; toi riche, à la rente qui baisse;
Toi, vieillard, au passé; toi, riche, à ta richesse;
Toi, mère, à ton enfant.

tous les soucis de l'âme,
Page 33. Vous aimiez, vous aviez le cœur lié de chaînes,
Et vous sentiez le soir, en rêvant à la femme
Et le soir vous sentiez, livrés aux craintes vaines,
Dont vous étiez troublés,
Pleins de soucis poignants,
Ainsi que l'océan sent remuer ses ondes,
Se soulever en vous mille vagues profondes
étoilés.
Sous les cieux rayonnants.

Page 34. Vous aviez dans vos cœurs l'amour, cette tempête,
La raison,
Le doute,
La douleur, ce combat.

V. CETTE NUIT-LÀ.

et tisonnant son feu,
Les pieds sur les chenets, il leur dit : il est temps.
Page 35. D'un pied distrait dans l'âtre il poussait le tison,
commencer le jeu
Il leur dit : Il est temps de partager un peu
Vous êtes mes amis et vous serez contents.
Et voici ce que dit l'homme de trahison...

VII. *AD MAJOREM DEI GLORIAM.*

(*Autres titres :* LE PARTI NOIR. — J÷H÷S.)

Page 39. Notre parole, hostile au siècle qui s'écoule,
....
l'amour, la foi, l'honneur austère,
Y glacera tout germe utile ou salutaire...

joie est
Page 40. Régner est notre but, notre moyen proscrire.

Nous garderons la France
Nous garrotterons l'âme au fond d'une caverne.

VIII. A UN MARTYR.

I

Tout jeune il s'est tourné vers Dieu!
O saint prêtre! ô grand cœur! il a contemplé Dieu
Ame du ciel venue et retournée à Dieu!
Page 42. O saint prêtre! ô martyr! oh! je tombe à genoux!
De longs jours lui restaient encor sous le ciel bleu.
Jeune, il avait encor de longs jours parmi nous...

Il dompte la haine et l'émousse
Tu nous guides, tu nous éclaires.
Christ sourit à qui le repousse.
Tu brisas tous les jougs, tes sentiers sont certains. —
Puisqu'il est mort pour nous, je veux mourir pour lui;
Il a dit : Ils sont là, dans les pays lointains,
Dans son tombeau, dont j'ai la pierre pour appui,
Bien des hommes qui sont mes frères;
Il m'appelle d'une voix douce.

Il est, vers l'Orient,
Page 43. Or il est, loin de nous, une autre humanité...

Ils ignorent la loi qui délivre ici-bas.
Sans loi, sans but, sans guide, ils errent ici-bas.

III

Les innocents sont morts, les bons sont dans l'épreuve,
Page 45. Les bons jetés, vivants, au bagne, ou morts, aux fleuves,
Les justes sont proscrits
L'homme juste proscrit par Cartouche Sylla,
Les larmes de l'enfant et le deuil de la veuve,
L'innocent égorgé, le deuil sacré des veuves,
L'exil de l'homme juste, *livrent*
Les pleurs de l'orphelin, ils vendent tout cela!

Strophe inédite :

Ils vendent la candeur du croyant qui contemple,
Et les saints tressaillant dans l'ombre où sont leurs os,
Jérusalem qui tremble, et le voile du temple
Dont ils ont, accroupis, recousu les morceaux.

beau fantôme pâle.
Page 46. Ils vendent, ô martyr, le Dieu pensif et pâle...

Nous croyons pouvoir attribuer à cette poésie le fragment suivant :

O Christ! voile ta face! ils font avec l'infâme
Trafic de l'attentat, trafic du châtiment!
Ils lui brocanteraient jusqu'à la paix de l'âme,
Jusqu'au mystère obscur du sépulcre dormant;

Ils le garantiraient contre Dieu qui se venge,
Ils lui diraient : Dormez, sire, tranquillement,
Si l'on pouvait voler la trompette de l'ange
Et vendre le clairon du dernier jugement!

X. CHANSON.

Le meurtre
Page 49. L'opprobre est une lèpre et le crime une dartre.

on rit, on boit, l'opprobre altère
Le festin fume, on trinque, on boit, on roule à terre...

XI. *OH! JE SAIS QU'ILS FERONT DES MENSONGES SANS NOMBRE...*

le poëte ardent
Page 52. C'est un esprit vengeur qui passe...

XII. CARTE D'EUROPE.

Le pape Mastaï fusille ses ouailles
Page 53. Les supplices d'Ancône emplissent les murailles.
[Simoncelli sourit, le plomb dans les entrailles,
soutenant
Simoncelli sanglant, la main sur ses entrailles,
Le pape Mastaï fusille ses ouailles;
Et meurt superbe et fier comme mourrait Caton.]
Crie : Italie! et meurt comme mourrait Caton.
Il pose là l'hostie et commande le feu.
[Tous regardent sans peur la porte ouverte et noire.]
L'église accepte un
Rome bénit le meurtre ainsi qu'une victoire
A chaque assassinat l'église dit : Victoire!
Simoncelli périt le premier; tous les autres
Le Saint-Père interrompt la messe à l'offertoire
Le suivent sans pâlir, tribuns, soldats, apôtres;
Pour donner le signal aux feux de peloton.
Ils meurent, et s'en vont parler du prêtre à Dieu.

Lavez les noirs pavés que le meurtre inonda.
Page 54. Paris lave à genoux le sang qui l'inonda;

Paris se tord les bras parmi
La France en deuil gémit parmi les hécatombes,
aux fers n'est plus qu'une immense hécatombe.
Page 54. La France garrottée assiste à l'hécatombe.
leurs tombes,
Par les pleurs, par les cris réveillés dans la tombe...

O martyrs, les corbeaux s'appellent sur
Martyrs, la pluie à flots ruisselle sur vos crânes,
vautours
Et le bec des corbeaux fouille vos yeux sanglants.

Les armées
Se dispersent au vent ainsi que des fumées.
Page 55. S'en vont dans la tempête en cendres enflammées...

XIV. *C'EST LA NUIT, LA NUIT NOIRE, ASSOUPIE ET PROFONDE...*

(*Autre titre :* LE RÉVEIL.)

LIVRE II. — L'ORDRE EST RÉTABLI.

I. IDYLLES.

(*Autres titres : MISERERE. – FÊTES PARTOUT. – CHANSON.*)

Variantes de la première strophe :

Du jour de l'an à Saint-Sylvestre,
Chantons l'ordre et son paladin!
Fanfare! honneur! statue équestre!
Dressons un orchestre au jardin!
Dressons dans la salle un orchestre!

Dansons! la valse
Page 60. Jouissons! l'amour nous réclame.

II. AU PEUPLE.

(*Autre titre : PAROLES DITES AU BORD D'UNE TOMBE.*)

III. SOUVENIR DE LA NUIT DU 4.

Nous étions chapeau bas, muets, près du fauteuil,
, une larme dans l'œil,
Page 66. Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Les plus fermes tremblaient devant ce sombre deuil.
Et les plus fermes cœurs tremblaient devant ce deuil.
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

IV. *Ô SOLEIL, Ô FACE DIVINE...*

Près, que le chaste avril verdit...
Page 67. Eau chaste où le ciel resplendit...

V. *PUISQUE LE JUSTE EST DANS L'ABÎME...*

Ce grand ciel où le vent se rue...
Page 69. L'eau noire, par moments accrue...

VI. L'AUTRE PRÉSIDENT.

(*Autre titre : INDIGNATIO.*)

La quatrième division débutait par cette strophe qui a été publiée au livre IV sous le titre : DÉJÀ NOMMÉ. Nous en donnons ici les variantes.

IV

Complice, dans le crime il eût rempli sa tâche,
Mandrin
Mais le chef sur son nom promena le charbon;
Il n'a pas daigné faire un traître avec ce lâche,
Il a dit : A quoi bon?

O Dante! dans l'enfer pour les démons fantasques, ,
Page 72. Toi, vieil Eschyle, ami des plaintives Électres,
Ce doit être une joie, ô vengeur des vertus,
par les spectres les masques,
De faire souffleter les masques par les spectres...

VII. A L'OBÉISSANCE PASSIVE.

(*Autres titres : AUX JANISSAIRES. – A L'ARMÉE.*)

I

Beaux combats, grandes morts;
Page 73. Chocs, rencontres, combats; et Joubert sur l'Adige,
Et Marceau sur le Rhin!

O mes braves,
Page 74. La Révolution leur criait : — Volontaires,
affranchir les nations esclaves!
Mourez pour délivrer tous les peuples vos frères!

II

O cohorte intrépide et fière et jamais lasse!
Page 75. C'étaient là les anciens. Mais ce temps les efface!
C'étaient là les anciens. Mais Magnan les efface!
France, dans ton histoire ils tiennent trop de place.

les anciens, noirs de poudre,
Page 76. Histoire, qu'en dis-tu? les vieux dans les batailles,
mortiers, se ruaient sur la foudre,
Couraient sur les canons vomissant les mitrailles...

IV

Aujourd'hui l'ombre est sur vos glaives,
Page 78. Et leurs banquets sans fin ni trêves
Dans la fange vous vous traînez! —
D'orchestres sont environnés...

L'assaut, l'alerte, la surprise,
La brèche où la bombe se brise...

Page 79. Nous rêvions, bandes aguerries,
Pour votre bras cyclopéen,
Pour vous, fraternels conquérants,
La délivrance des patries
La grande guerre des patries,
triomphe
Le grand labeur européen!
La chute immense des tyrans!

Sous la fumée et la poussière
, groupe éclatant
, essaim combattant,
Disparaître en noirs tourbillons,
Page 80. Puis tout à coup dans la lumière,
O vainqueurs! surgir en chantant
Surgir, radieux bataillons...

LIVRE III. — LA FAMILLE EST RESTAURÉE.

II. L'HOMME A RI.

et, poursuivant ton rôle,
Page 88. Tu dis : je ne sens rien! et tu nous railles, drôle!
Ton œil dédaigneux semble à demi se fermer;
Tu fais semblant de rire avec un rire amer;
Ton rire sur mon nom gaîment vient écumer;
fumer ta chair.
Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.

VIII. SPLENDEURS.

(*Autres titres :* BEAUTÉS DU DEUX-DÉCEMBRE. – REGARD JETÉ DANS L'AUGE.)

Jodelet
Page 99. Et Scarron Bruscambille...

Pauline Roland meurt dans
Page 102. Spartacus agonise en un bagne fétide...

IX. JOYEUSE VIE.

I

Couronnez-vous de fleurs! vivez, l'heure s'écoule.
Enivrez vous! La vie est rapide et s'écoule.
Page 103. Maîtres, buvez, mangez, car la vie est rapide.
Maîtres, voyez ces fronts, ces villes, cette foule,
Tout ce peuple conquis, tout ce peuple stupide,
Tout ce peuple est à vous!

III

Que voulait-on de plus? Se plaindra-t-on sans cesse?
Page 106. Mais qu'importe! riez! se plaindra-t-on sans cesse?
Ils chassent des palais roi, duc, prince et princesse
Serait-on empereur, prélat, prince et princesse
Et viennent s'y loger.
Pour ne pas s'amuser?
Ce peuple en larmes, triste et que la faim déchire,
Page 107. Doit être satisfait puisqu'il vous entend rire
manger!
Et qu'il vous voit danser!

L'hôtel rit, si la mansarde pleure,
Qu'importe! allons, emplis ton coffre, emplis ta poche.
Couronnez-vous de fleurs et jouissez de l'heure.
Chantez le verre en main, Troplong, Sibour, Baroche!

Outre l'original des trois strophes suivantes, nous en possédons une copie, suivie de la dernière division de : *Joyeuse vie;* cette indication nous permet de classer ces vers :

prêtres disent : — Dieu nous envoie,
Les tribuns courtisans abondent en peintures :
Peuple, à toi le pouvoir, les richesses, la joie!
et félicités pures!
— Pouvoir, richesse et gloire à toutes créatures!
A tous! Christ est vainqueur!
O peuple, sois vainqueur! —
Le peuple les écoute en ses ardentes fièvres,
— Ils ont l'amour, la joie et le ciel sur les lèvres,
Croit en eux, bat des mains... — Ils ont Dieu sur les lèvres,
Le néant dans le cœur!

Ce qu'ils disaient hier, le savent-ils eux-mêmes?
Des chimères, des vœux, des mots, de vains problèmes!
Tout s'est évanoui,

Rien ne reste, ils ont tout oublié dans la fuite
Des choses que Dieu pousse et qui passent si vite
Que l'homme est ébloui!

O promesses, néant! Cherchez-les dans l'espace.
jura
La bouche qui promet comme le char qui passe
S'efface et disparaît.
Les promesses s'en vont où va le vent des plaines,
Où vont les flots, où vont les obscures haleines
Du soir dans la forêt!

X. L'EMPEREUR S'AMUSE.

Evohé! la joie est payenne!
Page 110. Le loup verse à boire à l'hyène...

XIII. *L'HISTOIRE A POUR ÉGOUT DES TEMPS COMME LES NÔTRES...*

Jetant aux vils rhéteurs sesterces et sequins,
Page 115. Laissant peuples et chiens en bas ronger les os,
pourceaux *requins,*
Tous les hommes requins, tous les hommes pourceaux...

XV. LE BORD DE LA MER.

J'expire, j'ai la chaîne au cou, je suis au bagne
Page 118. Je suis forçat, voici la chaîne que je porte,
Pour avoir abrité chez moi, dans ma montagne
Hélas, pour n'avoir pas chassé loin de ma porte
Un proscrit qui fuyait, noble et pur citoyen.

LIVRE IV. — LA RELIGION EST GLORIFIÉE.

II. CE QUE LE POËTE SE DISAIT EN 1848.

Page 125. Renverser l'échafaud, servir et protéger
L'ordre et la paix qu'ébranle un parti téméraire,
Nos glorieux soldats qu'on insulte...
Nos soldats trop aisés à tromper...

IV. A DES JOURNALISTES DE ROBE COURTE.

(*Autres titres : A DES JOURNALISTES JÉSUITES. — A CES GENS-LÀ.*)

Page 130. On trouvera du sang au fond de la cuvette
Le jour où, par oubli, vous laverez vos mains.
Si jamais, par hasard, vous vous lavez les mains.

Vivez
Page 130. Allez, continuez, tournez la manivelle
fourbe, inept, insultant.
De votre impur journal, vils grimauds dépravés;
Vivez et méditez cette bonne nouvelle :
Avec vos ongles noirs grattez votre cervelle;
Un tourbillon de coups de cannes vous attend.
Calomniez, hurlez, mordez, mentez, vivez!

V. QUELQU'UN.

(*Autre titre :* A UN AUTRE. — PORTRAIT.)

Page 132. Tu prétends, toi.........................
dans mon vers girondin
Que je parle de toi qui lasses le dédain...

VII. UN AUTRE.

(*Autre titre :* PORTRAIT.)

Les deux variantes ci-dessous sont prises au manuscrit de la pièce IV (A DES JOURNALISTES DE ROBE COURTE), dont les quatre strophes barrées ont été utilisées ici.

Il est tel d'entre vous, drôles, dont je tiens note.
Votre aboyeur en chef
Page 136. Ce Zoïle cagot naquit d'une Javotte.

Pour mille francs par mois livrant l'eucharistie,
L'église, et par-dessus le marché tous les saints,
Plus vil que les voleurs et que les assassins,
Il portait une douce odeur de sacristie
Il fut riche. Il portait un flair de sacristie...

Strophes inédites :

Il souriait de faire arrondir sa sacoche
Par Guizot, huguenot qui payait ses credo.
Quêtant et trahissant, il mêlait dans sa poche
La solde du mouchard aux profits du bedeau.

Puissance âpre et bourrue
Humilité
Donc, ce faquin prospère. Autorité bourrue,
Il règne sur l'église en tyran redouté.
L'autre jour on l'a vu colleter dans la rue
Son archevêque épouvanté.

VIII. DÉJÀ NOMMÉ.

Aujourd'hui le voilà dans l'oubli sans réplique.
Personne n'en veut plus, qu'il se taise ou s'explique.
Page 139. Aujourd'hui méprisé, même de cette clique...

Un fragment isolé nous donne cette strophe dans un autre rythme :

Si par hasard, portant son panier qu'il cahote,
Le chiffonnier trouvait cette âme au coin d'un mur,
Il la rejetterait dans le cloaque obscur,
De peur que ce haillon ne salisse sa hotte.

X. AUBE.

(*Autre titre :* ÉCRIT AU POINT DU JOUR.)

XII. A QUATRE PRISONNIERS.

Vous, amis, glorieux soldats, vaillants poëtes,
Page 145. Et vous, mes deux amis, la gloire, ô fiers poëtes,
Levez votre front pur fièrement résigné;
Couronne votre nom par l'affront désigné...

XIII. ON LOGE A LA NUIT.

(*Autre titre :* LE TAPIS FRANC.)

On croit voir de l'enfer le troisième dessous.
Page 147. Un fourmillement sombre emplit ce noir logis.
Maints grimauds sur le seuil t'offrent pour trente sous
Parmi les chants d'ivresse et les refrains mugis,
Leur admiration laveuse de vaisselle;
On rit, on boit, on mange, et le vin sort des outres.
De la cave au grenier la gargote étincelle.
Toute une boucherie est accrochée aux poutres.

LIVRE V. — L'AUTORITÉ EST SACRÉE.

I. LE SACRE.

Sibour, notre compère
Page 153. Regardez, le saint père,
Portant sa grande croix...

Deux strophes remaniées au verso de la pièce X :

L'idiot sanguinaire,
Paris tremble, on verra, laissons faire,
Qui dort près de sa mère
Dans l'herbe de Clamar,

Lecouffe, au cimetière,
Paris tremble, on verra, laissons faire,
Se lève et vocifère :
Je veux être César!

Page 159. V. Ô DRAPEAU DE WAGRAM! Ô PAYS DE VOLTAIRE!...

(*Autre titre :* APRÈS AVOIR LU LE RAPPORT TROPLONG.)

VII. LES GRANDS CORPS DE L'ÉTAT.

(*Autre titre :* SUR LE SÉNAT.)

La patrie étranglée était à votre porte.
gisait, tuée, hélas! par son escorte.
Page 162. La loi râlait, ayant en vain crié : main-forte!

X. A UN QUI VEUT SE DÉTACHER.

(*Autre titre :* MONTALEMBERT.)

I

Ce fourbe adroit
Page 168. Maintenant il se dit : — L'empire est chancelant...

Tu mets timidement la main sur le verrou.
Non, l'opprobre incurable,
Tu crains des jours funèbres
Plein de doutes funèbres!
Reste en leurs rangs funèbres!
Les trahisons sont là.
Et les crimes sont là. C'est leur Louvre et leur trou
Reste! la loi qu'ils ont enfouie en un trou
Restes-y, misérable!
Est là dans les ténèbres.

Strophe entourée, biffée et suivie d'un point d'interrogation :

ceux qui font le mal,
meurtre
Reste! si c'est un antre où le bandit fatal
Joyeux, ôtent leur casque,
Et fauve ôte son casque,
N'as-tu pas un stylet comme eux?
N'as-tu pas un stylet? Reste! si c'est un bal,
Dis, n'es-tu pas un masque?

Strophes inédites :

Quoi! tout ce qu'ils ont fait ne l'as-tu pas loué?
Disant : c'est légitime!
Reste, et sois le poteau sinistre où pend cloué
L'écriteau de leur crime.

Homme, tu ne l'es plus; te voilà pilori!
Quand, reprenant sa tâche,
Le peuple balaîra cet empereur pourri,
Toi, tu...[1] *ô lâche!*

[1] Un mot illisible.

II

releva son drapeau
Page 169. Quand l'Italie en deuil dressa, du Tibre au Pô,
Splendide et symbolique
Son drapeau magnifique...

III

La France est morte, hélas!
Page 171. Ce grand siècle est souillé; c'était le Panthéon...

IV

Strophe barrée :

Vous avez garrotté l'humanité dormant,
Vous tous, troupe accroupie,
Eh bien, votre succès est votre châtiment,
Étant votre infamie!

V

On te conservera comme un souvenir d'eux
Montalembert!
Page 173. Homme fatal! l'histoire en ses enseignements
Disparus tous dans l'ombre,
Te montrera dans l'ombre,
Et l'on te montrera comme un gibet hideux
Comme on montre un gibet entouré d'ossements,
Sur la colline sombre.

XI. PAULINE ROLAND.

Autre version des vers publiés page 175.

Quand Pauline Roland eut commis tous ces crimes,
Le sauveur de l'église et de l'ordre la prit
Et la mit en prison. Tranquille, elle sourit,
Trouvant bon, dans la geôle au mal habituée,
D'enseigner la voleuse et la prostituée;
Elle subit cinq mois les guichets, les bourreaux,
Et le pain noir qu'on jette à travers les barreaux.
Enfin l'inquisiteur
Un jour le guichetier Goyon vint à sa porte
Et dit : Le peuple est mort, la république est morte,
Choisis, ou d'adorer César qui les brisa
Ou de Lambessa : Parle. — Elle dit : Lambessa.
Alors on fit venir un fourgon cellulaire,
La foule frémissait de honte et de colère
Elle vit ce tombeau sans trouble et sans colère.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ses trois enfants pleuraient et
Ses enfants étaient là qui voulaient l'embrasser,
On les chassa. La mère en deuil les vit chasser,
Et dit : Partons. — Le peuple en larmes criait grâce.
Leur fit signe de loin de ne pas crier grâce,
La porte du fourgon était
Et dit : Partons. La porte étant étroite et basse,
argousin joyeux, raillant
Un garde-chiourme gris, raillant son embonpoint,
La fit entrer de force en la poussant du poing.
Elle resta trois jours avec onze autres femmes
Dans le noir chariot aux cellules infâmes
Où le captif sans air, sans jour, sans pleurs dans l'œil,
N'est plus qu'un mort vivant assis dans son cercueil.
A travers les cloisons qui les tenaient murées,
Dans la route, entendant leurs voix désespérées,
Elle criait : courage! aux autres torturées.
A Toulon, le fourgon les quitta. Le ponton
Les prit; sans vêtements, sans pain, sous le bâton,
Mangeant avec les doigts dans la gamelle immonde,
Ces femmes ont passé la mer. Seules au monde,
Sans l'ami qui soutient, sans la voix qui répond,
Elles pleuraient.

Ces variantes ont été reportées en partie dans le livre VI, poésie II : *les Martyres.*

Et maintenant, évêques,
Mitre en tête et traînant vos chapes au saint lieu,
Page 177. Debout, la mitre au front, dans l'ombre du saint lieu,
Crachez vos *Te Deum* à la face de Dieu.

XII. *LE PLUS HAUT ATTENTAT QUE PUISSE FAIRE UN HOMME...*

dans quelque pays que le sort l'ait jeté,
Page 178. C'est, quel que soit le lieu, le pays, la cité,
D'enchaîner la patrie avec la liberté.
D'ôter l'âme à chacun, à tous la liberté.

XIII. L'EXPIATION.

I

C'étaient des morts debout qui marchaient,
Page 179. C'était un rêve errant dans la brume, un mystère...

doutant de lui-même,
Page 180. Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
Le géant *suprême*
L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire
Trembla...

II

la France *l'Europe.*
Page 181. D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
jour lugubre et qu'un crêpe enveloppe.
de César
Choc sanglant! des héros Dieu trompait l'espérance.

Napoléon rêveur croyait à la victoire,
Il avait l'offensive et presque la victoire...

Blücher! chacun sentit croître ou fléchir son âme,
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
Et la bataille en feu monta comme une flamme.
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.

Page 182. L'homme inquiet
sa fortune
Sentit que la bataille entre ses mains pliait...

Cuirassiers qui semblaient des géants centenaires,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Dragons blancs,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres...

Comme sur un damier sur ce chaos penché,
Hélas! Napoléon sur sa garde penché,
Lui, la suivait des yeux. Dès qu'elle eût débouché
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché...

III

Il était là, rêveur, l'œil fixé sur la carte,
Page 184. Comme un romain blessé par la flèche du parthe,
Cherchant Rome qui trompe et Moscou qui brûla.
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.

victoires
L'œil encore ébloui des batailles d'hier...

L'inquiète Angleterre avait pris
Les rois, ses guichetiers, avaient pris un compas...

IV

Eylau, *Austerlitz, Lodi;*
Page 185. On ne vit plus qu'Essling, Ulm, Arcole, Austerlitz;
du passé refroidi
Comme dans les tombeaux des romains abolis...

V

Brillant entre l'archange et l'homme
Archange, demi-dieu, grand homme
Page 186. Il n'était presque plus un homme...

VII

Page 190. Leur soif en attendant vide la coupe pleine
Gaiment, et leur Poissy rit de ton
A ta santé; Poissy trinque avec Sainte-Hélène.

L'Amérique s'indigne et rit, l'Europe hue.
Car l'Amériqne siffle et l'Angleterre hue.
On siffle, on applaudit, on crie, on bâille, on hue,
Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue
Sur le tréteau branlant qu'entoure une cohue
Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,
niais, de mouchards, de catins,
De brutes, de mouchards, de niais enfantins,
Entouré de pasquins agitant leur grelot,
Et de filous fouillant aux poches des crétins.
— Commencer par Homère et finir par Callot!

LIVRE VI. — LA STABILITÉ EST ASSURÉE.

III. HYMNE DES TRANSPORTÉS.

on porte envie aux chiens.
Page 197. On a faim, du pain noir; travaillez, malheureux!
Page 198. A chaque coup de pioche en ce désert farouche
s'éveille, sort de terre, dit : c'est bien;
La mort sort de la terre avec son rire affreux...

IV. CHANSON.

Croissez, fleurs et fruits, raisins, blés et seigles!
Page 199. Le monde captif, sans lois et sans règles,
Rivières, mes sœurs,
Est aux oppresseurs;
Ruisselez! planez, ailes...
Volez dans les cieux, ailes des grands aigles...

V. ÉBLOUISSEMENTS.

(*Autre titre :* ADMIRATIONS.)

Page 200. Bonaparte le Grand dormait. Quel guet-apens!
Des gredins, dans l'horreur se jetant à la nage,
Page 201. Il dormait dans sa tombe, absous par la patrie.
Se ruant sur Paris, firent un grand carnage
Tout à coup des brigands firent une tuerie
De l'aube à la nuit sombre et
Qui dura tout un jour et du soir au matin.

Ce blême économiste
littéraire
Page 202. Ce truand catholique au temps jadis vivait...

Toi, brigand candiote, ô vieux pirate Omer,
Page 204. Nemrod qui hais le ciel, Xercès qui bats la mer...

VI. A CEUX QUI DORMENT.

Le taureau dort, lâchons les chiens.
Page 206. Bravez boulets et biscayens.

géants
Page 207. O vieux peuple des jours sublimes,
Et des saintes rébellions
Géants à qui nous les mêlions...

VIII. AUX FEMMES.

Page 212. Oui, vous avez toujours en vous ce même esprit
Qui suscite la Juive et ses sept Macchabées,
Qui relève et soutient les nations tombées,
Et, quand Jeanne a saisi nos bannières tombées,
Qui suscite la Juive et les sept Macchabées,
Du sacre et du bûcher lui montre les chemins,
Qui dans toi, Jeanne d'Arc, fait revivre Amadis,
Et qui brisant les forts par les plus faibles mains,
Et qui, sur le chemin des tyrans interdits,
Sur les sombres sommets de cette gloire amère,
Pour les épouvanter dans leur gloire éphémère,
Met tantôt une vierge et tantôt une mère!
quand au ciel nous voyons
Si bien que, par moments, lorsqu'en nos visions
Terrible et secouant
Fier et tenant en main un glaive
Nous voyons, secouant un glaive de rayons,
Foulant aux pieds Satan, ce dieu de plus d'un prêtre,
Dans les cieux apparaître une figure ailée,
Une figure ailée et splendide apparaître,
Saint Michel sous ses pieds foulant l'hydre écaillée,
On dit : c'est la Justice et c'est la Vérité!
Nous disons : c'est la Gloire et c'est la Liberté!

XI. LE PARTI DU CRIME.

Page 216. Ainsi ce boucanier, ainsi ce chourineur
A fait d'un jour d'orgueil un jour de déshonneur,
trichant
Mis sur la gloire un crime et souillé la victoire;
Volé, le deux-décembre,
Il a volé, l'infâme, Austerlitz à l'histoire...

Redeviens le grand peuple
ton front se redresse et que la loi se lève
Page 216. Que le jour reparaisse et que le droit se lève!

voici le gant jeté
Page 217. Eh bien! guerre! et luttons, c'est notre volonté...

XIV. FLORÉAL.

doux
Page 230. Au retour des beaux jours, dans ce vert floréal
Pichegru fut pris au collet par Réal
George et Pichegru furent pris par Réal
Cadoudal rêveur fut saisi par Réal
Où meurent les Danton trahis par les Réal...

l'esprit
L'âme chante, et le cœur de la vierge se trouble,
Werther entraîne au bois Charlotte
Gallus entraîne au bois Lycoris qui se trouble...

XVII. APPLAUDISSEMENT.

(*Autre titre :* A LA VILLE DE PARIS.)

Ville du dix-août,
Page 237. O grande nation, vous avez à cette heure...

Tu te complais à voir brailler ce tas d'évêques
sous la croix où pend le dieu de Bethléem
Qui, pendant que César se vautre en son harem...

LIVRE VII. — LES SAUVEURS SE SAUVERONT.

IV. L'ÉGOUT DE ROME.

(*Autre titre :* TOMBE D'EMPEREUR.)

Sur le plus haut fronton du panthéon doré
Page 251. Le navire d'Ostie au port est amarré,
Le quadrige rayonne
L'arc triomphal rayonne...

VIII. LA CARAVANE.

I

Page 260. Pourtant, à de certains moments, lorsqu'on fait halte,
Le soir, quand la fatigue appelle le sommeil,
Que la fatigue vient, qu'on voit le jour blêmir,

Qu'on achève un long jour de route au grand soleil,
Page 260. Et qu'on a tant marché qu'il faut enfin dormir,
Et qu'on a tant marché qu'il faut enfin qu'on dorme,
C'est l'instant où le Mal, prenant toutes ses formes,
C'est l'instant où le Mal furieux et difforme,
Morne oiseau, vil reptile ou monstre aux bonds énormes...

IV

l'on voit Jocrisse et Scévola,
Page 263. Ce vil groupe où Falstaff s'accouple à Loyola,
Ces sots et ces pervers, cette immonde cohue
Ces fous et ces niais, toute cette cohue
Tous ces gueux devant qui la probité se cabre,
Qui jappe et qui ricane et qui siffle et qui hue,
De sots et de méchants qui ricane et qui hue,
Les traîneurs de soutane et les traîneurs de sabre,
Paillasses de la veille et rois du lendemain,
Le général Soufflard, le juge Barabbas,
Ceux qui montrent la griffe et qui tendaient la main,
Le jésuite au front jaune, à l'œil féroce et bas,
Ceux qui naguère encore attablés aux cavernes,
Disant son chapelet dont les grains sont des balles,
Mêlaient les cris de rage avec les balivernes,
Les Mingrats bénissant les Héliogabales,
Ceux dont vingt créanciers harcelaient les talons,
Les Veuillots qui naguère, errant sans feu ni lieu,
Les plats grimauds tombés des greniers aux salons
Avant de prendre en main la cause du bon Dieu,
Qui promenaient, hier encor, dans les ribotes,
Avant d'être des saints, traînaient dans les ribotes
Les haillons de leur style et les trous de leurs bottes,
Ceux qui disent, râlant quelque horrible sermon :
L'archevêque, ouléma du Christ ou de Mahom,
Posséder, c'est voler, et Dieu, c'est le démon,
Mâchant avec l'hostie un sanglant Te Deum,
Tous ces lurons, depuis l'affreux jusqu'à l'infâme,
Les Troplong, les Rouher, violateurs de chartes,
Qui boitent de l'honneur et qui louchent de l'âme,
Grecs qui tiennent les lois comme ils tiendraient les cartes.

....

Page 264. Tout ce tas monstrueux de gredins et de cuistres
Qui font peur à la France et se battent entre eux
Qui grincent, l'œil ardent, le mufle ensanglanté
leur curée avec un bruit affreux
Autour de la raison et de la vérité...

Nous croyons devoir attribuer à *la Caravane* ces vers retrouvés sur un fragment de papier :

[Oh! je le savais bien qu'ils disparaîtraient tous!
....
Car, lorsque tu parais, ce qui menaçait tremble,
Les loups avec terreur regardent autour d'eux,

L'hyène devient lièvre, et le tigre hideux
N'est plus qu'un chat flatteur et souple qui se sauve
Devant la majesté du roi superbe et fauve.]

IX. *CETTE NUIT, IL PLEUVAIT. LA MARÉE ÉTAIT HAUTE...*

(*Autre titre :* MINISTRE.)

XII. PAROLES D'UN CONSERVATEUR A PROPOS D'UN PERTURBATEUR.

guérir, rendre aux muets la voix,
Page 270. Il prétendait guérir malades et blessés,
Rendre l'ouïe aux sourds, contrairement aux lois.
Contrairement aux lois. Mais ce n'est pas assez.

XIII. FORCE DES CHOSES.

(*Autre titre :* NATURA RERUM.)

Qu'au vieux palais-Bourbon devenu leur sentine,
Page 273. Qu'en ces vils tribunaux, où le regard se heurte
Guillot le bien-nommé vote la guillotine,
De Moreau de la Seine à Moreau de la Meurthe...

! Sans un frisson,
Page 275. Ce n'est pas ton affaire à toi de t'irriter.
sur tes fleurs, mère, sur ton gazon,
Tu verrais, sans frémir et sans te révolter,
Sous tes chênes sacrés, sous tes puissants érables,
Sur tes fleurs, sous tes pins, tes ifs et tes érables
Errer le plus coquin de tous ces misérables.

Tu verras, mère, ainsi qu'une femme
Page 279. Toi qui regardes, comme une mère se penche
contempler
Pour voir naître l'enfant que son ventre a porté,
Grandir la radieuse et fière humanité.
De ton flanc éternel sortir l'humanité!

XIV. CHANSON.

(*Autre titre :* EN SORTANT DE L'ENTERREMENT D'UN PROSCRIT.)

Le froid de l'exil me pénètre.
Page 282. Mon âme est où je ne puis être.

Le nom du proscrit Kesler, mort en 1870, fixe la date de la strophe suivante :

Kesler se taisait; dans sa chambre
Il se taisait, et dans sa chambre,
Les docteurs chuchotaient pensifs :

Il sera mort avant septembre.
Creusez sa fosse sous les ifs.
proscrit
C'est un français. Il a la fièvre.
L'agonie entr'ouvre sa lèvre.
A-t-il pris un poison subtil?
Sa main pend, glacée et roidie.
Déjà sa main est refroidie.
Français, quelle est ta maladie?
— Ne plus voir mon pays, dit-il.

XVI. SAINT-ARNAUD.

Emmenant des fourgons pleins de vin, des voitures,
Page 288. Emportant pour sa table un service de Chine,
Des cuisiniers, brodé sur toutes les coutures,
Suivi de vingt fourgons, brodé jusqu'à l'échine...

car l'homme
Il partit, tout trempé d'eau bénite; et ce reître
Qui tue est à présent le préféré de Rome.
Partout sur son chemin baisait la griffe au prêtre...

Page 289. Quand les larrons...
Nu-tête et parlant bas, vont ouvrir la valise
Vont au lieu saint ouvrir et piller la valise;
Et partager l'argent dans la servile église
Quand j'attends la caverne et quand je vois l'église...

XVII. *ULTIMA VERBA.*

Strophe inédite venant dans le manuscrit après la troisième strophe :

Les faux frères, livrant leurs frères et leurs pères,
Disent : chacun de nous de crainte est affranchi,
Vivons! ce n'est pas nous que mordront les vipères;
Nous sommes les amis du sépulcre blanchi.

Rome
Page 294. Charlemagne taillé par Satan dans Mandrin...

Tant qu'il se vautrera, broyant dans ses mâchoires
et les droits conquis par nos aïeux,
Le serment, la vertu, l'honneur religieux...

Oui, je serai fidèle
Page 295. J'attacherai la gloire à tout ce qu'on insulte;
Oui, je serai rebelle
Je jetterai l'opprobre à tout ce qu'on bénit!

LUX.

I

Tout est franchi, tout est passé.
Page 297. Le désert morne est traversé.

sur Paris, sur Rome,
Oh! voyez! la nuit se dissipe.
l'univers
Sur le peuple qui se fait homme,
Sur le monde qui s'émancipe...

Strophe inédite :

O République universelle,
L'astre n'est encor qu'étincelle;
Mais, pareille au soleil joyeux,
Couvrant les Paris et les Romes,
Tu seras la clarté des hommes,
Comme il est la clarté des cieux!

III

Après la deuxième strophe de cette division, deux strophes inédites :

Nous errons sans toit, sans asile.
Tristes, nous tenant par la main;
Nous tournons le dos à la ville;
Dieu n'a pas pris le bon chemin.

S'il nous garde des jours prospères,
Pourquoi veut-il que nous allions
Par les sentiers où les vipères
Mordent le talon des lions?

Page 300. J'ai vu cette main inconnue
....
Créer l'éclair et le rayon.
Page 301. Mettre une âme dans l'embryon...

IV

Qu'il peut faire envoler, comme un oiseau d'un arbre,
Page 303. Puisqu'il peut mettre un ver dans les pommes de l'arbre,
Les idoles d'airain de leur temple de marbre,
Et faire disperser les colonnes de marbre
Rien qu'en soufflant la nuit.
Par le vent de la nuit...

Et d'ailleurs, écoutons, pensons, ouvrons l'oreille.
Page 303. D'ailleurs, pensons. Nos jours sont des jours d'amertume,
L'œuvre que nous faisons, la vertu la conseille
La conscience en nous, lampe nocturne, veille,
Mais, quand nous étendons les bras dans cette brume,
A tout le
Ame du genre humain.
Nous sentons une main...

V

Épanouissement ineffable et superbe!
Page 305. Oui, je vous le déclare, oui, je vous le répète,
Le génie et l'instinct, le cèdre et le brin d'herbe
Car le clairon redit ce que dit la trompette,
Venant ensemble au jour!
Tout sera paix et jour!

L'arbre du genre humain couvrira les deux mondes;
L'arbre saint du Progrès, autrefois chimérique,
Jean Huss, Luther, couchés dans les fosses profondes
Croîtra, couvrant l'Europe et couvrant l'Amérique,
Du noir passé
Sur le passé détruit,
Sentiront sa racine au fond des catacombes;
Et laissant l'éther pur luire à travers ses branches,
Le jour, dans ses rameaux, on verra des colombes,
Le jour, apparaîtra plein de colombes blanches,
Et des astres, la nuit.
Plein d'étoiles, la nuit.

Et si, nous les croyants à cette aube meilleure,
Et nous qui serons morts, morts dans l'exil peut-être,
Nous mourons dans l'exil avant cette grande heure,
Martyrs saignants, pendant que les hommes, sans maître,
Nous les sacrifiés,
Vivront, plus fiers, plus beaux,
Quand sonnera la fin du vieux monde qui tombe,
Sous l'arbre verdissant dans la splendeur divine
Sous cet arbre ondoyant dans sa force divine,
Sous ce grand arbre, amour des cieux qu'il avoisine,
Dieu nous réveillera lui-même en notre tombe,
Nous nous réveillerons pour baiser sa racine,
Pour nous dire : Voyez!
Au fond de nos tombeaux!

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DES *CHÂTIMENTS*.

Au moment où Victor Hugo, chassé en 1851 par le coup d'état, s'installait à Bruxelles, il ne se faisait pas de grandes illusions sur la durée de son séjour. Les proscrits, en effet, avaient dans l'esprit cette idée fortement enracinée : Louis Bonaparte, dont le coup d'état avait donné la mesure de l'audace, n'hésiterait pas quelque jour à s'emparer de la Belgique. Bruxelles paraissait donc aux exilés un asile assez incertain et assez précaire. Aussi, dès février 1852, Victor Hugo songeait à la fondation d'une librairie à Londres, et, en avril, il se préoccupait d'une vaste organisation de librairie à Londres, à Bruxelles, à New-York; il prévoyait que, dans la première quinzaine de mai, il quitterait la Belgique pour aller s'installer à Jersey.

Il écrivait alors son Histoire du Deux-décembre; il recevait des renseignements, des dépositions en nombre si considérable, que sa tâche s'était singulièrement accrue, et qu'il avait dû la suspendre pour improviser son volume de *Napoléon-le-Petit* et flétrir sans délai l'attentat bonapartiste. Non seulement il avait été acteur et témoin dans la lutte, mais il avait recueilli sur les événements des documents accablants qui devaient encore exalter sa colère et lui inspirer à la fois *Napoléon-le-Petit* et *les Châtiments*. A la violence, il voulait répondre par la violence. C'était se fermer la Belgique à bref délai.

Si on veut bien saisir la portée, la valeur, le sens et le caractère de ces notes et des documents, jusqu'alors inédits, que nous reproduisons dans cet historique, il convient de se placer dans l'atmosphère de l'époque. L'histoire passe vite, les événements sont rapidement oubliés; la génération actuelle, qui est née après la guerre, dont les plus vieux ont quarante ans et les plus jeunes trente ans, est disposée à ne voir dans les écrits des républicains d'autrefois que des pamphlets ou des invectives. Au moment où Victor Hugo se préparait à donner ses *Châtiments,* la lutte entreprise contre l'auteur du coup d'état était récente; les rancunes et les haines étaient singulièrement cuisantes et vivaces. Parmi les vaincus se trouvaient des hommes, royalistes et républicains, qui avaient joué un grand rôle dans l'histoire de leur pays et dont les noms étaient illustres; les uns avaient été emprisonnés, puis exilés; les autres expiaient, sous le climat meurtrier de Cayenne et de Lambessa, le crime d'avoir défendu le droit et la liberté. A côté des chevronnés de la politique, des hommes, en pleine jeunesse, qui avaient, au prix de lourds sacrifices, conquis leurs grades dans les universités et

les facultés, sans fortune, chargés de famille, étaient tout à coup chassés à l'étranger et réduits à la misère, ou préféraient briser leur carrière, par probité, plutôt que de prêter serment à un régime dont ils condamnaient l'origine.

Ces professeurs, ces écrivains, qui vivaient de leur parole ou de leur plume, n'avaient plus ni une chaire, ni un journal, et s'ils se réfugiaient à l'étranger, ils ne trouvaient même pas un imprimeur pour imprimer leurs livres. Victor Hugo n'écrivait-il pas le 1er juillet à Mme Victor Hugo en parlant de *Napoléon-le-Petit* :

« Personne n'a osé acheter le manuscrit. »

Ce système d'oppression, qui couvrait la France et qui s'étendait au dehors, devait provoquer bien des colères et des révoltes. Mais si on voulait attaquer le régime, il fallait aussi songer à se protéger contre les représailles, et pour échapper aux persécutions, il était prudent de se garantir par la ruse contre l'éventualité des procès.

Il ne suffisait pas d'écrire *Napoléon-le-Petit* et *les Châtiments*, il fallait pouvoir les publier; si l'on y réussissait, il fallait, pour conserver sa liberté et continuer la lutte, recourir à des moyens détournés, prendre des précautions pour la correspondance, tromper la vigilance de la police en publiant les œuvres sans nom d'éditeur, ou en les expurgeant, en un mot, user de procédés clandestins pour remplir ce que l'on considérait comme son devoir. Car c'était un devoir, puisque ceux qui, à l'étranger, livraient bataille par la plume, combattaient, en réalité, non pas seulement pour eux, mais pour toutes les victimes qui enduraient dans les casemates les plus cruelles tortures.

Ce rapide exposé permettra de mieux comprendre les épreuves successives auxquelles furent soumis *les Châtiments* et les motifs qui conduisirent auteur et éditeurs à user de subterfuges que les violences du régime impérial autorisaient et justifiaient.

Expulsé de Bruxelles, Victor Hugo s'embarquait à Anvers, traversait Londres et débarquait, le 5 août 1852, à Jersey, le jour même de l'apparition de *Napoléon-le-Petit.*

Il écrivait à M. Luthereau :

Nous voici, monsieur et cher ami, dans un ravissant pays; tout y est beau ou charmant, on passe d'un bois à un groupe de rochers, d'un jardin à un écueil, d'une prairie à la mer. Les habitants aiment les proscrits. De la côte on voit la France...

Je m'installe demain avec ma famille dans une jolie petite maison que j'ai louée au bord de la mer. Mon adresse sera désormais : *St. Lukes, 3, Marine Terrace.*

Tel est le cadre dans lequel Victor Hugo écrira ses *Châtiments.* A cette époque, il eût pu facilement réunir les vers qui devaient plus tard constituer la première partie des *Contemplations*, mais le moment ne lui paraissait pas bien choisi. Le 7 septembre, il écrit à Hetzel :

J'ai pensé, — et autour de moi c'est l'avis unanime, — qu'il m'était impossible de publier en ce moment un volume de poésie pure; cela ferait l'effet d'un désarmement, et je suis plus armé et plus combattant que jamais. *Les Contemplations*, en conséquence, se composeront de deux volumes : premier volume : *Autrefois*, poésie pure. Deuxième volume : *Aujourd'hui*, flagellation de tous ces drôles et du drôle en chef. On pourrait vendre les deux volumes séparément ou ensemble, au choix de l'acheteur. Qu'en dites-vous ?

Ainsi donc, *les Châtiments* devaient primitivement, dans la pensée de Victor Hugo, former le second volume des *Contemplations.*

Victor Hugo était bien, en effet, comme il le disait, « plus armé et plus combattant que jamais ». Son Histoire du Deux-décembre déjà fort avancée,

puis interrompue, son *Napoléon-le-Petit* lui avaient donné une ample moisson de documents où il pouvait puiser le thème de toutes ses poésies. C'était pour lui un jeu de les écrire. L'expulsion de Bruxelles, cette loi Faider en préparation, qui, en définitive, était une loi oppressive, une loi qui supprimait la liberté de l'écrivain, puisqu'elle devait punir de peines rigoureuses tous ceux qui se permettraient la plus légère attaque contre les souverains étrangers, toutes ces mesures de réaction violente devaient exalter la colère du grand proscrit.

A son arrivée à Jersey, il disposait de quelques poésies politiques, une dizaine environ, et encore, parmi elles, quelques-unes, de septembre 1850 et de novembre 1851, n'étaient pas destinées alors à ses *Châtiments.* C'est seulement à la fin d'octobre et surtout en novembre 1852 qu'il se consacre à son œuvre. On compte vingt-trois poésies datées, et, parmi elles, plusieurs importantes et mordantes comme : *Toulon, l'Homme a ri, le Chasseur noir, le Te Deum du 1er janvier 1852, Ad Majorem Dei Gloriam, Nox, Aux morts du 4 décembre, Sacer esto,* etc.

Victor Hugo comptait, parmi ses compagnons d'exil, un lettré délicat, un lutteur, ayant des goûts modestes et des sentiments désintéressés, c'était Hetzel. Aussi, à l'heure où il y avait un péril à courir, c'était à lui qu'il s'adressait, car, étant à Jersey, il ne pouvait s'occuper personnellement des questions matérielles. Hetzel, grâce à sa réputation d'éditeur, s'était créé des relations en Belgique, il y connaissait des imprimeurs, des éditeurs, des libraires. Pour toute autre affaire, les pourparlers eussent abouti rapidement, mais, pour faire imprimer *les Châtiments,* il fallait trouver des collaborateurs qui ne reculeraient pas devant les responsabilités morales et matérielles. C'est à cette tâche si ardue qu'Hetzel se consacra tout entier.

Nous devons à l'obligeance du fils d'Hetzel, le digne continuateur de cette glorieuse maison de librairie, la communication de lettres de Victor Hugo qui jettent un jour si curieux sur ce chapitre de notre histoire politique et littéraire.

LES VENGERESSES.

Dès le début de cette correspondance, Victor Hugo se préoccupe de la situation nouvelle qui va être faite aux écrivains par la loi Faider. Il interroge, il sonde le terrain.

Le 18 novembre, il annonce un volume de 1,600 vers. En effet, d'après les calculs auxquels nous nous sommes livrés, en relevant les dates du manuscrit, Victor Hugo avait écrit, à cette époque, 1,342 vers; il pouvait donc aisément en prévoir 1,600, car nous ne faisons pas entrer dans ce calcul la poésie *Nox,* commencée seulement le 16 novembre et terminée le 22. Peut-être même songeait-il à écrire *l'Expiation,* qu'il devait commencer le 25 et achever le 30 novembre. Bref, il peut compter sur 1,600 vers, et il avertit Hetzel.

18 novembre [1852].

... Je fais en ce moment un volume de vers qui sera le pendant naturel et nécessaire de *Napoléon-le-Petit.* Ce volume sera intitulé *les Vengeresses*[1]. Il contiendra de tout, des choses qu'on pourra dire, et des choses qu'on pourra chanter. C'est un nouveau caustique que je crois nécessaire d'appliquer sur Louis Bonaparte. Il est cuit d'un côté, le moment me paraît venu de retourner l'empereur sur le gril. Je crois à un succès au moins égal à celui de *Nap.-le-Petit.* A présent, que me conseillez-vous? Impossible de publier cela en Belgique, la loi Faider-Brouckère étant donnée; on imprime ici à très bon marché. Qu'en diriez-vous? Croyez-vous que Tarride pourrait recevoir à Bruxelles les ballots d'exemplaires fabriqués ici et les vendre secrètement

(1) Premier titre des *Châtiments.*

ou ostensiblement selon la situation faite par la loi ? Dans ce cas-là, jugeriez-vous à propos de refaire entre vous, lui et moi pour *les Vengeresses* le même traité que pour *Nap.-le-Petit?* Si c'était là votre avis, il serait nécessaire d'en causer. Est-ce que vous ne pourriez pas venir me voir une semaine à Jersey ? Je vous offrirais un coin dans ma cabane au bord de la mer. D'ici rien de plus facile, je vous l'ai déjà écrit, que d'inonder la France du livre. Le volume des *Vengeresses* (environ 1,600 vers) sera fini dans trois semaines ou un mois. Plus mince que *Nap.-le-Petit,* coûtant moins de fabrication, on le vendrait meilleur marché, et on le clicherait. Répondez-moi sur tout ceci.

Hetzel s'informe, il a la certitude que la loi Faider ne sera pas votée et promulguée avant vingt jours; en une semaine on aura imprimé le livre. Dans ce cas, on n'aura rien à redouter de la loi qui ne pourrait avoir d'effet rétroactif; aussi Hetzel réclame le manuscrit :

24 novembre 1852.

Toute réflexion faite, tous renseignements pris, nous avons à partir d'aujourd'hui *20 jours pleins* pour imprimer 1,600 vers. Il sera donc de la plus grande importance que vous puissiez, par retour du courrier, nous envoyer le manuscrit ou au moins tout ce qui est prêt du manuscrit. L'impression peut ne prendre que *huit jours,* il y aurait donc dix jours pour la mise en vente publique — et le livre ayant été fort lu avant la loi, tomberait moins, beaucoup moins sous le coup de la loi qui n'est exécutoire que dix jours après sa promulgation. C'est ce qui nous donne vingt jours : elle passe dans dix jours, — l'avantage pour le présent est donc énorme.

En imprimant sous le boisseau de nouveaux tirages exactement conformes au premier, on éluderait beaucoup de dangers...

Si vos 1,600 vers ne sont pas prêts — n'en eussiez-vous que 1,200, que 1,000 — paraissons avant la loi.

Aller en Hollande, aller à Londres, imprimer à Jersey même ne vaudrait rien ou pas grand'chose — le centre de vente et de contrebande et de fabrication avantageuse n'est qu'ici. Tout le reste ne pourrait être qu'un pis aller. Autorisez-moi à traiter dans ces conditions. Envoyez-moi sous enveloppe, sans vous préoccuper du prix du port, le manuscrit (gardez-en un double) à cette adresse : M. Vanloop, 41, Montagne de la Cour. Faites vite, faites tout de suite, faites sans retard.

Dans les derniers jours de novembre, Hetzel insiste pour avoir le manuscrit, et avec d'autant plus d'énergie qu'il s'est assuré le concours d'une imprimerie. Le journal *la Nation* a mis à sa disposition le matériel nécessaire :

Envoyez-moi ce que vous avez prêt de votre manuscrit, je m'en charge quoi qu'il arrive. Envoyez-le-moi *sans retard aucun.* On m'apprend que la loi qui se trame sera amendée et qu'on espère obtenir qu'elle n'ait pas d'effet rétroactif dans ce sens, c'est, *si vous m'envoyez votre manuscrit* tout de suite de façon à ce que je puisse l'imprimer avant quinze jours, époque où la loi sera promulguée, c'est la vie publique assurée à ce livre. Mon avis serait, quant au titre, que vous y joignissiez le mot *rimes.* Je m'inquiète un peu du titre s'il n'est pas complété pour l'intelligence et l'oreille du public par ce mot. Il faut qu'il dise que c'est en vers cette fois que vous parlez. C'est l'avis de Karr et de Charras aussi. Mais le vôtre avant tout bien entendu.

Karr part demain et m'a dit et redit que votre livre était *bougrement beau* [1] tout simplement. Il va joindre à ceci un mot qui ne pourra être que la paraphrase d'un avis si bien exprimé.

Faites-moi savoir quelle adresse vous préférez, il est peut-être important que je vous écrive sous un nom qui n'est pas le vôtre.

Au bas de cette lettre, Alphonse Karr a ajouté ces lignes :

Mon cher Victor, j'ai lu votre livre et je vous embrasse avec joie et reconnaissance. On est consolé, on est vengé. Vous êtes à jamais dans l'histoire le parrain de M. Bonaparte. Sa punition est commencée, et vous lui assurez une immortalité terrible. On me

[1] Le livre était *Napoléon-le-Petit.*

dit que Tacite va être aussi Juvénal. — On attend.

Victor Hugo travaillait toujours; et à la mise en demeure d'Hetzel d'envoyer le manuscrit, il lui était difficile de répondre, car le chiffre annoncé, 1,600 vers, était déjà dépassé. Il avait écrit, depuis lors, plusieurs poésies, commencé *l'Expiation.* Il ne l'avait pas encore entièrement achevée. Il lui répugnait de donner un volume tronqué, incomplet. Il était, d'ailleurs, entraîné, emporté par son inspiration; il était en pleine possession de sa verve satirique, il voyait son œuvre grandir, se développer, franchir les limites qu'il lui avait assignées.

Hetzel réclamait le manuscrit le 24 novembre pour paraître huit jours après; et Victor Hugo, le 28, lui demandait au moins trois semaines encore. Il ne fallait donc pas songer à devancer la loi Faider; il convenait d'envisager nettement le péril. Or, d'après Hetzel, en imprimant à Bruxelles, on se faisait condamner. Hetzel voulait courir le risque, Victor Hugo considérait que c'était un métier de dupe et qu'il valait mieux imprimer et clicher à Jersey :

Marine-Terrace 28 9[bre] (je date, moi).

Brave et charmant esprit que vous êtes, vous vous précipitez comme une flèche dans l'impossible. Le volume ne sera guère fini avant trois semaines, la copie est commencée, mais encore fort en arrière; il ne faut pas songer à le publier morcelé. C'est un ensemble.

Raisonnons donc dans l'hypothèse de la loi Faider votée; j'en passerais par les conditions que vous m'indiquez. Cela posé, quel serait le résultat? Le procès serait infaillible, la condamnation aussi; or, je n'y pourrais aller, ce qui me vexe fort, mais il y a prison, et ce serait me mettre dans la gueule du sieur Napoléon III. Bruxelles serait pour moi la première étape de Cayenne. Rien ne serait plus niais. J'ai autre chose à faire.

Cependant, c'est pour moi un ennui, j'aime la lutte et j'aurais l'air de refuser une occasion de combat. Je crois cependant qu'il serait facile de faire comprendre cela à l'opinion et que la démocratie entière m'approuverait de ne pas accepter ce faux duel avec Bonaparte. Les conditions dans lesquelles j'appelais le procès pour *Nap.-le-Petit* sont complètement changées, la liberté de la presse n'existant plus là-bas. Aller se faire juger à Bruxelles, ce serait aussi bête qu'aller se faire juger à Paris. Les Faider sont des Baroche, et Léopold est un préfet. L'imprimeur ou l'homme de paille quelconque porterait donc la condamnation, il y aurait saisie, mais de peu d'exemplaires, grâce aux précautions que vous prendriez, et vente immense sous le manteau.

Voici la première hypothèse épuisée.

Maintenant deuxième hypothèse : —

Si l'on imprimait ici? — si, l'édition faite et clichée, on envoyait des ballots d'exemplaires partout (avant de paraître) à Bruxelles, en Suisse, en Piémont, en Angleterre, en Amérique (voici ce que je sais des contrefaçons faites, par défaut d'exemplaires envoyés à temps, pour *Nap.-le-Petit :* Genève, 12,000 exemplaires, lettre d'Arnaud Volsi; Piémont, 3,000, lettre de Brofferio; New-York, 5,000, lettre de Vogeli). Les ballots expédiés et arrivés, on paraîtrait partout à la fois. Voyez-vous l'effet?

Pour combiner tout cela, quelle que soit votre préférence sur les deux hypothèses, il faudrait se voir. Venez donc, tous nos bras ouverts vous appellent.

Cette lettre trahit les perplexités et les scrupules de Victor Hugo. Il ne veut pas que son parti puisse l'accuser de lâcheté en se dérobant au procès qui lui paraît inévitable, si on imprime à Bruxelles; d'autre part, il ne veut pas non plus être convaincu de naïveté ou de sottise, s'il va bénévolement se livrer à des juges qui lui serviront une condamnation toute prête; au moins, en imprimant à Jersey, il ne s'exposera pas à être le complice de cette parodie de la justice. Mais Hetzel tient fermement pour la Belgique et il

en explique les raisons dans la lettre suivante :

1er décembre [1852].

Pour les vers, je suis, sauf votre avis, pour l'impression en Belgique. J'ai tout préparé à cet effet. La Belgique est centrale. C'est un excellent terrain pour la contrebande, mon avis est que l'impression doit y être faite. Entrer un ballot en Belgique sera aussi difficile que d'y imprimer le tout et de l'en faire sortir. Seulement si vous avez à Genève et ailleurs des agents sûrs, indiquez-les-moi et on leur écrira pour savoir ce que chacun d'eux veut du futur livre, et je le leur expédierai avant qu'on sache en Belgique que c'est seulement dans votre encrier.

La fabrication est considérablement moins chère ici qu'ailleurs; et, point capital, de l'avis de tous ici, Charras et autres, le terrain est meilleur. *Le procès sans vous me va.* Tout le monde comprendrait ce que vous m'écrivez, c'est juste à ne pas faire question. Ici nous avons enfin organisé la contrebande française, et il faut en profiter. On m'objecte — car je voulais partir — que partir incognito n'est pas possible et que si on me sent à Jersey, je ne pourrai rentrer en Belgique. Ce qui serait grave.

L'opinion est ici que la loi ne sera pas exécutée. C'est au jury qu'on a à faire, et je ne crois pas qu'on ose un procès sur des vers de vous. Si on l'osait à Paris, ce serait une si splendide réclame qu'il faudrait le chercher et non le fuir. Bref si on doit paraître après la loi, *attendons-la tout à fait* et bravement. Puis, suivant l'air qui l'entourera, nous agirons. J'irai à Jersey ou je resterai ici suivant ce que cette nouvelle situation exigerait de moi.

Victor Hugo lui répond :

5 décembre [1852].

Hélas! il faut donc renoncer à vous avoir ici, pour l'instant du moins. Nous aurions passé de bonnes heures ensemble. Mais vos raisons sont sans réplique. Je me rallie aussi à l'impression en Belgique. Le procès nous sonnerait une fanfare. Et la vente courrait sous le manteau.

Je songe à votre objection sur *les Vengeresses*. Moi je trouve le titre sourd, et puis le masculin est plus populaire que le féminin. Il me semble que j'aime mieux ce titre :

LE CHANT

DU

VENGEUR

par etc.

Qu'en dites-vous?

Dans une lettre du 6 décembre, Hetzel insiste de nouveau :

Oui, mieux vaut la Belgique, fût-ce avec cette loi qui va passer, mieux vaut la Belgique, centre de librairie clandestine avec nos relations nouées à l'heure qu'il est de contrebande en France, avec ses communications partout, avec ses bons marchés d'impression, que tout autre marché. — Ceci est certain, ceci est sérieux, ceci ne fait plus doute pour moi. — Ce marché, nous le perdons si je quitte la Belgique, et c'est la quitter que d'aller vous voir à Jersey. Je pourrais aller à Londres, si vous pouviez venir m'y trouver, avec cent fois moins d'inconvénients. Aussi je m'arrête à ce dernier parti si vous croyez une entrevue indispensable; et je vous réponds : à Londres *oui,* mais à Jersey *non,* si vous voulez bien y penser.

Je ferai imprimer tout à Bruxelles. — Rien ne s'y vendra publiquement, mais tout s'y écoulera; il est plus facile d'en faire sortir dix ballots que d'y en faire pénétrer un seul. J'ajoute qu'en dehors de la politique, j'entrevois une imprimerie à faire — imprimerie dont nous aurons vous et moi à nous écrire et à causer — vos œuvres inédites, vos romans, vos vers. — Gardez-moi en Belgique, j'y serai tout à vous, je vous y serai plus utile qu'ailleurs; puisque vous n'êtes malheureusement pas prêt, nous avons encore le temps de nous écrire. Réfléchissez.

Encore un mot. Est-ce que Charles ne pourrait pas venir en Belgique, les poches et les oreilles pleines de vos paroles et de vos écrits? l'affaire paierait son voyage et serait sans inconvénient pour lui. Voyager incognito de Bruxelles à Londres me serait possible *peut-être,* de Bruxelles à Jersey *non.* Nous sommes, le moindre de nous et par la grâce

de l'exil, aussi difficiles à cacher qu'un prince. Nos voyages incognito sont des rêves. Je prendrais le titre de comte de Chambord que je serais aussi vite reconnu que si je partais sous le nom plus célèbre de Hetzel.

Victor Hugo répond :

14 décembre [1852].

Je comprends vos motifs pour ne point venir à Jersey, *sans réplique.* C'est un chagrin ajouté aux ennuis, mais vous avez raison. Je crois comme vous que nous pouvons créer un magnifique centre de publications, patentes et clandestines, à Bruxelles, et tout à la fois réparer nos fortunes et servir nos idées. S'il en était besoin, j'irais à Londres ce printemps en causer avec vous.

Pour le volume nouveau, je crois qu'il suffira de vous envoyer par la poste la copie destinée à l'impression. Sous cette loi Faider, l'impression, je le pense aussi, devra être secrète, et le livre, censé imprimé à *Genève,* se vendra sous le manteau. Comment dans ce cas-là vous y prendrez-vous pour éviter les contrefaçons?

Pour le dernier titre proposé par Victor Hugo, Hetzel soulève quelques objections :

J'aime mieux *les Vengeresses* que le dernier titre : *le Chant du vengeur.* Il faut que le titre, que son idée soit impersonnelle... C'est vous qui semblez ce vengeur et non votre livre... Je disais *Rimes vengeresses* parce que le mot *Vengeresses* tout court donne le change sur le but du livre. Cela a l'air de dire Charlotte Corday, Jeanne d'Arc, Judith et toutes les héroïnes qui ont pour mission de venger. *Les Orientales* et autres ne peuvent offrir un double sens. *Le Chant du vengeur* tombe tout à fait dans cet inconvénient. Revenez plutôt aux *Vengeresses.*

Vous me demandez quand il faut publier. Je vous réponds : *tout de suite si vous êtes prêt.* Nous ferons des épreuves sur papier *mince.* Nous les enverrons par la poste comme des lettres en les affranchissant si vous ne pouvez vous passer de les revoir, ce que Dumas, Deschanel et moi pouvons faire cependant.

LA FABRICATION DU LIVRE.

LES CHÂTIMENTS.

Vers la fin de décembre, le volume s'était enrichi de nombreuses poésies : *Nox, Lux, l'Expiation, Souvenir de la nuit du 4, A un martyr, A propos de la loi Faider, Puisque le juste est dans l'abîme, Quelqu'un, Le plus haut attentat que puisse faire un homme, Ultima verba,* etc. Victor Hugo possède à ce moment son livre; et il s'enquiert naturellement de sa fabrication au point de vue typographique et aussi de son format :

21 décembre [1852].

Par quel moyen vous ferai-je tenir le manuscrit? Il faut une voie sûre. Creusez votre excellente et spirituelle tête et trouvez-moi un procédé d'expédition du manuscrit à l'abri de tout danger d'infidélité.

Je vous avais dit 1,600 vers, il y en aura près de trois mille. La veine a jailli; il n'y a pas de mal à cela. Cela fera un volume gros comme la moitié de *Nap.-le-Petit* (environ 230 pages); il faudra, ce me semble, un caractère plus fin que *Nap.-le-Petit* qui, je crois, serait trop *large* pour les alexandrins. Avez-vous ce caractère? Il le faudrait fin, étroit et très lisible. Faites donc faire un spécimen (25 vers à la page) que vous m'enverrez dans une lettre. — Je suis de votre avis sur le mot *vengeur* et je préfère aussi *les Vengeresses.* Cependant ne vous attendez pas à ce que ce livre soit aussi impersonnel que *Nap.-le-Petit;* il n'y a pas de poésie lyrique sans le moi. — J'ai lu ici quelques pièces à plusieurs de mes amis, et j'ai été content de l'effet.

Je reviens à *Vengeresses. Rimes* est parfaitement inutile et ôterait du sérieux. On s'attendra à Judith, à Ch. Corday, etc. Eh bien, qu'importe? Avec *les Orientales* ne pouvait-on pas s'attendre aussi à des femmes comme celles de Byron, à des Haydée, à des Rebecca, etc. Cela n'a rien fait. — On saura bien vite qu'il n'est pas question d'Holopherne ni de Marat, mais de Louis Bonaparte. — Somme toute je reviens à mon titre et je m'y cramponne.

Ne voulait-on pas me faire changer aussi

Napoléon-le-Petit? Souvenez-vous de ma résistance à tous, vous excepté. J'avais raison.

Impossible que les épreuves soient corrigées par un autre que par moi. Vous tâcherez de me les envoyer assez pures pour que je n'aie qu'une épreuve à recevoir sur laquelle je donnerai le bon à tirer.

L'année 1853 réservait à Victor Hugo une succession de luttes de toute nature. Et cependant, le 6 janvier, dans une lettre à Hetzel, il était plein de confiance, il escomptait la publication du livre pour le 15 ou 20 février : « D'après l'effet produit autour de moi sur quelques lecteurs, je crois à quelque chose de plus comme effet que *Napoléon-le-Petit* ». Dans sa lettre du 9 janvier, il a trouvé un autre titre sur lequel il consulte Hetzel :

J'ai eu des distractions presque douloureuses cette fin d'année qui m'ont interrompu. Mais je me suis remis à l'œuvre. Vous aurez le manuscrit des *Vengeresses* ou des *Châtiments* (votre avis) avant la fin du mois. Dès que l'imprimeur aura les caractères, envoyez-moi un spécimen.

Prenez propriété là où ce sera le plus avantageux, mais non en Angleterre.

... Dites, je vous prie, à mon grand et cher Dumas, à Parfait, à Deschanel, à Charras, à M. et à Mme Bourson, à tous les amis de vous et de moi que vous rencontrerez, dites-leur que mon travail à finir m'abrutit complètement, que dès que je sortirai de ce puits, je leur écrirai à tous, et qu'ils m'amnistient en attendant.

Le désir de publier au plus tôt le volume de vers se manifeste avec d'autant plus d'impatience chez Victor Hugo et chez Hetzel que les nouvelles reçues de Paris sont favorables aux espérances des proscrits.

Hetzel écrit le 20 janvier 1853 :

Tout ce qu'on nous apprend de Paris est véritablement fait pour nous rendre quelque espoir. Depuis six semaines, les progrès sont visibles pour tous, à quelque parti qu'on appartienne. Quelqu'un qui ne fait pas de politique m'écrit : « Ce qui se passe ne peut guère s'expliquer que par la comparaison suivante : le gouvernement se décolle comme se décollent les affiches sur les murs sans qu'on y touche. » Nos amis à tous les degrés sont pleins de foi...

Vos vers sont attendus avec une impatience extrême à Paris.

Pour moi, je suis résolu, quand vos vers seront arrivés, à m'atteler et au besoin à voyager avec eux : Il m'est prouvé que la besogne que vous avez faite en faisant vos vers est la meilleure qu'on ait pu faire. — Y aider, fût-ce à la façon des bœufs en la traînant, en la poussant devant moi est donc tout ce que j'ai de mieux à faire. Si on me force à quitter la Belgique, eh bien j'irai vous voir et ferai un journal à Londres, voilà ce que gagnerait sa Majesté.

Victor Hugo recevait, comme Hetzel, des nouvelles politiques favorables. Ceux qui s'alimentaient de généreuses illusions n'hésitaient pas à communiquer aux proscrits leurs espérances, bien trompeuses d'ailleurs; ils les exagéraient encore suivant le personnage auquel ils s'adressaient. Aussi la note de Victor Hugo est optimiste :

23 janvier [1853].

D'après l'avis unanime, je m'arrête à ce titre :

CHÂTIMENTS

PAR

etc.

Ce titre est menaçant et simple, c'est-à-dire beau. Je fais force de voiles pour finir vite. Il faut se presser, car le Bonaparte me fait l'effet de se faisander. Il n'en a pas pour longtemps. L'empire l'a avancé, le mariage Montijo l'achève. Si le pape le sacrait, tout irait bien. Donc il faut nous hâter. Je voudrais pouvoir vous envoyer le manuscrit en bloc. Indiquez-moi le moyen. — Envoyez-moi le spécimen du livre.

Tout ceci veut dire que je vous aime de tout mon cœur. Dites à nos amis que le jour où j'aurai fini *les Châtiments,* j'enverrai pour eux toute une volée de lettres et de billets doux en Belgique.

CARACTÈRE DU LIVRE.

Hetzel avait, comme on le pense bien, connu par des amis quelques-unes des poésies des *Châtiments* que Victor Hugo avait déjà lues dans l'intimité. Il était préoccupé de ne pas effrayer les bourgeois. Il avait formulé quelques maximes : « Il faut qu'à l'exception des bergers le troupeau se rassure ». « Il faut que la république apparaisse comme un refuge et non comme une tempête. » « Justice, oui, mais pas de représailles » ; et il invoquait l'exemple de la mer qui est forte, sans avoir besoin d'être violente.

Victor Hugo s'explique très nettement à ce sujet :

Marine Terrace, 6 févr.
Dimanche [1853].

Nos lettres se sont croisées. Vous avez mes pleins pouvoirs. J'attends le traité, et je vous enverrai le manuscrit. Un mot pourtant, cher compagnon de combat. Vous me dites à propos de la mer, mais votre mer est transparente : qui est fort n'a pas besoin d'être violent. Or, je vous déclare que je suis violent. Votre maxime est une ancienne protestation des fouaillés contre les fouailleurs. Jugez-la vous-même. *Ce qui est fort,* etc. Or, Dante est violent, Tacite est violent, Juvénal est violent, Jérémie appelle Achab *fumier,* David appelle Babylone *prostituée.*

Jérémie et David sont violents. Ce qui n'empêche pas tous ces punisseurs d'être forts. Laissons donc là les vieilles maximes, et prenons-en notre parti. Oui, le droit, le bon sens, l'honneur et la vérité ont raison d'être indignés, et ce qu'on appelle leur violence n'est que leur justice. Jésus était violent, il prenait une verge et chassait les vendeurs, *et il frappait de toutes ses forces,* dit saint Chrysostôme.

Vous qui êtes l'esprit et le courage même, abandonnez aux faibles ces sentences contre les forts. Quant à moi, je n'en tiens nul compte, et je vais mon chemin, et comme Jésus, je frappe *de toutes mes forces.*

Nap.-le-Petit est violent. Ce livre-ci sera violent. Ma poésie est honnête, mais pas modérée. J'ajoute que ce n'est pas avec de petits coups qu'on agit sur les masses. J'effaroucherai le bourgeois peut-être, qu'est-ce que cela me fait si je réveille le peuple ? Enfin, n'oubliez pas ceci : je veux avoir un jour le droit d'arrêter les représailles, de me mettre en travers des vengeances, d'empêcher s'il se peut le sang de couler, et de sauver toutes les têtes, même celle de Louis Bonaparte. Or, ce serait un pauvre titre que des rimes modérées. Dès à présent, comme homme politique, je veux semer dans les cœurs, au milieu de mes paroles indignées, l'idée d'un châtiment autre que le carnage. Ayez mon but présent à l'esprit : *Clémence implacable.*

Je vous envoie, du reste, car je veux que vous sachiez bien quel ouvrage vous allez publier, je vous envoie une pièce qui vous donne la couleur du volume entier. C'est à propos de ma déclaration de Jersey publiée au *Moniteur,* c'est une réponse aux sottises qu'on a dites et aux chenapans qui nous ont appelés *le parti du crime.* Lisez et voyez.

Vous comprendrez après avoir lu cela à quel point il faudra que l'impression se fasse mystérieusement. — Du reste, je vous dirai que cette pièce répond ici aux sentiments de tous et des meilleurs, comme Schœlcher, par exemple, qui applaudit des deux mains. Je crois que nous n'avons pas d'autre position à prendre que celle-là, énergie indomptable dans l'exil, afin d'avoir puissance modératrice dans le triomphe. Nous serons modérés quand nous serons vainqueurs. Ce volume d'ailleurs reproduit complètement l'esprit de *Nap.-le-Petit* où l'appel aux armes et l'horreur des représailles sanglantes sont à chaque page. — Figurez-vous que vous allez publier quelque chose comme *Nap.-le-Petit* en vers.

Gardez ces vers pour vous. Il me semble inutile de les déflorer par des communications anticipées. Montrez-les pourtant, si vous le jugez à propos, à nos co-contractants. S'ils persistent, vous m'enverrez le traité, et je vous expédierai le manuscrit. Mais en plus de trois fois, et avec des intervalles dans l'envoi. Il faudrait imprimer et publier d'ici à un mois. — On le peut.

Le spécimen est bien.

... Être violent, qu'importe ? Etre vrai, tout est là.

On aurait pu supposer qu'Hetzel, en lisant *le Parti du Crime*, aurait été légèrement effarouché par ces imprécations, surtout après les conseils de prudence qu'il avait donnés. Quelle erreur! Il approuve les vers et prépare le traité :

Je prépare notre affaire, patience, deux jours encore, après quoi je vous enverrai notre traité signé.

Nous sommes plus d'accord que vous ne croyez sur ce que vous entendez par le mot violence. Et la preuve c'est que je trouve vos vers splendides et pas violents *du tout*. Quant à la mer, croyez-vous que je l'aurais trouvée violente si elle avait inondé les Tuileries au lieu de faire la sottise d'inonder votre cabane?

LES TRAITÉS.

On pense bien que, personnellement, la violence de Victor Hugo n'avait pas effrayé Hetzel, l'homme courageux par excellence, mais il était entouré de trembleurs et il avait besoin de leurs concours; avec grand'peine et après bien des insuccès il était parvenu à traiter — au moins momentanément —, et c'était évidemment à la condition de les rassurer; or il ne pouvait les rassurer qu'en exhortant Victor Hugo à une modération relative. Au fond, *le Parti du Crime* ne lui paraissait pas si violent, puisqu'il traduisait tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il ne cessait de dire et de répéter à ses compagnons de proscription :

J'ai enfin abouti à quelque chose hier. Je mettrai demain à la poste les traités signés. C'est avec Tarride encore que nous traitons, mais lui ne traite plus avec Labroue, c'est avec M. Briard qui me paraît et qu'on dit un bien honnête homme. C'est en tout cas le seul, je dois le dire, qui a eu l'esprit et le courage de vouloir bien faire la chose carrément. Tarride ne paraîtra pas. L'imprimeur et Jeffs signeront seuls. Mais on prendra tranquillement propriété en Belgique. M. Briard comprend que la clandestinité n'est qu'un danger de plus. On imprimera, on enverra de tous les côtés à l'étranger, puis on mettra en vente en Belgique et on attendra de pied ferme le procès. Si le gouvernement l'ose faire, je crois qu'il le perdrait, ou du moins qu'il y gagnerait peu de chose. Personne ne doute ici que le minimum seulement serait appliqué et peut-être rien. Il vous faut dire qu'il y a eu dix négociations entamées et rompues successivement, et que, quand Briard s'est proposé, j'allais prendre le parti d'acheter presses et caractères et de créer une imprimerie spéciale. Ceci vaut mieux, car j'ai peu d'argent et je m'exposais beaucoup dans le dernier cas. — Dès que vous aurez reçu le traité, quoiqu'il ne soit pas signé sur papier timbré, envoyez-le-moi, *gardez une copie*. Puis vous aurez à m'envoyer le manuscrit, je vous enverrai trois adresses. L'imprimeur s'engage à imprimer en six semaines.

Ainsi, vers le milieu de février, on avait l'imprimeur et l'éditeur, et on s'engageait à imprimer en six semaines. Le volume aurait donc dû paraître à la fin de mars.

Hetzel, toujours convaincu que le gouvernement reculera devant le procès ou qu'il le perdra, veut publier le volume au grand jour. Mais Victor Hugo ne croit pas aussi volontiers à la pusillanimité du pouvoir. Il tient toujours à se placer en face de l'éventualité du procès pour régler sa ligne de conduite, et sauvegarder à la fois sa liberté et sa dignité.

24 février [1853].

Je suis charmé que les vers vous aient plu, et à nos amis, et que vous soyez de mon avis sur la violence. — Je n'ai pas d'objection à la publication comme vous la comprenez, au grand jour, avec propriété prise en Belgique. Seulement cela me forcera à expliquer dans une préface que si le sieur Bonaparte fait un procès, je n'irai pas le plaider, la loi Faider ayant changé la situation et ayant fait de la Belgique une souricière pour les écrivains au profit du chat Bonaparte, lequel allongera la griffe jusqu'à Bruxelles un de ces quatre matins. — Au reste, dans ce cas-là, vous êtes d'accord avec moi sur la nécessité de cette préface.

J'ai quelques objections sur le spécimen des caractères. Le caractère est trop fin, et trop large, ce qui amène des vers rentrant leurs queues. Chose horrible et inadmissible, et qui doit vous faire frémir, vous l'éditeur d'élégance et de bon goût. — Il faut un caractère plus long et plus étroit, partant plus lisible, et que, dans tous les cas, il soit bien entendu qu'on entaillera la garniture pour les vers longs et qu'il n'y aura pas de pauvres hexamètres pliés en deux. Je ne veux pas plus de vers rentrants que de proscrits rentrants. Au reste, je vois que tout n'est pas terminé avec les co-traitants, et si c'est Briard, il aura peut-être le caractère dont je parle.

... Envoyez-moi les adresses pour le manuscrit, mais je ne vous l'enverrai que morceau à morceau, une centaine de pages chaque fois, et en laissant des intervalles entre chaque envoi.

N'y a-t-il pas inconvénient à livrer le manuscrit d'un coup ? Il pourrait être intercepté, tout ce bloc de gros paquets appelant l'attention. Entendez-vous que les paquets soient mis purement et simplement à la poste ? Ils seront très gros. Faudra-t-il les charger ?

Hetzel n'avait toujours pas envoyé le traité à Victor Hugo, quoiqu'il l'eût entre les mains et quoiqu'il dût avoir confiance dans Tarride, qui avait été l'éditeur de *Napoléon-le-Petit* et avait donné des preuves de son énergie et de sa vaillance. Mais, toujours sur une prudente défensive, Hetzel voulait être bien sûr de son homme et lui avait donné le temps de la réflexion. C'était de la clairvoyance. Tarride, troublé par l'éventualité d'un procès, s'était brusquement ravisé. Restait à Hetzel la parole de Briard et le concours de Mœrtins, et il espérait fermement traiter avec eux :

Je voudrais que Tarride soit aux cinq cents diables d'enfer. J'ai notre traité signé de lui dans ma poche. Il ne soulève que difficultés nouvelles malgré cela. Déjà j'avais accordé que l'amende et les frais du procès seraient pris, s'il y avait procès, sur l'ensemble des bénéfices de l'affaire. Aujourd'hui voici sa prétention : Mais s'il n'y a pas bénéfice, engagez-vous, dit-il, à payer moitié de cette amende et de ces frais. Ce qui revient à dire : donnez-moi des affaires qui n'aient pas de risques, je n'en veux courir aucun. Autant alors imprimer à nos frais. L'associé de M. Laboue, M. Mœrtins, qui a vu le traité signé par Tarride, m'a donné sa parole qu'il se chargerait avec Briard de l'affaire aux conditions de ce traité; j'ai donc rompu avec Tarride qui a besoin de cette leçon. — Mais c'est un retard encore. Je ne vous enverrai que demain, après-demain peut-être, votre affaire faite alors avec Mœrtins et Briard...

Si j'avais 4,000 francs, du diable si je chercherais autre chose que l'imprimerie, et l'affaire serait toute à vous. Il n'y a pas de risque à courir du moment que l'imprimeur ne recule pas. Remarquez bien que Tarride ne signant pas le livre comme éditeur, tout se passait chez l'imprimeur et qu'il ne voulait pas qu'un seul exemplaire se vendît chez lui. Son risque était dans la fabrication, soit 2,000, 2,5000 au plus qu'il paie à trois et six mois de date, et dans l'éventualité des frais de l'amende et du procès au cas impossible où il n'y aurait pas de bénéfice.

Nouvelle lettre d'Hetzel qu'on peut dater dans les environs du 24 février; car, suivant une habitude presque constante, il ne date pas :

Mon cher maître, je ne suis pas encore découragé, mais je suis indigné, je ne trouve ici que peur et lâcheté. La lettre ci-jointe de Tarride que j'ai depuis quatre jours dans ma poche vous prouvera que l'affaire était conclue. J'avais depuis 24 heures le traité dans ma poche, signé de lui (je vous envoie la signature), quand devant de nouvelles difficultés faites après coup j'ai dû rompre et consentir à ce que le traité fût déchiré. Vous comprenez, comme moi, qu'on ne peut forcer un homme à tenir sa parole, dans des affaires de ce genre, on n'y gagnerait rien. J'eus alors la parole de Briard et de Mœrtins, associé de Labroue. Briard, après avoir promis et écrit sa promesse, a fait ce que Tarride avait fait et refusé de faire ce qu'il s'était engagé à faire. Le colonel [1] et moi avons eu une autre combinaison. Nous publierons sans le concours de *la Nation.* Je ne sais si cela

[1] Le colonel Charras.

réussira, Mœrtins tient bien encore et peut nous aider...

... Quoi qu'il en soit, si d'ici à huit jours je ne suis arrivé à rien à Bruxelles, nous ferons une tentative à Liège où nous avons un brave homme sur qui compter. La prison, 2,000 francs d'amende, voilà un effort que pas un belge ne fera peut-être pour l'honneur de la liberté de la presse, et cependant nous nous engagions à prélever les amendes et les frais sur les bénéfices. Mais nous ne réussirons nulle part en Belgique, j'irai en Hollande. Si enfin nous ne pouvons mieux faire... je suis prêt à aller à Londres. Là nous ferons une édition, cette édition nous la ferons clicher, et les clichés rapportés à Bruxelles serviront à faire avec facilité une édition clandestine. — Si j'avais mille francs, j'achèterais une petite imprimerie sous le nom d'un belge et nous arriverions, mais je n'ai pas mille francs devant moi, et la saison n'est pas bonne ici pour la vente. Savez-vous l'idée des Belges : si Bonaparte prend la Belgique, il nous enverra à Cayenne.

DEUX ÉDITIONS.

ÉDITION EXPURGÉE. – ÉDITION COMPLÈTE.

Hetzel était directement aux prises avec les difficultés ; et, un peu désorienté, le voilà qui revient à l'édition clandestine préconisée d'abord par Victor Hugo et repoussée par lui. C'est que la situation devient singulièrement critique. C'est une fugue générale. Aussi Hetzel, qui primitivement pensait qu'il était plus difficile d'imprimer à Jersey et de faire entrer des ballots de volumes à Bruxelles que de les en faire sortir, propose d'imprimer et de clicher à Londres et d'introduire les clichés à Bruxelles pour faire une édition clandestine. Mais au fond, il n'est pas ravi de cette idée, qu'il accepte comme pis aller.

On cherche, on creuse, on examine toutes les combinaisons possibles ; et on en découvre une : si on faisait deux éditions : l'une expurgée, l'autre complète ; l'innocente et la coupable, l'eunuque, comme dira Victor Hugo, et le cheval entier, comme dira Hetzel. N'est-ce pas là la solution ? L'expurgée servirait à masquer, à protéger l'édition intégrale ; elle serait le paratonnerre et le paravent. En épurant l'œuvre, c'est-à-dire en retranchant certains noms propres qu'on remplacerait par des initiales, en faisant disparaître quelques appellations violentes sur Louis Bonaparte et en y substituant autant de points que de lettres, même en supprimant un certain nombre de vers qu'on désignerait par des lignes de points, on pourrait tenter l'aventure. Certes, il y aurait encore des risques de procès, des menaces de prison, mais on diminuerait le péril, on le canaliserait, on aurait des armes pour se défendre. Victor Hugo semblait toujours partisan d'une publication exclusivement clandestine, mais Hetzel, plus pratique, considérait que la clandestinité favorisait et développait les contrefaçons, tandis que la publication au grand jour d'une édition expurgée sauvegarderait, dans une certaine mesure, le droit de propriété. Il fallait, néanmoins, même en limitant le dommage, trouver un homme de bonne volonté pour faire de la prison. On devrait, en ce cas, lui garantir une mensualité pendant toute la durée de son incarcération. Mais où trouver l'argent ? Car il y avait aussi l'amende à prévoir. Or, après toutes les démarches qui avaient été faites, il était presque impossible de réunir des capitaux pour couvrir les frais et les risques d'une pareille opération, les financiers étant d'ordinaire défiants et timorés. Sans doute, on pouvait tabler sur des bénéfices. Mais il n'y avait que les hommes de parti qui pouvaient avoir foi dans le succès. Pour les étrangers, les indifférents, la spéculation était douteuse et le résultat incertain.

Victor Hugo s'impatiente un peu ; ces atermoiements l'énervent. Il pourrait assurément envoyer son manuscrit,

mais il attend une décision définitive et un traité. La décision lui semble toute simple : c'est la publication clandestine. Il l'écrit à Hetzel, tout en étant fort préoccupé des facilités qu'on donnerait ainsi à la contrefaçon :

6 mars [1853].

Il faut finir par prendre un parti. Le livre est tiré, il faut le boire. Où et comment? That is the question. En Belgique. C'est le meilleur terrain. Clandestinement. Pourquoi pas? Où y a-t-il défaut de dignité à cela? La république, la vérité et la liberté sont aujourd'hui dans leurs catacombes. Je ferai quelques lignes de préface pour dire cela. Nul inconvénient à mes yeux. J'étais un peu gêné au contraire de cette publication au grand jour avec procès où je n'aurais pas paru. Cela aurait étonné quelques-uns à commencer par Tarride qui m'écrivait bêtement : *vous viendrez plaider,* s'imaginant qu'un homme politique pouvait se livrer à la loi Faider. — Donc publication sous le manteau, cela m'irait.

A présent, voilà les questions. Oui, mais n'y aurait-il pas contrefaçon? Quels moyens prendre pour l'empêcher? Répondez à ceci et à tout. Et puis, l'imprimerie de *la Nation* n'est-elle pas bien lente?

... Car maintenant il faut se hâter, des événements pouvant éclater et déranger l'opportunité du livre. En ce moment il arriverait admirablement. On m'écrit de Paris que tout le monde en parle et qu'on s'en communique avidement les vers qu'on croit connaître.

CRÉATION D'UNE IMPRIMERIE.

Hetzel ayant envisagé l'idée d'une édition expurgée, avait bien sous la main des imprimeurs pour cette édition : il n'en trouvait plus pour l'édition complète et clandestine. C'est qu'il y avait de plus gros risques à courir; alors il annonce carrément son projet de faire une imprimerie :

Voici où nous en sommes. Je trouve imprimeur — deux ou trois — pour l'édition expurgée qui est en tout cas une bonne idée puisqu'elle servirait toujours à vous garder votre propriété. Mais je n'en trouve pas pour l'autre. Charras et moi, car nous nous aidons en ces choses l'un de l'autre, nous avons donc fini par conclure qu'il faudrait faire une imprimerie pour nous, cela n'est pas impossible, c'est facile même, mais c'est une question d'avance de fonds, il faudrait cinq ou six mille francs. Ces cinq ou six mille francs, — j'ai fait les devis et puis vous les envoyer, — serviront à entretenir un matériel très suffisant pour faire notre affaire, celle-ci et d'autres, le présent et l'avenir, avec toute tranquillité, avec sécurité complète.

A cette imprimerie, il faudrait pour gérant un belge. Nous avons pensé à Samuel ou à Potvin. Ces gérants, comme ceux des journaux, sont prêts à tout. Il ira en prison, *les affaires paieraient les amendes.*

Voici en effet la situation que fait en Belgique à l'imprimeur la législation — Faider ou non :

1° Tout le monde peut être imprimeur.

2° La seule formalité à remplir, c'est une patente à prendre, laquelle coûte 20 ou 30 francs et ne peut être refusée.

3° En cas de condamnation, l'imprimeur va en prison, mais son imprimerie n'y va pas et peut continuer à être condamnée tant que cela peut lui convenir. Le maximum de l'amende et de la prison n'effraierait ni l'un ni l'autre de ces deux messieurs. En tout cas, nous choisirions quelqu'un qui s'engagerait à ne rien refuser.

4° Nous donnerions un intérêt à notre gérant.

5° Il n'imprimerait que nos livres et profiterait comme tout autre imprimeur de toutes les bonnes occasions de gagner de l'argent qu'il trouverait, politique ou non. Un acte de société serait fait. Nous serions tous représentés, vous, moi et Charras par un tiers belge, nous ne figurerions donc pas dans l'acte. Nous aurions ainsi constitué, avec une avance de fonds qui n'est pas grosse, ce qui nous manque, c'est-à-dire un petit fort d'où nous pourrions en toute sécurité battre en brèche l'ennemi commun. Cette imprimerie s'agrandirait à mesure de ses recettes et de ses produits. Chacun de nous y trouverait à faire imprimer ses livres aux prix ordinaires et traiterait avec le gérant comme avec le premier venu.

Aussi j'avais pensé, — car il faut penser à vivre quoiqu'on voie mourir tout ce qu'on aime — j'avais pensé que vos œuvres non politiques, cher maître, il faudrait les imprimer un jour. Eh bien, sur mon honneur, sur ma vie, le mode que nous avons appliqué aux œuvres anciennes et aux œuvres politiques, on ferait bien de l'appliquer aux œuvres futures. J'attirerais Mme Sand et d'autres à Bruxelles, l'affaire pourrait prospérer et nous ne serions en tout cas engagés que par notre mise de fonds, laquelle serait d'ailleurs représentée par le matériel même.

... La difficulté, c'est donc ces 6,000 francs; j'ai à l'heure qu'il est gagné près de 3,000 francs avec *Napoléon-le-Petit,* je n'ai plus cette somme, mais je l'emprunterai et la mettrai dans l'affaire, Charras et moi la trouverons. Voulez-vous faire les trois autres ? Nous donnerions privilège à ces 3,000 sur les autres. Ils seront les premiers remboursés. Le remboursement s'opérerait en consacrant à cela la moitié des bénéfices de l'imprimerie. Hors cette voie, il n'y a pas de salut pour nous, la Belgique nous est fermée — absolument — j'ai eu dix paroles données et reprises : Vanderhoven, Briard, qui avait écrit qui plus est, Mœrtins et Labroue, et l'imprimerie de *la Nation.* Mais, me direz-vous, il faudrait trouver un belge bien résolu. Notez que nous prendrons un belge sans position pour lui en faire une, et qu'il sera par conséquent à nous; nous réserverons le droit de le casser et de le congédier s'il ne va pas.

... Enfin aimez-vous mieux une chose, prêtez-moi ces trois mille francs. Je suis si sûr du succès que je vous donnerai en garantie ma part de bénéfices dans l'affaire des œuvres complètes de Madame Sand.

Il faut, voyez-vous, ou prendre ce parti ou quitter la Belgique. Je le ferai, si vous dites que cela peut vous être utile, mais cela, selon moi, sera regrettable au point de vue de vos œuvres littéraires. N'est-ce pas votre avis ? Lisez ceci, pesez et répondez-moi. — Pour l'expurgée, on pourrait toujours commencer. Il faudrait en tout cas faire deux compositions.

6,000 francs, c'était un gros chiffre pour des proscrits, car le coup d'état n'avait pas précisément amélioré leurs affaires, et Victor Hugo ne devait plus guère compter sur des droits d'auteur, son théâtre ayant été mis à l'index. Il faisait un effort en apportant 1,500 francs. Hetzel, de son côté, avait cherché des concours financiers, et il avait réussi à mettre Mœrtins dans la combinaison. Ils apportaient l'un et l'autre 1,500 francs. Mais c'étaient là des projets, des espérances. Victor Hugo devait pressentir Schœlcher, et Hetzel se portait fort pour Charras. La nouvelle société devait publier les deux éditions des *Châtiments* à Bruxelles, assurer à celui qui ferait la prison une mensualité. Mais rien n'était encore définitivement arrêté.

Victor Hugo écrit, le 24 avril, à Hetzel :

Schœlcher me répond; il ne pourrait mettre dans l'affaire que 500 francs. Restent donc mille francs à trouver.

Il me semble que cela n'est pas impossible. Le gros obstacle pour moi est toujours ceci : si vous êtes expulsé de Belgique ? qui vous remplacerait ? Je ne vous connais pas d'alter ego. Un second Hetzel, ce serait une fameuse trouvaille.

Aussi Victor Hugo veut éviter avant tout qu'Hetzel soit exposé à être chassé de Belgique.

Il fallait donc trouver l'homme qui ferait la prison; comme l'écrivait d'ailleurs Victor Hugo : « avec le système de l'édition *expurgée,* le risque du responsable est bien moindre »; et il est d'avis qu'on pourrait garantir au prisonnier 150 ou 200 francs par mois; il ne comprend pas les objections contre la fabrication du livre à Jersey, il en fait ressortir les avantages : elle se ferait sous ses yeux, elle éviterait l'envoi d'épreuves par la poste : économie de temps, d'argent et pas de craintes d'indiscrétion. Il a d'ailleurs sous la main un imprimeur, Zéno, et un clicheur, Charles Leroux, le frère de Pierre Leroux, qui est au fait

du moulage et de ses progrès récents. Il ajoute :

Je crois très utile d'avoir le livre en clichés; pas d'emmagasinage, nulle crainte de saisies d'édition. On tirerait au fur et à mesure des besoins; on pourrait vendre des clichés en Allemagne, en Suisse, en Amérique avec des droits de tirage.

Le 3 mai, Victor Hugo tient toujours fermement pour la fabrication à Jersey, et voici comment il en explique le mécanisme :

Je vous enverrais les épreuves au fur et à mesure, et vous feriez imprimer à Bruxelles en même temps l'édition *expurgée.* Quant à l'expurgation, je vous enverrais sur l'épreuve mes indications à l'encre rouge, en vous laissant toute latitude pour multiplier les retranchements, *absolument comme vous le jugeriez utile.* Je pense comme vous qu'il faut que l'expurgée soit inattaquable pour bien couvrir l'autre. Ceci, du reste, *ne nous empêcherait pas de faire notre imprimerie,* au contraire. Mon livre s'imprimant tout de suite, je pourrais pousser ma souscription à 2,000 francs; et les clichés des *Châtiments* seraient une bonne propriété, une vraie vache à lait. Que dites-vous de tout cela? Répondez-moi bien vite, car notre ami part pour Bruxelles le 9, *et ce serait une occasion unique pour vous faire porter le cliché de Ch. Leroux.* Plus tard, nous n'aurions que la poste. Frais et périls.

Les caractères de l'imprimerie d'ici sont anglais, et fort convenables. Du reste, pourvu que cela soit propre et lisible, c'est l'essentiel. Nos livres proscrits ne sont pas tenus à être coquets. Ce qui n'empêche pas *Nap.-le-Petit* d'être un véritable Elzévir.

Dans le cas où nous ferions l'affaire imprimerie il va sans dire — c'est ainsi que vous, Schœlcher et moi le comprenons — que personne ne serait engagé en quoi que ce soit au delà de sa mise de fonds.

... *Les Châtiments* sont très attendus et très annoncés partout, et particulièrement en Angleterre. Un journal anglais que je viens de lire les annonce ainsi :

« Victor Hugo va dépasser *Nap.-le-Petit.* Il prépare un livre terrible, un livre à faire frémir les statues de marbre. »

Pendant que Victor Hugo négociait à Jersey, s'entendait avec Zéno pour l'impression, et avec Charles Leroux pour le clichage, Hetzel dépensait une activité prodigieuse pour s'assurer le capital, le concours de Samuel et de Mœrtins, comme imprimeur et éditeur. Il avait réussi lorsqu'il reçut la lettre que nous venons de citer et qui le mettait au courant des combinaisons de Victor Hugo à Jersey. Ce fut pour lui un coup de foudre :

11 mai [1853].

Votre lettre, cher maître, m'a produit un effet sur lequel vous n'aviez pas compté, j'en suis sûr. Elle a failli faire crouler, comme autrefois les trompettes de l'arche, toutes les murailles que j'élevais à grands frais depuis huit jours. Je vous en fais juge. Pendant que vous agissiez là-bas, j'avais agi ici, et voici ce qui était fait quand votre lettre est arrivée :

J'avais décidé Mœrtins à prendre l'engagement de société avec moi, c'est-à-dire dans sa magnanimité pour moi de suppléer à toutes les éventualités de dépense de notre imprimerie, que nos fonds ne nous permettaient pas de faire, et à y associer aussi pour un quart Samuel, qui, plein d'initiative, avait trouvé une maison. Un acte de société était fait, le caractère choisi, 100 francs d'arrhes données pour la maison, et j'allais vous écrire : — Victoire! nous avons un *imprimeur,* nous avons une *imprimerie.* Dans six semaines, dans un mois votre livre sera fabriqué, j'en prends l'engagement formel, ici, *ouvertement.* Une seule édition sera faite, à bon marché, comme fabrication, — tous les obstacles sont levés!!! enfin!!

Jugez du patatras qu'a produit en moi votre lettre à la première lecture, je me trouvais avoir une maison sur le dos, deux associés sur les bras, des caractères déjà demandés peut-être (ils devaient l'être hier), et rien à imprimer ou à composer.

... Voici où nous en sommes : Nous avons un imprimeur qui est à nous, qui ira en prison s'il le faut pour 150 francs par mois *maximum,* avec fierté, et par esprit sincère de patriotisme.

Nous avons une imprimerie *qui est à nous,* à Mœrtins pour un quart, à Samuel pour un quart, à vous pour un peu moins d'un

quart parce qu'il faut faire à Schœlcher et à Charras la part de chacun : 500 francs; lesquels j'aimerais mieux prendre comme *prêt*, s'ils y consentaient, que comme apport, parce qu'alors nous ne serions plus que *quatre* en vous comptant.

Nous imprimerons publiquement, une seule édition. Nous n'avons ni les frais ni les ennuis d'une édition expurgée. Nous tirerons à 10,000. Nous distribuerons nos dix mille avant la mise en vente. Ils sont partout le jour où nous mettons en vente ostensiblement, puis nous attendons le procès s'il le faut, et nous le gagnons très probablement, car l'esprit public a fait un grand pas ici contre Napoléon.

Nous clichons ici même, et portons nos clichés partout où besoin sera et où faire se pourra. Nous faisons pour vous et pour nous un traité avec notre propre imprimerie, meilleur naturellement qu'avec une autre. Vous avez votre bénéfice comme auteur, vous avez encore votre bénéfice comme imprimeur. Vous n'êtes point associé, vous êtes commanditaire; votre nom n'est pas prononcé, vous ne courez pas le moindre risque au delà de vos 1,500 francs.

Nous faisons ad hoc un acte de société en commandite par actions où tout est prévu. Je vous enverrai cet acte qui est fait et accepté déjà par nous, mais auquel nous faisons donner par un homme spécial une tournure légale.

Est-ce que tout cela n'est pas bien fait? Et mon premier mouvement qui a été de regret après la lecture de votre lettre n'a-t-il pas eu tort? Suis-je aveugle? Me voici prêt si vous me blâmez à endosser toute la responsabilité; il fallait conclure, j'avais des gens disposés, je vous savais pressé, quand j'ai eu un oui formel, j'ai sauté dessus comme un affamé sur une proie longtemps attendue.

Maintenant faut-il que je me mette sur les bras l'achat de ce caractère, ou faut-il que je perde huit jours à attendre votre lettre et votre autorisation? Tout bien pesé, non. Le temps est précieux, c'est vous qui le dites, je dois être une bayonnette intelligente et non une brute, je vais donc de l'avant; je ne veux pas décourager mes deux hommes, Samuel et Mœrtins; je ne veux pas perdre le fruit d'une peine énorme par un retard que vous seriez le premier à blâmer.

En somme, que faisiez-vous là-bas? quelque chose dont le but était de suppléer à ce qui nous manquait ici. — Eh bien, *il ne nous manque rien;* votre besogne est faite. Sitôt ma lettre reçue, veuillez envoyer votre manuscrit par la poste bureau restant par fragments :

1° A M. S.-S. Courtier. Bureau restant, Bruxelles.

2° A M. J.-J. Smith. Bureau restant, Bruxelles.

3° A M. Mœrtins. Bureau également restant.

Nous vous enverrons vos épreuves sur papier mince, dans des lettres cachetées, par la poste, 8 pages par 8 pages. Ainsi pas un vers n'aura été vu avant qu'il soit imprimé. Quand cela nous ferait pour le tout une cinquantaine de francs de port, c'est bien tout le bout du monde. Je prends un caractère excellent qui pourra nous servir à deux fins. Vous serez content, ou je suis buonapartiste. Nous nous sommes mis réciproquement le feu au ventre, ce n'est pas un mal.

Nous entamons la chose avec 2,500 francs : vos 1,500 fr., les 500 fr. de Schœlcher, les 500 fr. de Charras, que j'avance. Puis Mœrtins et moi nous prenons l'engagement de faire le reste, qui s'élèvera à 3,000 francs; mais Mœrtins a du crédit et nous n'aurons guère à débourser immédiatement que 1,000 francs. Enfin, cela ira, ira, ira. — Réponse vive, je marche.

Sans attendre le consentement de Victor Hugo, Hetzel donne, le 14 mai, ces renseignements complémentaires :

14 mai [1853].

Voici ci-joint l'acte de société pour l'imprimerie.

Mœrtins et moi, nous ferons toutes les avances nécessaires en outre des 2,500 francs qui font à l'heure qu'il est tout le capital engagé.

... Si vous pouvez prendre les 500 francs de Schœlcher, nous concentrerons tout entre nos mains, les vôtres, les miennes, celles de Mœrtins, de Samuel, et nous serons alors tous associés pour un quart; car nous égaliserions ainsi votre part à la nôtre. Suppléez à tout ce qui peut manquer, c'est fait par

des gens de bonne foi, par des gens intelligents (je ne parle pas de moi qui n'ai pas mis la main à cet acte parce que je n'y entends rien), par des gens de bon cœur qui ont envie de refaire à force de courage une presse libre à Bruxelles. Si nous prospérions, nous ferions là notre revue. Samuel est sans fortune, mais il a une réputation de *vertu* dans tous le pays qui donnera à l'affaire un sérieux plus grand qu'un peu d'argent ne l'eût pu faire. C'est un ancien officier de l'armée belge qui, en 1848, donna sa démission parce qu'il avait pris la tête d'un mouvement de propagande républicaine dans l'armée. On fit alors tout pour le retenir. On lui offrit les épaulettes de capitaine, il a refusé. C'est une sorte de contrefaçon de Bastide en plus petit format, il est gauche comme lui, parle bien aussi; il est très ferme comme tous les gens un peu trop doux.

Mœrtins se chargerait de surveiller nos intérêts et les vôtres, si la chose tournait pour moi du côté d'une fuite en Égypte. J'ai hâte de recevoir votre lettre et vos manuscrits.

Eh bien, je crois avoir bien fait. J'en serai plus assuré encore quand vous m'aurez dit : Ça va, vous avez bien fait.

ÉDITION JERSEY.

ÉDITION BRUXELLES.

On juge avec quelle impatience Hetzel attendait la réponse de Victor Hugo, car, enfin, il avait fortement engagé sa responsabilité. Or Victor Hugo approuve Hetzel dans sa lettre du 15 mai, il accepte toutes les conditions pour l'affaire de l'imprimerie, mais il combat énergiquement l'idée d'une seule édition parce qu'il en entrevoit tous les dangers; et comment ne les verrait-il pas, lui mieux que tout autre, puisque lui seul connaît le livre? Alors, il veut concilier les deux combinaisons : tirer l'édition complète et clandestine à Jersey, tirer l'édition expurgée à Bruxelles; de cette façon, on sera à l'abri du procès. La lettre de Victor Hugo sur ce point particulier est très explicite :

Marine-Terrace, 15 mai 1853.

Au moment où je reçois votre lettre du 11 mai, vous recevez ma lettre du 13. Continuation de nos chassez-croisés. Nous avançons cependant. Mais il me semble que cette fois vous déviez un peu. Je vais venir à la déviation, mais je commence par l'approbation. J'approuve tous vos arrangements pour l'imprimerie, faites, allez, mettez la chose en train. J'accepte tout pour ma part dans les termes où vous me l'écrivez. Donc vous n'êtes pas compromis, ni laissé là par moi. Il est excellent d'avoir une imprimerie, et soyez tranquille, je vous donnerai de l'ouvrage.

Cela posé et bien dit, voici en quoi selon moi vous déviez : vous abandonnez l'idée de l'édition *expurgée;* vous voulez ne plus faire qu'*une* édition, vous vous leurrez à ce sujet complètement d'illusions; point de procès, dites-vous; détrompez-vous. Vous aurez procès, et si vous n'êtes très alerte et très adroit (qualités que vous avez, vous, mais qui manquent aux belges, témoin Tarride), vous aurez saisie de l'édition peut-être entière. Quant au procès, vous savez que je ne puis venir le plaider, pas d'illusion encore. Vous le perdrez, et comme le livre sera déclaré *incendiaire,* vous aurez le maximum, plus la saisie maintenue.

Voyez ce que devient l'affaire dans ce cas. Or, je connais le livre et je vous prédis à coup sûr. — Avec l'édition tronquée, aucun de ces dangers; on paraît, on est à l'abri, on est inattaquable. Oui, dites-vous, mais l'édition clandestine? Oh! ici, il y a péril, mais péril beaucoup moindre *qu'avec une seule édition. Dans ce dernier cas,* c'est vous, c'est le gérant qui courez tous les dangers. Dans le cas de la clandestine, vous ne risquez presque rien. S'il y a procès, qui sera poursuivi? le maladroit *vendeur quelconque,* Rosez peut-être ou tout autre qui se laissera pincer. Dans ce cas-là, ni le procès, ni l'amende, ni la prison ne nous regardent. Voyez l'avantage. — Je comprends que vous dites : oui, mais comment imprimer les deux éditions de front avec une seule imprimerie, la nôtre, quelle lenteur! et puis, en justice, on reconnaîtra nos caractères et quelle que soit l'étiquette du sac, Genève ou Bréda, on nous condamnera.

Ici je reprends la parole et je dis : — Sans doute, mais profitons de ce qui a été fait des deux côtés, tirons à la fois parti de l'imprimerie de Bruxelles et de l'imprimerie de Jersey; l'imprimerie de Jersey fera l'édition clandestine, l'imprimerie de Bruxelles l'édition tronquée; pas de temps perdu, pas d'identité de caractères; tous les périls évités, tous les avantages réalisés. J'insiste sur tout cela, songez-y. Cela me paraît être absolument le vrai. De cette façon nous tirons parti de tout; ce que vous avez fait là-bas est bon, et ce que j'ai fait ici est utile.

Victor Hugo insiste ensuite pour avoir le caractère *perle*, et il ajoute :

Il en faut au moins deux feuilles (de 64 pages) pour pouvoir marcher lestement. C'est un caractère peu usité et qui ne servira guère que pour cela. En grèverez-vous l'imprimerie naissante? Ne vaut-il pas mieux laisser faire cette dépense par l'imprimerie d'ici qui y consent?

Je résume l'opération en ces deux termes : 1° Expédier de Jersey la *clandestine* toute clichée (coût 1,000 fr.); 2° imprimer là-bas à notre imprimerie en même temps sur épreuves, et avec les lacunes *indiquées par vous, l'expurgée,* et tirer la clandestine à bras sur les clichés.

Victor Hugo conclut que, dans le cas où Hetzel repousserait l'auxiliaire de Jersey, il faudrait :

Imprimer de front à notre imprimerie les deux éditions, l'expurgée et la clandestine, car je vous déclare que l'opération est *folle* autrement; j'en parle en connaissance du livre, procès, saisie, perte sèche. Pour cette double impression, doubles caractères, doubles ouvriers, double dépense, puis péril en justice du caractère reconnu, et faisant transparente la clandestinité, enfin, embarras de l'envoi du manuscrit et du va et vient des épreuves. (En cas d'envoi du manuscrit, je l'enverrais par tiers, mais à des intervalles, car vous n'avez pas besoin de tout à la fois, et jusqu'au dernier moment je touche à l'œuvre. Ne faudrait-il pas *charger* les paquets à la poste? Savez-vous quels sont les procédés pour cela, et les formalités? dites-les-moi.)

J'ai tâché de tout mettre sous vos yeux. Lisez ma lettre deux fois, et décidez. Il n'y a qu'un point auquel je tiens *absolument,* car autrement l'affaire serait folie, c'est la *double édition, expurgée* publique, et clandestine *complète;* toute l'opération, sécurité et profit, est là. Voyez si vous pouvez faire les deux éditions de front et en six semaines dans notre imprimerie. Autrement, croyez-moi, clichez la clandestine à Jersey. Décidez, et répondez vite, vite.

Cette condition : publier deux éditions, troublait Hetzel. Et cependant n'était-ce pas Hetzel qui avait défendu la double édition? Mais c'était au moment où il avait trouvé un imprimeur à Bruxelles, qui, très timoré, voulant limiter les risques, se prononçait pour une édition expurgée! Cette fois, il était réduit à ses propres forces, il avait dû, avec des ressources limitées, acquérir un matériel, il prévoyait qu'il n'aurait pas de caractères en nombre suffisant, et qu'il faudrait faire de nouvelles dépenses. C'est bien ce que Victor Hugo pressentait lorsqu'il demandait que l'édition complète fût imprimée à Jersey.

D'autre part, Hetzel, ayant groupé autour de lui quelques personnes de bonne volonté, craignait de heurter leurs susceptibilités, de paralyser leurs efforts en leur apprenant qu'ils ne seraient plus les maîtres absolus de l'affaire, que leur autorité serait partagée avec Jersey. Néanmoins Hetzel, en homme habitué à se mouvoir au milieu des difficultés, entre tout d'abord dans les vues de Victor Hugo, se déclarant prêt à examiner s'il peut concilier les deux combinaisons.

Mais après une première lettre, qui n'était en réalité qu'une simple précaution oratoire, il produit l'argument souverain : si la direction de l'affaire est partagée entre Bruxelles et Jersey, il craint que tout ne croule à Bruxelles et que, dès lors, Zéno soit seul appelé à

prendre la charge d'une aussi grosse et aussi redoutable entreprise. Ce qui serait dangereux. Hetzel pose là — et il n'a pas tort — la question de confiance, car enfin il a joué une forte partie; il est chaleureux, pressant, il expose sans fard la situation :

Oui, nous nous arrangerions de monsieur Zéno si nous n'étions pas en mesure nous-mêmes de marcher aussi vite et aussi bien que vous. Mais il y a la difficulté d'entrer des clichés, et, je dois le dire, la répugnance de Mœrtins à laisser fabriquer même des clichés à Jersey; on ne court pas un danger semblable pour un risque d'argent sans être sûr qu'on a toutes les mailles d'une affaire dans sa main.

Il n'y a pas intérêt à fabriquer à Jersey sur cliché. Ce qui est difficile, ce n'est pas de composer, c'est de vendre et de publier. Le vendeur, vous l'oubliez, le vendeur d'un seul exemplaire est puni par la loi autant que l'éditeur de tout et que l'auteur. A tant faire que de courir un risque, il vaut autant les courir tous. Il était donc, et c'est pour cela que je rechignais tant, il était donc impossible de faire de la clandestinité. Nous ne pouvions nous sauver que par la porte ouverte, qu'en agissant publiquement avec la loi et ses dangers. Mais enfin avec elle j'ai réuni tous les éléments d'une publication à ciel ouvert, pourquoi courir tous les risques d'une publication clandestine? Ce qui était difficile à trouver, ce n'était que l'imprimeur hardi. Quant au compositeur, quant au caractère, quant au reste, ce n'était rien, et votre clichage à Jersey ne nous offre vraiment aucun avantage que celui de la facilité de la correction pour vous. L'imprimeur hardi et sûr est trouvé, est-ce que cela ne vaut pas mieux que tout? L'imprimerie a fait d'une pierre deux coups, l'imprimerie est fondée et l'éditeur introuvable est trouvé. Il va de l'avant pour votre livre et ne s'avancerait pas pour ce qui ne serait qu'une affaire.

Je ne vous objecte pas que je suis matériellement engagé, je m'en tirerais avec quelques pertes et tout serait dit pour mon compte, mais moralement je le suis à ne pas m'en tirer. Ce que j'ai épuisé de volonté, de patience, presque de séduction pour réaliser cette chose enfin faite, imprimeur, imprimerie, éditeur à notre dévotion, est énorme. Tout notre monde est chaud, prêt à se battre dans certaines conditions; s'il faut défaire quelque chose à des choses que j'ai vantées, dans lesquelles j'ai soufflé pour leur donner tout leur bon air, j'ai peur que tout ne craque et qu'alors, Bruxelles perdu, nous n'ayons plus que Zéno, ce qui ne serait pas assez avec moi tout seul.

Hetzel s'est entretenu avec Mœrtins de la combinaison Jersey-Bruxelles. Mœrtins ne l'a pas accueillie favorablement. Il lui a paru un peu pénible, après avoir montré un aussi bel élan et s'être donné avec tant d'entrain à l'affaire, de ne pas la tenir tout entière dans sa main; mais enfin il ne veut pas mécontenter Victor Hugo, et il s'incline.

Or, par un revirement assez brusque, au moment où il reçoit la nouvelle, Victor Hugo cède sur Jersey, alors cependant qu'il vient d'avoir gain de cause; mais il reste inexorable au sujet des deux éditions; il est juste de reconnaître que ses arguments sont irréfutables :

[19 mai 1853.]

Je persiste à penser que rien n'était plus facile *et plus utile* que de combiner le clichage à Jersey avec l'impression à Bruxelles. Je suis fâché et je regrette que M. Mœrtins donne pour objection qu'il veut tout tenir dans sa main. Mais enfin, puisque de votre côté vous insistez, je cède et j'abandonne Zéno. Il faudra seulement lui payer ses petits frais.

Cela dit et concédé, il y a un point sur lequel je ne puis *absolument* pas céder, ma dernière lettre vous l'a dit déjà, c'est la double édition.

Il n'y a pas d'autre combinaison possible (je vous le déclare, moi qui seul *connais le livre*) que deux éditions, l'une tronquée et publique, l'autre complète et clandestine. Autrement, le lendemain de la publication, le jour même, le matin même, saisie, procès, condamnation, maximum, amende, prison, cent cinquante francs à payer par mois, confiscation de l'édition, ruine et néant.

Si votre imprimerie ne peut pas faire les deux éditions de front (c'est là en effet, je le sens, la difficulté), il faut renoncer à faire l'affaire à Bruxelles. Il y a alors Londres et des ouvertures anciennes vers lesquelles vous et moi pourrions nous tourner. Songez à cela. *Je cède sur tous les points* EXCEPTÉ LÀ-DESSUS. Deux éditions : condition *sine qua non.*

... Quel ennui de vous griffonner de telles lettres, à vous auquel je voudrais toujours envoyer tout mon cœur et tout mon esprit! J'en voudrais être déjà à ce bon moment où vous prendrez votre congé et où vous en ferez cadeau à Jersey. Comme nous rirons alors de tout ce qui nous tourmente aujourd'hui.

Une heure de conversation aurait suffi pour trancher les questions et dissiper les malentendus que la correspondance prolongeait; Hetzel le constate :

Sacristi! qu'il est difficile de s'entendre de loin et que la parole est une chose préférable à l'écriture. Nos lettres sont depuis tantôt quinze jours des trottoirs sans fin et très étroits, sur lesquels nous nous faisons des politesses, nous rangeant pour passer tous deux et toujours du même côté, si bien qu'en somme nous ne passons pas. Vous vouliez la petite édition clichée à Jersey, nous n'en voulions pas; vous avez cédé, nous aussi! que le bon Dieu vous patafiole. Mais accordons-nous toutefois :

1° Votre petite édition se composera et se clichera à Jersey;

2° Votre imprimeur trouvera le moyen de nous expédier lesdits clichés, nous l'y aiderons de toutes nos forces, mais nous ne pouvons que l'y aider;

3° Il tirera comme vous me l'avez proposé, sous *votre surveillance,* un nombre qu'on déterminera pour se payer des mille francs que coûtera le livre cliché;

4° Il ne sera pas mis une feuille, une ligne en vente là-bas avant que nous n'ayons fait : 1° notre édition expurgée, 2° notre tirage sur les clichés — vu que l'édition clichée étant complète, nous ne pourrions prendre propriété en Belgique de l'édition expurgée si le tout avait été publié antérieurement ailleurs.

Victor Hugo s'étant élevé contre certains avantages consentis à Mœrtins au détriment des autres coassociés, Hetzel profite de la situation avantageuse que lui assurent toutes les concessions faites à Victor Hugo pour spécifier nettement la nature du concours de Mœrtins, en insistant sur la valeur, la collaboration puissante et efficace de cet associé :

Je passe au traité. Je ne suis pas de votre avis, je le trouve bon et juste, sauf en un point où votre observation m'éclaire, et je crois qu'après nous être expliqués vous tomberez d'accord avec moi. Notre capital, vos 1,500 francs, les 500 francs de Schœlcher et ceux de Charras, est insuffisant. Si Mœrtins, doublé de moi qui lui réponds des avaries, ne nous aidait pas de son crédit, nous ne pourrions marcher avec ce capital. Moyennant mille francs d'actions, Mœrtins donne par jour deux heures de son temps à notre affaire et se découvre de tout ce qui est nécessaire à la marche de l'affaire, c'est-à-dire à lui tout seul plus que les actionnaires réunis. J'ai pensé que cela méritait quelque chose. Il s'engage pour nous, et s'il nous arrive malheur, il est flambé, il ne lui reste aucun recours, si ce n'est moi. Il nous donne deux heures de son temps tous les matins et nous convoque pendant trois heures tous les dimanches, et cela ne vaudrait pas mille francs d'actions! Si Samuel va en prison, *il s'arrange pour y pourvoir,* s'il est malade, il veille à tout. Si on me fiche à la porte, il me supplée à son tour. Et cela ne vaudrait pas 1,000 francs! Je dis que si, et au delà. En un mot, avec Mœrtins et pas d'argent, l'affaire me serait peut-être possible; avec de l'argent et pas de Mœrtins, elle me serait impossible.

... Pensez-vous, cher ami, qu'il soit possible avec 2,500 francs d'acheter presses, caractères, papier, de louer une maison, de payer la main-d'œuvre au comptant et le gérant? Non, sans doute. Quand donc voyez-vous deux mille francs faire la besogne de cinq ou six mille francs au moins; quand voyez-vous surtout des gens qui vont trimer et s'exposer pour ne toucher rien que sur des bénéfices, lesquels peuvent être accompagnés d'amende, de prison, etc. — puis, si Napoléon vient, de Cayenne, de fusillade ou

d'exil? Dame, dame, cher ami, il me semble que vous devez penser mieux de ce traité, maintenant qu'il vous est expliqué.

Savez-vous quel est là-dedans celui sur qui il serait plus juste en apparence de tomber, ce serait sur moi, qui semble ne donner rien effectivement, et cependant nous sommes les quatre pieds d'une table. Si l'un manquait, tout dégringolerait. Je ne discute pas la situation de Samuel, celui-là profitera plus et risquera moins en argent, mais il risquera davantage autrement, il donne tout son temps, il donne sa liberté. Croyez-vous que Mœrtins sera caché, croyez-vous que je le serai assez, moi aussi, et qu'à travers Mœrtins et Samuel, on ne pourra pas m'atteindre un jour, si on le veut bien. Mais je m'en fiche, si c'est après que votre livre aura paru. Car, pour le reste, la petite imprimerie marcherait en dehors de la politique; il y a cinq ou six volumes qui attendent...

Mœrtins, c'est la clientèle belge pour un grand côté; moi je suis Paris, et j'ai des commandes.

... Envoyez-moi les expurgations, je serai peut-être obligé, si cette édition doit être innocente, en effet, d'en ôter encore. Mais sera-t-il possible qu'il reste quelque chose alors? Êtes-vous capable d'un mot qui ne soit pas criminel à tous les chefs? J'en doute, ma foi oui, j'en doute, et je serais capable de rire dans ma barbe rousse, qui blanchit beaucoup, si on tombait sur notre édition innocente comme on eût pu tomber sur notre cheval entier.

... Prévenez-moi la veille du jour ou vous m'enverrez les manuscrits. Vite : 1° Traité Mœrtins refait pour votre livre, Mœrtins ne sera alors que le prête-nom de l'imprimerie Samuel; 2° l'acte de société modifié par vous et accepté; 3° les 1,500 francs Pelvez, prêt, ou mise de fonds; 4° les manuscrits.

UNE RUPTURE.

L'accord s'était établi définitivement entre Jersey et Bruxelles, et Victor Hugo, satisfait de cet heureux dénouement, avait commencé sa lettre en se livrant à quelques plaisanteries, quand, à onze heures du soir, surgit un grave incident.

26 mai.

J'attends Zéno pour conclure et je vous écris en l'attendant.

D'abord voici le bon de 1,500 francs. Maintenant, quant à l'acte de société, je vous l'envoie avec mes notes; mais le mieux et le plus simple est de m'abandonner entièrement à vous. S'en reposer sur une intelligente et loyale nature comme la vôtre, c'est toujours le plus sûr et le meilleur. Faites donc pour le mieux. Je signerai ce que vous m'enverrez. *Oui-dà gaiement.* Je cite mon Racine. *Les Plaideurs,* il est vrai.

La lettre de M. Mœrtins est excellente. Il suffirait de faire commenter le traité par sa lettre.

... Vous me dites de vous envoyer le manuscrit. Pourquoi? puisque nous allons imprimer ici? Je vous enverrai les épreuves au fur et à mesure; vous imprimerez bien plus aisément et bien plus correctement que sur de l'écriture, et l'édition châtrée marchera de front avec le cheval entier.

Je marquerai les suppressions, vous supprimerez en outre ce qu'il vous plaira. Nous verrons ce qui restera. Ferdousi affirme qu'il y a de beaux eunuques. Hélas! triste beauté! Heureusement nous aurons à côté le vrai monstre vivant.

Onze heures du soir. J'attendais Zéno. Voici du nouveau. Tout est rompu avec lui. Sur vos précédentes lettres (hélas! inconvénient de ces correspondances à propos interrompus), j'avais dénoué la chose, en le prévenant qu'on lui paierait ses petits frais. Il paraît qu'il s'était un peu piqué. Aujourd'hui quand j'ai voulu renouer, ce n'était plus le même homme. Il est revenu sur tout ce qu'il avait concédé, faisant obstacle et difficulté de tout, etc. Ce que voyant, je l'ai pris de haut, et j'ai rompu. *Rompu définitivement.* Du reste tout cheval qui se dérobe est un mauvais cheval, je ne regrette pas Zéno. N'en parlons plus.

Faites en sorte que nous n'ayons pas à Bruxelles le contre-coup des exigences Zéno, mettez à cela toute votre force d'esprit. Car me voici revenu à Bruxelles. Il n'y a plus que votre combinaison. Donc imprimons les deux éditions en Belgique. Mais avez-vous

IMPRIMERIE NATIONALE.

le caractère *perle* ? Dès que vous me répondrez *oui*, je vous enverrai le manuscrit. Hâtez-vous de me répondre.

Plus une minute à perdre. Chaque minute perdue vaut de l'or. On ferait clandestinement chez nous l'édition *complète* et chez Labroue ou Mœrtins *l'expurgée*. Revenons à toutes vos combinaisons pour l'envoi des épreuves, etc. J'enverrai le manuscrit par tiers. A quelle adresse le premier tiers? Répondez-moi vite avec précision.

Hetzel, maître désormais de l'affaire, est prêt à commencer l'expurgée immédiatement : « Mœrtins me dit de vous tranquilliser, il aura les deux caractères ». Il ne pouvait pas dire autre chose, mais Victor Hugo ne l'entend pas ainsi :

2 juin.

Mon vaillant camarade, vous m'écrivez : *Mœrtins aura.* Sitôt que vous m'écrirez : J'AI *le caractère perle*, — je mettrai le manuscrit à la poste, et voici pourquoi : tant que vous n'aurez pas en vos mains ledit caractère, les anicroches sont possibles. Or le manuscrit ne peut s'exposer (pour toutes sortes de raisons, y compris la cherté du port) à voyager et à *revoyager*. Donc, dès que vous serez dans le définitif, dans le certain, dans l'absolu, comme dit Balzac, dès que vous me direz : *j'ai le caractère*, vous aurez le manuscrit deux jours après. Vous savez qu'il suffit d'avoir de quoi composer deux feuilles (128 pages). Dépêchez-vous donc.

. . Comme le secret importe, adressez-moi désormais vos lettres et, bien entendu, les envois d'épreuves, à cette adresse :

M. Ph. Asplet, chandelier,
Halkett, place St Hélier.
Jersey.

Il est inutile de mettre double enveloppe, cela m'arrivera en toute virginité.

... Il ne faut pas commencer par l'expurgée, mais par la complète. C'est la complète qui est la question. C'est sur la complète que l'expurgée se fera. C'est sur l'étalon qu'on a taillé l'eunuque.

Hetzel pouvait tranquilliser Victor Hugo au sujet des caractères, en lui transmettant la lettre suivante qui venait de lui être adressée par Mœrtins :

6 juin 1853.

Monsieur Hetzel, je vous ai dit — et vous avez vu la facture, — nous avons le caractère; le petit imprimé ci-joint de notre caractère que vous avez pu voir hier au siège de la société a été fait par le fondeur. Si nous ne composons pas, c'est que nous ne voulons pas payer de compositeur pendant que nous ne pouvons pas l'occuper. L'homme attend nos ordres; par l'homme, j'entends le compositeur de confiance; le fretin des compositeurs, si nous en avions besoin, court les rues.

... Je voudrais que M. Hugo fît du manuscrit au moins quatre parts afin de ne pas faire de lettres d'un poids inaccoutumé; les quatre paquets qui s'adresseraient chez mon parent, M. Matthyson, 13, rue des Tripiers, marchand linger, devraient être affranchis. Les autres paquets peuvent s'envoyer non affranchis parce que ce serait des lettres ordinaires et toujours envoyées chez ma cousine qui les remettrait à la minute, n'étant qu'à une minute de la rue de la Fourche. Je suis sûr d'elle comme de moi, c'est elle qui a été chargée de recevoir tous les manuscrits et les correspondances de nos clients de Londres, et cela s'est toujours fait à la satisfaction de tout le monde. L'envoi par poste augmente les frais de port, c'est certain, mais l'envoi par messageries et comme article de lingerie, c'est la visite à la douane. Donc la connaissance donnée du contenu. Je ne pense pas qu'il faille s'y exposer!

Vous avez le modèle de traité, je pense; notre excellent ami Samuel doit vous l'avoir remis ou être prêt à vous satisfaire sur ce point.

A. MŒRTINS.

Hetzel ajoute :

Je vous confirme tout ce que m'écrit M. Mœrtins. *J'ai vu* dans l'imprimerie Samuel le caractère perle que voici. — Il est en casse et nous aurons des compositeurs le jour où le manuscrit arrivera. *J'ai touché, j'ai vu, j'affirme.* Nous sommes prêts, et le retard ne vient plus que de vous.

Victor Hugo témoigne toute sa reconnaissance à Hetzel :

7 juin [1853].

Je vous remercie de toute la peine que vous avez prise. Je me figure que je vous paierai un peu de tous les soins et soucis que je vous donne, d'abord par ma bonne amitié, et ensuite en refaisant peut-être votre fortune avec la mienne. D'ici à quatre ans que je donne encore à M. Bonaparte, j'ai quinze volumes dans la cervelle qui remueront, je pense, les feuilles d'arbres quand ils sortiront. Vous m'aiderez à faire prendre la volée à tous ces oiseaux.

... Le volume aura un peu plus de 500 pages, notes comprises, format de *Nap.-le-Petit.*

ENVOI DU MANUSCRIT.

Victor Hugo, ayant obtenu satisfaction sur tous les points, envoyait à Hetzel, du 7 au 14 juin, trois paquets contenant la copie d'un tiers du manuscrit. Nous n'avons pas les lettres qui mentionnent ces envois.

Ainsi donc Hetzel recevait, en juin 1853, le manuscrit que Victor Hugo pensait avoir achevé dans la seconde quinzaine de décembre 1852. Or Victor Hugo disposait, à la fin de 1852, seulement de trente-cinq poésies; en 1853, il en écrivait quarante-huit jusqu'au jour où il expédiait son manuscrit, soit : quatre-vingt-trois pièces, quelques-unes non datées.

On sait avec quel soin il précisait les instructions pour l'imprimeur; citons une note, reliée avec le manuscrit, qu'il a rédigée et qu'il a dû expédier à Bruxelles à cette époque :

Note pour l'imprimeur.

Le volume entier se compose de 6,200 vers. Il est divisé en *sept* livres, précédés et suivis d'une sorte de prologue intitulé *Nox* et d'épilogue intitulé *Lux.* Entre chacune de ces divisions, il doit y avoir un faux titre (page blanche portant le titre spécial de la division). Ainsi neuf compartiments, neuf faux titres comme suit :

(Suit la table des livres dans l'ordre du volume.)

Chaque livre porte un titre spécial. Le premier livre contient *quinze* pièces, le deuxième *sept,* le troisième *seize,* le quatrième *treize,* le cinquième *douze* [1], le sixième *onze* [2], le septième *onze* [3], en tout *quatrevingt-cinq* pièces, plus le prologue *Nox* et l'épilogue *Lux.*

Le volume sera ouvert par une préface d'une page (qu'on donnera à la fin) et fermé par une vingtaine de pages de *notes.* Il aura environ 540 pages.

Il n'y aura de faux titres qu'entre les grandes divisions et non entre les pièces, on se contentera de faire toutes les pièces *en belle page.*

Chaque pièce porte en tête son titre spécial et son numéro d'ordre en chiffre romain. Quelques pièces n'ont pas de titre. On se bornera à mettre en tête le chiffre d'ordre.

Épargner l'espace. Faire le moins de vide et de blanc possible. Faire des pages de 31 ou 32 vers (format *Napoléon-le-Petit,* mais justification différente. Moins de marge. Peu importe la beauté *matérielle* du volume. Avant tout il faut qu'il soit petit). Pour le blanc des entre-strophes et des alinéas ordinaires, se borner à un interligne d'une ligne; quelquefois il y a dans les pièces, outre les alinéas, des divisions intérieures marquées par des chiffres romains; pour ces divisions avec chiffre, faire le blanc double.

Quand un vers est long et dépasse la justification, il ne faut pas le replier. L'auteur s'y oppose absolument. Il faut entrer dans la garniture. *Très essentiel.* Toujours mettre le vers dans toute sa longueur.

Afin d'éviter les allées et venues d'épreuves et de gagner du temps, le manuscrit a été revu avec grand soin; il faudra corriger minutieusement et collationner les épreuves sur le manuscrit, de manière à n'envoyer à l'auteur que des épreuves déjà tellement correctes qu'il puisse après les avoir revues y mettre son *bon à tirer* et ne jamais demander deux épreuves de la même feuille. De cette

(1) La table de l'édition de Bruxelles en donne *treize.*

(2) *Seize.*

(3) *Quatorze.*

façon on ira vite. C'est ce qu'il faut. — Secret et célérité. — Toute l'affaire est là.

Pour l'édition *expurgée,* si l'on corrige les épreuves *avec le soin le plus minutieux* sur le *bon à tirer,* on pourra se dispenser d'envoyer des épreuves à l'auteur. Quand il y aura un vers ou plusieurs vers retranchés, il faudra mettre autant de lignes de points que de vers, et quand il y aura un mot ou deux supprimés dans un vers, autant de points que de lettres.

On aura remarqué que la table, d'après cette note, comprend neuf poésies de moins que n'en contient l'édition originale, ces poésies ayant été écrites, en effet, après l'envoi de cette note.

Le 14 juin, Victor Hugo expédie le quatrième paquet du manuscrit :

Marine-Terrace, 14 juin [1853].

Comme je vous le promets dans ma dernière lettre, je vous envoie un nouveau paquet (qui fait le 4e) sans attendre que vous me redemandiez du manuscrit. Cela fait que vous avez maintenant entre les mains plus de la moitié du livre. Vous pouvez marcher rondement. Comme il faut cinq ou six jours pour que les réponses vous parviennent, n'oubliez pas de me demander de la copie au moins huit jours avant le moment où vous devrez en avoir besoin. Il importe de ne pas être accroché une minute.

Je profite d'un ami qui va à Londres et j'y fais mettre ce paquet à la poste afin de dérouter et de rompre les pistes. Le paquet, comme les trois premiers, vous parviendra affranchi. Soyez assez bon pour m'accuser réception à chaque envoi de manuscrit qui vous arrive.

Dans ma dernière lettre, je vous dis 31 ou 32 vers par page. Il faut cela pour que le volume soit aussi petit que possible. Avec les blancs, les chiffres, les entre-strophes, etc., cela ne donnera toujours pas en moyenne plus de 16 ou 18 vers effectifs par page. Cette observation importe.

Pressez les épreuves. Le moment est encore très bon. Mais n'attendons pas une minute de plus.

V.

Secret! secret! secret. — Je dis que cela s'imprime à Genève.

Quand Victor Hugo écrivait : pressez, il n'y a pas une minute à perdre, il ne se doutait certes pas que plus de trois mois et demi s'écouleraient encore avant la publication ; ce n'était pas tout que d'avoir l'imprimerie, le traité et le manuscrit, on devait maintenant arrêter la ligne de conduite en prévision du procès et fixer en même temps les responsabilités.

La préoccupation de Victor Hugo était de s'expliquer publiquement, soit dans une préface, soit dans une lettre, soit dans des considérants spéciaux précédant le traité.

Dans une lettre du 15 juin, il proposait « des considérants spéciaux à peu près ainsi conçus » :

« Considérant que la loi Faider, qui mutile la liberté de la presse en Belgique, a été imposée à la Belgique par le gouvernement bonapartiste,

« Considérant qu'en présence de cette loi émanée de M. Bonaparte les représentants français proscrits ne peuvent plus, avec dignité, venir plaider devant les tribunaux belges la cause du droit contre l'usurpation,

« Considérant qu'ils doivent se refuser à comparaître devant lesdits tribunaux belges (pour rendre compte des publications que leur conscience et leur devoir leur dictent), car leur comparution serait une acceptation de la loi Faider et par conséquent de l'usurpation même qui l'a imposée ; ce qui, de la part des représentants, aurait une extrême gravité,

« Dans cette situation, en se rendant compte des devoirs politiques de M. Victor Hugo, devoirs supérieurs à toute autre considération, les citoyens belges soussignés (ou M. Samuel, citoyen belge) s'engagent à accepter la responsabilité judiciaire de la publication des *Châtiments,* s'il y a lieu, et la comparution devant les tribunaux belges, aux conditions suivantes, souscrites par M. Victor Hugo, déclarant, tous les contractants, qu'à leurs yeux cet engagement constitue une obligation d'honneur plus encore qu'une affaire d'intérêt. »

(Puis le traité.)

Vous comprenez, n'est-ce pas, l'importance de ce considérant qui dessine nettement entre nous toutes les situations et toutes les obligations. Quant à la rédaction, améliorez. Si même MM. Samuel et Mœrtins, ou M. Samuel tout seul, aimaient mieux mettre ceci dans une lettre, à moi adressée par eux, que dans le traité, c'est à leur choix.

Il faudrait dire aussi qu'au cas où un clichage serait fait, à l'expiration du traité, les clichés me seraient remis, ne pouvant servir qu'à moi.

... D'après mes calculs, les paquets partant demain matin lundi, vous aurez le manuscrit mercredi. Je pourrai donc recevoir l'épreuve de la 1[re] feuille mardi (en huit au plus tard). Si vous pouvez m'envoyer les deux premières feuilles, cela vaudrait mieux. Gagnons du temps.

MENACES DE GUERRE.

On se rappelle que, dans sa lettre du 7 juin, Victor Hugo parlait des événements qui pouvaient survenir; dans sa lettre du 14 juin, il se montre plus inquiet. L'Europe s'agitait au sujet de la question d'Orient, et la Russie voulait reprendre dans l'empire ottoman une influence que l'Angleterre lui disputait; la France ne pouvait rester neutre au moment où la Russie faisait des préparatifs de guerre; elle envoya une escadre à Salamine; le 28 mai, le ministre anglais ayant été avisé que les troupes russes allaient passer la frontière pour obtenir de la Porte des garanties, le cabinet anglais ordonna à l'escadre de Malte de rejoindre l'escadre française, et, du 13 au 14 juin, les deux escadres mouillèrent à l'entrée des Dardanelles. Ce n'était pas encore la guerre; mais, on comprend qu'en présence de cette menace, il n'y avait pas une minute à perdre pour publier un volume politique qui risquait, suivant la tournure des événements, de manquer d'opportunité. Aussi Victor Hugo devient de plus en plus pressant, et il dit le 19 juin :

N'oubliez pas que si on va lentement tout peut être perdu, vu les évènements... Êtes-vous en mesure pour que tout soit composé, cliché et tiré d'ici un mois ?

Hetzel répond le 24 juin à la *note pour l'imprimeur* envoyée par Victor Hugo et annonçant 6,200 vers :

On trime pour vous envoyer le traité, épreuves et le reste, tout d'un coup. Nous ne nous endormons donc pas.

Votre plan est superbe. C'est une charpente, un squelette splendide. Quand la chair, les os, la peau et *la peau... ésie* y seront, que sera-ce donc ? 6,200 vers! Ce sera le seul poème épique qu'on ait fait en France. Quelle chance qu'il soit fait pour la république, pour la liberté et contre un Bonaparte. Je ne sais pas comment tout ce qui écrit ne vient pas de notre côté, ne fût-ce qu'au point de vue de l'art. C'est l'Australie et la Californie. Le reste n'est que l'hôtel de la monnaie avec un concierge. Le terrain est si riche chez nous que nos imbéciles mêmes sont venus à bout de s'y faire une réputation. On dirait qu'il y a des mots qui sont à eux seuls des poèmes. On me mettrait de la liberté dans un plat d'oignons (que j'exècre) que j'en mangerais.

PRÉFACE DES *CHÂTIMENTS.*

Le 29 juin, Victor Hugo envoyait une préface qui n'a pas été publiée et qui a été remplacée par une préface d'un caractère général et plus exclusivement politique, parce qu'il avait reconnu l'inconvénient d'annoncer publiquement le procès :

Mar. Terr., mercredi 29 juin [1853].

A mon grand désappointement je n'ai pas eu d'épreuve hier. J'en attends pour demain jeudi et je pense que j'en recevrai un gros paquet, ce qui me fait patienter. Vous aurez voulu m'administrer le morceau double.

Vous recevrez sous ce pli deux préfaces : 1° La préface des *Châtiments* que je vous ai annoncée dans ma précédente lettre; il me paraît utile pour le numérotage des pages de

vous l'envoyer tout de suite. J'y fais en quelques lignes brèves et sans réplique l'annonce dont nous sommes convenus de mon absence au procès, s'il y a procès. Il faudra, du reste, ne l'imprimer qu'à la fin de l'impression avec le titre, et les notes que je vous enverrai plus tard;

2° La préface que vous demandez pour les *Œuvres oratoires.*

Voici la préface projetée :

L'an dernier, à pareille époque, obligé de quitter la Belgique à cause de la publication du livre intitulé *Napoléon-le-Petit,* l'auteur, dans une lettre rendue publique, déclarait que, si M. Bonaparte jugeait à propos de faire une plainte judiciaire au sujet de cet ouvrage historique, il s'empresserait, lui auteur du livre, de revenir en Belgique et de se présenter les mains pleines des crimes de M. Bonaparte, devant le jury belge.

M. Bonaparte n'a pas intenté de procès; il a fait mieux; il a imposé à la Belgique la loi Faider.

A cela, l'auteur du livre qu'on va lire n'a qu'une réplique à faire.

Il se serait présenté avec empressement et joie, pour répondre des *Châtiments* comme pour répondre de *Napoléon-le-Petit,* devant la véritable loi belge et devant le libre et loyal jury belge; il ne se présentera pas devant la loi Faider.

Si M. Bonaparte cette fois intente un procès, l'auteur fera défaut. Il le déclare ici formellement. Il manquerait à son devoir s'il agissait autrement.

Se présenter devant la loi Faider, c'est se présenter devant M. Bonaparte; c'est reconnaître à cet homme la qualité de souverain que lui donne cette loi au mépris des droits du peuple; c'est accepter devant M. Bonaparte la position d'accusé.

Or, nous représentants du peuple liés par un mandat sacré et par un devoir impérieux, nous ne laisserons pas intervertir les situations; quand nous sommes en présence de M. Bonaparte, c'est lui qui est l'accusé et c'est nous qui sommes les juges.

V. H.

Jersey, juillet 1853.

On remarquera que la préface, expédiée dans la lettre du 29 juin, est datée : Juillet. Victor Hugo pensait que le livre paraîtrait dans le courant de juillet. La note qui suit était évidemment le plan de préface :

Si ce livre est poursuivi en Belgique, l'auteur déclare ici qu'il ne fera pas à la loi Faider l'honneur de comparaître devant elle.

Disons la chose comme elle est. La loi Faider a fait de la Belgique la souricière de Monsieur Bonaparte. Or, se livrer est faute quand combattre est le devoir.

J'userai donc quant à moi de la presse, mon arme, partout où je le pourrai, et je n'accepterai les lois bonapartistes nulle part : pas plus en Belgique qu'en France. De cette façon je remplirai mon double devoir, combattre et protester. En publiant ce livre, je combats; en refusant de paraître devant la loi Faider, je proteste.

LE RÔLE ET LE DEVOIR DE CHACUN.

Victor Hugo se plaint des lenteurs de l'impression. Il n'a reçu que seize pages en quatorze jours : « à ce compte on n'aura pas fini *dans un an.* Or, si on n'a pas fini dans six semaines, l'affaire est manquée ».

Victor Hugo avait, sur ces entrefaites, reçu une lettre d'Henri Samuel, et, le 2 juillet, il s'en expliquait avec Hetzel, car cette lettre pouvait, suivant ses propres expressions, « amener un dénouement regrettable et grave ». Alors que l'accord semblait être entièrement établi, Samuel remettait subitement tout en question au sujet des considérants que Victor Hugo proposait de placer en tête du traité et dont il avait envoyé un texte susceptible d'ailleurs d'être amendé et modifié.

Samuel les discutait ou plutôt les combattait; il demandait si, par le fait qu'il s'était engagé à représenter la société de l'imprimerie, il devait, par

cela même, s'engager à représenter les auteurs que la société imprimait; ce dernier rôle lui semblait ne pas lui appartenir, et, dans ce cas, les considérants devenaient inutiles; bien plus, ils lui paraissaient nuisibles : car on ne pouvait pas dire que le gouvernement belge, en promulguant la loi Faider, subissait la loi de l'étranger; c'était bien en définitive la loi du pays, et, dans ce cas, Victor Hugo et lui, Samuel, étaient dans la situation de deux hommes libres qui avaient à répondre de leurs actes devant la justice du pays dont ils sont les justiciables. Tel était l'avis formulé par Samuel. Il se trompait évidemment de très bonne foi, et c'est sur ce point que roulera toute la discussion.

Victor Hugo établira en effet cette très juste distinction que lui, représentant du peuple français, ne pouvait se soumettre à une loi imposée par l'homme du coup d'état, tandis que Samuel, citoyen belge, subissait en réalité la loi que son pays avait eu la faiblesse d'édicter, loi de circonstance dirigée contre les proscrits. Victor Hugo développe ainsi son idée à Hetzel :

Quand parut la loi Faider, il fut évident pour nous tous ici, et pour vous comme pour moi, que la situation était changée, et qu'il était impossible que, représentant du peuple français, je comparusse avec dignité désormais devant le jury belge (chose au contraire parfaitement possible et faisable pour un *citoyen belge.* Toute la question est dans la différence des nationalités).

Toutes les raisons dites dans la préface que je vous ai envoyée avant-hier nous apparurent, et j'ai sous les yeux une lettre où vous m'écrivez : « Il n'est pas un démocrate en France, en Belgique et en Europe, qui ne vous éclatât de rire au nez, si vous faisiez la sottise — pardon du mot — de vous faire justiciable de la loi Bonaparte-Faider. La dignité comme la politique vous défendent de vous présenter. Il serait absurde en effet de venir vous faire prendre dans cette souricière, j'en parlais hier au colonel [1] qui pense comme nous là-dessus, et nous sommes tous ici unanimement du même avis. » En dehors même de la tactique politique et de la souricière que vous qualifiez ainsi avec très juste raison, il est certain que je ne puis comparaître avec dignité, moi, *représentant du peuple français* (et non *citoyen belge,* là est toute la question que M. Samuel n'aperçoit pas, je le répète) devant une loi qui attribue à M. Bonaparte la qualité de souverain de la France; me rendre à Bruxelles à l'appel de cette loi, c'est la reconnaître. Or, je ne pourrais même pas faire un discours, dès les premiers mots je serais interrompu. Voici comment cela se passerait :

« *M. Victor Hugo.* — Messieurs les jurés, je ne suis pas accusé, je suis juge. J'accuse, non devant vous, j'accuse devant l'Europe, devant la postérité, devant l'histoire, le misérable parjure qui a assassiné la République en France et violé les lois...

« *M. le Président.* — Accusé, je ne puis vous laisser continuer ainsi. C'est vous qui violez la loi en ce moment. Vous renouvelez devant la justice le délit dont vous êtes accusé. Je vous rappelle au respect dû au prince qui a été élu empereur par huit millions de suffrages, et qui est reconnu par la Belgique et par nos lois comme souverain de la France.

« *M. Victor Hugo.* — La défense n'étant pas libre, je renonce à la parole et je proteste. »

Aller en Belgique pour ce dialogue, est-ce là vraiment ce que M. Samuel me CONSEILLE? n'y pas aller, est-ce là ce qu'il me REPROCHE? Si cela est, qu'il le dise clairement; mais je le répète, il aurait bien fait de le dire il y a quatre mois, il y a deux mois, il y a six semaines. C'est vraiment un peu tard aujourd'hui. M. Samuel dira-t-il que je pourrais ne pas me faire retirer la parole; qu'il m'explique comment? en faisant sur M. Bonaparte un discours *parlementaire?* en renonçant à nommer un chat un chat? en n'appelant cet homme ni *traître,* ni *parjure,* ni *assassin,* ni *misérable?* baisser le ton alors, mettre une sourdine à l'indignation, au droit, à la justice, à la vérité! paraître en Belgique solennellement pour cela, j'aimerais mieux tout de suite Cayenne.

Puis Victor Hugo répond aux diverses objections de M. Samuel au sujet des

[1] Le colonel Charras.

considérants devant être inscrits en tête du traité et des termes de ces considérants. M. Samuel, comme nous l'avons dit, les qualifiait de *nuisibles;* selon lui on ne pouvait pas dire que le gouvernement belge subissait la loi de l'étranger.

Victor Hugo riposte :

Dans des affaires comme celles-ci qui touchent aux intérêts même d'un peuple, tout peut devenir public, en effet, et il faut le prévoir. C'est ce qui rend les considérants absolument nécessaires. *Nuisibles,* en quoi vraiment?

Comment! un *citoyen* ne peut pas dire que son gouvernement subit la loi de l'étranger! mais que disait l'opposition sous la monarchie? que dit *la Nation* tous les jours à propos de cette même loi Faider? Mon jeune fils a été condamné à neuf mois de prison par le jury de M. Bonaparte pour avoir dit dans *l'Évènement* qu'en violant le droit d'asile de la France et en arrêtant les proscrits hongrois et italiens (7bre 1851) le *gouvernement français subissait la loi de l'Autriche.* C'est souvent pour les bons citoyens précisément un devoir de dire ces choses-là, et je répète que ce devoir-là, *la Nation* le remplit tous les jours vis-à-vis de cette loi Faider. — Il m'est donc impossible de comprendre le scrupule de M. Samuel. Quant à son assimilation de *deux hommes libres,* elle serait parfaitement juste s'il ne s'agissait ici d'un cas spécial où les devoirs d'un représentant français sont parfaitement distincts des devoirs d'un citoyen belge. Vous, belge, vous subissez la loi Faider, tandis que moi, français, *j'irais la chercher;* or, l'aller chercher, c'est l'accepter et la reconnaître. Manquement coupable à mon devoir.

Victor Hugo, ayant répondu à la lettre de Samuel, ajoute :

Sortons de la lettre et résumons :

Vous comprenez, cher compagnon de combat, à quel point tout ceci devient grave. Parlons net. M. Samuel accepte la responsabilité matérielle, mais repousse la responsabilité morale.

Si la situation doit se dessiner ainsi et rester telle, il est impossible d'aller plus loin. N'oubliez pas, je vous supplie, que ceci est une affaire où l'honneur doit passer avant tout.

Depuis sept mois nous construisons tout sur les bases que voici : — loi Faider; impossibilité pour moi d'aller dignement et honorablement devant le jury belge. Nécessité d'avoir un représentant digne et ferme, et citoyen belge, qui réponde du livre. M. Samuel accepte. Vous me l'écrivez sous toutes les formes. Lettres de M. Mœrtins. On règle toutes les conditions. J'envoie des échantillons du livre pour qu'on en puisse juger. Tout est admis, tout est accepté. Nous fondons une imprimerie exprès. J'acquitte mes actions. J'envoie le manuscrit.

Et au moment de mettre dans le traité tout cela, tout ce qui est dit, réglé, arrêté, convenu, tout ce qui fait la base même de l'opération, tout ce sans quoi nous n'aurions eu besoin ni d'attendre sept mois, ni de fonder une imprimerie, ni de réclamer l'utile et honorable concours de M. Samuel comme gérant, au moment de signer enfin tout ce qui a été dit et répété depuis tant de temps sous tant de formes, au lieu du traité attendu, je reçois cette lettre! inattendue, certes!

Mon cher coopérateur, dans une affaire de cette nature, où, j'y insiste, c'est l'honneur qui est la première question, ce qu'il faut absolument, c'est l'unanimité entre tous les associés; ce qui m'importe, c'est, non seulement que mes co-militants fassent ce à quoi ils se seraient engagés, mais qu'ils le fassent avec la conviction que cela est bien et qu'il n'y a pas autre chose à faire; c'est qu'ils disent devant le public, devant les juges, devant leur conscience : — *je subis la loi Faider comme contraint et forcé; quant à Victor Hugo, il manquerait à son devoir s'il venait.* — Ne pas comprendre cela, ce serait ne rien comprendre à ce que nos situations exigent de nous tous.

Il faut donc au traité des considérants qui disent cela, et qui soient *librement acceptés et complètement approuvés* par la *conscience* de tous les contractants sans exception.

Ces considérants, je vous les avais envoyés en vous disant que je ne tenais qu'au fond et que je vous laissais parfaitement maître de la forme. Or, je crois que c'est quelque chose de cette forme qui a pu ou dû se mal présenter à l'esprit de M. Samuel dont je prise très haut, vous le savez, la personne et la loyauté. Si cela est, toute la question entre M. Samuel et moi étant la distinction du représentant français et du citoyen belge que M. Samuel

n'a pas aperçue, et cette distinction résultant clairement de la préface que je vous ai envoyée, voici ce que je propose :

Au lieu de considérants, dire en tête du traité :

« — M. V. H. doit publier un livre qui sera précédé d'une préface ainsi conçue (ici la préface telle que vous l'avez), puis :

« Les soussignés, s'associant pleinement aux nécessités spéciales que son devoir de représentant républicain impose à M. V. H., devoirs complètement distincts des obligations d'un citoyen belge, adoptant complètement les raisons de M. V. H. et désirant l'aider dans son œuvre démocratique, sont convenus de ce qui suit : (puis le traité et les conditions). »

Ceci, vous le voyez, va au-devant de toutes les susceptibilités de M. Samuel. Tout cela, publié, n'a rien que d'honorable pour tout le monde, pour lui comme pour moi; si, comme je le pense, il est satisfait de cette façon de dissoudre la difficulté, si cette lettre, que vous pourrez lui lire, le convainct bien pleinement que je ne pourrais, sans sottise et sans manquer à toute dignité, *aller chercher* la loi Faider en Belgique, qu'il ait la bonté de me l'écrire et de remplacer la lettre que je vous envoie par une lettre cordiale et affectueuse, m'annonçant un plein concours, un concours convaincu et libre, un concours moral autant que matériel; et l'incident sera vidé.

J'en serais charmé, car j'attacherais le plus haut prix à être représenté dans le grand combat que je vais livrer par un homme tel que M. Samuel. Je ne vous le dis pas aujourd'hui pour la première fois.

Si, ce que je regretterais profondément, M. Samuel ne pouvait pas me donner *ce libre et plein concours de la conscience,* cette approbation entière de mon livre et de mon acte qui m'importe avant tout dans tous mes collaborateurs et particulièrement dans un homme grave, digne et rare comme M. Samuel, si j'avais ce nouveau et regrettable contretemps, qui m'affligerait presque au cœur, dans ce cas-là, il faudrait (à moins d'un autre citoyen belge de bonne volonté et de bon concours) renoncer à publier ce livre en Belgique. Je ne me présenterai jamais devant la loi Faider; mais je suis prêt à me présenter pour répondre des *Châtiments* devant douze hommes libres de Jersey ou d'Angleterre, comme je me serais présenté l'an passé devant le jury belge pour répondre de *Nap.-le-Petit.* Je publierais donc le livre à Londres ou ici. — En ce cas-là, vous me rendriez le dernier service de me renvoyer immédiatement le manuscrit.

Excellent et cher co-proscrit, la situation, vous le voyez, devient de plus en plus extrême. Je ne puis plus perdre de temps. Répondez-moi courrier par courrier, sitôt que vous aurez vu M. Samuel.

Je ne vous dis point : suspendez l'impression, on n'arrête pas ce qui ne marche pas.

Entre nous, je crois que M. Samuel, le manuscrit lu, recule et cherche à se dégager.

Cette lettre de Victor Hugo ne semble pas troubler Hetzel. Elle lui offre l'occasion de faire un petit cours de tactique et de diplomatie. Victor Hugo lui avait adressé, le 15 juin, les considérants à placer en tête du traité, et, le 29 juin, une préface dans laquelle il annonçait publiquement sa résolution formelle de faire défaut si un procès lui était intenté. Victor Hugo et Hetzel sont d'accord : venir à Bruxelles ce serait se précipiter dans la souricière, c'est entendu. Mais, si on le pense, Hetzel est d'avis qu'on ne doit pas le dire; car en laissant croire au contraire que Victor Hugo se rendra à Bruxelles, c'est peut-être un moyen d'éviter les poursuites, parce que le gouvernement reculera devant un coup d'éclat. Il ne faut pas démasquer ses batteries; à la violence et à l'oppression, il faut opposer la ruse, et Hetzel écrit une lettre pleine de cordialité et de bon sens :

Lundi, 4 juillet 1853.

Cher ami, je reçois : 1° votre lettre; 2° la lettre de M. Samuel annotée par vous; 3° la note des éditeurs pour les œuvres oratoires; 4° la préface des *Châtiments.* Je vais commencer par vous répondre pour la préface des *Châtiments.* D'accord avec vous sur ce but, sur l'impossibilité où vous êtes de venir pour le procès, je diffère sur les moyens.

Ce n'est pas à vous de dire : je ne viendrai pas; c'est à votre imprimeur responsable de dire à vous qui voudriez venir : « *Je ne veux pas que vous veniez. Avant la loi Faider, votre présence à Bruxelles en cas de procès m'aurait couvert, aujourd'hui elle ne me couvrirait pas, à quoi bon offrir deux proies pour une* ». Et ceci, Samuel vous le dira, vous l'écrira, ET LE FERA. Mais ce qu'il ne faut pas faire, dans l'intérêt de votre caractère même, ce sont, d'une part ces considérants au traité, d'autre part cette préface qui, en faisant voir aux juges et à M. Bonaparte qu'ils n'ont point à redouter votre venue, votre parole, l'éclat qui s'en suivrait, leur jette en quelque sorte en pâture et d'avance et votre livre, et votre imprimeur abandonné, leur fait en un mot une proie facile à atteindre. Il faut, et quand on est devant des adversaires comme M. Bonaparte rien n'est à négliger, il faut que vous ne perdiez aucune de vos forces, aucun de vos avantages, il faut que tant qu'il n'y aura pas procès, ils redoutent le procès *avec vous*, et il faut, quand ils le feront, qu'ils aient ce procès sans vous.

Avant le procès, nous leur disons : prenez garde, si vous faites le procès, il peut vous en cuire, Victor Hugo peut venir. Le procès arrive. Nous leur disons : Vous imaginez-vous que nous allons souffrir qu'un homme dont la liberté vous est terrible vienne se livrer à vous et se mettre dans vos mains? et c'est alors que l'imprimeur, exécutant ce qu'il aura écrit, vous dira : Je refuse votre *venue*. Je refuse votre concours. *Les Châtiments* sont une affaire française sans doute; mais *les Châtiments* devant la loi Faider, c'est une affaire belge qui me regarde, et que je veux défendre, et dont je veux répondre comme belge. — Réfléchissez, cher ami, et comprenez que la situation est mille fois meilleure pour nous telle que je la fais, que telle que dans votre sincérité maladroite, passez-moi le mot, vous voulez la faire.

Vous ne voulez pas doubler les dangers de l'imprimeur, vous ne voulez pas le désarmer de la crainte de votre concours, vous ne voulez pas qu'on dise que, même avec les meilleures raisons du monde, vous vous êtes arrangé pour reculer? Eh bien, faites ce que je vous dis, et quand c'est l'imprimeur qui se désarmera lui-même et qui s'en fera un point d'honneur, et quand c'est le parti qui vous imposera la prudence, la raison, la nécessité, tout sera parfait, tout sera bien.

L'important, c'est que nous arrivions. Or, Mœrtins me répond que dans *six semaines* à partir d'aujourd'hui, cela serait fait. Je vous en prie, ne vous inquiétez pas inutilement, laissez-moi les épilepsies et la rage à laquelle je suis sujet depuis que j'ai à faire avec ces belges.

Dans sa lettre du 5 juillet à Hetzel, Victor Hugo espérant que, d'après sa lettre du 2, « l'incident sera vidé à la satisfaction de tous », laisse la question en suspens et s'inquiète surtout des lenteurs de l'imprimerie. En effet, d'après une note qu'il vient de recevoir, l'imprimerie *espère* que *chaque jour* apportera au moins huit pages d'épreuves; mais, chaque jour, est-ce chaque courrier? Or, comme il n'y en a que trois par semaine, Victor Hugo conclut que, d'après ces indications, le volume ne pourrait paraître que dans sept mois :

Si c'est là *l'espoir* de l'imprimerie, JE REDEMANDE IMMÉDIATEMENT MON MANUSCRIT.

Mais Victor Hugo espère qu'il s'agit bien de chaque jour et non de chaque courrier, et dès lors :

LE LIVRE PARAÎTRAIT DANS TROIS MOIS ET DEMI : ce serait là *l'espoir* de l'imprimerie. Eh bien, même en ce cas-là, je ne puis être d'accord avec elle. TROIS MOIS ET DEMI, c'est encore trop de *moitié*...

Or, remarquez tout le mal que ces retards inexplicables nous ont déjà fait. Nous voici à la veille d'une guerre européenne. Mon livre devrait avoir paru en mars et il serait aujourd'hui partout. Il aiderait au dénouement. Maintenant il faut que sa voix lutte avec le bruit du canon...

Que l'imprimerie s'engage SUR L'HONNEUR *à m'envoyer 72 pages par semaine,* ET QU'ON NE FASSE *PAS AUTRE CHOSE, ou qu'on me renvoie immédiatement le manuscrit. J'aviserai ailleurs.*

Victor Hugo ne tenait suffisamment pas compte des difficultés contre les-

quelles on était obligé de lutter. Il ne songeait pas qu'on avait dû improviser une imprimerie avec de modestes capitaux et qu'on ne pouvait disposer que d'un certain nombre de caractères, que tout à coup, par suite de la défection de Jersey, il avait fallu assurer la publication de deux éditions, alors qu'on n'était outillé que pour une seule.

La situation, en cas de procès, n'était toujours pas réglée. On était bien d'accord sur le rôle de chacun; il fallait l'établir par écrit d'une façon définitive.

Hetzel propose, le 7 juillet, une formule :

Voilà, je crois, ce qui serait bon que vous fissiez, car il faut vous supposer toujours, comme vous le dites, devant le procès. Vous écririez à M. Samuel : « Monsieur, j'apprends que vous avez une imprimerie et je viens vous proposer de publier mon livre intitulé *les Châtiments.* Je n'ai pas besoin de vous dire à quoi vous expose ma proposition, je crois pourtant que l'homme que chacun me dit que vous êtes acceptera, etc. »; dans cette lettre vous ne diriez pas que vous viendrez ou que vous ne viendrez pas. Mais vous laisseriez craindre que vous puissiez venir. Vous ne diriez pas le contraire. J'échangerais *cette lettre contre une lettre de Samuel* qui vous dirait : J'accepte, mais à une condition, c'est que vous me laisserez seul devant la loi Faider. C'est comme belge que j'entends la braver, c'est pour moi belge que je veux l'affronter, et je n'entends être couvert d'aucune façon ni par personne dans cette circonstance. Les conditions de mon acceptation, c'est donc que vous ne viendrez pas en Belgique. Je veux être l'homme de la liberté et de la presse en général, mais non l'homme d'une affaire particulière, d'un attentat particulier contre la liberté de la presse, etc.

Nous sommes d'accord avec Charras sur ce point, et j'espère que ma lettre vous aura convaincu. Bien entendu *je ne fais pas les termes de celle-ci.* C'est à vous de les faire.

Le jour même où Hetzel adressait de Bruxelles cette lettre à Jersey, Victor Hugo écrivait à Hetzel, et précisait les suppressions pour l'édition expurgée; il entourait d'un cercle à l'encre rouge tout ce qui, demeurant entier dans la clandestine, devait être supprimé dans la châtrée.

Passant à la question procès, il répond à la lettre d'Hetzel du 4 juillet :

Si M. Samuel m'avait écrit ce que vous m'écrivez, *l'incident* n'aurait pas surgi. Il n'y aurait eu qu'un dissentiment, non sur le fond, mais sur la forme, non de conscience, mais de tactique, sur la question de conduite politique. Rien de plus. L'honneur n'étant pas touché, il était facile de s'entendre.

Eh bien, sur la question de conduite et de tactique, je vous déclare que je crois, et que nous croyons tous ici, que vous raisonnez mal là-bas; d'abord s'il n'y avait pas de préface (et j'examine ce cas), ce serait la chose la plus déplorable du monde et la plus ridicule pour moi de me présenter avant le procès et pour effrayer le procès, comme pouvant (*et par conséquent comme devant*) venir en Belgique; puis, si le Bonaparte n'est pas intimidé et fait le procès, de me *retirer de l'affiche.* Je serais l'épée de bois qui n'a pas fait peur et qu'on remet dans le fourreau. Toutes les raisons de tactique ou de prudence politique, données après coup, n'atténueraient en rien l'immense ridicule qui en rejaillirait sur moi, et sur le parti républicain tout entier.

Ne l'oubliez pas, vous toujours si vaillant, dans des luttes de cette nature, ce qu'on peut faire est subordonné à ce qu'on doit faire. Je ne peux pas aller devant la loi Faider, pourquoi? parce que *je ne le dois pas.*

Si je n'ai pas cette raison-là, je n'en ai aucune.

Or, cette raison, je l'ai, je l'ai à tous les points de vue. Vous me l'avez écrit dix fois vous-même dans les termes les plus absolus.

Relisez la préface. Elle est sans réplique. Subordonnons donc toutes les questions de tactique aux questions de devoir. C'est l'unique moyen de rester grands.

Mais parlons tactique. Je le veux bien. Vous allez voir que la tactique est de mon avis.

Vous dites :

— Si vous ne faites pas de préface, si vous ne dites rien, le Bonaparte, sur la foi de votre lettre de l'an passé, dira : il va aller en Belgique, parler, faire un discours, scandale

énorme en faveur du livre, grand éclat, étrivières oratoires sur mon dos à moi Bonaparte, bah, laissons le livre en paix. Point de procès.

Voilà comment vous raisonnez; je réponds :

— Pourquoi Bonaparte a-t-il fait la loi Faider? pour prendre les écrivains ses ennemis. Il rêve de nous ressaisir pour Cayenne. Ce serait là sa sécurité et sa volupté. S'il n'y a pas de préface aux *Châtiments,* si on laisse croire que je viendrai au procès, il dira : — Bon, faisons un procès, V. H. viendra, il essaiera de faire un discours et n'y parviendra pas (je vous ai démontré comment), on le fourrera en prison, et alors, si j'entre en Belgique, je le prendrai; si je n'y entre pas, je serai sûr du moins qu'il se taira (on n'écrit pas *librement* en prison) et ne fera plus rien contre moi tant qu'il sera sous clef. Vite, puisqu'il doit venir, faisons le procès.

S'il y a, au contraire, une préface annonçant que je ne viendrai pas (et en donnant les raisons, toutes puisées dans le devoir), le Bonaparte n'a plus d'intérêt au procès. Un procès! un scandale, un grand bruit autour du livre! une réclame immense éveillant la curiosité universelle! des citations terribles partout, jusque dans le réquisitoire Bavay qui sera reproduit par les journaux de France! des plaidoiries pour et contre dans tous les journaux d'Europe! Et pourquoi tout ce tapage qui triplera le bruit du livre? pour prendre l'éditeur et l'imprimeur! pour n'avoir même pas le plaisir de la vengeance! à quoi bon?

Vous voyez que, dans ce dernier cas, grâce à la préface, il y a beaucoup de chance pour qu'il n'y ait pas de procès. Moi absent, plus d'intérêt pour Bonaparte. Vous voyez au contraire que dans le cas où je laisse croire que je viendrai, c'est une prime d'encouragement au procès.

Réfléchissez bien à ce raisonnement qui me paraît capital.

A tous les points de vue donc, au point de vue de la dignité comme au point de vue de la tactique, la préface que je vous ai envoyée EST NÉCESSAIRE. — Ce que je puis concéder, le voici : M. Samuel envoie des considérants rédigés par lui et qu'il préfère aux miens; je les accepte. — A la seule condition d'y ajouter quatre lignes disant ceci : attendu en outre que les devoirs spéciaux de M. V. H. comme représentant républicain lui interdisent de se faire volontairement justiciable d'une loi imposée à la Belgique par M. Bonaparte et qui, au mépris des droits du peuple, attribue et reconnaît à M. B. la qualité de souverain de la France.

Avec ces quelques mots, indifférents à M. S., j'accepte pleinement ses considérants. — Les conditions spéciales pour la prison, l'amende, etc., ne sont pas dans le projet de traité. Si on veut les mettre dans une lettre ainsi que les considérants ci-dessus, j'y consens encore. — Vous voyez que je suis accommodant. Répondez-moi vite et à tout.

Comme on l'a constaté d'ailleurs, les lettres de Victor Hugo et d'Hetzel sur la préface, les considérants, l'éventualité du procès s'étaient croisées. Victor Hugo, dans une lettre du 10 juillet, consent à remplacer les considérants du traité par deux lettres, mais se montre plus intransigeant encore sur la question du devoir :

Marine Terrace, 10 juillet [1853].

Continuons cette conversation à bâtons rompus et croisés.

Nous persistons ici tous plus que jamais à croire la *préface nécessaire.* Les raisons que je vous donne dans ma dernière lettre ont, je pense, dû vous frapper. Quant à la solution par deux lettres échangées, elle me convient.

Seulement n'oubliez pas ceci :

Ici la tactique, toute nécessaire qu'elle peut être, est subordonnée au devoir. Il y aurait, pour ne point aller au procès à Bruxelles, mille raisons de tactique, et, pour y aller, le quart d'une raison de devoir que je devrais y aller. — Et y aller sans hésitation, et j'irais. — Si je n'y vais pas, c'est que les raisons du devoir (les seules impérieuses) sont du même côté que les raisons de la tactique. Autrement vous auriez beau tous vous mettre en travers et me dire : ne venez pas, je viendrais, aimant mieux sacrifier la liberté et la vie, si cela allait jusque-là, que gros comme une tête d'épingle de l'honneur.

Or, il est impossible que dans la lettre que j'écrirais à M. Samuel pour lui demander d'imprimer *les Châtiments,* je me taise sur tout cela. On ne laisse pas l'honneur entre parenthèse. Nous retombons donc toujours sur

cette nécessité : s'expliquer d'avance sur l'éventualité du procès. Je préviendrai M. Samuel que (pour les raisons dites dans la préface) le devoir me défend d'accepter la loi Faider et de me présenter, moi représentant français, devant une loi qui reconnaît M. Bonaparte souverain, que cette loi-là étant une loi imposée par M. Bonaparte à la Belgique. en d'autres termes, une loi de M. Bonaparte, je manquerais autant à mon devoir de représentant en me faisant justiciable de cette loi qu'en me faisant justiciable de la constitution du 14 janvier ou du décret du 22 février. Que, non seulement je ne suis pas le justiciable de toutes ces lois-là, mais que j'en suis le juge, et que je ne dois les apercevoir que pour marcher dessus. Que par toutes ces raisons, s'il y a procès, je n'irai pas, et que je l'en préviens.

A quoi il me répondrait qu'il comprend mes raisons, uniquement puisées dans le devoir, qu'il accepte, et qu'il accepte d'autant plus que si j'avais voulu aller au procès, il s'y serait opposé; puis tout le reste de sa lettre comme vous l'indiquez. — Cela me va, et ménage l'honneur de tous les côtés; nous sommes, vous et moi, la loyauté vraie, la loyauté bête au besoin, à force d'honnêteté; je crois Samuel très loyal aussi; mais il faut prendre garde d'un certain côté.

Observation très importante : n'oubliez pas que vous avez carte blanche pour la suppression de l'*expurgée*. De loin, je puis mal apprécier le péril. Ainsi, par exemple, dans l'épreuve que je vous renvoie, page 36, strophe 5, vous pouvez, si vous le trouvez prudent, retrancher le nom de *Bonaparte*.

N'oubliez pas non plus qu'il ne faut pas courir la chance de procès Larochejacquelein. Pour cela ne jamais hésiter à mettre un nom propre en initiale. Trouvez-vous qu'il y ait ce danger dans ces vers de la 1re pièce (*Nox*) :

> ... les protêts tourbillonnant en grêle
> Drus et noirs, aveuglaient le portier de Magnan,

En ce cas, au lieu de Magnan mettre M......

J'envoie le bon à tirer à 10,000.

Savez-vous que je vous écris en ce moment sur une feuille de papier de l'Assemblée constituante qui s'est retrouvée, je ne sais comment, dans mes paperasses ?

A-t-on commencé l'expurgée? A combien voulez-vous la tirer? 500 ou 1,000, je crois, suffiraient. Vous occupez-vous dès à présent de préparer les expéditions et les débouchés? Parlez-moi un peu de cela.

Quoique ce ne soit plus la mode des *fins de lettres*, je finis en vous envoyant toutes nos effusions les plus cordiales.

Hetzel avait donc gain de cause. Il avait amené Victor Hugo à remplacer les considérants par des lettres échangées en prévision du procès et à peu près dans les termes qu'il avait indiqués lui-même.

En revanche, si Victor Hugo devait maintenir son ancienne préface dans laquelle il annonçait sa ferme volonté de ne pas venir au procès, les lettres devenaient sans objet, et l'édition expurgée passait alors pour la précaution inutile; car enfin cette édition servait de paravent à l'édition clandestine qui, elle du moins (Hetzel l'affirmait), pouvait être désavouée; et dès lors, on se protégeait contre les risques d'un procès en publiant ouvertement l'expurgée, l'innocente, et en vendant clandestinement l'édition coupable. Avec la préface, tout ce beau luxe de précautions était superflu. C'est ce qu'expliquait Hetzel; c'est ce que reconnaîtra Victor Hugo tout en posant des points d'interrogation :

14 juillet [1853].

Ma dernière lettre doit nous avoir mis d'accord. Je ne répète pas les explications qui y sont. Échangeons, M. Samuel et moi, les deux lettres convenues, et tout sera fini. Quand vous le voudrez, je vous enverrai la mienne. Quant à la préface, vous ouvrez un jour nouveau. Si en effet, *dans tous les cas*, la clandestine doit être niée, si vous êtes parfaitement sûr que, par témoignages ou saisie de clichés ou autrement, on ne parviendra pas à vous en jeter la paternité, si vous êtes sûr de vos hommes, de vos cachettes, de vos procédés pour vendre sous le manteau, en ce cas-là, vous avez pleinement raison, il ne faut pas de préface; mais êtes-vous bien sûr? dans tous les cas, il faudrait les lettres à cause de

l'éventualité peu probable, mais possible à la rigueur, d'un procès pour *l'expurgée.*

Je châtre de mon mieux, et vous pouvez rechâtrer après moi. Est-elle *commencée?* — Quant à la clandestine, puisque nous avons le choix, il faudra mettre dessus *Genève* et non *Londres.* Il ne faut pas compromettre *Londres* sans nécessité.

CE N'EST PAS SEULEMENT MA CONFIANCE QUE VOUS AVEZ, C'EST MA MEILLEURE ET PLUS TENDRE AMITIÉ. VOUS AUREZ ÉTÉ AUSSI NÉCESSAIRE POUR PUBLIER LE LIVRE QUE MOI POUR LE FAIRE. ENTENDEZ-VOUS BIEN CELA? ET MAINTENANT NE ME DITES PLUS DE BÊTISES. JE VOUS EMBRASSE SUR LES DEUX JOUES.

Le 4 août 1853, Victor Hugo écrivait à Paul Meurice (1) :

Rémy (2) avance, mais lentement, *inter pericula.* C'est toute une épopée.

Victor Hugo renonçait donc à la préface dans laquelle il expliquait son attitude en cas de procès et la remplaçait par une préface politique d'un caractère général avec une simple allusion à la loi Faider.

Il avait été définitivement arrêté que, Henri Samuel prenant exclusivement la responsabilité de l'édition expurgée devant les tribunaux belges, son nom figurerait seul sur la couverture; l'édition complète, sans nom d'éditeur, porterait la simple mention : *Genève et New-York;* mais la police pouvait découvrir en Hetzel l'artisan principal de ces publications; elle l'aurait inquiété avec d'autant plus d'empressement qu'elle s'acharnait contre les proscrits et ceux qui servaient directement leur cause.

Hetzel, après avoir assuré le sort du volume, partit donc pour Spa, et pour le couvrir, en cas d'alerte, Victor Hugo lui adressa cette lettre convenue :

Marine-Terrace, 9 août [1853].

Je comprends, mon cher monsieur Hetzel, toutes vos raisons, et, bien à contre cœur, je m'y rends. Je vais me tourner d'un autre côté. Il m'en coûte de ne pas vous associer à cette publication. Quand le poëte est proscrit et que le libraire l'est aussi, il semble que ce serait le cas de marcher ensemble. Le mauvais sort en dispose autrement. Vous avez été rudement éprouvé cette année; vous demandez une trêve, un moment pour respirer, un peu de repos, je comprends tout cela, et, croyez-le bien, ce n'est pas du bout des lèvres que je vous le dis, après tant de luttes, vous avez le droit, nous aurions tous le droit de nous reposer et de reprendre haleine. — Moi, je dois rentrer en lice.

Vous insistez, vous croyez que je pense que vous manquez à un devoir en reculant devant la publication des *Châtiments.* Non, je ne le pense point. Si je le pensais, je vous le dirais. Rassurez-vous donc de ce côté. — Et quant au livre, ne vous inquiétez pas non plus. Je veux qu'il paraisse. Il paraîtra.

Je vous écris ces quelques lignes à la hâte, et je vous envoie mon meilleur serrement de mains.

Victor HUGO.

Ce qui démontre que c'est bien une lettre arrêtée et convenue entre eux, c'est que, le 18 août, Victor Hugo poursuit sa correspondance avec Hetzel, et il écrit cette phrase significative :

Quant à votre alibi, je l'approuve entièrement. Il importe que nous vous conservions là-bas. Nous avons besoin, pour toutes les publications futures, d'une âme à Bruxelles, et vous êtes cette âme.

Quant au procès éventuel, M. Samuel, outre l'annexe au traité, me propose de m'écrire la lettre dont vous m'aviez parlé. Je crois comme vous et comme lui que cette lettre pourrait concilier heureusement les nécessités de toutes les situations.

Cette dernière phrase est décisive. En somme, il s'agissait de préserver l'au-

(1) *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

(2) *Rémy,* nom convenu entre Victor Hugo et Paul Meurice pour désigner *les Châtiments.*

teur et l'éditeur contre les persécutions.

DÉCLARATION DE SAMUEL.

Désormais la correspondance s'établira entre Victor Hugo et Samuel, mais, comme on le verra, Hetzel s'occupe toujours de la publication, puisqu'il reçoit les épreuves et des lettres de Victor Hugo.

Samuel écrit, le 9 août, à Victor Hugo :

Bruxelles, mardi 9 août 1853.

Comme j'attendais M. Hetzel (venu hier soir et reparti ce matin), que j'avais reçu de Spa des épreuves de retour, que vous aviez reçu 40 pages expédiées par moi, 24 le mercredi et 16 le jeudi 5, j'ai préféré attendre un jour de plus et ne vous écrire qu'après avoir vu M. Hetzel. Il m'a dit avoir reçu toutes vos lettres et vous avoir écrit pour l'envoi de la copie. Depuis jeudi dernier je n'en ai plus. Il y a six semaines que j'en demandais.

Quant à la poste belge, il n'y a rien à craindre, absolument rien; mais il faut mettre sur l'adresse, ainsi que je le fais, les mots : *viâ Ostende;* sans cette précaution, les lettres prennent indifféremment la route d'Ostende ou celle de Calais, et, par cette dernière voie, la poste ne répond de rien. Je tiens ces détails d'un employé supérieur de la poste que je connais intimement. Je serais averti d'ailleurs si jamais quelque chose devait se tramer de ce côté.

Samuel ne s'explique pas les causes du retard :

Sans les retards qui ne proviennent pas de moi, j'aurais fini depuis longtemps avec les deux éditions.

Nouvelle lettre de Samuel :

Lundi 15 août 1853.

Cher citoyen,

Je n'ai eu le temps hier que de vous informer de la bonne arrivée des quatre paquets. Le 1er (livre V) est en mains; vous le recevrez en épreuves, partie aujourd'hui et le reste demain. Les trois autres paquets sont déposés à l'abri de toute possibilité d'éventualités à la 4e adresse (de vous et de moi seuls connue).

Samuel continue sa lettre du lundi qu'il expédie par le courrier du mardi avec seize pages d'épreuves; il répond sur les articles du traité qui le concernent; il entre ensuite dans des détails sur le tirage et sur le moulage; il annonce que l'expurgée est tirée à deux mille pour la première édition; que d'ailleurs il y aura, le cas échéant, une seconde édition; et, tout en considérant que les retranchements ont été faits avec soin, il regrette que de beaux vers aient été sacrifiés sans pitié; il s'incline devant la volonté de Victor Hugo, puis il ajoute :

Il me reste à vous faire remarquer que le format de l'expurgée a été modifié d'un commun accord, comme mieux approprié à la vente en ce pays.

En outre, qu'en l'absence de M. Mœrtins, je n'ai eu *personne* à qui j'eusse voulu confier la lecture d'une épreuve. — C'est si tentant de pouvoir dire : j'ai vu une épreuve du chef-d'œuvre de Victor Hugo! Un seul ami sûr, le professeur de littérature à l'Université de Bruxelles, M. Van Bemmel, se trouve également absent à passer des examens à Gand comme membre du jury. Comme un fait exprès, j'ai donc été réduit à être *seul* pour la lecture de l'expurgée, et je réclame toute votre indulgence si, malgré tous les soins que j'y ai apportés, quelques fautes — ce que j'ignore du reste — avaient échappé à un *seul* correcteur, vous priant, dans ce cas, de ne pas oublier que c'eût été pire de s'exposer à des indiscrétions.

Quant à la préface, je partage entièrement votre avis. Elle ne doit nullement faire mention de loi Faider, ni de l'éventualité d'un procès, mais ne pensez-vous pas que *l'expurgée* devrait aussi avoir sa préface? Ne fût-ce que pour les retranchements.

Quant au procès, je pense que nous en aurons deux, l'un en contravention et l'autre en vertu de la loi Faider.

Cette loi maudite dit en toutes lettres ce qui suit : « Art. 2. — Nul ne pourra allé-

guer, comme moyen d'excuse ou de justification, que les imprimés, écrits, images ou emblèmes ne sont que la reproduction de publications faites en Belgique ou en pays étrangers ».

Je m'attends donc à une double condamnation, à l'amende pour la contravention, et à l'amende plus la prison pour la loi Faider.

Mon opinion a toujours été arrêtée sur ce point.

J'ai pensé, en outre, que vous deviez laisser croire que vous viendriez au procès, ce qui, *peut-être,* nous le ferait éviter; puis que moi, étant appréhendé au corps, je vous écrirais pour vous prier de ne pas venir, votre présence ne pouvant m'exonérer ni comme imprimeur, ni comme vendeur, tandis que vous, libre, vous rendriez de nouveaux services à la cause. Cette lettre qui pouvait au besoin être écrite et vous être expédiée à l'avance, *sans date,* me semblait plus digne de vous et, permettez-moi d'ajouter de moi, simple mais fier soldat de la démocratie, que des considérants qui ne m'allaient guère, en même temps que d'autres choses encore, sur lesquelles je ne veux pas revenir, avaient dû péniblement me surprendre. Tout cela c'est pour moi de l'histoire passée. Cependant quant à la lettre (rédigée par vous si vous le désirez, ou rédigée par moi et corrigée par vous) il en est temps encore. Je préfère que tout se passe *noblement;* je suis heureux d'être votre éditeur et de rendre ce service à la Révolution, car votre livre est bien beau, le plus beau, pour moi votre ancien admirateur, que vous ayiez écrit et le plus utile, le plus humanitaire, le plus révolutionnaire, dans le vrai sens du mot, que je connaisse. Il vous conduira à l'immortalité, et moi, en prison. N'est-il pas juste que j'aie mon amour-propre et ma dignité sauvegardés? N'y ai-je pas un peu droit, alors surtout que je suis bien réellement votre éditeur pour le travail et pour la responsabilité, et puis, que je ne le suis plus du tout pour le partage des bénéfices? Je ne m'en plains pas, loin de là; je préfère mon lot, et j'ai même refusé l'offre que m'a faite M. Mœrtins de partager avec moi le quart des bénéfices qui lui est garanti. Je n'ai jamais accepté, de la générosité d'autrui, ce qui ne me revenait pas comme un droit, et ce n'est pas à mon âge qu'on prend une autre ligne de conduite. Je crois donc avoir le droit de me présenter devant mes juges, fier comme je l'ai toujours été, la conscience sereine, et pouvoir leur dire : j'ai commis volontairement et sciemment *le crime* d'imprimer et d'éditer, à mes risques et périls, un livre que j'ai cru utile et de mon devoir d'imprimer et de répandre comme la manne du Seigneur; jugez-moi et condamnez-moi, si vous l'osez, la postérité vous condamnera un jour, et déjà l'opinion publique vous juge.

Henri Samuel.

Cette très noble lettre donnait entière satisfaction à Victor Hugo. Elle paraîtra en contradiction avec les premières résistances de Samuel, et ce revirement semblera peut-être inexplicable. Il n'en est rien. Il y avait eu un malentendu. Samuel n'avait, tout d'abord, pas saisi la distinction, si judicieuse, établie par Victor Hugo, entre le devoir d'un représentant français et le rôle du citoyen belge en face de la loi Faider. C'était là une situation nouvelle et exceptionnelle que Samuel, après ses conversations avec Hetzel et les lettres de Victor Hugo, avait parfaitement comprise et qui avait dicté la résolution très courageuse qu'il avait prise.

Le 23 août, Samuel écrit à Victor Hugo :

J'ai eu des obstacles, j'en ai, j'en aurai encore à surmonter. Néanmoins *je vous réponds* d'arriver au but et aussi vite qu'il sera humainement possible, ... je ne saurai jamais vous exprimer combien j'admire la pièce *l'Expiation,* je ne connais rien d'aussi beau, à mon goût bien entendu.

Le 28 août, Samuel explique pourquoi il n'a pas envoyé à Victor Hugo la lettre convenue au sujet de l'éventualité d'un procès :

Je suis très fatigué; nous avons tiré quatre jours et *quatre nuits* sans interruption pour nous rattraper sur les fêtes. Voilà donc quatre nuits que je ne dors pas. Je ne puis donc vous adresser la lettre en question.

Toutefois je vous joins quelques idées jetées sur le papier, telles qu'elles m'étaient venues, une de ces nuits sans repos.

Si quelque chose vous agréait de ces idées, il faudrait avoir la bonté de me renvoyer le brouillon dont je n'ai pas copie.

Voici le texte de la lettre qui devait être publiée en cas de procès et que Samuel adresse à Victor Hugo. La date est laissée en blanc.

Bruxelles, le 1853.

Mon cher Monsieur,

Des poursuites me sont intentées au sujet de la publication de votre œuvre *les Châtiments.*

J'ai hâte de vous en informer, espérant que ma lettre arrivera assez à temps pour vous dissuader de céder à un premier mouvement qui affligerait vos amis et ne servirait qu'à réjouir nos ennemis : Ne vous laissez entraîner *par aucune considération* à venir défendre vous-même votre livre.

Ce livre a-t-il besoin d'être défendu ? Il est l'expression de la conscience publique, la formule de la pensée générale de tous les hommes de bien, et, — soyez-en certain, — tous les honnêtes gens sont vos complices; tous ont senti, pensé, ce que vous avez écrit; vous avez été véritablement poète en revêtant d'une forme la pensée de l'époque; en lui donnant corps et âme, vous avez révélé que l'esprit de Dieu flotte encore et toujours au-dessus du chaos.

Je sais bien que l'on a condamné et Socrate, et le Christ et tant d'autres révélateurs; mais je doute que l'on trouve aujourd'hui un juge, un seul, qui, au fond de son âme, ne pense comme le livre incriminé, qui ne l'eût écrit s'il écrivait comme vous, et qui n'aimât mieux être l'auteur des *Châtiments* que le juge de cette œuvre. Donc, encore une fois, ce livre n'a pas besoin d'être défendu.

L'an dernier, au moment de la publication de *Napoléon-le-Petit,* vous déclarâtes que si un procès était fait, vous viendriez dégager votre éditeur et réclamer la responsabilité de votre livre. Mais, à cette époque, la loi votée le 2 décembre 1852 n'existait pas. Cette loi a changé la situation.

Aujourd'hui, d'après la nouvelle loi, votre présence au procès ne peut plus faire mettre votre éditeur hors de cause. Cette loi, — loi de circonstance s'il en fût, — s'en prend à tout le monde : à l'auteur, à l'imprimeur, à l'éditeur, au vendeur, au distributeur, etc.; pour peu que cela dure, on ira jusqu'au lecteur.

Donc, vous auriez beau assumer sur vous seul *le crime* d'avoir écrit *les Châtiments,* votre présence ne m'empêcherait nullement d'être *criminel* pour l'avoir imprimé.

Mais, il y a plus : les poursuites ne sont intentées QU'À LA DEMANDE EXPRESSE ET FORMELLE DU GOUVERNEMENT ACTUEL DE LA FRANCE; et, si moi, Belge, ancien combattant de 1830, je dois voir mon gouvernement, issu de ces mêmes barricades où j'ai combattu, me poursuivre pour satisfaire aux prétentions de la majesté qui trône aux Tuileries, vous, au moins, vous, investi du mandat de Représentant du Peuple français, vous ne viendrez pas au procès demandé par M. Bonaparte, car ce serait reconnaître en France une autre majesté que celle du Peuple et vous ne le pouvez pas, vous, moins que tout autre. Pour vous, il n'y a pas d'autre souverain en France que le peuple français. Devant vous, M. Bonaparte est l'accusé, devant M. Bonaparte, vous êtes le juge. — *Votre devoir* est de ne pas laisser intervertir les situations.

Vous ne viendrez donc pas, mon cher Monsieur; c'en est déjà assez et bien trop que moi qui ai lutté de tous mes efforts contre la propagande bonapartiste, organisée en ce pays depuis le coup d'état, je doive voir *des Belges me juger sur la demande de M. Bonaparte,* des Belges qui, — je n'en doute pas, — regrettent aussi amèrement que nous de paraître siéger au profit de l'ennemi commun, de l'ennemi juré de la liberté et de l'indépendance belges. Et, au besoin, je vous supplierais, mon cher Monsieur, de nous épargner la honte, à moi, à ces juges et à mon pays, de vous voir paraître à ce procès.

Votre tout dévoué,

Henri SAMUEL.

LES DIFFÉRENCES DE DATES.

On n'a pas oublié que Victor Hugo avait, dans le cours du mois de juin,

IMPRIMERIE NATIONALE.

parlé à Hetzel de ses inquiétudes au sujet de la guerre. En effet, la situation se compliquait en Orient. Pendant que les Russes se dirigeaient vers la frontière, les escadres anglaise et française mouillaient à l'entrée des Dardanelles. Ces diverses démonstrations firent réfléchir le tzar et les puissances furent amenées à tenir une conférence, le 3 août, à Vienne; les points noirs disparaissant ou, tout au moins, s'éloignant, Victor Hugo écrivit, le 1er septembre, une poésie intitulée *la Reculade.*

Il la data de juillet sur l'édition, époque à laquelle les négociations des puissances laissaient entrevoir que le gouvernement impérial réussirait à tirer son épingle du jeu. On s'explique fort bien cette substitution de mois. D'ailleurs, s'il y a quelques différences de dates entre le manuscrit et l'édition originale, elles se justifient.

Prenons des exemples :

Voici la poésie intitulée : *Pauline Roland;* elle est datée dans le manuscrit : 12 mars 1853, et dans l'édition originale : décembre 1852, date de la mort de Pauline Roland. Or, il n'est pas douteux qu'elle n'ait été conçue en 1852, quoiqu'elle ait été écrite seulement en 1853. Victor Hugo avait recueilli les documents au début de 1852, puis en juillet 1852; ils étaient complétés, hélas! par la mort de cette vaillante femme en décembre 1852. En veut-on la preuve? Parlons de ces documents : Pauline Roland, bonne, ardente, généreuse, désintéressée, toujours prête à secourir quelque infortune, répandait le bien autour d'elle; elle avait collaboré à la *Revue sociale* en 1847, s'était engagée dans le mouvement socialiste après la révolution de Février. Le grand crime, vraiment! elle fut jetée en prison, et au bout de cinq mois, en juillet 1852, fut déportée. *La Presse* reproduisait le récit de son affreux voyage et de son internement.

Victor Hugo avait mis de côté ces deux lettres, d'où il tira cette poésie admirable qui n'est qu'un long cri de douleur et de détresse :

Fort Saint-Grégoire, 9 juillet.

Je ne veux pas laisser partir le courrier sans vous dire quelques mots, mais quelques mots seulement, l'étrange manière dont nous sommes installées ici ne me laissant pas un moment de solitude, ni la possibilité de rassembler deux idées.

Je me porte bien et mon courage reste entier, voilà ce qu'il vous importe surtout de savoir. Nous sommes actuellement au fort Saint-Grégoire, qui est placé vis-à-vis d'Oran, à peu près dans la même situation que le mont Valérien vis-à-vis de Paris, mais sur une éminence plus escarpée.

Nos officiers du *Magellan* pensaient qu'en sortant du navire qui nous avait donné une fraternelle hospitalité, on nous laisserait reposer au joli village de Miserghin, pour être ensuite internées dans quelque ville à notre choix; il n'en a rien été. Au débarqué, à Mers-el-Kébir, nous avons été remises dans les mains de la force armée et enfermées au fort Saint-Grégoire. Là nous sommes couchées sur la paille, réduites pour tout régime à la ration militaire, sans vin, sans café, et le pain noir; ajoutez à cela les agréments de notre situation de prisonnières, qui est de n'avoir qu'une salle commune et un fort petit préau.

Je ne puis rien vous dire du pays, que je n'ai vu que du haut du fourgon militaire qui nous a hissées jusqu'au fort Saint-Grégoire, au risque de nous rompre mille fois le cou. La route qui y conduit est taillée dans un roc à pic, et bordée de précipices. Un moment, nos conducteurs les zouaves ont eux-mêmes été effrayés. Les chevaux bronchaient; j'ai détourné la tête, et plusieurs de mes compagnes ont poussé un tel cri de détresse, que notre escorte nous a permis de continuer à pied l'ascension de notre calvaire. Cette scène a été terrible; pendant toute notre traversée, où nous avons eu gros temps, je regrettai qu'on ne m'eût pas permis d'emmener ma petite fille; mais ici, j'ai béni le ciel de ne l'avoir pas pour témoin de telles horreurs.

Alger, 14 juillet,
Couvent du Bon Pasteur.

Nous sommes arrivées à Alger le 12 au soir, après deux jours d'une navigation fort pénible, pendant lesquels nous sommes restées nuit et jour couchées sur le pont, sans autre literie qu'une toile à voile pour matelas et une mauvaise couverture de matelot. En somme, voilà trois semaines que nous n'avons couché dans un lit raisonnable ni fait ce qu'on peut appeler un repas. Vraiment, il est incroyable que dix pauvres femmes, parties presque toutes malades de Paris, aient pu endurer sans périr toutes les fatigues du corps et les tortures morales auxquelles on nous a condamnées.

Je suis heureuse de dire pourtant que, soit à bord du *Magellan,* soit à bord de l'*Euphrate,* qui vient de nous conduire d'Oran à Alger, tout ce qui appartient à la marine s'est montré pour nous plein d'égards et de respect; mais nulle part nous n'étions attendues, rien n'était prêt pour nous recevoir, et nous nous trouvions forcément réduites à la rude vie du matelot. A bord de l'*Euphrate,* on a voulu me faire une faveur exceptionnelle : une chambre d'officier a été mise à ma disposition; je l'ai refusée, ne voulant pas jouir d'un privilège que mes compagnes ne pouvaient partager.

En débarquant à Alger, nous avons été conduites au couvent du *Bon Pasteur.* Mais notre situation de prisonnières est devenue bien plus pénible qu'elle ne l'avait jamais été. Vous allez en juger. Nous sommes réunies ici avec cinq détenues appartenant aux départements riverains de la Méditerranée : le Var, l'Hérault et le Gers; en tout, quinze femmes, ayant pour domicile une seule pièce dont nos quinze grabats remplissent si bien l'espace, qu'il en reste juste assez pour une longue table où nous prenons nos repas en commun. Ajoutez, pour avoir une idée complète de notre résidence, un préau d'une grandeur double à peine de celle de notre chambre, sans un seul arbre, ni un abri où l'on puisse se soustraire aux ardeurs d'un ciel en feu.

Je ne sais pas si c'est là ce que M. Guizot a voulu lorsqu'il demandait, en style de doctrinaire, l'incarcération dans la déportation; mais, à coup sûr, un pareil séjour est intolérable, c'est un véritable enfer.

Adieu, donnez-moi des nouvelles, des nouvelles surtout de mes chers enfants. Depuis mon départ de France, il y a trois semaines, je n'en ai point reçu.

Pauline Roland.

Puis Pauline Roland fut envoyée à Lambessa et jetée dans un cabanon. Dévorée par la fièvre, elle fut ramenée agonisante en France et arriva à Lyon pour mourir le 29 décembre 1852. Victor Hugo choisit donc la date : décembre 1852, ce qui est parfaitement légitime.

Veut-on d'autres exemples sur les différences de dates?

Ainsi pour la poésie : *l'Homme a ri,* Victor Hugo a découpé des extraits de journaux d'août 1852, racontant que Louis-Napoléon avait souri quand on lui avait apporté *Napoléon-le-Petit;* il n'utilise cette histoire que le 3 octobre, date que porte le manuscrit, il est tout naturel qu'il la date août 1852 sur l'édition originale.

Le Te Deum du 1er janvier 1852 est une poésie du 7 novembre, il la date du 3 janvier 1852 sur l'édition originale, ce qui s'explique.

La poésie *Lux* a été écrite du 7 au 20 décembre 1852; *Nox* ouvrait le volume, *Lux* le termine, on comprend qu'il la date sur l'édition originale : septembre 1853. D'autres éditions portent 16-20 décembre 1853, ce qui est une erreur, puisque le volume avait déjà paru à cette époque. Nous aurions pu poursuivre cet examen. Ces indications suffisent à justifier le mobile auquel Victor Hugo a obéi en apportant les modifications de dates dans l'édition, tout en maintenant dans le manuscrit la date réelle.

PUBLICATION DES *CHÂTIMENTS.*

Victor Hugo, tout en manifestant son impatience, se louait fort de l'activité, du zèle et du dévouement de Sa-

muel; il terminait ainsi, le 25 septembre, sa lettre à Hetzel :

Hélas! voici l'automne. Les feuilles jaunissent, la mer blanchit, le ciel pleure, l'année penche vers l'hiver et vers la tristesse, et vous n'êtes pas venu. Ce livre interminable n'a même pas paru. Pressez-le bien, je vous prie. Espérons que le printemps nous vaudra mieux et que nous vous verrons arriver par une belle matinée d'avril avec le chant des oiseaux et le beau soleil joyeux. C'est une douceur pour moi de souhaiter à la fois la bienvenue au printemps et à un ami.

Le 9 octobre, Victor Hugo écrit sa dernière poésie : *la Fin.* La guerre, un instant écartée, redevient menaçante, et alors c'est la sommation, c'est la mise en demeure de marcher. « La guerre c'est la fin. » Cette pièce aurait pu être écrite en 1870.

Le 29 octobre, Victor Hugo envoyait ce mot à Noël Parfait :

Le livre que vous savez va enfin paraître.

Les Châtiments paraissaient, en effet, dans la seconde quinzaine de novembre. Ils portaient sur la couverture l'annonce des publications prochaines :

Le Crime du deux décembre avec notes et pièces justificatives[1] : 2 volumes.

Les Contemplations : 2 volumes.

Les Petites Épopées[2] : 1 volume.

Les Misérables, 3 parties, 6 volumes.

LES DEUX ÉDITIONS ORIGINALES.

Deux éditions étaient donc publiées en même temps : l'une expurgée, avec l'indication : BRUXELLES, HENRI SAMUEL; l'autre complète, avec la simple mention : GENÈVE ET NEW-YORK. Nous avons étudié et comparé ces deux éditions, nous avons même relevé, pour chaque pièce, la suppression de vers et de mots opérée dans l'édition expurgée. Nous ne reproduirons pas ici ce travail à cause de son étendue. Nous nous bornerons à en donner un aperçu et à indiquer comment Victor Hugo a procédé. Cinquante et une poésies ont été plus ou moins mutilées. Tantôt c'est un simple mot ou un nom dans un vers; tantôt c'est un fragment de vers ou bien ce sont des vers entiers et même des fragments importants. Ces lacunes sont comblées par des points. Citons quelques exemples :

Nox, suppression : sept vers, quatre fragments de vers, neuf mots.

Toulon, suppression : quatre vers et un fragment de vers.

A un martyr, suppression des mots : forban, larron, Mandrin, Cartouche, bandit, brigand, histrion du crime, Néron, voleur.

A l'obéissance passive, suppression : vingt-sept vers.

Orientale, nombreuses mutilations de vers, suppression des sept derniers.

Splendeurs, suppression : dix-neuf vers.

Non, huit débuts de vers ont disparu.

Sacer esto, suppression : onze vers, sept fragments de vers.

Déjà nommé, suppression : vingt vers.

L'Expiation a été presque entièrement respectée : trois vers, un fragment de vers et un mot remplacés par des points.

Napoléon III, suppression : dix-huit vers et un fragment de vers.

Éblouissements, suppression : cinquante et un vers et cinq fragments de vers.

Le Parti du crime, suppression : quarante-cinq vers et dix fragments de vers.

La Reculade, suppression : quatre-vingt-seize vers.

[1] Ces volumes ont paru sous le titre *l'Histoire d'un Crime* en 1877. Quant aux pièces justificatives, elles devaient former ce que Victor Hugo a appelé le *Cahier complémentaire* et ont été publiées dans cette édition.

[2] Premier projet qui devait se développer et se transformer sous le titre de : *la Légende des Siècles*.

La Caravane, les noms remplacés par des initiales.

Nous avons donné les exemples les plus caractéristiques. Ceux qui avaient entre les mains l'édition expurgée n'avaient pas de peine à reconstituer les noms à l'aide des initiales ou même à compléter le vers lorsqu'il ne manquait qu'un mot, c'était un jeu de patience auquel on s'exerçait avec un vif intérêt; mais celui qui avait lu l'expurgée éprouvait l'invincible curiosité de connaître l'édition complète.

On ne pouvait guère se la procurer que par les moyens les plus bizarres et les plus détournés.

Si on veut avoir une idée des ruses qu'on devait employer pour expédier *les Châtiments* en France, il faut lire la lettre que Victor Hugo adressait à Paul Meurice le 8 janvier 1854[1]. Le destinataire devait donner huit adresses, le volume était envoyé sous enveloppe par la poste en huit morceaux, et on avait simplement la tâche de les recoudre :

> Je me demande comment vous avez pu faire pour l'avoir (le volume). Ici on me demande 50 francs pour remettre un volume à Paris, en me disant qu'on y perd, vu qu'on l'y vendrait 60 francs. Ceux de nos amis chers Jourdan, Nefftzer, Taxile Delord, Caraguel, Gautier, Limayrac, Laurent Pichat, Lucas, etc..., qui désireraient l'avoir et que vous rencontreriez n'ont qu'à donner huit adresses, je leur enverrai le livre, *disjecti membra.* Ils raccommoderont les morceaux cassés du poëte.
>
> ... Quarante mille exemplaires des *Châtiments* sont vendus et circulent. Mais l'exemplaire qu'on vend 60 francs en France ne me rapporte que cinq sous.

On usait aussi des voyageurs, mais comme le voyageur était fouillé à la frontière, il risquait gros jeu; il fallait payer fort cher l'exemplaire, comme le dit Victor Hugo. Ce qu'il ne dit pas, c'est la façon dont les exemplaires étaient introduits en France; ils étaient d'abord imprimés sur papier pelure, puis divisés en dix ou douze morceaux; les voyageurs introduisaient ces fragments dans leurs bottes ou dans les doublures de leurs vêtements; mais ils devaient modifier leur itinéraire, souvent se déguiser pour ne pas être reconnus à la frontière, où on épiait particulièrement ceux qui multipliaient les voyages pour leurs affaires, et qu'on regardait volontiers et bien à tort comme des contrebandiers. C'est ainsi qu'on était parvenu à introduire plusieurs milliers de volumes en France; l'opération était devenue très fructueuse pour les intermédiaires, qui n'hésitaient pas à descendre du train avant la frontière, à faire des kilomètres à pied pour regagner un train un peu plus loin. Les riches seuls pouvaient se payer le luxe d'un volume aussi coûteux. Les moins fortunés parvenaient à emprunter un exemplaire et à en copier des pièces. En dépit de toutes les censures, de toutes les barrières, de tous les cabinets noirs, on connaissait *les Châtiments* en France; et la propagande était d'autant plus active qu'elle était plus combattue.

Qu'on ne s'imagine pas que toutes ces mesures de précaution sont des fables ou des légendes; nous avons retrouvé dans les papiers de Victor Hugo cette note bien significative :

> Aujourd'hui, 17 mars 1853. — J'ai écrit à Jules Janin, à Paris. Pour que la lettre lui parvînt en dépit de la police du sieur Bonaparte, voici ce qu'il a fallu faire : j'ai mis à la poste une lettre adressée à M. Savoye, représentant proscrit, 52, Milton street, Dorset square, à Londres. Dans cette lettre il y avait une lettre que M. Savoye était prié de mettre à la poste, adressée à *M. Flaubert, à Croisset, près Rouen.* Dans cette lettre une troisième lettre adressée à M[me] Louise Colet, 90, rue

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

de Sèvres, à Paris, que M. Flaubert était prié de jeter à la poste. Dans la lettre à Mme Colet était la lettre à Janin, rue Vaugirard, 20.

LES CHÂTIMENTS EN 1870.

On sait que Victor Hugo rentra le 5 septembre 1870 à Paris, au moment de la chute de l'empire; les Allemands allaient bientôt bloquer la capitale. J. Hetzel se préparait à publier une édition complète des *Châtiments,* précédée d'une sorte de préface en vers écrite spécialement pour cette édition : *Au moment de rentrer en France,* et augmentée de plusieurs pièces : *Les trois chevaux, Patria, Saint-Arnaud, Il est des jours abjects.* L'une de ces poésies, *Les trois chevaux,* avait été envoyée, le 10 juillet 1869, à Paul Meurice pour un numéro exceptionnel destiné à payer les amendes du *Rappel.*

Le 12 septembre, Victor Hugo notait dans ses carnets :

Reçu de Hetzel 500 francs. C'est le premier argent que *les Châtiments* m'aient rapporté.

En effet, dans un avertissement de l'éditeur, Hetzel disait que Victor Hugo, pas plus que son éditeur, n'avait tiré un sou de l'énorme débit du livre; l'auteur n'avait aucun droit sur son livre, la contrefaçon s'étant emparée impunément et impudemment du marché.

Suivons les carnets :

26 septembre [*1870*]. — La pièce *Saint-Arnaud* a paru dans *le Rappel.* Elle fera partie de l'édition complète des *Châtiments* que va publier Hetzel.

11 octobre. — Après le dîner, j'ai lu à mes amis les vers qui ouvriront l'édition française des *Châtiments* (*Au moment de rentrer en France*). (Cette pièce avait été écrite le 31 août 1870.)

14 octobre. — J'ai été chez Claye corriger les dernières épreuves de l'édition française des *Châtiments,* qui paraît mardi.

15 octobre. — Je suis allé à l'imprimerie Claye. Il faut un carton pour une grosse faute d'impression : *Galons d'or* pour *Galons faux.*

20 octobre. — *Les Châtiments,* édition française, ont paru ce matin à Paris.

Le 22 octobre, Victor Hugo écrivait la lettre suivante[1] :

Monsieur le Directeur du *Siècle,*

Les Châtiments n'ont jamais rien rapporté à leur auteur, et il est loin de s'en plaindre. Aujourd'hui, cependant, la vente des cinq mille premiers exemplaires de l'édition parisienne produit un bénéfice de cinq cents francs, je demande la permission d'offrir ces cinq cents francs à la souscription pour les canons.

Ce même jour, Victor Hugo note dans ses carnets :

L'édition des *Châtiments* tirée à 5,000 est épuisée en deux jours; j'ai signé un second tirage de 3,000.

25 octobre. — Lecture publique des *Châtiments* pour avoir un canon qui s'appellera *le Châtiment.*

26 octobre. — Sur la demande d'Hetzel, j'ai autorisé un nouveau tirage (troisième) des *Châtiments* à 2,000 exemplaires. Cela fait en tout 8,000 jusqu'à présent.

29 octobre. — M. Hetzel m'a apporté, à valoir sur notre compte des *Châtiments,* 1,500 francs. J'ai autorisé un nouveau tirage (quatrième) de 3,000 exemplaires, ce qui fera en tout jusqu'à ce jour 11,000 exemplaires (pour Paris seulement).

Le 29 octobre, la Société des gens de lettres, voulant offrir un canon, se proposait de donner une matinée en faisant dire des poésies des *Châtiments* par les plus grands artistes de Paris et demandait à Victor Hugo de laisser appeler ce canon *le Victor-Hugo.* Le poète répondit le lendemain pour féliciter la Société de son initiative patriotique, mais il demanda que le canon fût appelé *Châteaudun,* en

[1] ACTES ET PAROLES : *Après l'exil.*

souvenir de l'héroïque défense de cette ville.

La matinée eut lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 9 novembre; Jules Claretie l'inaugura par un émouvant et patriotique discours. Taillade, Lafontaine, Frédérick Lemaître, Berton, Coquelin, Mmes Favart, Marie Laurent, Lia Félix, Duguéret avaient dit des vers des *Châtiments.*

Les carnets de Victor Hugo sont presque entièrement remplis de ces auditions des *Châtiments :*

9 novembre. — La recette nette produite par la lecture des *Châtiments* à la Porte-Saint-Martin, pour le canon que j'ai nommé *Châteaudun,* a été de 7,000 francs; l'excédent a payé les ouvreuses, les pompiers et l'éclairage.

Une seconde audition fut donnée, le 13 novembre, à la Porte-Saint-Martin sous le patronage de la Société des gens de lettres; le programme fut modifié; quelques artistes nouveaux comme M. Lacressonnière, M. Maubant, Mlle Rousseil, Mme Victoria Lafontaine furent entendus; la conférence avait été faite par M. Eugène Muller.

Le produit net s'éleva à 7,389 francs.

Notons encore quelques autorisations :

14 novembre. — J'autorise :

1° Le 144e bataillon pour un canon;

2° M. Bonvalet, maire du IIIe arrondissement, pour les blessés;

3° M. Arsène Houssaye, pour les blessés;

4° Le club Drowst, pour les orphelins et les veuves;

A faire dire *les Châtiments* sur divers théâtres.

Pour ces quatre lectures, j'abandonne mes droits d'auteur.

15 novembre. — J'accorde :

1° Aux carabiniers parisiens (corps de francs tireurs) l'autorisation de dire une pièce des *Châtiments*, plus *Patria* par Mme Ugalde, au bénéfice des veuves et des blessés (Porte-Saint-Martin);

2° Au bataillon Fourdinois, j'accorde la même autorisation. Il va sans dire que pour les deux soirées j'abandonne mes droits d'auteur.

Cette énumération serait trop longue : nous l'arrêterons là.

La Société des gens de lettres avait voulu donner une troisième audition des *Châtiments.* Mais Victor Hugo exigea qu'elle fût gratuite et à l'Opéra. Elle eut lieu le 28 novembre. Dumaine et Mme Sarah Bernhardt s'étaient joints aux artistes qui avaient déjà prêté leur concours, lors des précédentes auditions.

La Société des gens de lettres versa 10,600 francs au Ministre des travaux publics Dorian comme prix de deux canons, le nom de *Châteaudun* ayant été retenu antérieurement par d'autres souscripteurs, le nom de *Victor-Hugo* fut substitué à celui de *Châteaudun;* l'autre canon devait s'appeler *Châtiment.*

On peut dire que *les Châtiments* firent la plupart des frais des représentations dans les théâtres de Paris pendant le siège. La recette totale (Victor Hugo abandonnant toujours ses droits) en fut consacrée à toutes les œuvres d'humanité, de défense ou de solidarité. *Les Châtiments* se popularisaient dans le public qui ne les connaissait guère, tout au moins dans la génération nouvelle, et obtenaient un grand succès de librairie ainsi qu'en témoignent les carnets :

18 décembre. — J'autorise pour *les Châtiments* un nouveau tirage de 3,000, ce qui fera en tout jusqu'ici, pour Paris, 22,000.

13 février 1871. — Touché de Hetzel pour un nouveau tirage 5,000 des *Châtiments* et 2,000 de *Nap.-le-P. :* 2,100 francs.

En 1872, le 8 avril, Victor Hugo mentionne dans ses carnets :

Hetzel m'a envoyé 600 francs imputables pour ma part d'auteur sur les derniers tirages des *Châtiments* (40 et 41e mille).

25 novembre 1873. — Hetzel m'envoie sur le tirage des 46e et 47e mille de l'édition Hetzel des *Châtiments* un chèque de 600 francs.

3 mai 1875. — L'édition in-octavo des *Châtiments,* la première qu'on ait faite dans ce format, paraît aujourd'hui.

27 août. — Nous avons eu Vacquerie, Alexandre Rey, Henri Brisson; après le dîner, Charles Blanc. J'ai dit quelques vers de *l'Art d'être grand-père* et des *Colères justes.*

Ainsi donc, à cette date, Victor Hugo songeait à publier, sous le titre de *Colères justes,* la suite des *Châtiments.*

Une poésie, qui a paru dans *les Quatre Vents de l'Esprit* avec cette indication : 26 mars, et qu'on peut dater, d'après l'écriture, de 1875, porte comme mention au coin du manuscrit : *les Colères justes, Nouveaux Châtiments.* C'était une sorte de préface :

J'ai fait *les Châtiments.* J'ai dû faire ce livre.
Moi que toute blancheur et toute grâce enivre,
Je me suis approché de la haine à regret.
J'ai senti qu'il fallait, quand l'honneur émigrait,
Mettre au-dessus du crime, en une ombre sereine,
Le resplendissement farouche de la peine,
Et j'ai fait flamboyer ce livre dans les cieux.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Un article de critique en 1853 et sur *les Châtiments!* Ce serait une véritable curiosité. Qui se serait hasardé à parler des *Châtiments* sous le régime impérial naissant dont le premier souci avait été de supprimer toute liberté? Les journaux de l'opposition? ils auraient été poursuivis et condamnés. Les journaux officieux? ils auraient fait connaître le livre en l'attaquant. C'était un genre de propagande qui ne tentait pas les flatteurs du nouveau gouvernement.

Il y avait un moyen de signaler l'existence du volume sans encourir les persécutions, c'était de faire allusion à quelques poésies qui n'atteignaient ni l'empereur, ni sa cour, ni ses ministres, comme celle intitulée : *A des journalistes de robe courte* et qui a été écrite avant le coup d'état, en septembre 1850. Ce fut pour *le Siècle* un excellent prétexte de polémique avec *l'Univers,* journal de Louis Veuillot.

Par une singulière coïncidence, — peut-être volontaire, — *le Siècle* avait publié le 2 décembre 1853, lugubre anniversaire, cet article de La Bédollière :

Nous sommes plus favorisés que *l'Univers* dans la distribution des pièces en vers et en prose qui arrivent de l'étranger; seulement le hasard a mis entre nos mains des strophes qui portent, à tort ou à raison, une signature *beaucoup plus importante,* celle de M. Victor Hugo.

L'Univers se plaignait de ne recevoir que des élucubrations insignifiantes et nombreuses de proscrits, alors *le Siècle* lui avait répondu en publiant plusieurs strophes de la poésie : *A des journalistes de robe courte.*

Notamment la strophe :

Parce que la soutane est sous vos redingotes...

et aussi :

Vous vous croyez le droit trempant dans l'eau bénite...

et encore :

Votre .... journal est une charretée

(*Le Siècle* avait supprimé le mot *immonde.*)

Et enfin :

O saints du ciel! est-il, sous l'œil du Dieu qui règne,
Charlatans plus ...... et d'un plus ..... esprit ?

(*Le Siècle* avait supprimé *hideux* et *lâche.*)

L'Univers, dans son numéro du 3 décembre, répondit sous la signature de Louis Veuillot :

Quoique les *proscrits* de Londres et de Bruxelles nous favorisent beaucoup trop de leurs distributions, ils ne nous envoient pas cependant tout ce qu'ils composent. Nous apprenons ce matin qu'il y a des vers de M. Hugo, de l'Académie française, pour faire suite aux vers du poète Fougas contre nous. C'est *le Siècle* qui nous donne cette nouvelle avec quelques bribes du morceau enveloppées d'une écriture de M. de la Bédollière. Quand nous citons des choses de cette nature, c'est qu'elles nous regardent et ne contiennent d'insultes que pour nous. *Le Siècle* n'entend pas ainsi le rôle de la presse, et le très humble métier de commissionnaire ne lui répugne pas, pourvu que ce paquet flatte ses sentiments. Sous ce rapport, les vers de M. Hugo ont de quoi le régaler. On en jugera par un seul trait : la pièce est telle, qu'il y a fait des expurgations.

Il nous permettra de nous en plaindre. C'est un tort qu'il fait à M. Hugo et à nous; à M. Hugo, qu'il mutile et qui trouvera certainement que les ratures du *Siècle* portent sur les plus beaux endroits de sa poésie; à nous, qui avons bien le droit d'entendre tout ce que nous dit le noble exilé, ne fût-ce que pour savoir à quel point les gênes du moment affaiblissent la littérature française.

Nous prions *le Siècle* de nous communiquer le texte de M. Hugo, non expurgé. S'il nous fait cette grâce, nous lui octroierons la gratification la plus flatteuse pour lui, nous publierons nous-mêmes cette pièce sans suppression d'aucun genre, sauf les brutalités qui pourraient s'y trouver contre d'autres personnes que nous. Ainsi *le Siècle* sera satisfait, et nous aussi, et M. Hugo recevra tout l'honneur auquel ses aspirations peuvent prétendre.

Réponse du *Siècle* le 4 décembre :

... Le rédacteur en chef de *l'Univers* nous prie de lui envoyer *in extenso* les vers attribués à Victor Hugo. M. Louis Veuillot s'engage, s'ils lui sont adressés, à les publier dans les colonnes de *l'Univers.* Il sera fait comme le désire M. Veuillot. Les vers de M. Hugo lui seront personnellement adressés. Ce n'est pas nous qui nous opposerons à ce que M. Louis Veuillot tienne sa promesse.

Le 7 décembre, Louis Veuillot riposte :

M. de la Bédollière m'a communiqué gracieusement les vers qu'il avait annoncés dans *le Siècle. On* assure, dit-il, que ces vers font partie d'un nouveau recueil de M. Hugo. Cet *on*-là est fort bien informé. La manière et le sentiment de M. Hugo ne sont pas méconnaissables, et l'oreille de M. de la Bédollière lui-même, quoique peu littéraire, aurait nommé l'auteur à défaut d'autre renseignement. La sonorité des rimes, la maigreur de la pensée, la plénitude de l'impudence, tout désigne M. Hugo dans la dernière phase de son génie qui est une mixture de Marat et de Richelet.

Il cite un certain nombre de vers.
Veuillot poursuit :

Telle est la poésie de ce « juste abreuvé d'amertume ». Sans parler du reste, il s'y peint un peu plus terrible qu'on ne l'a connu en France, et c'est une singulière illusion poétique de croire que nous l'avons fui.

Pauvre glorieux chiffon! Comme la verge qui flagelle l'orgueil lui a fait vite et durement son compte! Il avait reçu de Dieu le talent, des rois les honneurs, du peuple la popularité. Rien n'a profité dans ses mains, il a tout perdu, et lorsqu'un semblant d'infortune lui permettait de rentrer en lui-même, d'envelopper au moins la ruine de son sort, il manque à cette dernière grâce, il déchire avec frénésie ce dernier manteau, il se rend odieux et ridicule jusque dans le malheur.

Nous avons tenu à reproduire le morceau. Victor Hugo avait frappé juste. Ce qui excuse la grande colère de Veuillot. Et Havin, le directeur du *Siècle,* en répondant que le directeur de *l'Univers* attaquait toutes les gloires sans excep-

tion, aurait pu ajouter que Louis Veuillot, qui avait une prédilection marquée pour la satire, la dédaignait seulement quand il en éprouvait personnellement la rudesse; il aimait volontiers à donner des coups, mais il se cabrait, malgré l'habitude qu'il avait d'en recevoir.

On remarquera que, dans cette polémique, le titre des *Châtiments* n'est même pas prononcé. Il est question d'un nouveau recueil de vers attribués à Victor Hugo. C'est toute la hardiesse qu'on pouvait se permettre à cette époque où la presse vivait sous un régime de terreur.

Et, en effet, en dehors de cette querelle entre journalistes, on ne trouve pas un seul article sur *les Châtiments*. Mais du moins, la presse étrangère était libre. Celle-là aurait pu parler de l'œuvre nouvelle de Victor Hugo. Or nos bibliothèques contiennent bien quelques collections de journaux étrangers, notamment *l'Indépendance belge,* mais elles possèdent une édition soigneusement expurgée, condition nécessaire pour pénétrer en France; et encore des censeurs vigilants saisissaient parfois des numéros à la frontière. D'ailleurs, le régime impérial trouvait des complicités dans les gouvernements étrangers.

L'Indépendance belge n'imprimait même pas volontiers le simple nom de Victor Hugo, ainsi qu'en témoigne une lettre d'Emile Deschanel, le mardi 29 novembre 1853 :

> Parfait m'a lu le passage de la lettre où vous lui disiez que vous aviez eu connaissance de mon feuilleton sur *la Soirée de Dumas.* Dans ce feuilleton, j'avais mis, ce qui était vrai, qu'un toast à Victor Hugo avait été salué d'une triple salve. A *l'Indépendance,* on a changé cela sur l'épreuve, et on a mis seulement : «le nom d'un grand poète». Il est vrai que ce changement ne vous a pas moins bien désigné que votre nom lui-même.

On voit par ce petit fait que la loi Faider avait intimidé si fort les journaux libéraux, que ceux-ci n'auraient pas osé faire la moindre allusion aux *Châtiments,* même dans celles de leurs éditions qui échappaient à la censure impériale.

En effet, nous avons prié quelques amis de Bruxelles de consulter les collections des journaux belges; ils nous ont répondu qu'à l'époque où ont été publiés *les Châtiments,* il n'avait paru aucun article, ni en novembre, ni en décembre 1853, ni en janvier, ni en février 1854.

Dans les papiers de Victor Hugo, nous avons retrouvé seulement *la Chronique de Jersey* du 30 novembre 1853.

Elle publie cette note :

> En ce moment paraît à Jersey, à Londres, à Bruxelles, à Genève, à New-York, un nouveau livre politique en vers de VICTOR HUGO, intitulé *Châtiments. Les Châtiments* ne resteront certainement pas en arrière de leur admirable devancier *Napoléon-le-Petit,* dont le prodigieux retentissement dure encore. Le titre de cet ouvrage suffit pour annoncer son contenu. M. Bonaparte, déjà frappé par la première publication de l'illustre exilé, ne résistera pas à la seconde. Les frontières de France ont beau être surveillées nuit et jour, il est quelque chose qui trompe les plus terribles geôliers, c'est la vérité. Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs un extrait de ce chef-d'œuvre de poésie.

La Chronique publie : *Souvenir de la nuit du 4; O soleil, ô face divine; Puisque le juste est dans l'abîme; Confrontations; Tout s'en va.*

Nous avons donc dû, en l'absence d'articles, faire des recherches dans les lettres adressées à Victor Hugo à cette époque. Au moins, là, pourrons-nous saisir l'impression que *les Châtiments* avaient produite sur les proscrits et sur les amis.

Voici d'abord, dans l'ordre chronologique, une lettre de Noël Parfait,

datée de Bruxelles 19 février 1853, bien avant l'apparition du livre :

Un ami commun nous a communiqué, à Dumas et à moi, sous le sceau du secret, quelques fragments — trop courts hélas! — des poésies politiques que vous vous proposez de publier. Comme on se défiait de ma mémoire, on m'a fait jurer d'oublier ce que j'aurais lu ou entendu; et, quoique mon serment n'ait rien eu de solennel, quoique je ne l'aie prêté ni devant une assemblée souveraine, ni à la face du peuple français, j'ai cru devoir le tenir religieusement. Puisse mon exemple profiter à mes contemporains! Mais, sans manquer à ma parole, j'ai bien pu dire aux amis moins favorisés que moi ce que je vais répéter ici à la barbe de votre modestie, c'est que vos vers comme votre propre vie font de vous le maître des maîtres, c'est qu'en tout vous êtes au-dessus de tous et que ce volume va vous placer même au-dessus de vous-même! Vous devenez Juvénal sans cesser d'être Pindare! Que je maudis ces lenteurs de l'impression qui vont retarder si longtemps mes jouissances d'artiste et mes consolations d'exilé. Au moins, si, pour me faire prendre patience, vous me dégagiez du serment que j'ai prêté, cela ne pourrait nuire en quoi que ce soit au succès de votre œuvre que d'en propager d'avance quelques extraits; au contraire, l'eau en viendrait à la bouche à tout le monde. C'est par des fusées volantes qu'on annonce un feu d'artifice.

Jules Janin écrit, le 24 avril 1853, une longue lettre à Victor Hugo. Nous en extrayons ce passage :

Et toujours de la pluie! — Un vrai rayon de soleil qui nous arrivera avant peu, ce sont les Euménides de Jersey. Nous les attendons avec grande impatience, et déjà nous avons entendu siffler les serpents de leur tête. On en raconte déjà certains passages! moi-même, pour avoir entendu réciter une de ces odes terribles, je l'ai mise en prose, et, le soir venu, quand je vois mon auditoire attentif, je lui récite en prose votre satire en vers; et je vous jure que l'effet en est formidable. Ils sont là tout haletants sous votre parole affaiblie, ils écoutent comme si c'était votre souffle, et je leur dis, comme Socrate parlant de Démosthène à ses disciples enchantés : Que serait-ce donc, amis, si vous entendiez rugir le Lion? *Bestiam mugientem.*

Le volume a paru : Louis Blanc adresse à Victor Hugo ces lignes :

Savez-vous que votre livre fait merveille? qu'il en a été vendu en Belgique, en trois ou quatre jours, 7,500 exemplaires? que, de son côté, Jeffs[1], qui me donnait ce détail il n'y a pas une heure, est on ne peut plus satisfait de l'empressement des acheteurs anglais? Vous avez frappé là un grand coup. Je vous ai lu, cela va sans dire; c'est admirable. Quel Juvénal vous êtes, quand il vous passe par la tête de manier l'arme du pamphlet...

Ah! si la France pouvait lire ces éloquentes et terribles pages!

Bancel, l'éloquent orateur, membre de l'Assemblée législative en 1849, exilé au coup d'état, réfugié à Bruxelles où il devint professeur de l'Université, envoya une poésie à Victor Hugo. Nous en extrayons quelques strophes :

A VICTOR HUGO.

> Pétrone, réveillé dans l'ombre,
> Saisirait son stylet romain.
> Autour de notre infâme époque,
> L'iambe boiteux d'Archiloque
> Bondirait, le fouet à la main!
>
> V. Hugo. — 1840.

Ces temps-là sont venus. Fidèle à ta parole,
Tu saisis le fouet d'Archiloque en ta main...
Debout, l'œil plein d'éclairs, jouant ton sombre rôle,
De tes vers flamboyants tu marques son épaule,
Et tu serres sa gorge ivre de sang humain!

Ce sont là vos plaisirs amers, ô grands poètes!
Amants de l'Idéal, prêtres de la Beauté,
Désertez vos amours, vos abris, vos retraites,
Vos champs pleins de soleil, d'herbe et de violettes;
Gravissez les sommets de l'âpre vérité!...

Sillons, épis, vignes fécondes,
Ombre des bois, fraîcheurs des ondes,
Lycoris, Néère, Gallus,
Matins mouillés par les rosées,
Filles de l'air, fleurs irisées;
Attila met le pied sur les lyres brisées!...
Hugo ne vous chantera plus.

La République en deuil, égorgée, asservie,
A d'austères devoirs te pousse et te convie.

[1] Le dépositaire des *Châtiments* à Londres.

Tu te disais son fils? Tu seras son vengeur!
Calme comme la nuit, inexorable, juste,
Martyr de ton idée et de ton œuvre auguste,
O Poète clément, ô simple et doux chanteur,
Agite, il en est temps, dans ta droite robuste,
La hache de l'exécuteur!

Mon maître, mon ami, tu commences l'histoire.
Novembre est désormais la date expiatoire.
Tu rends le cœur au Peuple et l'honneur au drapeau.
Tu soutiens ton pays qui chancelle et qui penche.
Tribun, fils d'un soldat, ton livre est la revanche
De Décembre et de Waterloo!...

Dans le courant de novembre, Paul Meurice, ayant reçu *les Châtiments*, écrivait à Victor Hugo[1] :

Cher maître, je ne vais pas vous en écrire long aujourd'hui, pour la meilleure des raisons, c'est que je vous lis, et il faut malheureusement que je vous lise vite. Quel livre! quelle merveille! quelle puissance! quelle variété! Je suis tout ébloui, tout étourdi de tant d'éclairs et de foudres. Cependant au bout d'une seconde lecture, j'ai su par cœur *l'Orientale*. Est-ce fin et superbe? Et puis *A un martyr* — *Nox* — *A l'enfant tué* — *le Bord de la mer* — *l'Obéissance passive* — et *Dupin*, et *Pauline Roland*, et *l'Expiation!* Tout enfin, car, à chaque page, je m'écrie, et je n'ai qu'un regret c'est d'être obligé de gloutonner tout cela et de me donner une indigestion de chef-d'œuvre. J'ai encore les deux derniers livres à lire.

Émile Deschanel écrivait le 29 novembre 1853 :

Ah! mon cher maître, mon grand poète, je viens de lire *les Châtiments*. Qu'ils sont bien nommés! que c'est horrible et beau! Tout Bruxelles est en émoi. Jamais vous n'avez été plus fort, plus étincelant, plus varié de tons et de gammes. Cette veine d'Archiloque, se combinant avec toute votre poésie antérieure, l'achève et la complète d'un relief merveilleux. Ah! maintenant, nous sommes vengés, quoi qu'il arrive. Vous n'imaginez pas la joie que votre livre nous a apportée. Nous ne l'avons que depuis une semaine, et déjà tout le monde le récite par cœur. *L'Expiation* surtout! Et *Pauline Roland!* Si la pauvre chère femme, telle que je l'ai connue et que vous l'avez peinte avec tant de vérité, peut d'où elle est lire vos vers, elle doit être contente d'être morte. Malheureusement, je crois moins que jamais à l'autre vie; et quant à Dieu, je me trouve de plus en plus seul à en soutenir l'existence. Le fait est qu'il ne paraît guère en tout ceci.

Le volume des *Châtiments*, en dépit de tous les obstacles, pénétrait en France; il était dans les mains d'un grand nombre de lecteurs. Maxime Du Camp, qui devait plus tard être membre de l'Académie française, écrivait le 2 mai 1854 :

Je ne vous dis rien de vos *Châtiments :* c'est merveilleux. Nous en avons tous le cœur encore troublé jusqu'aux larmes.

Lamartine ayant fait quelques réserves sur *les Châtiments*, veut rassurer Victor Hugo et il lui écrit le 11 mai 1857 :

Mon cher ami,

Non, jamais rien d'intentionnellement blessant pour vous n'est sorti de mon cœur et ne sortira de ma plume. Vous aurez pu le voir aux termes dont je me suis servi l'année dernière en parlant de vous dans ces causeries écrites bien avant la publication de vos Iambes.

Vous le verrez bientôt dans la sincère glorification de votre génie lyrique auquel je ne compare rien de moderne.

Cela ne veut pas dire que j'abdique ou rétracte rien de ma répugnance générale et théorique à la Satire en vers infligée aux noms propres. Ceci est chez moi système et sentiment. Mais ce ne sera jamais à un ami malheureux que j'en ferai l'application.

Nous avons trouvé dans la *Revue des Deux-Mondes* de juin 1869 quelques pages sur *les Châtiments* que nous extrayons d'un article intitulé : *L'œuvre de l'exil!* et signé Louis Étienne.

... *Les Châtiments* demeureront un des plus admirables recueils qu'ait publié le poète. Pour cette fois, il s'est rajeuni, il a conquis un genre nouveau; aucun de ses écrits anté-

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

rieurs n'autorisait à attendre une telle œuvre, une œuvre de courroux, sortie d'une plume qui n'avait jamais parlé que d'amour et de sympathie exubérante. Idées, expressions, langue, versification, presque tout a marché de front vers un idéal que jusque-là M. Victor Hugo n'avait pas entrevu.

... Que M. Victor Hugo dans *les Châtiments* soit l'esprit vengeur qui passe sur les plaines, sur les monts, sur les mers, chassant les démons devant lui, qu'il soit le belluaire retroussant sa manche pour dompter les lions et les tigres, qu'il agite la torche qui flamboie dans la nuit des peuples, toute cette personnalité, tout cet orgueil même est permis à la satire compliquée de lyrisme, à Juvénal empruntant les images de Pindare.

... Nous avouons notre préférence pour les pièces courtes et d'un seul jet, tel que *Ultima verba*, la chanson qui a pour refrain : « On ne peut pas vivre sans pain », les strophes qui commencent par ces mots : « Puisque le juste est dans l'abîme » et, comme nous n'avons rien cité de ce recueil capital de la deuxième époque de M. Victor Hugo, terminons par quelques vers de cette dernière pièce :

Puisque toute âme est affaiblie
....

... Personnalité puissante dont une juste colère est l'excuse, souvenirs du premier empire mêlés à l'anathème sur le second, révoltes momentanées, retours confiants vers la providence, correspondance intime entre l'âme du poète et celle de la nature, voilà les sources d'où *les Châtiments* ont jailli. Nous croyons que depuis ce temps M. Victor Hugo les a fouillées de plus en plus et qu'il n'en a pas découvert une nouvelle. Là sont les origines de toutes les beautés qui enrichissent et parfois aussi de tous les défauts qui déparent ses écrits subséquents.

L'édition des *Châtiments* complète et même augmentée de plusieurs pièces parut à Paris en 1870, au moment du siège de la capitale par les Allemands ; Ah ! *les Châtiments*, considérés sans doute comme trop violents par ces hommes pusillanimes qui, après avoir combattu le coup d'état, avaient plus tard accepté le fait accompli, traduisaient fidèlement, après la capitulation de Sedan, l'indignation et la révolte de la conscience publique. Et les plus modérés, même les plus indifférents, épousaient les colères du poète et s'associaient aux flétrissures dont il avait marqué le régime et ceux qui l'avaient soutenu.

Sous le titre : *les Châtiments*, Francisque Sarcey dit dans *le Gaulois :*

Ils viennent de subir une rude épreuve et ils en sont sortis à leur honneur, triomphants et splendides.

Il était jusqu'à ce jour incertain s'ils ne devaient pas la plus grande part de leur succès à l'interdiction qui pesait sur eux. On est si disposé à trouver les plus beaux du monde des vers qu'on ne peut lire qu'en cachette, à l'écart des sergents de ville, des vers proscrits qui sont venus en contrebande de l'étranger et qui insultent un pouvoir haï ! L'illusion est si facile et si prompte !

Eh bien ! nous venons de les relire, ces *Châtiments*, aujourd'hui qu'est enfin tombé l'homme contre qui ils ont lancé, comme dit Shakespeare, les trompettes hideuses des malédictions, aujourd'hui que le volume s'étale au grand soleil et passe de mains en mains, sans n'avoir plus pour personne l'irritante saveur d'un fruit défendu.

Il y aura certes un choix à faire et tout n'est pas égal dans ces satires. Victor Hugo y rappelle quelquefois le souvenir de Juvénal et la comparaison est d'autant plus juste que, dans ce torrent d'invectives, il s'en trouverait beaucoup que le bon sens condamne et qu'un goût exercé réprouve. Mais le livre étincelle de beautés sublimes et il est plein de pièces admirables où l'on sent chaque vers marqué de la griffe du lion. C'est de la grande, de l'éternelle poésie. Si l'on nous donnait pour un morceau d'Archiloque ou de Juvénal la satire qui porte pour titre : *Cette nuit-là*, on la proposerait aux jeunes gens comme un modèle achevé de ce que Boileau appelait, chez le satirique latin, la mordante hyperbole.

Après avoir cité les vers :

Éclairant leur affiche infâme au coin des rues
Et le lâche armement de ces filous hardis,
Le jour parut...

Sarcey poursuit la citation et ajoute :

... Cela est-il assez homérique ! cette nuit qui emporte les étoiles dans sa robe et que le poète, à cause de sa lâche complicité, compare à la dernière des courtisanes ! Il n'y a rien de plus grand et de plus méprisant à la fois. Les vers magnifiques :

Et les mille soleils dans l'ombre étincelant...

emportent d'un grand coup d'aile l'imagination éblouie dans les vastes espaces de l'infini.

Elles ne sont pas rares les beautés de cet ordre dans le volume des *Châtiments.* On s'était habitué à n'y louer que l'effroyable verve d'insultes prodiguées à l'homme du Deux-Décembre et à son entourage. Et il faut avouer, en effet, que, depuis la Bible, jamais livre n'a été si fécond en mots outrageants, en épithètes amères, en tours de phrases cruels, en sanglantes ironies; il est à cet égard d'une étonnante fertilité d'invention.

Après avoir cité les premiers vers de l'*Expiation,* Sarcey ajoute :

... Ce qu'il y a d'admirable dans ce morceau, c'est moins le détail qui est pourtant superbe, presque toujours, et d'une variété de tons infinie, que le mouvement général qui emporte le morceau de l'un à l'autre bout. On le suit tout d'une haleine, sans pouvoir respirer, et lorsqu'on tombe des hauteurs vertigineuses de ce premier empire sur les hontes et les scandales du second, on se sent pris, à cette rage de malédiction où le terrible se mêle incessamment au grotesque, pris d'un rire énorme, d'un mépris écrasant.

... Le souvenir du second empire s'effacera quelque jour ou ne sera plus qu'un point obscur dans l'histoire de l'humanité. La honte même de Sedan s'enfoncera peu à peu dans l'oubli. Mais *les Châtiments* garderont, comme dirait Malherbe, de vieillir le nom de Napoléon III.

C'est par eux que les races futures connaîtront et jugeront celui qui perdit la France. Il ne fait décidément pas bon aux rois ni aux empereurs de se brouiller avec les poètes. Victor Hugo a pris dans ses mains puissantes les Napoléon et les a renvoyés, selon son expression,

Marqués au front d'un vers que lira l'avenir.

C'était son droit de proscrit; c'était son droit de poète. Et la suite des événements a bien montré qu'il n'avait pas eu tort. Les scandales de ce dernier effondrement ont dépassé toutes les imaginations de la poésie. Si Victor Hugo avait dans une de ses pièces prédit la capitulation de Sedan, on l'eût accusé d'exagération.

Une dernière pièce sur Sedan terminerait le volume et en serait la conclusion naturelle.

La Liberté.

Paul de Saint-Victor.

... Quel livre! Le tonnerre y roule des éclairs et des rayons en jaillissent. Aussi magnifique de forme qu'effréné de verve, on dirait le fouet des Euménides de la Grèce manié par un prophète d'Israël. Tous les tons s'y mêlent et tous les modes s'y confondent : la corde d'airain y gronde sur la corde d'or; la risée y éclate sur le gémissement; le charbon passe sur la lèvre crispée de Juvénal; le psaume qui monte vers le ciel heurte de l'aile l'anathème qui en tombe comme un coup de foudre.

... Quelle douceur navrante, quelle tristesse résignée mais inconsolable respire l'hymne des *Transportés.* On y entend comme des sanglots étouffés. C'est la prière d'un soir de l'exil, c'est le *Super flumina* de la proscription.

La France.

Catulle Mendès.

Notre siècle aura l'honneur d'avoir vu se produire un livre sans exemple : *Les Châtiments.* Jamais encore la justice outragée n'avait poussé d'aussi sublimes cris; Juvénal constate, Victor Hugo proteste, et avec quelle invincible puissance. Il résume toutes les indignations et tous les désespoirs d'une époque, il jette l'universelle clameur des révoltes; il pleure les larmes de tous; mais il demeure lui-même, c'est-à-dire géant et, quand il raille, son éclat de rire semble un coup de tonnerre.

Cette gaieté énorme, amère, vengeresse, quelques-uns regrettent de la trouver dans *les Châtiments.* Ils préféreraient que le poète se fût borné à maudire sans railler. Ils ont tort. Il convenait ici qu'Isaïe fût remplacé par Rabe-

lais. D'autres, peu sincères peut-être, ont voulu voir dans les formidables invectives des *Châtiments* le résultat d'une rancune personnelle; ils se sont gravement trompés. Si Victor Hugo poursuit les heureux de ses sarcasmes terribles, c'est à cause du mal dont leur bonheur était la cause. Il châtiait les uns parce qu'il plaignait les autres. Sa haine n'était que l'envers de l'amour.

Mais à quoi bon parler plus longuement de ce livre que bien des gens cachaient mais que tout le monde lisait?

L'Opinion nationale.

Jules Levallois.

... Il y a surtout deux choses dont on sait profondément gré à l'auteur : d'abord d'avoir toujours vu si clair, de n'avoir jamais cru à la solidité d'un édifice qui ne reposait que sur une violation de la loi. Il n'a pas cessé, comme les antiques prophètes, d'annoncer le jour de la vengeance et de la justice.

Sans doute, comme on l'a déjà remarqué, l'imagination du poète si riche pourtant en conceptions sévères et sombres, si ingénieuse à varier les formes de la punition morale est demeurée au-dessous du châtiment final infligé par la réalité à celui qui fut Napoléon III.

... Si l'on sait gré à Victor Hugo d'une sévérité que rien n'a pu égarer ni désarmer, on lui tient compte également de la fermeté avec laquelle il est resté fidèle à son serment de proscrit, de poète et de démocrate. Comme Louis Blanc, comme Edgar Quinet, Victor Hugo a eu la patience héroïque et l'espérance. En ce temps de fluctuation, d'incertitude et défaillance, il ne s'est pas démenti.

... Au point de vue de l'art, je regarde *les Châtiments* comme une des plus belles œuvres de Victor Hugo. L'intensité du sentiment assurait au livre l'unité; la richesse de l'imagination, la contemplation sereine de la nature, la conception de l'avenir lui ont donné une variété surprenante et admirable. Jamais Victor Hugo n'a été plus original que dans *les Châtiments* et jamais plus non plus il ne s'est autant oublié, autant mêlé et confondu pour ainsi dire avec la nature et l'humanité.

La Presse.

Francis Riaux.

Après avoir fait les délices des lettrés, des délicats et des friands de fruit défendu lors de leur apparition clandestine parmi nous en 1853, *les Châtiments* ont fait leur entrée triomphale en France avec l'effondrement de l'empire... Quel terrible regard rétrospectif cette splendide poésie fait jeter sur le côté funèbre des événements de 1851 et 1852, après tant d'années d'éloges officiels ou officieux qui nous ont conduits au désastre de Sedan.

.. L'éclatant succès des matinées littéraires dont *les Châtiments* ont composé le programme est la meilleure preuve de la communauté d'idées dans laquelle vit l'âme du poète avec les impressions du sentiment public. Le livre a désormais sa place marquée dans toutes les bibliothèques, à côté des chefs-d'œuvre qui honorent l'esprit humain.

On est trop porté à voir une œuvre de vengeance dans *les Châtiments.* Nous croyons, nous, qu'il y a autre chose : c'est la punition infligée par le génie aux saturnales du vice triomphant. Les poèmes des *Châtiments* sont la Némésis de l'histoire.

... La pensée de M. Victor Hugo qui a voulu que le produit de la lecture et de la publication des *Châtiments* fût consacré exclusivement aux héroïques victimes de Châteaudun et à l'achat de canons pour la défense nationale, et qui a refusé avec persistance d'en tirer aucun produit personnel, cette pensée toute patriotique indique déjà le caractère du sentiment qui a inspiré les admirables vers du livre.

Cette pensée, d'ailleurs, n'apparaît-elle pas déjà avec sa flamboyante clarté dans le morceau attendu qui ouvre le livre, et où vibre avec tant de noblesse et de pureté l'amour du poète pour la France, pour cette terre sacrée par tant de malheurs et de gloire? Est-ce qu'on y sent rien de plus que les larmes d'un fils qui va revoir une mère adorée?

Citons ce passage d'un article d'Édouard Drumont dans *la Liberté :*

Des presses pour imprimer *les Châtiments* et *Napoléon-le-Petit,* voilà tout ce que V. Hugo a demandé à la France, et il convient de saluer ces deux chefs-d'œuvre qui entrent dans

notre littérature, suivis, non par le brouhaha qui accompagne un événement, mais par le respect attendri qui accueille un enfant illustre revenant prendre sa place au foyer. Des *Châtiments* on a tout dit. Jamais la fougueuse Némésis n'a manié une arme aussi terrible que ce fouet dont le manche éblouissant est ciselé par un artiste sans égal et dont les lanières sifflent avec un bruit de tempête.

Le National.

Théodore de Banville.

... Ce livre prodigieux des *Châtiments* est comme une vaste forêt où, roches moussues, sèches, collines d'ocre, futaies géantes aux noirs ombrages, vertes clairières où le ruisseau bouillonne, bocages mystérieux où chante l'oiseau, prairies et pourpris où les fées ont ciselé des fleurs délicates, tous les aspects divers de la nature et de l'art s'étalent avec une telle variété que chacun y trouve sa patrie et l'endroit où son âme restera enchaînée.

... Le peuple a surtout soif d'amour, de foi, d'admiration, et invinciblement il a besoin de tourner ses regards vers l'aurore.

Aquilon s'enfuyant emporte la tourmente.

Voilà les vers qui le captivent et qui le passionnent car il se sent avide de résurrection et de vie. Quand sous le fouet de l'exil, en face de l'océan rugissant, le poète lançait parmi l'ouragan ses formidables anathèmes, il avait devant lui la nuit, l'inconnu, c'est-à-dire l'avenir, et ses colères, comme des rois échevelés, s'en allaient terribles et leur proie aux dents vers l'histoire vengeresse.

Qu'il fût alors implacable et parfois injuste, c'était son droit, et nul ne s'étonnait d'entendre les hurlements se mêler aux sanglots sur sa lèvre inspirée.

... En écrivant *les Châtiments,* il a fait plus et mieux que de juger et de condamner tels ou tels hommes. Il a en une fois et tout d'un coup, comme une créature à qui les mondes ne coûtent rien, rajeuni, repétri, retransformé vingt formes de l'art, forçant la satire à se faire, sous sa main de géant, ode, épopée, roman, tragédie, chanson et à soupirer et à chanter, elle qui n'avait jamais fait que rugir, et à résonner tour à tour sur toutes les cordes diverses de la lyre. Là est la merveille, là est le prodige que rien ne peut diminuer, et quel spectacle inouï de voir celui qui chante comme Pindare et comme Eschyle devenir, sans cesser de faire résonner l'harmonieuse cithare, un comique, un bouffon géant et divin comme Rabelais, dont le rire entrechoque les montagnes et fait éclater de joie les astres et les tonnerres.

Le Rappel s'exprime ainsi au sujet de l'audition des *Châtiments* au théâtre de la Porte-Saint-Martin :

Nous n'avons pas à louer *les Châtiments,* un des plus beaux livres de la langue et de toutes les langues, un chef-d'œuvre devant lequel s'inclinent même les ennemis du poète. Trois heures durant, le public populaire et littéraire du théâtre de la Porte-Saint-Martin a goûté là, sans spectacle, sans décors, la poésie pure et la pure pensée, et son émotion et son enthousiasme n'ont pas faibli une seule minute. Le grand succès dans le succès a été pour *l'Expiation,* admirablement lue par Berton.

... La lecture achevée, un cri immense et touchant s'élevait : Hugo! Victor Hugo! On voulait voir le poète de *l'Expiation.* On voulait le remercier et l'acclamer en personne. Mais Victor Hugo n'était pas dans la salle, ni même au théâtre, et tout de suite cette foule a compris le sentiment de réserve délicate qui le faisait absent. Frédérick Lemaître a dit avec un sentiment profond, avec une vérité navrante, avec un art sublime, le *Souvenir de la nuit du 4.*

... Mlle Favart a dit *Stella,* elle a été superbe. Le public a voulu, à toute force, entendre une seconde fois cette pièce si haute de pensée et si rare de forme.

... On a demandé à Mme Laurent *le Manteau impérial,* qui n'était pas promis sur l'affiche, et elle a lu admirablement cette page admirable.

Lafontaine a été bien touchant et bien poétique dans l'*Hymne des transportés.* Coquelin a enlevé avec une verve et un entrain du diable les *Paroles d'un conservateur.*

Taillade a dit *les Volontaires de l'an II* avec toute son énergie et tout son éclat.

Ainsi la foule ratifiait le jugement de la critique, et, dans les divers théâtres

où on disait des poésies des *Châtiments*, le peuple de Paris s'associait par ses acclamations véhémentes à l'indignation et à la colère du poète, que les événements devaient si cruellement et si douloureusement justifier. Victor Hugo avait flétri le pouvoir personnel qui nous avait conduits à la catastrophe. Il incarnait à ce moment l'âme de la France combattante, se levant, dans un grand mouvement patriotique, pour sauver son honneur compromis par les crimes du régime déchu.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Châtiments. — Bruxelles, Henri Samuel et Cie, éditeurs, rue des Secours, n° 7, et chez tous les libraires (sans nom d'imprimeur), 1853, petit in-12, couverture imprimée. Édition originale. (Dans cette édition, certains vers et noms propres ont été remplacés par des lignes de points.) Prix : 2 fr. 50.

Châtiments. — Genève et New-York (sans nom d'éditeur). Imprimerie universelle, Saint-Hélier, Dorset-Street, 19, 1853, petit in-12. Prix : 2 fr. 50. Édition complète, parue en même temps que la précédente.

Châtiments. — (Sans lieu ni date), in-32, sans couverture. Sous le titre de départ on lit : « Ce nouveau livre du grand poëte-orateur républicain, digne pendant de *Napoléon-le-Petit*, est divisé en sept parties intitulées : *La société est sauvée.* — *L'ordre est rétabli.* — *La famille est restaurée.* — *La religion est glorifiée.* — *L'autorité est sacrée.* — *La stabilité est assurée.* — *Les sauveurs se sauveront.* Les pièces qu'on va lire en sont extraites. »

Ces pièces sont : *Joyeuse vie*, *Chanson*, *Applaudissements*, *Ultima verba.*

Châtiments. — (Sans lieu ni date), in-32, sans couverture. Publication séparée de *Nox.*

Châtiments. — *En France* (Bruxelles), petit in-12, couverture imprimée, tirage à 22 exemplaires : 6 sur papier de Chine, 16 sur papier fin de Hollande, numérotés à la presse. MDCCCLIII.

Les Châtiments. — Seule édition complète, revue par l'auteur, Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18 (imprimerie J. Claye, rue Saint-Benoît, n° 7), sans date (1870), in-18, couverture imprimée. Prix : 2 francs. Première édition française. Augmentée de plusieurs pièces nouvelles : *Au moment de rentrer en France*, *Les trois chevaux*, *Patria*, *Il est des jours abjects où, séduits par la joie...*, *Saint-Arnaud.*

Les Châtiments. — Seule édition complète, Paris, J. Hetzel et Cie, éditeurs, rue Jacob, n° 18 (imprimerie Gauthier-Villars), sans date (1872). Grand in-8°, couverture illustrée. Illustrations par Théophile Schuler, gravées par Pannemaker. Première édition illustrée. A paru en trois fascicules à 50 centimes. L'ouvrage complet : 1 fr. 30.

Les Châtiments. — Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, n° 3 et boulevard des Italiens, n° 15. A la librairie nouvelle (imprimerie J. Claye), 1875, couverture imprimée. Première édition in-8° publiée à 6 francs.

Les Châtiments. — Édition collective, Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1875. Petit in-12. Publiée à 6 francs le volume.

L'Expiation. — Paris, Maurice Dreyfous, éditeur, rue du faubourg Montmartre, n° 13 (imprimerie de Charles Hérissey, Évreux), petit in-12, 1879. Prix : 1 franc.

Les Châtiments. — Édition définitive. Poé-

IMPRIMERIE NATIONALE.

sie IV, Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18, A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie A. Quantin), 1882, in-8°. Publiée à 7 fr. 50 le volume.

Les Châtiments. — Nouvelle édition illustrée, Paris, Eugène Hugues, éditeur, rue Thérèse, n° 8 (imprimerie A. Quantin, rue Saint-Benoît), s. d. (1884). Grand in-8°, couverture illustrée. Illustrations de Jean-Paul Laurens, H. Daumier, Lix, Adrien Marie, Émile Bayard, etc. A paru en 43 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 4 fr. 50.

Les Châtiments. — Édition nationale. Poésie IV, J. Lemonnyer, éditeur, quai des Grands-Augustins, n° 53 *bis*, Émile Testard, directeur, rue de Seine, n° 23 (imprimerie G. Richard et Cie, rue de la Perle, n° 5). Cinq compositions hors texte, 1885, in-4°. 30 francs le volume.

Les Châtiments. — Petite édition définitive Hetzel-Quantin, in-16, s. d. 2 francs le volume.

Les Châtiments. — Œuvres poétiques de Victor Hugo, Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, rue de Grenelle, n° 11 (imprimerie de Charles Hérissey, Évreux). Deux dessins de Paul Robert, 1890, in-32. 4 francs le volume.

Les Châtiments. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, éditeurs, Cloître Saint-Honoré. 5 volumes in-32.

Cinq poëmes. — *O soldats de l'an deux.* [A l'obéissance passive.]... Publié par la Société d'éditions d'art Édouard Pelletan, boulevard Saint-Germain, n° 125. 1902.

Les Châtiments. — Édition de l'Imprimerie nationale, Paris, Paul Ollendorff, Chaussée d'Antin, n° 50, grand in-8°, 1910.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1870. Édition J. Hetzel. — Frontispice de H. Daumier, gravé sur bois par L. Dumont.

1871. *Le Charivari.* — *Tu resteras dehors et cloué sur la porte!...* [*Quand l'eunuque régnait à côté du césar...*]. Dessin de H Daumier.

1872. Édition illustrée J. Hetzel. Vingt-deux dessins par Théophile Schuler, gravés par Pannemaker.

1875. Neuf eaux-fortes de Henri Guérard :
O mer, n'est-ce pas toi, servante?... — *Peuples, couvrons d'oubli...* [Nox]. — *O peuple des faubourgs, je vous ai vu sublime...* [Chanson]. — *Sur l'horizon lugubre apparaît le matin...* [Aube]. — *L'empereur revenait lentement...* — *Je suis ton crime, dit la voix...* [L'expiation]. — *Le bourreau, noir faucheur, debout dans sa charrette...* [Aux femmes]. — *Le Chasseur noir.* — *Ultima verba.*

1883. LE LIVRE D'OR DE VICTOR HUGO, Paris, E. Launette, direction de M. Émile Blémont. Trois compositions (photogravures Goupil) :
La Satire (Capellaro). — *Souvenir de la nuit du 4* (H. Gervex). — *Tout s'en va* (A. Ranvier).

1884. Édition Hugues. — *Frontispice.* — *Nox.* — *Orientale.* — *L'Expiation.* — *Lux* (Émile Bayard). — *Muse Indignation* (Jean-Paul Laurens). — *A un martyr.* — *L'autre Président.* — *Le bord de la mer.* — *L'Expiation.* — *L'Égout de Rome* (L. Benett). — *Chanson* (Ferat). Dessins dans le texte par Lix, Adrien Marie, Vogel, etc.

1885. Édition nationale Testard. — Cinq compositions hors texte :

L'Expiation (frontispice) (François Flameng). — *La Société est sauvée* (Dalou). — *Non* (Léon Glaize). — *Le Chasseur noir* (Léon Commerre). — *La fin* (J. Ferry). Gravées à l'eau-forte par Léopold Flameng, Bracquemont, Champollion, Courtry, A. Boulard.

1886. Édition Hébert. Deux compositions de François Flameng : *A l'obéissance passive.* — *La Caravane.* Gravées à l'eau-forte par R. de los Rios.

1890. Édition G. Charpentier et C[ie]. — Deux compositions de Paul Robert : *Frontispice. Orientale.* Gravées par F. Desmoulins.

1902. Cinq poëmes. Paris, Éditions d'art, Édouard Pelletan. *O soldats de l'an deux!* (Dunki).

SALONS.

1880. GERVEX (Henri) [Peinture].
Souvenir de la nuit du 4.

1880. LANGLOIS (Paul) [Peinture].
Souvenir de la nuit du 4.
ROBERT (Paul) [Peinture].
Souvenir de la nuit du 4.

1881. CAPELLARO (Charles) [Sculpture].
La Satire.

1882. LAURENS (Nicolas) [Peinture].
Stella.

1884. PICON (Henri) [Peinture].
Stella.

1886. FOSSÉ (Athanase) [Sculpture].
Souvenir de la nuit du 4.

1888. LEFÈVRE (Camille) [Sculpture].
Lux.

1893. CESBRON (Achille) [Peinture].
Patria.

1896. DELOYE (Gustave) [Sculpture].
Ultima verba.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

CHÂTIMENTS,

PAR

VICTOR HUGO.

1853.

BRUXELLES,

HENRI SAMUEL ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DES SECOURS, 7,

Et chez tous les libraires.

Couverture de l'Édition expurgée.

CHÂTIMENTS,

PAR

VICTOR HUGO.

1853.

GENÈVE ET NEW-YORK.

Couverture de l'Édition complète.

Ces deux éditions ont paru en même temps à Bruxelles.



Frontispice. Dessin de H. Daumier.
Édition Hetzel, 1870.



Muse Indignation. Composition de Jean-Paul Laurens.
Édition Hugues.



Charles et François-Victor Hugo.
D'après une photographie faite à Jersey, 1853.
A quatre prisonniers. (Voir page 145.)



Auguste Vacquerie.

D'après une photographie faite à Jersey en 1853.



Paul Meurice.

D'après une photographie faite à Jersey en 1853.

A quatre prisonniers. (Voir page 145.)

Aux morts du 4 décembre.

[redacted]

jouissez du repos que vous donne le maître.
Vous étiez autrefois des cœurs pensifs peut-être,
qu'un vain songe poursuit ;
l'erreur vous tourmentait, ou la haine, ou l'envie ;
Vos bouches, d'où sortait la vapeur de la vie,
étaient pleines de bruit.

faces confusément l'une à l'autre apparues,
vous alliez et veniez en foule dans les rues,
ne vous arrêtant pas,
inquiets comme l'eau qui coule des fontaines,
tous, marchant au hasard, souffrant les mêmes peines,
mêlant les mêmes pas.

peut-être un feu creusait votre tête embrasée,
projets, espoirs, briser l'homme de l'Élysée,
l'homme du Vatican,
verser le libre esprit à grands flots sur la terre,
car dans ce siècle ardent toute âme est un cratère
et tout peuple un volcan.

Vous aimiez, vous aviez le cœur lié de chaînes, [redacted]
le soir vous sentiez, [redacted] craintes vaines,
[redacted] soucis soupçons poignants,
ainsi que l'océan sent remuer ses ondes,
se soulever en vous mille vagues profondes
sous les cieux rayonnants.

tous, qui que vous fussiez, tête ardente, esprit sage,
soit [redacted] ou que l'âge
vous pliât et vous courbât,
[redacted],
que le destin pour vous fût deuil, énigme ou fête,
vous aviez dans vos cœurs l'amour, cette tempête,
la raison
la douleur, ce combat.

Grâce au quatre décembre, aujourd'hui, sans pensée,
vous gisez étendus dans la fosse glacée
sous les linceuls épais ;
ô morts, l'herbe sans bruit croît sur vos catacombes,
dormez dans vos cercueils, taisez-vous dans vos tombes ;
l'empire, c'est la paix.

10 9bre – Jersey.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 33.)

— Plus César que César. —

Botté ou les lettres

Ô Cieux ! te vit-on, grâce au généreux destin,
grâce à la vieille dupe Albion, plus hautain,
plus vainqueur qu'Annibal, César et Charlemagne
ayant pour manteau France et pour trône Allemagne,
tenant sous son genou [talon] l'aigle russe étouffé,
et botté de la botte Italie, et coiffé
du tricorne Sicile, ô masque au regard terne,
Moi, la bouche du droit qui crache sur la force,
Moi, l'atome terrible en qui l'adversité
a condensé devoir, justice et vérité,
j'accourrais. ~~ô géant ... victoire~~
je viendrais, je ferais ce que fera l'histoire,
j'ôterais de tes pieds ton socle de victoire,
le Rhin, Londres, Paris, les Alpes, l'Apennin,
l'Europe, et je crierais : ce géant est un nain !

ô atome fatal
ô invincible atome
ô atome effrayant

12 avril 1854

je déshabillerais ta grandeur de fantôme.

Fac-similé d'un fragment du Reliquat. (Voir page 323.)

TABLE.

LES CHÂTIMENTS.

LIVRE PREMIER.

LA SOCIÉTÉ EST SAUVÉE.

LIVRE DEUXIÈME.

L'ORDRE EST RÉTABLI.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LIVRE TROISIÈME.

LA FAMILLE EST RESTAURÉE.

LIVRE QUATRIÈME.

LA RELIGION EST GLORIFIÉE.

LIVRE CINQUIÈME.

L'AUTORITE EST SACRÉE.

LIVRE SIXIÈME.

LA STABILITÉ EST ASSURÉE.

LIVRE SEPTIÈME.

LES SAUVEURS SE SAUVERONT.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

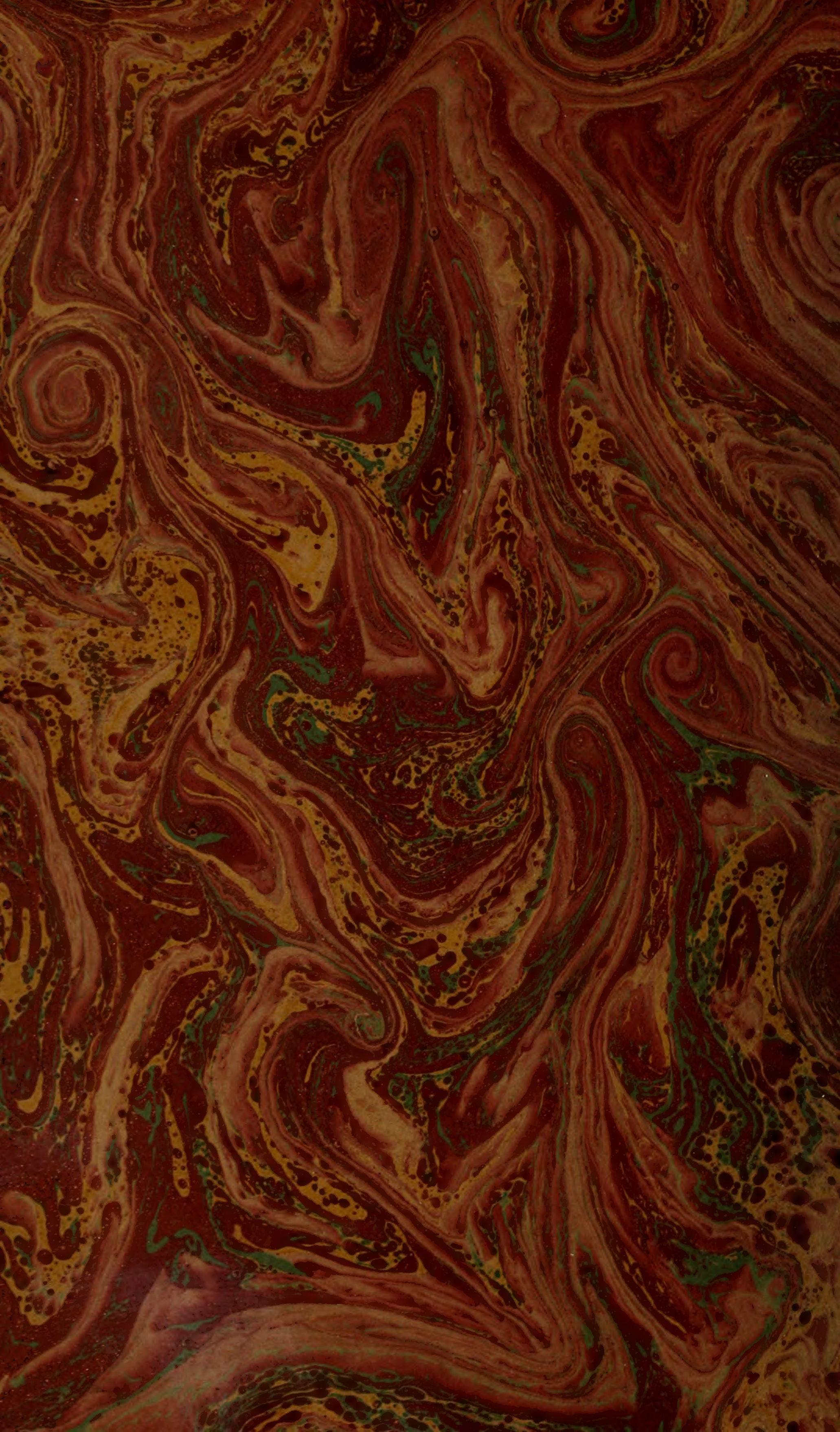
POUR

LA SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

LE 10 AOÛT 1910


1539
1901 -




PQ
2279
F04
1904
v.18
c.1
ROBA

